

L'ESPRIT DES

JOURNAUX, *FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

J U I N , 1783.

T O M E V I.
D O U Z I E M E A N N É E.



A P A R I S ;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint - Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , en Vinave-d'Isle , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

VOYAGE aux Indes-Orientales & à la Chine ; fait par ordre du roi , depuis 1774 , jusqu'en 1781 , dans lequel 'on traite des mœurs , de la religion , des sciences & des arts , des Indiens , des Chinois , des Péguins & des Madegasses , suivi d'observations sur le cap de Bonne-Espérance , les isles de France & de Bourbon , les Maldives , Ceylan , Malacca , les Philippines & les Moluques ; & des recherches sur l'histoire-naturelle de ces pays ; par M. SONNERAT , commissaire de la marine , naturaliste , pensionnaire du roi , correspondant de son cabinet , & de l'académie royale des sciences de Paris , membre de celle de Lyon : 2 vol. in-4to. d'environ 300 pages chacun. A Paris , chez l'auteur , rue Saint-André-des-Arts , vis-à-vis la rue de l'Eperon , maison de M. Menissier ,

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

marchand d'étoffes de soie ; ou chez Froulé, libraire, pont Notre - Dame, vis-à-vis le quai de Gèvres ; Nyon, rue du Jardinets ; Barrois le jeune, rue du Hurepoix.

IL n'y a point de lecture plus intéressante que celle des voyages, quand la vérité s'y trouve réunie à l'agrément ; on s'embarque avec le voyageur, on examine avec lui les traits & les mœurs des différens peuples, les productions des divers climats : on fait le tour du monde sans sortir de son cabinet ; sans danger, sans fatigue, on acquiert cette connoissance des hommes, & cette expérience qui coûta tant de travaux au roi d'Irhaque : mais aussi nous ne connoissons point de livres plus insipides & plus méprisables, que ces relations infidelles où l'on tend des pièges à la curiosité crédule, & qui, sans avoir l'intérêt du roman, en ont toute la frivolité. Défiez-vous sur-tout de ces négocians ou de ces aventuriers, qui vont aux extrémités de la terre, non pas pour observer, mais pour s'enrichir ; qui, dans les pays étrangers, ne vivent qu'avec des marchands, ne connoissent que le port, la bourse & leur caravansera ; n'ont des yeux que pour les objets de leur commerce, & sont dépourvus des lumières nécessaires pour voir le reste. Cependant, à leur retour, ils donnent au public l'histoire de leurs voyages, où l'on trouve des détails circonstanciés sur les mœurs, les coutumes, la religion, le gouvernement & les arts des peuples à qui ils ont vendu des coû-

teaux & des miroirs. Leurs relations deviennent pour eux une spéculation de négoce : accoutumés à farder leur marchandise , ils n'oublient pas d'embellir leurs récits en y prodiguant le merveilleux , & se croiroient déshonorés , s'ils avoient été si loin , pour ne voir que des choses ordinaires.

On ne fera pas le même reproche à M. Sonnerat : son voyage est précieux , sur-tout , par l'exactitude & la vérité des observations : habile dessinateur , naturaliste distingué , envoyé par le roi au fond de l'Asie , non pas pour y acheter des mousselines & du coton , mais pour y étudier les hommes , les animaux & les plantes , il a rempli avec succès les vues du gouvernement : son ouvrage est le meilleur qui ait paru jusqu'ici sur le même sujet , particulièrement pour la partie de l'histoire naturelle. M. Sonnerat a rapporté avec lui la collection la plus intéressante , parce qu'elle renferme quantité d'objets inconnus jusqu'à ce moment dans le regne animal & le regne végétal. Il a déposé au cabinet du roi plus de trois centoiseaux d'espèces différentes , cinquante quadrupèdes , une suite de papillons & d'insectes , un herbier considérable , des poissons , des reptiles , & des échantillons de différens bois.

Le premier volume renferme des détails sur les mœurs des Indiens , qui n'ont pas le mérite de la nouveauté , mais l'attention de l'auteur à ne raconter que ce qu'il a vu , leur donne beaucoup de prix. On regarde communément l'Inde comme le pays le plus ancienne-

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment habité. Devenue par ses richesses & par sa fécondité l'objet de l'ambition des plus illustres conquérans, & de l'avarice des plus fameux négocians; malheureuse par les dons même dont la nature l'avoit comblée, & qu'on s'efforçoit à l'envi de lui arracher; école de la philosophie & des sciences, où les anciens Grecs alloient autrefois apprendre la sagesse, où Pythagore puisa son système de la métempsychose; célèbre, sur-tout, par ses fables mystérieuses & ses allégories, l'Inde ne conserve plus aucune trace de son ancienne splendeur : elle a été long-tems le théâtre des guerres les plus sanglantes & des plus étonnantes révolutions; aujourd'hui déchirée par les nations de l'Europe qui se disputent ses trésors; pillée par une foule de petits tyrans, plongée dans la barbarie & dans l'ignorance, elle est encore riche & fertile; mais ses habitans sont esclaves, pauvres & misérables. On s'étonne que dans une contrée où l'or de l'Europe s'engloutit continuellement pour n'en plus sortir, le peuple gémissé dans une profonde indigence; mais cet or ne parvient pas jusqu'au peuple, il passe entre les mains des marchands & des gouverneurs, qui l'enfouissent, de peur que la tyrannie ne les en dépouille. On voit à regret, en parcourant l'Asie, que dans ces lieux enchanteurs où la nature a tout fait pour le bonheur de l'humanité, un despotisme destructeur emploie toutes sortes de moyens, pour l'opprimer : les peuples énervés par la chaleur & par la mollesse y semblent destinés à la ser-

ytude : & ce même soleil qui donne tant de force & de vigueur aux plantes & aux animaux , affoiblit les hommes , & leur ôte toute espèce de ressort : ainsi toutes les richesses , toutes les productions précieuses de l'Orient sont réservées pour assouvir la cupidité d'un petit nombre de tyrans farouches ; tout le reste abruti par l'esclavage & par la misère , n'oppose rien à l'affreuse injustice de ses maîtres , qu'une sobriété excessive , une inertie & une indolence stupide qui leur tient lieu de tous les biens qu'ils ignorent ou qu'ils dédaignent.

Tel est l'état du peuple dans les Indes : un peu de riz & quelques herbages suffisent à sa nourriture ; son vêtement consiste dans un morceau de toile ; un arbre lui sert de toit ; les fêtes & les cérémonies religieuses sont ses plaisirs & ses spectacles : sous le joug le plus cruel il est libre parce qu'il ne possède rien ; sa pauvreté déconcerte l'avarice des nababs ; leur tyrannie lui apprend à borner ses besoins au simple nécessaire , qui ne manque à personne sous cet heureux climat.

On fait que les Indiens sont divisés par *castes* ou tribus ; telle a été la manie de tous les peuples anciens & modernes ; & si parmi nous , les limites entre les castes ne sont pas posées avec autant d'exactitude que chez les Indiens , elles n'en existent pas moins ; mais ce qui est bien affreux chez ces peuples , c'est l'opprobre attaché à la caste des *Parias* ; ces hommes , pour avoir , dit-on , désobéi à un roi , qui avoit défendu de manger de la vache ,

3 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont absolument proscrits de la société ; ils ont leurs habitations dans des quartiers séparés , & il faut qu'ils se tiennent à une distance assez considérable pour que le vent ne communique pas des influences impures & contagieuses , que l'on craindrait de leur trop grande proximité. Il leur est défendu de puiser de l'eau dans les puits des autres castes. Quand un Indien d'une autre caste permet à un Paria de lui parler , cet infortuné est obligé de tenir une main devant sa bouche , afin d'empêcher son haleine de se porter vers lui ; & s'il le rencontre sur un grand chemin , il faut qu'il se détourne pour le laisser passer. Si quelque Indien touche par mégarde un Paria , il est obligé d'aller se purifier dans le bain. Les brames ne peuvent les regarder , & les Parias sont obligés de fuir dès qu'ils en voient. Ils ne peuvent entrer dans les temples , & sont exempts de prier & de faire des offrandes. L'infamie des Parias rejaillit sur les Européens ; ces derniers sont d'autant plus en horreur , qu'outre leur peu de respect pour la vache dont ils mangent la chair , les Indiens leur reprochent encore de cracher dans les maisons & même dans les temples , de boire en appliquant le vase aux levres , de porter les doigts à la bouche , de manière que la salive les fouille , &c. Ainsi un Européen est tout ce que les Indiens connoissent de plus méprisable ; ils le nomment *Parangui*. Ce mépris qu'ils ont pour les Européens , leur fait regarder la religion chrétienne avec horreur. Quand on leur parle du christianisme , ils s'écrient que

les chrétiens sont des infames, qui mangent du bœuf & boivent du vin, & qu'ils sont encore plus détestables que les Parias.» Quelques missionnaires, ajoute M. Sonnerat, voyant que l'horreur pour les Parias & la manière de vivre des Européens étoient des obstacles aux progrès du christianisme, affectèrent l'extérieur des brames, des *Pénitens* & des *Sanniaffis*, en se conformant à leur manière de vivre & de s'habiller; ils évitèrent sur-tout de communiquer avec les Parias, ainsi que de leur administrer les sacremens: mais M. de Tournon, légat apostolique pour les missions étrangères, condamna cette politique comme contraire à l'évangile, qui ne met aucune distinction entre les fideles. Il ordonna d'administrer les Parias, & son décret a été confirmé par les successeurs de Clément XI, sous le pontificat duquel il fut rendu. »

Nous sommes surpris que M. Sonnerat, qui a passé plusieurs années dans l'Inde, & qui ne manque pas de rapporter tout ce qui lui paroît intéressant relativement sur-tout aux différentes castes des Indiens, ne nous dise pas le moindre mot des *Pulchis*, espece d'hommes qui, chose inconcevable, sont encore plus méprisés que les Parias.

M. Sonnerat nous donne un chapitre très-curieux des langues & de l'écriture des Indiens, & de celles des Tamouls en particulier; aux détails les plus satisfaisans il a joint tous les différens caracteres de l'écriture tamoule & les lettres *Samscritoutams*; ce sont des principes

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

au moyen desquels il seroit possible de commencer l'étude des langues indiennes.

» Les Indiens , dit-il , écrivent avec un poin-
 » çon sur des *olles* , & non pas , comme on
 » l'a cru , avec un stylet sur des écorces de
 » certains arbres , enduites de cire ou de mas-
 » tic. Les olles sont tirées de la feuille d'une
 » espèce de palmier , dont le fruit est connu
 » dans l'Inde sous le nom de *longue* ; cette
 » feuille , faite en éventail , est épaisse & se-
 » che ; les lames qu'on en sépare s'appellent
 » *olles*. Les écrivains , pour former des carac-
 » teres , posent l'olle sur une main , & écri-
 » vent de l'autre. Ils écrivent des deux côtés ,
 » & passent ensuite du noir sur les lettres qu'ils
 » viennent de tracer. Pour faire un livre , ils
 » mettent les olles les unes sur les autres , &
 » font à chaque extrémité un trou qui traverse
 » toutes les feuilles : ils y passent un cordon
 » qui réunit ainsi toutes les olles. «

L'auteur s'est beaucoup étendu sur la mythologie des Indiens , qui présente un tissu d'absurdités dont la lecture n'est pas , à beaucoup près , aussi agréable que celle de la mythologie des Grecs , mais qui , comme cette dernière , cache une foule de vérités physiques & morales sous un grand nombre d'allégories. La croyance des brames est pure & raisonnable : comme nous , ils ne croient qu'en un seul dieu créateur & rémunérateur ; & toutes les idoles que l'on voit dans les Indes , ne sont que les attributs de la divinité , que l'on a personnifiés avec le tems. Le peuple ignorant & supersti-

tieux , dans les Indes comme par-tout , s'assujettit à une infinité de pratiques de dévotion , & les brames , qui trouvent leur compte dans son ignorance , l'y entretiennent de tout leur pouvoir.

Plusieurs traits de ressemblance entre la mythologie des Indiens & celle des Grecs , peuvent faire présumer que ces derniers ont copié les premiers beaucoup plus anciens qu'eux ; mais l'imagination grecque a tout embelli. Les Indiens ont un dieu qui differe peu de *Cupidon* ; ils le nomment *Rouge-Cœur* ; il est dépeint sous la figure d'un enfant , portant un carquois sur ses épaules , & tenant en main un arc & des fleches ; mais l'arc est de canne de sucre , & les fleches de toutes sortes de fleurs. On le représente monté sur une perruche. Quoiqu'enfant , on lui donne une épouse nommée *Radi* (la Débauche). Les Indiens la représentent sous la figure d'une belle femme à genoux sur un cheval & lançant une fleche.

Pour avoir une connoissance parfaite de la religion des Indiens , il faudroit faire à Surate , au Bengale & chez les Marates , ce que M. Sonnerat a fait à la côte de Coromandel , entrer dans les mêmes détails ; en écartant alors tout ce qui tient au local , on parviendroit , comme il le dit lui-même , à se faire une idée juste des principes & du culte des nations indiennes.

En parlant de l'antiquité de pagodes indiennes , l'auteur nous apprend que les brames font remonter celle de la pagode *Jagrenat* au tems de *Paritchitou* , premier roi de la côte d'Orixa ,

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dont ils placent le regne au commencement du quatrième âge du monde ; ce qui donne à cet édifice une durée de 4883 ans.

» Les pyramides tant vantées de l'Egypte ;
» dit M. Sonnerat , sont de bien foibles monu-
» mens auprès des pagodes de *Salcette* & d'*Il-*
» *loura* ; les figures , les bas reliefs & les mil-
» liers de colonnes qui les ornent , creusés au
» ciseau dans le même rocher , indiquent au
» moins mille années d'un travail consécutif ,
» & les dégradations des tems en désignent au
» moins trois mille d'existence. D'après cela ,
» on ne fera point surpris que l'ignorance in-
» dienne attribue le premier de ces ouvrages
» aux dieux , & le second aux génies. «

La dignité de brame en chef ou de grand-prêtre est héréditaire chez les Indiens : ils ont pour lui un grand respect ; mais ils le rendent responsable des fléaux qui les affligent ; lorsque les jeûnes , les mortifications & les prières ne font pas cesser les calamités publiques , il est obligé de se précipiter , la tête la première , du haut de la pagode , afin d'apaiser les dieux par ce sacrifice.

Lorsque , dans de certains jours de fêtes , ils promènent en procession leurs dieux placés sur des chars superbes , on a vu des femmes se jeter avec leurs enfans sous les roues des chars , pour se faire écraser , dans l'espoir que la divinité les feroit jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie ; cependant ce fanatisme diminue de jour en jour ; on ne voit plus que des ames tièdes.

Le peuple étant toujours le dernier à s'éclairer , les parias , les blanchisseurs , les pêcheurs , &c. des environs de Pondichéry observent encore une cérémonie en l'honneur d'une certaine déesse nommée *Mariatalé*. Cette cérémonie consiste à se faire passer sous la peau du dos deux crochets de fer attachés au bout d'un très-long levier ; ce levier est suspendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds : dès que l'acteur est accroché , l'on pèse sur le bout opposé du levier , & il se trouve en l'air ; dans cet état , on lui fait faire autant de tours qu'il veut , & pour l'ordinaire , il tient dans ses mains un fabre & un bouclier , & fait les gestes d'un homme qui se bat. Quoiqu'il souffre horriblement , il doit paroître gai ; s'il lui échappe quelques larmes , il est chassé de sa caste , mais cela n'arrive que très-rarement. Après plusieurs tours , on le descend , & il est bientôt guéri de sa blessure ; cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la déesse.

Une autre fête qui montre jusqu'à quel point l'homme est capable de se laisser égarer par le délire du fanatisme , est celle de *Nerpou-Tirounal* ou *Fête du Feu*. » Elle dure dix-huit jours , dit » M. Sonnerat , pendant lesquels ceux qui font » vœu de l'observer , doivent jeûner , se priver » des femmes , coucher sur la terre , sans natte , » & marcher sur un brasier. Le dix-huitième , » ils s'y rendent au son des instrumens , la tête » couronnée de fleurs , le corps barbouillé de » safran , & suivent en cadence les figures de » *Darma-Raja* & de *Drobédé* son épouse , qu'on

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» y conduit processionnellement ; lorsqu'ils sont
» auprès du brasier, on le remue pour rani-
» mer son activité ; ils prennent un peu de cen-
» dres dont ils se frottent le front , & quand les
» dieux en ont fait trois fois le tour , ils mar-
» chent plus ou moins vite , selon leur dévo-
» tion , sur une braise très-ardente , étendue
» sur un espace d'environ 40 pieds de longueur.
» Les uns portent leurs enfans sous le bras , les
» autres des lances , des sabres & des étendards.
» Les plus fervens traversent le brasier plusieurs
» fois : après la cérémonie , le peuple s'empresse
» de ramasser un peu de cendres pour s'en bar-
» bouiller le front , & d'obtenir des dévots quel-
» ques-unes des fleurs qui les décorent pour les
» conserver précieusement. «

La coutume barbare que M. Lemierre a ex-
posée sur notre scène dans sa *Veuve du Malabar* ,
subsiste encore dans l'Inde , malgré les efforts
des Mahométans pour la détruire. » L'usage le
» plus commun est , qu'aussi-tôt après la mort
» du mari , s'il est bramane , on place la femme
» devant la porte de sa maison dans une espece
» de chaire , dont la couverture est ornée ; on
» bat du tambour , on sonne continuellement
» de la trompette. La femme ne mange plus ,
» ne fait que mâcher du bétel , & prononce ,
» sans s'arrêter , le nom du dieu de sa secte.
» La victime se pare chez elle de tous ses bi-
» joux & de ses plus superbes habits , comme
» si elle alloit se marier ; ses parens & ses amis
» l'accompagnent au son des tambours , des
» trompettes & d'autres instrumens : les brames

» l'encouragent à s'immoler, en l'assurant qu'elle
» va jouir d'une félicité sans bornes dans le pa-
» radis, où elle deviendra la femme de quelque
» dieu, qui l'épousera pour la récompenser de
» sa vertu; ils lui promettent encore que son
» nom sera célébré par toute la terre, & chanté
» dans tous les sacrifices... Pour la disposer à
» cette action héroïque ou plutôt insensée, les
» brames emploient des breuvages dans lesquels
» ils mêlent de l'opium : c'est ainsi qu'ils ani-
» ment & échauffent l'imagination de cette vic-
» time infortunée de l'amour conjugal. L'espece
» de fureur avec laquelle elle court à une mort
» certaine, prouve assez qu'il faut qu'elle ait
» la tête troublée par les fumées de cette li-
» queur forte & enivrante... Pendant qu'elle
» s'avance vers le théâtre funeste, où elle va
» terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge,
» & lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les
» brames ont grand soin de la distraire de ses
» regrets par des chants où l'éloge de son hé-
» roïsme est mêlé. Ce concert homicide soutient
» son courage au milieu des avant-coureurs de
» la mort; le bandeau de la superstition couvre
» ses yeux; le moment fatal approche où elle
» va être dévorée par les flammes : alors d'une
» voix entrecoupée de sanglots, elle fait ses
» tristes adieux à ses parens qui la félicitent les
» larmes aux yeux du bonheur qui l'attend. Elle
» leur distribue ses bijoux & les embrasse pour
» la dernière fois. Après avoir fait trois tours,
» selon l'usage, autour de la fosse ardente, elle
» s'élance au milieu des flammes : aussi-tôt quan-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tité d'instrumens font retentir l'air des sons les
» plus aigus , pour empêcher le peuple d'en-
» tendre les cris lamentables qu'un si horrible
» supplice doit arracher à ces malheureuses vic-
» times. On augmente l'activité du feu en y ré-
» pandant une grande quantité d'huile , & l'hé-
» roïne est bientôt consumée. «

» Dans le Bengale ce spectacle est encore
» plus horrible. Les femmes ont assez de force
» & de courage pour se faire attacher sur le
» cadavre de leurs maris; elles le tiennent em-
» brassé jusqu'à ce qu'on allume le bûcher , &
» attendent ce moment avec la plus grande tran-
» quillité. «

» Lorsqu'on les enterre toutes vives on ob-
» serve les mêmes cérémonies avant que de les
» conduire à l'endroit de la sépulture : quand
» celle qui doit être l'objet du sacrifice y est
» arrivée , elle descend dans la fosse qui est en
» forme de caveau. Là elle s'affied & prend le
» cadavre de son mari entre ses bras. Aussi-tôt
» on remplit la fosse de terre jusqu'au col de
» la femme : on tient devant elle un tapis , afin
» d'empêcher qu'on ne l'apperçoive dans les hor-
» reurs de la mort , & que ce spectacle n'épou-
» vante les autres femmes. On lui donne dans
» une coquille quelque chose , & c'est sans
» doute du poison. On finit par lui tordre le
» col , ce qui s'exécute avec une dextérité sur-
» prenante. «

L'idée d'un dieu malfaisant qui se complait
dans les tourmens des hommes , l'ambition de
vaincre la nature & le plaisir d'être respecté de

ses semblables , ont donné lieu à ces austérités extravagantes & fastueuses , à ces horribles cruautés qu'exercent sur leur corps les religieux mahométans ou idolâtres : c'est sur-tout par ces principes vicieux qu'elles different essentiellement des mortifications salutaires que la religion chrétienne recommande comme un moyen d'expier ses fautes , de réprimer les passions , & d'assurer à l'ame son empire naturel sur les sens rebelles. La pénitence des chrétiens est fondée sur la raison , sur une humilité profonde , sur le sentiment de leur propre foiblesse ; elle est secrète autant qu'il est possible , & n'a d'autre témoin que dieu , qui seul doit en être la récompense. Dans les pénitens Indiens on ne trouve qu'un orgueil insensé , qu'un fanatisme barbare ; ils se plaisent à effrayer les yeux par le spectacle des maux volontaires qu'ils s'imposent. Une détestable vanité les soutient seule au milieu des douleurs , & les excès même auxquels ils se livrent , prouvent que le motif n'en est pas raisonnable.

» Les uns se déchirent à coups de fouet ,
» ou se font attacher au pied d'un arbre par
» une chaîne , que la mort seule peut briser.
» D'autres font vœu de rester toute la vie
» dans une posture gênante , telle que de tenir
» les poings toujours fermés , & leurs ongles ,
» qu'ils ne coupent jamais , leur percent les
» mains par succession de temps. On en voit
» qui ont toujours les bras croisés sur la poi-
» trine , ou bien les mains élevées au dessus de
» la tête , de sorte qu'il ne leur est plus pos-
» sible de les plier. Ces pauvres malheureux

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ne peuvent boire ni manger que par le se-
» cours de quelques disciples qui les suivent.
» Qu'on juge de la violence qu'ils se font pen-
» dant bien des années , pour réduire leurs bras
» à cet état d'inaction. Plusieurs s'enterrent ;
» & ne respirent que par une petite ouver-
» ture ; ils demeurent ainsi sous terre un temps
» si considérable , qu'il est étonnant qu'ils n'é-
» touffent pas. On en trouve qui ont fait vœu
» de rester toujours debout sans se coucher ;
» ils dorment appuyés contre une muraille ou
» contre un arbre ; & pour s'ôter les moyens
» de pouvoir dormir commodément , ils s'en-
» gagent le col dans de certaines machines qui
» ressemblent à une espece de grille , dont ils
» ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se
» tiennent des heures entieres sur un seul pied ,
» les yeux fixés sur le soleil , & considerent
» cet astre avec une grande contention d'es-
» prit. Quelques-uns , pour avoir plus de mé-
» rite , se tiennent de même un pied en l'air ,
» & ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil ,
» ayant de plus les deux bras élevés ; ils sont
» placés au milieu de quatre vases pleins de
» feu , & contemplant le soleil avec des yeux
» immobiles.... Le peuple persuadé de leur ver-
» tu , les regarde comme des saints , & pense
» qu'ils obtiennent de dieu tout ce qu'ils lui
» demandent. Chacun croyant faire une œuvre
» très-pieuse , s'empresse à leur porter à man-
» ger , à mettre les morceaux dans la bouche
» de ceux qui se sont interdit l'usage de leurs
» mains , & à les nettoyer , &c.

De tous les usages qui regnent dans l'Inde, un des plus funestes est cette division des castes dont nous avons parlé plus haut, qui donnant tout au hasard de la naissance, détruit l'émulation, étouffe les talens, & même les vertus, & s'oppose à la perfection des arts. Rien n'est sur-tout plus odieux ni plus contraire à la nature, que le préjugé qui condamne à l'infamie & à l'opprobre la classe d'hommes qu'ils appellent *Parias* : s'ils s'approchoient trop d'un *Nair* ou militaire, celui-ci a le droit de les tuer. Dans un pays où l'on croit faire une bonne œuvre en sauvant la vie à des insectes, des serpens & autres animaux, on laissera périr un *Paria* plutôt que de lui tendre la main pour le tirer d'un précipice, dans la crainte de contracter une souillure en le touchant.

M. Sonnerat entre dans un assez grand détail sur les opinions superstitieuses des Indiens, & sur leurs différentes divinités. Il expose avec beaucoup de netteté & de précision leur mythologie monstrueuse, & fait bien connoître l'état actuel des arts dans cette contrée. Il résulte de ses observations que les Indiens ont plus de patience que d'industrie; que les instrumens qu'ils emploient sont très-simples & très-défectueux; qu'esclaves de l'habitude, ils aiment mieux s'en tenir à leurs procédés vicieux & à leurs mauvaises machines, que d'adopter les méthodes & les instrumens d'Europe qui facilitent le travail, & sur tout épargnent un temps considérable. Les réflexions de l'auteur sur la langue & l'écriture des Indiens

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont savantes & curieuses. Ce qui doit particulièrement intéresser dans la circonstance présente, c'est la topographie de la presqu'île de l'Inde, la situation des différens peuples qui en partagent le commerce, & le tableau des révolutions qu'elle a éprouvées depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichery.

On peut regarder les Indiens comme les inventeurs de l'apologue : long-temps avant Esope le Phrygien, leurs philosophes avoient composé des fables morales : M. Sonnerat en a traduit quelques-unes ; la plus agréable est celle qui a pour titre, *le Brame & le vase plein de farine*.

» Les projets s'évanouissent aussi-tôt qu'on
» les a conçus.

» Un brame se reposoit sur le sable au bord
» d'une rivière : il avoit un vase de terre
» plein de farine, qu'on lui avoit donnée en
» aumône, & formoit des projets de fortune.
» Je vais, disoit-il, vendre cette farine ; j'achè-
» terai de petits cabris, je les élèverai : ceux-
» ci devenus grands, en produiront d'autres.
» Dans quelques mois, ils formeront un trou-
» peau considérable ; j'en vendrai quelques-uns
» pour acheter des veaux & des genisses qui
» multiplieront ; de manière qu'avant qu'il soit
» deux ans, j'aurai cinq à six cens bœufs. Alors
» je me ferai bâtir une maison ; j'épouserai
» une jolie femme, qui me fera revivre dans
» un joli petit enfant. Superbement habillé,
» j'irai tous les matins annoncer l'almanach au
» roi. Mais quand je rentrerai chez moi, si je

» surprends ma femme à battre mon enfant ,
» que ferai-je ? Je prendrai mon bâton , & je
» la rosserai. Plein de colere , il saisit son bâ-
» ton , en disant ces dernieres paroles , &
» croyant frapper sa prétendue femme , il en
» donna plusieurs coups sur le vase de terre
» qui se brisa ; sa fortune devint le jouet des
» vents. «

Il est aisé de reconnoître dans cette fable plusieurs traits de *la Laitiere* de la Fontaine. On trouve aussi dans les *Mille & une Nuit* un conte à-peu-près semblable.

De l'Inde , M. Sonnerat passe à la Chine. Le second volume de son ouvrage commence par un mémoire sur les arts & les sciences des Chinois , qui renferme aussi quelques détails relatifs à leurs mœurs. L'auteur cherche à y détruire les préjugés favorables à cette nation , que les missionnaires se sont plu à répandre parmi les Européens. Plusieurs voyageurs nous ont exalté les vertus des peuples & du souverain de cette partie du monde , & nous ont cité une foule d'exemples qui venoient à l'appui de leurs relations ; M. Sonnerat donne aussi des exemples pour réfuter ce que les missionnaires ont publié de trop avantageux à cette nation. Que peut-on conclure de ces divers sentimens ? C'est que les Chinois , comme tous les autres hommes , offrent un mélange bizarre de vices & de vertus , de crimes & de bonnes actions. Si un Chinois , après avoir voyagé en Europe , rendoit compte à ses compatriotes de tout ce qu'il

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

auroit vu de louable parmi nous, il donneroit, même sans s'éloigner de la vérité, une idée très-favorable des Européens ; mais qu'il plaise à un second voyageur Chinois de réfuter ce que le premier auroit avancé, il lui seroit possible, en s'appuyant d'une foule d'exemples, de peindre l'Europe comme un repaire de brigands & de monstres. Ils auroient raison tous deux par le fait, & ils auroient tous deux tort par la conséquence.

Les missionnaires ont beaucoup parlé des remontrances hardies & éloquentes que les censeurs de l'empire osoient faire à leurs souverains, & de la déférence de ceux-ci à leurs avis. Écoutons maintenant ce qu'en dit M. Sonnerat.

» Si le tribunal des censeurs, appelé par
» les jésuites, *le Conseil des Sages*, & qui, à
» ce que l'on prétend, étoit établi dans les premiers tems pour diriger l'empereur, l'instruire & lui apprendre à gouverner, osoit faire des remontrances, comme on nous l'assure, chacun de ces censeurs périroit dans les supplices. L'empereur *Ti-Sang* en poignarda onze de sa propre main, & les fit scier en deux, pour avoir osé lui dévoiler la haine du peuple, qu'il avoit méritée par ses cruautés. «

Voici ce que l'auteur nous apprend des mandarins, & comment il contredit ce qu'en ont dit d'autres voyageurs.

» Quoiqu'on ait dit que les places de mandarins ne s'accordoient qu'au mérite, il est

» pourtant vrai qu'elles s'achètent : les charges
» vénales exigent bien quelques épreuves, mais
» moyennant des présens, les juges ferment les
» yeux sur l'examen. Un marchand riche peut
» acheter une place de mandarin pour son fils
» ou pour lui; dès ce moment, il est distin-
» gué par un bouton d'or qu'il porte à son
» bonnet, & se trouve exempt du chabouek,
» qu'un mandarin qui passe peut faire donner
» à tous ceux qu'il lui plaît. Les places de
» mandarin de guerre sont plus communes;
» on ne peut y être reçu qu'après avoir subi
» des épreuves qui consistent à couper une
» branche avec un sabre d'un poids énorme,
» à lever, à bras tendus, des choses très-pe-
» santes, à courir dans la vase avec des sou-
» liers dont les semelles sont de cuivre, &
» pesant au moins 30 livres. Quand le gou-
» vernement connoît un marchand riche, il le
» fait mandarin de sel, pour le dépouiller hon-
» nêtement de sa fortune. Cette charge, très-
» lucrative dans d'autres pays, donne quelque
» considération à la Chine, mais finit toujours
» par ruiner ceux qui la possèdent. Un Chinois
» fort avare ayant été nommé mandarin de sel
» en 1772, aima mieux mourir que de gérer;
» il se renferma dans une urne, & y périt le
» quatrième jour. «

C'est ainsi qu'en ne lisant que les loix d'un pays & son histoire, lorsque son gouvernement étoit encore dans son enfance, on peut se former de la nation qui l'habite l'idée la plus grande; mais si, lorsque cette nation a quel-

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ques milliers d'années , on confidere moins les loix que la maniere dont elle les observe , on retrouvera en elle les hommes de toutes les nations , corrompus par de longues prospérités , & pour quelques sages très - rares , une foule d'hommes maîtrisés par des préjugés & gouvernés par les passions.

Au sujet des arts & des sciences des Chinois , que M. Sonnerat passe en revue , il montre , par des exemples , combien ces peuples sont ineptes & ignorans. Voici entr'autres choses ce qu'il dit de leur astronomie :

» Les jésuites ont fait passer les Chinois pour
» de grands astronomes ; mais comment pour-
» roient-ils calculer une éclipse ? Ils ne comp-
» tent que sur des boules enfilées , comme
» faisoient autrefois les Russes , & n'y peuvent
» faire entrer les fractions impaires. Ont - ils
» inventé quelques instrumens propres à l'ob-
» servation des astres ? S'ils ont quelque goût
» pour l'astronomie , c'est par une suite de leur
» indolence & de leur superstition ; & les jé-
» suites étoient bien moins considérés comme
» des astronomes que comme des astrologues ;
» puisque le P. du Halde , l'apologiste de ce
» peuple , nous assure qu'ils n'y étoient tolé-
» rés qu'en faveur des almanachs qu'ils com-
» posoient , & qu'ils ne manquoient jamais de
» remplir de prédictions astrologiques adaptées
» au goût des princes & de la nation. «

» Ils ne sont pas mieux instruits en géogra-
» phie. La terre , selon eux , est de forme
» quarrée , & leur empire est dans le centre :

» la

» la marine est encore une science dont ils ne
» se doutent point ; ils attribuent le flux & le
» reflux à un gros poisson qui siege au fond de
» la mer : dans les tempêtes, quand le danger
» exigeroit la manœuvre la plus prompte, ils
» adressent leurs prieres à la bouffole , & pé-
» rissent avec l'objet de leur adoration. »

Il faut convenir que les déclamations de M. Sonnerat contre les Chinois , ne paroissent pas exemptes d'un peu d'humeur : il juge cette nation d'après sa conduite à l'égard des étrangers que le commerce attire à Canton , & il semble prendre un intérêt trop vif à l'honneur des peuples de l'Europe , qui essuient de la part des Chinois des affronts continuels , & les supportent par avarice. Les Chinois dédaignant des étrangers avides que la soif de l'or attire dans leur pays , peuvent être injustes & tyranniques à leur égard , sans qu'on puisse rien en conclure contre leur gouvernement intérieur : d'ailleurs M. Sonnerat , qui n'a vu que la ville de Canton , n'est pas assez instruit pour décider d'une manière aussi tranchante : il devoit sur-tout parler avec plus de modération & d'équité des missionnaires , que le zele de la religion a conduits dans ce vaste empire , & qui les premiers nous en ont donné une connoissance exacte. Tout lecteur sensé ne lui pardonnera pas d'avoir calomnié des hommes respectables , & d'avoir malignement interprété leurs intentions. Des gens de-lettres & des savans , versés dans la langue chinoise , admis à la cour de l'empereur , après trente ans de sé-

26. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jour à Pekin , étoient assurément plus en état de parler sur le gouvernement de la Chine , connoissoient mieux les mœurs des Chinois que M. Sonnerat, qui peut-être a demeuré quelques mois à Canton.

Il faut prendre un milieu entre les louanges outrées de M. de Voltaire , (*) & les investives de M. Sonnerat. Il est certain que le gouvernement est despotique , mais l'autorité excessive de l'empereur est tempérée par des tribunaux auxquels il veut bien s'en rapporter : souvent la justice se vend dans ces tribunaux ; mais c'est un abus presque inévitable par-tout où les hommes sont les interpretes des loix. Il est vrai que la bastonnade est le grand ressort politique qui fait mouvoir la Chine ; mais cette peine assez commune dans les gouvernemens orientaux , n'a rien d'infamant. C'est à tort que M. de Voltaire prétend qu'ils ont poussé l'agriculture à un point de perfection dont on n'a pas encore approché dans l'Europe , puisqu'il est de fait que les Chinois ignorent l'art de transplanter les arbres , de les couper , de les greffer , & que leur culture se réduit à planter du riz , qu'un malheureux enfoncé dans l'eau jusqu'au genou met dans des trous sur les bords

(*) Cet écrivain nous présente le peuple Chinois comme un modele de vertu , de politesse & d'industrie , ses loix comme les plus sages , son gouvernement comme le meilleur que l'esprit humain puisse imaginer. Voyez l'Essai sur l'histoire générale, chap. 163.

des rivières. Mais M. Sonnerat n'est pas plus raisonnable lorsqu'il révoque en doute que les Chinois aient pu calculer des éclipses, attendu qu'ils ne comptent que sur des boules enfilées, & ne peuvent faire entrer dans ce calcul les fractions impaires : car il est évident qu'ils ont calculé des éclipses, & même avec beaucoup de justesse.

Confucius est, aux yeux de M. de Voltaire, un homme divin; il s'extasie sur la sagesse & la pureté de sa morale; ses maximes sont pour lui autant d'oracles. M. Sonnerat n'a pas à beaucoup près autant de respect pour le philosophe Chinois.

» Confucius, dit-il, ce grand législateur qu'on
 » élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait
 » quelques livres de morale adaptés au génie
 » de la nation; car ils ne contiennent qu'un
 » amas de choses obscures, de visions, de sen-
 » tences & de vieux contes mêlés d'un peu de
 » philosophie..... Ses ouvrages, quoique pleins
 » d'absurdités, sont adorés; & lorsqu'un par-
 » ticulier ouvre une école publique, il la dé-
 » die à Confucius. Confucius & ses descendans
 » ont écrit des milliers de sentences qu'on
 » accommode aux événemens, comme nous
 » avons interprété celles de *Nostradamus* & du
 » Juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y
 » a que les bonnes femmes & les enfans qui
 » y croient; à la Chine, c'est d'après elles
 » qu'on dirige toutes les opérations. »

On ne peut refuser aux Chinois une sorte de prudence & de gravité : le respect des enfans

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pour les peres, & leur attachement aux anciens usages, sont les deux plus fermes appuis de leur empire, & corrigent en quelque sorte, les vices énormes de leur gouvernement : leur imagination est très-bornée, la plupart des arts sont restés chez eux dans l'enfance, quoiqu'inventés depuis un très-grand nombre de siècles. Il faut convenir en général qu'ils sont fourbes, superstitieux, & sur-tout très-lâches. » Les Chinois, » dit M. Sonnerat, sont bien faits, lestes & » forts dans le badinage, mais dans une dispute sérieuse toutes leurs petites supercheries disparaissent, la crainte & la lâcheté l'emportent & les obligent à prendre la fuite... » Leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances, leurs fusils sont à mèche, & quand ils s'en servent, ils détournent la tête après avoir ajusté le coup... Dix Européens armés seulement d'un bâton en feroient fuir mille. » Quoiqu'en général M. Sonnerat soit trop sévère à l'égard des Chinois, on trouve cependant dans son voyage des vues très-saines, & des observations très-judicieuses, mais moins propres à faire connoître les mœurs générales & le caractère de cette nation, que la conduite particulière qu'elle tient à l'égard des négocians Européens.

L'auteur nous entretient ensuite du Pégu ; des révolutions qu'il a essuyées depuis un siècle, des mœurs des Pégouins, & de leur commerce avec les Européens. On trouve dans ce chapitre des observations qui n'avoient encore été faites par aucun voyageur. » Par une cou-

» tume barbare , dit l'auteur , lorsqu'on bâtit
» une pagode , les premieres personnes qui pas-
» sent sont jettées dans les fondemens. Cette
» horrible cérémonie est cependant assez ordi-
» naire , parce que ces peuples consacrent pres-
» que toutes leurs richesses à la construction de
» pareils édifices , ce qui est parmi eux une
» œuvre très-méritoire , de même que de fon-
» der des *Baos* (espece de couvent ,) ou de con-
» tribuer aux funérailles de leurs talapoins , qu'ils
» brûlent avec pompe. «

C'est le roi de Pégou qui , après son diner ; fait annoncer par une trompette que le roi des rois , & de toute puissance , vient de se lever de table , & qu'il est libre à tous les autres rois de s'y mettre. Il croit qu'il n'y a pas de souverain qui possède un empire aussi beau que le sien , & que les autres nations ne sauroient se passer de lui. Le peuple est aussi dans cette erreur ; il appelle les étrangers , Européens ou autres , *gens de bois* , & leur pardonne tout ce qu'ils peuvent faire contre ses usages , parce qu'il l'attribue à leur grossièreté naturelle & à leur peu d'éducation.

La maniere de juger les procès au Pégou est fort singuliere ; elle a quelque rapport avec les coutumes usitées chez nos ancêtres. Si les preuves manquent , on plonge les deux parties dans l'eau. La premiere qui revient sur la surface , a perdu son procès , mais elle peut se libérer en se faisant esclave de corps de l'empereur.

M. Sonnerat nous entretient aussi de Madagascar , des mœurs , des coutumes & des arts

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de ses habitans , & donne une description des provinces de la partie du sud. Il est du même avis que M. de Kerguelen sur l'avantage & la facilité que la France auroit à y établir des colonies ; il se rencontre encore avec le même voyageur au sujet de l'isle de Bourbon , & surtout de celle de France , qu'il regarde comme très-onéreuse & très-inutile à l'état ; non-seulement il donne toutes les raisons qu'allègue M. de Kerguelen , mais il en produit un grand nombre dont ne fait pas usage ce dernier officier ; & il prouve que non-seulement cette isle nous est absolument inutile , mais même qu'elle a toujours été , & qu'elle sera toujours funeste à nos établissemens des Indes. Il en est , à-peu-près , de même de l'isle Bourbon.

En parlant du cap de Bonne-Espérance , l'auteur remarque que les Cafres & les Hottentots sont encore très-peu connus ; qu'ils n'ont ni temples , ni dieux , ni savans ; que l'on sait seulement qu'ils s'assembloient , dans les nouvelles lunes , pour danser toute la nuit ; mais qu'il n'est pas décidé que ce soit par esprit de religion. Il nie , comme M. de Pagès , que les Hottentotes aient des tabliers naturels ; ce qui a pu donner lieu à cette fable , c'est que l'on apperçoit dans certaines femmes de cette contrée une excroissance des nymphes , qui quelquefois pend de six pouces ; mais c'est un phénomène particulier dont on ne peut pas faire une règle générale.

On trouve ensuite une foule d'observations sur les Maldives , Ceylan , Malacca , les Moluques & les Philippines ; plusieurs sont con-

nues, mais plusieurs aussi ne le sont pas, & nous paroissent fort curieuses & fort intéressantes.

» On trouve à Malacca, dit l'auteur, des
» antropophages reconnus, de même que des
» êtres qui n'ont que la figure humaine; ils
» vivent sur les arbres, & si quelqu'un passe
» sous leur retraite, ils descendent & les dévo-
» rent : il y en a qui sont moins féroces; er-
» rans dans les bois, ne se liant pas même avec
» les êtres qui leur ressembtent, ils se nourris-
» sent de fruits & de racines, & n'habitent
» avec les femmes que quand la nature les y
» invite; ce qui sembleroit prouver que dans
» l'état de nature, les hommes ont un tems
» marqué pour leurs amours comme les autres
» animaux : quelques-uns de ces Sauvages se
» sont un peu familiarisés, & trafiquent avec
» les Malais, mais sans avoir de communica-
» tion ensemble. Ils mettent au pied de l'arbre
» qu'ils habitent le calin qu'ils ont ramassé sur
» les montagnes; les Malais y déposent en
» échange quelques fruits ou d'autres bagatelles
» que le Sauvage vient ramasser aussi tôt qu'ils
» sont partis. «

Cet ouvrage est terminé par une description très-détaillée d'une foule d'objets nouveaux relatifs à l'histoire-naturelle, tels que des quadrupèdes, des oiseaux & des plantes des différens pays où M. Sonnerat a voyagé. Ces deux volumes sont enrichis de cent quarante planches, toutes dessinées sur les lieux par M. Sonnerat lui même; elles représentent le plan de la ville

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& du dernier siège de Pondichéry ; les pagodes, pagotins & chaudières des Indiens ; les habillemens des femmes, des prêtres de différentes sectes, des pénitens ; les cérémonies religieuses & civiles, leurs différens instrumens de musique, leurs artisans à l'ouvrage ; leurs monnoies, une grande quantité d'idoles, &c. & enfin des quadrupèdes, des oiseaux, & des plantes.

L'édition *in-4°*. se vend 48 liv. en feuille ; 51 liv. brochée en carton, 56 liv. reliée en veau, & 76 liv. en grand papier d'Hollande ; 124 liv. avec les planches enluminées sur papier d'Hollande, & le corps de l'ouvrage sur papier de France ; 160 liv. avec le corps de l'ouvrage & les planches enluminées sur grand raisin d'Hollande. Les enluminures sont dirigées par les demoiselles de Surugues, connues par leurs talens pour la peinture.

Il y a aussi une édition *in-8°*. en 3 vol. ornée de sept grandes gravures, prix 13 liv. 4 sols brochée, & 16 liv. reliée en veau.

La beauté de l'édition pour laquelle on n'a épargné ni soins, ni dépenses ; les détails neufs, curieux & intéressans que l'ouvrage renferme, doivent lui mériter une place dans les bibliothèques les mieux assorties.

(*Année littéraire ; Mercure de France ; Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

LA Vie du Pape BENOIT XIV, Prosper Lambertini, avec des notes instructives & son portrait. A Paris, rue & hôtel Serpente. In-12. de 326 pag.; prix 3 liv. relié & 2 liv. 10 sols br.

IL semble que la vie d'un grand homme ne devrait être écrite que par un philosophe; sur tout si cet homme célèbre a rempli de grandes places, & a fait des choses mémorables. Il est vrai que les Plutarques ne sont pas communs; mais les biographes modernes devroient du moins chercher à nous montrer l'homme qu'ils veulent nous faire connoître, tel qu'il a été apperçu par ses contemporains; *Benoît XIV* a fixé sur lui l'attention de l'Europe pendant dix-huit ans. On a trouvé son caractère dans ses faillies, son génie dans ses écrits, son ame dans la douceur de son administration, sa raison éclairée dans ses brefs. Il n'y avoit qu'à recueillir les faits, & qu'à en former un ensemble qui présentât ce grand pape sous tous les rapports qui lui ont mérité la place éminente qu'il a remplie, l'amour des peuples qu'il a gouvernés, la reconnoissance des lettres qu'il a aimées, le respect des nations, même protestantes, dont il a obtenu l'estime; & c'est ce que n'a point fait l'historien qui nous donne cette vie; on diroit qu'il a pris au hasard ce

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'il a pu apprendre , & qu'il ne vouloit que former un volume. On le lit ce volume , parce qu'on aime à retrouver quelques traits d'un homme qu'on a connu , comme on conserve le portrait des personnes qu'on a aimées. L'auteur dit avoir pris pour modele la vie de Charles XII & celle de Pierre-le-Grand , mais l'imitation n'en paroîtra pas trop fidelle.

A l'exemple de Voltaire , qui a fait précéder ces deux histoires d'un tableau de la Russie & de la Suede , il jette un coup-d'œil général sur l'Italie , dans lequel on ne trouve ni la philosophie , ni le style enchanteur de l'historien de Charles XII & de Pierre-le-Grand. On y lit en revanche que *Turin , capitale & résidence du Souverain , s'unit au Pô qui l'arrose pour étaler avec plus d'agrément ses beautés... Quant aux Génois , ils déploient , autant qu'ils peuvent , leur esprit , pour soutenir leur république avec un certain éclat... Leur capitale est avatagée de fortes murailles. Cette république s'est vue gouvernée de douze manieres différentes. Sans doute pour être mieux , l'on faisoit des essais... Parme , redevable à la maison Farnese de ses embellissemens , se montre avec tout l'avantage possible au milieu des plus riches plaines... Plaisance répond parfaitement à son nom... Mantoue , ville de Lombardie , s'étend des deux côtés du Pô , & son éloge est complet quand on dit qu'elle a produit Virgile... La Galerie de Florence rend hommage à la mémoire des Médicis , ces Souverains qui , limités dans un petit pays , rompirent leurs dignes... L'empire que Venise a sur la mer , que le doge épouse chaque année , n'est point*

chimérique. Elle n'a point d'armée navale réglée pendant la paix, mais elle peut armer vingt cinq galeres en peu de tems... Ferrare n'a besoin que d'habitans pour être remarquable... Il n'y a que l'archevêque & le cardinal légat qui paroissent vivans... Bologne, patrie de Lambertini, fut toujours si féconde en grands-hommes, & si riches en superbes monumens, qu'elle se montre sous le plus bel aspect... La noblesse tient dans la ville un casino où l'on se rassemble avant d'aller au spectacle... Les étrangers s'y font présenter, & dans un clin-d'œil ils connoissent la bonne société... La république de S. Martin est exactement une république d'abeilles... Mais voilà Rome... L'église de S. Pierre, ce temple, infiniment au-dessus de S. Paul de Londres, de Ste. Sophie de Constantinople, plus beau que celui de Salomon même... absorbe l'esprit & multiplie les yeux quand on veut embrasser son étendue...

Les tableaux de la Suede & de la Russie, étoient absolument nécessaires à la vie des deux monarques célébrés par M. de Voltaire, pour faire juger plus sainement de leurs actions, & fixer le degré d'estime & d'admiration que leur doit le genre-humain. Mais le tableau d'un pays aussi connu que l'Italie, d'un pays dans lequel Lambertini n'a pas opéré & ne pouvoit opérer la moindre révolution, ce Tableau qui n'offre rien de neuf, ni d'utile, n'est absolument bon qu'à grossir le volume; passons à la vie de Benoit XIV.

Prosper Lambertini naquit à Bologne, ville de l'état ecclésiastique, le 31 mars 1705, avec

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

l'avantage d'un nom connu dès le douzième siècle. Il eut pour précepteur un certain *Paul Pasi*. » C'étoit , dit l'auteur , un homme rare , » qui tenoit aux mœurs antiques par ses vertus , & aux tems modernes par sa manière d'enseigner. « Il fit de très-grands progrès tant sous ce maître estimable qu'au collège Clémentin , où il fut envoyé dès l'âge de 13 ans , & où il prononça un discours latin de sa composition en présence d'Innocent XII , qui en fut si charmé qu'il lui donna sur le champ un bénéfice. S. Thomas devint son maître en théologie , & les dominicains ses répétiteurs. Il commença par être clerc du fameux avocat *Justiniani* , & exerça ensuite lui-même l'emploi d'avocat consistorial qu'occupe ordinairement un noble Bolonois , & qu'il remplit avec la plus grande distinction. Ce fut dans ce tems qu'il s'adonna principalement aux sciences , sans négliger la société , desorte que le P. Montfaucon , de la congrégation de S. Maur , disoit de lui : tout jeune qu'il est , il a deux ames , l'une pour les sciences , l'autre pour la société. Ils eurent un jour la plus vive contestation sur les droits des papes , & Lambertini finit par dire en riant : » Moins de libertés de l'église » Gallicane de votre part , moins de prétentions de la nôtre , & nous mettrons les choses au niveau qu'elles doivent avoir. «

Lambertini fut bientôt nommé par la cour de Rome , promoteur de la foi , & son mérite engagea ensuite Clément XI à le nommer chanoine de l'église de Saint-Pierre , ensuite pré-

lat. Il devint presqu'en même tems consulteur du Saint-Office, associé à la congrégation des rites, à celle des immunités ecclésiastiques, secrétaire de la congrégation du concile; & le pape Innocent XIII lui donna en 1722 la place de canoniste de la pénitencierie. » Tout autre
» que lui, dit l'auteur, n'eût pu résister à
» tant de travaux; & ce même Lambertini qui
» éclaircissoit les matieres les plus embrouillées,
» qui compiloit les auteurs les plus abstraits,
» qui réduisoit ses remarques à des analyses
» dont les juges formoient leur décision, rem-
» plissoit Rome de ses bons mots, donnoit à
» son imagination le plus brillant effor, pas-
» soit du sujet le plus grave au plus léger;
» sûr de plaire aux personnes enjouées comme
» aux hommes sérieux. »

Benoît XIII, qui estimoit singulièrement Lambertini, lui donna, en 1727, l'évêché d'Ancone; il y partagea son tems entre la priere, l'étude des auteurs sacrés & profanes, & les devoirs de son ministère. En 1728, Benoît XIII le créa cardinal du titre de Sainte-Croix de Jerusalem. Voici comme il annonçoit cette nouvelle à un de ses amis : » Il faut
» croire bien fortement à l'infailibilité du pape,
» pour se persuader qu'il ne s'est pas trompé
» dans ma promotion; l'on veut à toute force
» que je sois une éminence.... Ce qu'il y a
» de sûr, c'est que dans cette nouvelle méta-
» morphose, je ne changerai que de couleur,
» & que je serai toujours Lambertini pour mon
» caractère, pour ma gaieté, & pour l'amitié

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que je vous ai vouée jusqu'au tombeau. »

En 1731, le cardinal Lambertini fut nommé par Clément XII, archevêque de Bologne sa patrie ; cette nouvelle dignité acheva de développer toutes ses vertus ; il voyoit tout par lui-même, & étoit au sujet de la vérité :
 » Je n'attends pas qu'elle vienne, je vas la
 » chercher, d'autant mieux qu'elle est d'un rang
 » à ne devoir faire antichambre. « Nous n'avons pu lire, sans attendrissement, le trait suivant ; il montre l'ame de Lambertini dans tout son jour.

» Un curé de son diocèse s'étant rendu coupable d'une faute extrêmement grave, & craignant d'aborder son archevêque, Lambertini le prévint & l'alla trouver. » Je dois à dieu
 » seul, lui dit-il, la grace de ne pas prévariquer ; de sorte que je viens pleurer avec
 » vous, & non vous gronder. Le scandale que
 » vous avez causé ne peut se réparer qu'en
 » quittant votre paroisse de bon gré, le bénéfice simple que je vous offre, vaut au moins
 » votre cure ; car je ne veux pas vous molester. Allez, ne péchez plus, embrassez-moi
 » comme un pere qui verse des larmes sur un
 » fils qui lui sera toujours cher. Vous viendrez me voir de tems en tems, afin qu'un
 » ministre des autels soit toujours honoré. « Le curé confus refusa le bénéfice, se retira dans un monastere, & parla toute sa vie de la charité d'un si digne archevêque. »

Après la mort de Clément XII, le conclave assemblé pour l'élection d'un nouveau pontife,

dura très-long-tems , on ne favoit à quoi se déterminer , lorsque Lambertini dit en plaisantant aux cardinaux : » Voulez-vous faire un » saint , nommez *Golti* ; un politique , *Aldo-vrandi* ; un bon homme , prenez - moi. « Ces paroles le firent élire pape , le 17 août 1740.

La chaire de St. Pierre ne servit qu'à faire paroître ses excellentes qualités avec plus d'éclat. Jamais aucun pontife ne connut peut-être mieux le caractère de tous les monarques de son tems , ne se conduisit envers eux avec plus de sagesse & de politique , & ne parvint à se concilier une estime aussi générale.

Il détestoit le faste , vivant comme un vrai successeur des apôtres , & il eut le népotisme tellement en horreur , que non-seulement il ne donna à ses parens ni dignités ni richesses ; mais qu'il ne leur permit même jamais de le venir voir.

Jamais aucun pape en même tems pieux & éclairé ne favorisa moins la superstition que Benoît XIV ; & voyant les obstacles que l'ignorance des peuples oppose à de sages innovations , il disoit souvent : *le tems n'est pas encore venu* ; mais quoique le tems ne fût pas encore venu , il ne laissa pas que d'abolir , en attendant mieux , un grand nombre d'indulgences qui dégénéroient en abus. Il fit punir rigoureusement & chasser de Rome une femme qui s'avisoit de faire des miracles sous le nom de la vierge. Il ne fut pas moins sévère à l'égard d'un ordre qui voulut se former de son

tems , & dont les religieux devoient marcher nus pieds , & n'avoir d'autre résidence que les maisons où l'on voudroit les recevoir ; il leur ordonna de disparoître , & lorsqu'ils furent assez hardis pour lui répondre qu'il ne seroit pas immortel ; » Je présume trop bien de mes » successeurs, leur dit-il, pour les croire capables d'approuver un ordre extravagant, & » si je voulois punir votre audace , vous perdriez pour jamais votre liberté. «

Jamais il ne voulut consentir à la canonisation du cardinal Bellarmin , & il disoit à ce sujet : » On a tant crié contre les souverains » pontifes, depuis Calvin & Luther , qu'il faut » agir avec la plus grande circonspection. «

Les dominicains ayant élu pour leur général un autre sujet que celui que favorisoit Benoît, ce pontife dit en riant : » Sainte Thérèse ayant assuré les carmes qu'elle croyoit » savoir qu'un tel religieux seroit général , & » voyant que la chose n'avoit pas réussi, consulta notre seigneur , qui lui dit : je le veux ; mais les moines ne l'ont pas voulu. » Vous savez , ajouta-t-il , qu'on résiste tous les jours à dieu , & quelquefois à son vainqueur. «

Il éclaira les Polonois sur l'article des vampires qui faisoient un grand bruit dans ce pays superstitieux , & il leur écrivit à ce sujet des lettres pleines de raison , de philosophie & de gaieté.

Une dame étrangère vint à Rome se jeter aux pieds du Pape , & solliciter la grace la plus

signalée. Elle lui présenta ses deux fils & son époux ; & lorsqu'ils se furent retirés , elle resta seule avec le pape : & après avoir essuyé des larmes qui s'échappoient de ses yeux , elle lui dit :

« Très-Saint Pere , au nom du pouvoir que
» vous avez reçu du ciel , de cette charité qui
» vous rend le pere commun des fideles , &
» sensible à tous leurs maux , j'ose vous sup-
» plier de m'accorder mon pardon , à la vive
» image de celui qui daigna absoudre la femme
» adultère , & recueillir les pleurs de la péche-
» resse. Il y a douze ans que j'habite avec ce-
» lui que je viens de vous présenter comme
» mon époux , malheureusement il n'en a que
» le nom : j'étois religieuse , lorsqu'il m'enleva
» du monastere de... ; les supérieures n'ont
» point fait de recherches , me croyant morte
» depuis long-tems. Je connois toute l'énormité
» de ma faute , & c'est pour l'expier que j'ai
» entrepris ce long pèlerinage. Ayez pitié de
» mes enfans , en leur assurant un état. Leur
» jeunesse , leur innocence sollicitent mon par-
» don. Rendez légitime l'attachement que j'ai
» pour un homme rempli de vertu , en levant
» les obstacles qui nous empêchent de nous
» marier. Je promets à votre sainteté que je
» ferai des sacrifices devant Dieu , qui vaudront
» ceux du cloître ; que j'embrasserai ses autels ,
» comme une mere de famille , dont la vie se-
» passera dans la pratique constante de ses de-
» voirs , & que je bénirai chaque jour la main
» qui aura brisé mes chaînes. « Benoît, frappé

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'un si touchant tableau lui dit avec attendrissement & avec bonté : » Espérez , ma fille ,
 » dans la miséricorde divine ; la religion n'est
 » point une marâtre , mais une tendre mere
 » qui exauce le pécheur contrit. « Il lui imposa une pénitence proportionnée au délit , rompit ses liens monastiques , la releva de toutes les censures , & dans l'effusion de son cœur , bénit , en versant des pleurs , le pere , la mere & les enfans qu'il voulut voir encore une fois.

Il dit un jour au prélat Bouget , à l'occasion d'un livre où l'on exaltoit son infailibilité :
 » Ne nous pressons point d'avoir de la vanité ,
 » il nous viendra quelque livre de l'autre côté
 » des Alpes qui fera le contre-poids. «

» On vint l'avertir qu'un malheureux poëte
 » avoir fait une satyre amere contre lui , il la
 » prit , la lut , & lorsqu'il l'eut corrigée de sa
 » propre main , il l'envoya lui-même à l'auteur , lui marquant qu'elle s'en vendroit
 » mieux. «

Toujours occupé des sciences , Benoît XIV fonda deux chaires dans le college de la Sapience , l'une de mathématiques , & l'autre de physique expérimentale ; il les confia aux peres le Sœur & Jacquier , minimes François. » Vous
 » les voyez souvent , disoit-il au prélat Bouget , & vous ne sauriez mieux faire. Nous
 » autres Italiens , nous devons leur savoir gré
 » de ce qu'ils sont venus nous enrichir. Les
 » François , ajouta-t-il qui *mûrissent* en Italie ,
 » sont les plus excellens fruits que je connoisse. «

Ayant dit dans un confistoire : » Quoique
 » l'expérience nous ait appris que le malheur
 » de se tromper est inséparable de notre mi-
 » nistère, un cardinal lui en demanda le len-
 » demain l'explication, & le S. P. lui répon-
 » dit : Quand on me dit que je suis infallible,
 » je prends la chose pour un compliment ou
 » pour une vérité ; mais c'est mon secret, &
 » vous n'en saurez rien. «

» Les papes, écrivoit-il au médecin Bianchi au
 » sujet de l'inoculation de la petite vérole, sont
 » les derniers qui doivent innover dans ce genre.
 » La lenteur de la marche doit répondre à leur
 » âge ainsi qu'à leur dignité. Si j'étois empe-
 » reur ou roi, l'inoculation, d'après les avan-
 » tages que j'y trouve, seroit déjà dans mes
 » états ; mais je n'irai pas scandaliser les ri-
 » ches & les foibles. «

Ce pontife mourut le 3 mai 1758, après un
 règne d'environ 18 ans, généralement regretté
 des catholiques & des protestans. Voici son por-
 trait en miniature dans l'inscription dont honore
 ses mânes le fils du ministre Walpole.

A PROSPER LAMBERTINI, évêque de Rome,
 qui, quoique prince absolu, regna comme un
 doge de Venise, donnant un lustre à la tiare,
 par les seules vertus qui la lui font obtenir. Aimé
 des catholiques, estimé des protestans, hum-
 ble, désintéressé ; monarque sans favori, pape
 sans népotisme, &, malgré son esprit & son
 savoir, docteur sans orgueil & censeur sans sé-
 vérité.

» Le fils d'un ministre Anglois, qui n'a ja-

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mais fait sa cour à personne , qui n'a jamais
» dit du bien d'aucun prêtre de l'église Ro-
» maine , offre , dans un pays protestant , li-
» bre , cet encens mérité , au meilleur des pon-
» tifes Romains. «

Voltaire envoya au pape , de son vivant , ce distique latin :

*Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis ,
Qui mundum scriptis docuit , virtutibus ornat.*

L'auteur finit cet ouvrage par une courte analyse de ces écrits de Benoît XIV , qui composent 13 vol. *in-folio* , sur des matieres de religion.

On ne peut que savoir gré à l'auteur des soins qu'il s'est donnés pour amasser les matériaux relatifs à son sujet ; mais on désireroit , d'abord , qu'ils fussent plus complets , & ensuite qu'il yregnât plus d'ordre , & enfin sur-tout qu'il eût joint à l'intérêt de sujet celui du style , & que l'on ne trouvât pas une foule de phrases telles que celles-ci : » La noblesse Génoise » est très-aimable quand elle ne prend point » son air solennel... On voit l'empreinte du » Vésuve dans les pieces de théâtre & dans » les plaidoyers des Napolitains... Ces raviss- » sans tableaux (des plaisirs de Naples) sont » obscurcis par une oisiveté qui laisse en fri- » che des terres d'un excellent rapport... Les » officiers mettoient au nombre des victoires » l'avantage d'avoir vu le pape.... On n'y de- » fire rien (à St. Marin), on s'y contente de » peu , l'on y jouit de soi... « &c. &c. On

reconnoît bien ici l'auteur de *la Jouissance de soi-même*, M. Carraccioli, qui se nomme à la fin d'une épître dédicatoire au sénat de Bologne.

(*Journal de Paris ; Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

LETTERS military and political, &c. *Lettres militaires & politiques, traduites de l'Italien (en Anglois) du comte ALGAROTTI, in-8^o.*
A Londres, 1782, chez Egerton.

LA réputation du comte Algarotti & le degré de faveur dont l'honora le roi de Prusse, doivent naturellement faire présumer que ses connoissances étoient étendues, & qu'il avoit un discernement fin dans les matieres qu'il traitoit. Il fut recherché des personnes les plus distinguées par leur rang & leur mérite. En un mot, il entretint une correspondance littéraire avec les savans de toutes les nations de l'Europe. Les objets qui fixerent principalement son attention furent la guerre & la politique ; dans ses raisonnemens sur ces matieres, il montre une liberté de penser, qui n'appartient qu'à celui qui a passé ses jours à la cour d'un monarque, renommé pour exceller dans la théorie & la pratique de ces deux sciences.

Cette traduction des lettres de M. Algarotti n'est point accompagnée d'une introduction ou

préface ; on n'y donne point l'histoire de l'ouvrage original ; cependant le lecteur avoit droit d'attendre quelque notice concernant la nature de ces lettres , le tems où elles parurent , & les vues de l'auteur.

La premiere lettre est adressée au comte Peron , d'abord ministre du roi de Sardaigne à la cour de Dresde , & depuis à celle de Londres. Elle a pour objet les exercices militaires du soldat Prussien en tems de paix , & donne la description des manœuvres de ces troupes si bien disciplinées.

Dans la seconde lettre , adressée au comte Aurelie Bernieri , l'auteur agit cette question ; si la ligne de bataille est meilleure avec ou sans espaces. Il observe qu'il seroit difficile de résoudre ce point par l'expérience , vu qu'on peut produire des autorités pour & contre.

Dans la lettre suivante , M. le C. Algarotti traite de la colonne du chevalier Folard. Il nous apprend qu'il a eu le plaisir d'entendre discuter ce sujet par le roi de Prusse & le comte de Saxe , qui peu de tems avant sa mort vint rendre visite à ce monarque. Alors , observe-t-il , je pourrois dire , *epulis accumbere divum*. Ces deux célèbres guerriers , ajoute l'auteur , convinrent que la colonne du chevalier Folard étoit plus pour la défensive que pour l'attaque ; que la seule occasion où elle peut agir offensivement , sans espoir de succès , c'est lorsque l'ennemi est retranché.

La quatrieme lettre adressée à don Joseph Pecis , concerne l'expédition de Jules-César con-

tre les Parthes. L'auteur semble avoir composé un traité sur cette matière.

La lettre qui suit est adressée au même, & contient quelque anecdotes de Charles XII, roi de Suède; ce morceau est trop intéressant pour ne pas le rapporter ici.

» Vous vous adressez à moi, comme à une
» personne qui a beaucoup vécu dans les cours
» du nord, pour éclaircir certains doutes concernant Charles XII. Je répondrai du mieux
» que je pourrai à vos questions sur un prince,
» qui a été long-tems l'étoile polaire du monde
» militaire, & qui sera dans les âges futurs son
» météore le plus brillant. Vous pouvez donc
» être assuré que je ne vous donnerai point
» une simple anecdote, mais que je vous ferai
» part de ce que j'ai appris de ceux qui ont
» été témoins oculaires de ses actions. «

» Pour commencer par la visite qu'il fit à
» Dresde, à son principal ennemi, le roi Auguste, vous ne devez pas en douter, quelque
» extraordinaire qu'elle puisse vous paroître.
» Charles n'étoit pas un homme de la trempe
» ordinaire, il pouvoit dire, comme le pere
» Hardouin, est-ce que je me leve tous les
» matins, deux heures avant le jour, pour penser comme le reste des hommes? en effet ce
» fut une fantaisie qu'il voulut suivre. L'armée
» Suédoise étoit alors en marche pour la Russie;
» un matin, comme elle défiloit près de Dresde,
» le roi partit subitement avec deux personnes
» à cheval, & alla droit à Dresde. Il laisse une
» des personnes, qui l'accompagnoient, à la

» porte, pour faire sentinelle, & prend le che-
 » min du palais avec l'autre, qu'il quitte après
 » lui avoir donné à garder son cheval. Il monte
 » les degrés, & entre dans les appartemens du
 » roi Auguste, qui étoit encore au lit. Le roi
 » fut ainsi obligé de se lever sans cérémonie ;
 » & de s'habiller lui-même devant un homme,
 » qui peu auparavant l'avoit détrôné. Charles
 » demeura avec lui environ trois quarts-d'heure ;
 » pendant tout ce tems il resta sans lever les
 » yeux de dessus lui, & ne voulut point lui
 » donner le tems de parler à qui que ce fût,
 » pas même à un page ou à un valet ; encore
 » moins au ministre, qui étoit venu, dès qu'il
 » avoit appris l'arrivée du roi de Suede. Comme
 » ils se promenoient dans les places du palais,
 » il arriva que Charles passa le premier par une
 » des portes ; le ministre saisit ce moment pour
 » faire signe à son maître, afin de savoir si c'é-
 » toit son intention de le garder prisonnier ; le
 » roi lui fit signe du contraire. La visite se borna
 » à une pure affaire de cérémonie ; & Charles
 » ayant été conduit par Auguste à la porte du
 » palais, monta à cheval, & rejoignit en
 » diligence son armée, qu'il trouva dans la plus
 » grande inquiétude à son égard. Aussi-tôt
 » qu'elle avoit su que le roi étoit entré dans
 » Dresde, comme elle ne le voyoit point re-
 » venir assez tôt, chaque quart-d'heure lui
 » avoit paru un siècle, & elle fut si impatiente,
 » qu'elle manqua de marcher vers la ville,
 » & d'en faire le siège, pour recouvrer son
 » prince. «

» Etant

» Etant en Saxe , il avoit dessein de pénétrer
» dans le centre de l'empire , & de donner ,
» avec ses armes victorieuses , des loix à l'Eu-
» rope , qui alors étoit divisée au sujet de la
» succession d'Espagne. On a donné plusieurs
» motifs du parti qu'il prit ensuite , savoir de
» quitter l'empire , & de tourner ses armes con-
» tre la Russie : ce qui le porta principalement
» à cette démarche , suivant les auteurs les plus
» accrédités , ce fut un billet de cent mille liv.
» sterling fait à quelqu'un par le duc de Mal-
» borough. «

Momentumque fuit mutatis curio rerum.

» Le duc vint à bout de l'aigrir davantage
» contre le czar , dont il étoit déjà l'ennemi ,
» & lui fit voir la gloire qu'il y auroit pour
» lui d'écraser son unique rival , & de deve-
» nir l'arbitre du Nord , ce qui le rendroit
» bientôt l'arbitre de l'Europe. Il y avoit deux
» routes pour marcher en Russie ; l'une par la
» Livonie , pays de la Suede , sur les bords
» de la mer , abondant en grains , & qui pou-
» voit faire subsister son armée , tandis qu'en-
» trant dans les fertiles provinces de Russie ,
» il pouvoit facilement & à son gré diriger
» sa marche vers Moscow , le long des rivie-
» res navigables. L'autre route étoit par la Po-
» logne & l'Ukraine , où il étoit appelé par
» le cosaque Mazeppa , mécontent , qui lui pro-
» mit de l'aider du mieux qu'il pourroit , &
» par cette route il pouvoit tomber à la fois
» sur Moscow , ce qui eût décidé du destin de

» la Russie. Charles choisit celle de ces deux
 » routes qui demandoit plutôt son courage que
 » sa prudence. Comme il étoit entièrement à
 » l'épreuve des fatigues, ses troupes furent
 » obligées de passer outre, vu encore l'ex-
 » trême nécessité où elles étoient réduites. «
 » La dernière campagne de Charles XII
 » contre les Danois, campagne où il perdit la
 » vie, fut entièrement projetée par lui même ;
 » elle n'étoit point comparable à ses premières
 » entreprises, qui furent suivies d'un si grand
 » succès. Dans celles-ci il étoit Achille, un
 » autre étoit Chiron. C'étoit toujours sa cou-
 » tume de charger l'ennemi à la tête de sa
 » cavalerie ; la disposition de la bataille étoit
 » confiée à Levenhaupt. Le fameux débarque-
 » ment fait à Copenhague, par lequel Char-
 » les, encore jeune, commença sa carrière mi-
 » litaire, fut projeté par le général Stuart ;
 » l'attaque des retranchemens de l'ennemi à
 » Narva, qui rappelle à l'esprit les exploits des
 » Grecs contre les Persans, fut projetée par
 » un nommé Gundvil. Le général Altendorff
 » conçut l'idée du fameux passage de la Duna,
 » où l'armée suédoise passa la rivière sur des
 » radeaux couverts de paille humide, à qui
 » on mit le feu. La fumée la déroba de la vue
 » de l'ennemi, qui ne serroit pas le vent. Ce
 » stratagème fut autrefois mis en pratique par
 » Hannibal.

» Son armée étoit renforcée par la présence
 » de plusieurs braves & habiles généraux, qui
 » avoient servi sous Charles XI, son frere ;

» ce qui pouvoit lui être d'une grande utilité
» pour le conseil, de même que les officiers
» de Philippe le furent à Alexandre. Il n'en
» étoit pas de même du czar, qui ne tiroit
» des instructions que de ses seules défaites,
» dont il recueillit plus de fruit que Charles
» de ses victoires. Le succès de la journée de
» Pultava n'est dû qu'à lui-même; il eut à
» combattre le plus terrible ennemi, qui pût
» jamais lui tomber sur les bras. Cette bataille,
» qui lui donna un avantage complet & dé-
» cisif sur lui, pourroit être regardée comme
» la moderne Pharsale.

» Charles arrivé en Ukraine, après beaucoup
» de peines & de fatigues, vit se réduire à rien
» les belles promesses de Mazeppa, qui s'étoit en-
» gagé de faire subsister son armée. Se trouvant
» dans une extrême détresse par le besoin de pro-
» visions, d'un côté par le manque de parole de
» Mazeppa, de l'autre par la défaite de Leven-
» haupt, qui venoit joindre l'armée avec 15,000
» hommes & un renfort considérable de muni-
» tions & de provisions; il prit la résolution
» de mettre le siège devant Pultava. Le czar
» avoit rassemblé dans cette place une quan-
» tité de munitions, & y avoit laissé une forte
» garnison. Par la prise de cette ville, Charles
» pouvoit restaurer son armée & s'assurer un
» bon poste pour son quartier, & de-là diri-
» ger les opérations futures de la guerre. Du-
» rant le siège, dans l'armée russe, les opi-
» nions se partagèrent sur le parti qu'on de-
» voit prendre. Les uns étoient d'avis d'enfer-

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mer les Suédois par un retranchement, & de
 » les réduire par la famine, à la capitulation;
 » d'autres vouloient dévaster le pays à cent
 » lieues à la ronde, & les laisser périr sans
 » risquer de bataille. Mais craignant que la
 » ville, qui étoit vigoureusement attaquée, ne
 » fût obligée de se rendre, & que Charles
 » ne fût en état de rafraîchir son armée, les
 » Russes se déterminèrent à la fin à ne pas
 » différer plus long tems à lui livrer bataille. Le
 » czar embrassa promptement cet expédient,
 » parce qu'il savoit que le caractère bouillant
 » de Charles le porteroit à saisir avidement
 » l'occasion d'une action générale avec l'armée
 » russe, quoique ce fût son propre désavan-
 » tage. Il se mit donc en marche de bon ma-
 » tin, & arriva à tems pour camper à l'entrée
 » d'un bois, près du roi de Suede, qui se
 » préparoit, comme il le supposoit, à l'attaquer
 » le matin suivant. Ce qu'on avoit prévu ar-
 » riva. Durant la nuit le czar fit élever sept
 » redoutes dans le bois, précisément à la tête
 » de son infanterie. C'étoit pour deux diffé-
 » rens desseins; le premier, pour arrêter l'im-
 » pétuosité & rompre l'ordre des Suédois, dans
 » leur première attaque; ce que l'expérience
 » lui avoit suffisamment appris à craindre. L'au-
 » tre, afin que ses troupes ne fussent pas en-
 » fermées par une ligne de circonvallation, &
 » qu'elles pussent tomber sur l'ennemi par les
 » espaces qui se trouvoient entre les redoutes;
 » cette méthode de fortifier un camp étoit
 » beaucoup estimée du maréchal de Saxe, qui

» depuis la regarda comme la plus parfaite.
» Le roi sortit le matin , plein d'ardeur &
» animé par l'espoir de vaincre ; mais c'étoit
» quelque tems avant d'avoir avis de la dis-
» position du czar. Il en résulta que , quoique
» les Russes eussent leur cavalerie battue , &
» trois de leurs redoutes prises d'assaut , les
» Suédois eurent à la fin le désavantage de
» l'action ; ce qui étoit égal à une victoire dé-
» cislve du côté des Russes.

» Le roi de Suede , qui étoit meilleur pour
» une action que pour le conseil , étoit plus
» en état d'exécuter que de projeter un grand
» dessein ; on pourroit le comparer à une bom-
» be , qui fait souvent de prodigieux ravages ;
» mais il faut qu'elle soit dirigée par un habile
» canonier. «

» Quand il avoit besoin de consulter les
» autres , ce qui arrivoit rarement , il ne le
» faisoit jamais d'une maniere directe. Il fai-
» soit une question générale à ceux en qui il
» mettoit sa plus grande confiance , & avoit
» égard à leurs différentes opinions sur l'objet
» qu'il proposoit ; ce pouvoit être l'effet de l'a-
» mour-propre , ou peut-être de cette maxime
» des princes & des hommes d'état , savoir :
» qu'il faut donner des conseils aux autres ,
» sans découvrir ses propres sentimens.

» Tout le monde connoît l'aversion de ce
» grand homme pour les femmes ; mais très-
» peu de gens en savent l'origine. A peine fut-il
» sur le trône , que , ne respirant que la guer-
» re , il ne s'occupa que des moyens efficaces

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» & destructifs de la faire. Un professeur de
 » Stockholm lui avoit communiqué une nou-
 » velle invention en fait d'artillerie , qui lui
 » plut si fort , qu'il voulut sur le champ en
 » faire l'expérience. Impatient de perfectionner
 » cette découverte , il alla seul un matin chez
 » le professeur , qui étoit au lit , malade d'une
 » fièvre dont il avoit été attaqué la veille. Après
 » avoir frappé long-tems à la porte , il entre ,
 » & eut , avec le professeur , un entretien sur
 » l'objet en question , dont il fut parfaitement
 » satisfait. En sortant , il fut conduit par la do-
 » mestique du professeur , qui avoit des préten-
 » tions à la beauté ; c'étoit une jeune fille. Elle
 » plut au roi ; mais étant peut-être native de
 » Délécarlie , avec un caractère semblable au
 » sol , elle n'approuva pas la liberté du monar-
 » que. On assure que ce refus fit une si forte
 » impression sur l'esprit du roi , qu'il refusa
 » formellement en Pologne de voir la comtesse
 » de Koningsmarck , & bannit à jamais le sexe
 » de sa compagnie & de ses p'aisirs.

» Il posséda certainement à un haut degré
 » la magnanimité que vous lui accordez. J'en
 » donnerai pour preuve une anecdote , que
 » Plutarque n'eût point omise , s'il eût écrit la
 » vie de Charles. Après son retour de Tur-
 » quie , il alloit un jour à cheval , avec un
 » petit nombre de suivans , qu'il laissa & de-
 » vança de beaucoup. Arrivé à la porte d'une
 » prairie qu'il devoit traverser , il l'ouvrit &
 » oublia de la refermer , suivant la coutume
 » du pays. Le maître du lieu , qui étoit un

» enseigne de l'armée, se trouvoit à quelques
» pas de - là ; ignorant que c'étoit le roi , il le
» fit sortir en lui demandant pourquoi il ne
» fermoit point la porte après lui , suivant les
» ordres du roi , & , comme il passoit , il se
» servit de quelques expressions un peu grossie-
» res. Que ne la fermez - vous vous - même ,
» répond le roi ? A ces mots , le particulier
» en colere , saisit la bride du cheval , qu'il
» arrête. Charles porte aussi - tôt la main sur
» son épée ; mais l'autre , plus fort que lui , la
» lui arrache. Le roi prend alors un pistolet ,
» le menaçant de l'en faire repentir , s'il ne
» pose à l'instant son épée sur une pierre qui
» étoit proche. Vous ne seriez pas si brave ,
» dit l'autre , si j'avois aussi un pistolet. Va en
» chercher un , dit le roi. Le particulier y
» court , tandis que le roi est à l'attendre.
» Comme il revenoit tout en colere , il apper-
» çoit les officiers du roi à une petite distance ;
» ce qui lui donna du soupçon & le fit rebrouf-
» ser chemin. Les gentilshommes , qui avoient
» rejoint le roi , le voyant prendre son épée
» sans dire mot , n'osèrent lui faire des ques-
» tions , & le suivirent en silence. Il arriva
» peu de tems après , que le régiment où le
» particulier étoit enseigne , fut donné à un
» des gentilshommes , qui , ce jour - là , avoit
» accompagné le roi. L'enseigne crut devoir
» instruire son colonel de toute l'affaire , desi-
» rant qu'il pût le tirer de ce pas. Le jour étant
» venu , où le régiment devoit passer en re-
» vue , l'enseigne ne s'y trouva point. S. M.

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» dit au colonel qu'il manquoit un officier. Il
 » apprend qu'il est de garde. Faites-le venir,
 » dit le roi. L'enseigne arrive, dieu fait dans
 » quel état ! Le roi pique vers lui, s'arrête, &
 » le regardant fixement, le nomme à une des
 » premières lieutenances ; il lui fit ensuite comp-
 » ter une somme considérable.

» Il y a beaucoup d'autres preuves de sa
 » magnanimité, qu'il seroit trop long de rap-
 » porter ici ; je ne fais si vous mettrez de ce
 » nombre la résolution qu'il prit de ne vouloir
 » point faire panser sa blessure, quand il fut
 » la défaite entière de son armée à Pultava,
 » après laquelle, comme un autre Caton, il
 » déchira ses propres habits.

» Curieux, comme vous l'êtes, de connoi-
 » tre le cœur humain, vous serez charmé d'ap-
 » prendre une certaine particularité de la vie
 » de Charles, c'est qu'il recommandoit souvent
 » aux chapelains de son armée de prendre le
 » texte suivant pour les sermons qu'ils prêchoient
 » devant les soldats luthériens :

Manete in vocatione, in qua vocati estis.

» De même que Pétraque élevoit souvent ses
 » pensées au troisième ciel, où il supposoit
 » que sa Laure étoit avec les autres dévotes
 » esclaves de l'amour, ainsi Charles élevoit les
 » siennes au dieu de la guerre, qui étoit
 » son ciel. Ses domestiques lui entendirent sou-
 » vent contrefaire avec sa voix, le son des
 » tambours, le bruit du canon & du fusil ; alors

» tout-à-coup il portoit la main sur son épée,
» se figurant que les sieges & les tables de la
» chambre étoient de la cavalerie & de l'in-
» fanterie.

» Durant son séjour à Binder , ayant entendu
» parler du tems qu'un homme pouvoit vivre
» sans manger , de même que du jeûne & de
» l'austérité des Santons & des Juifs de l'Orient,
» il se mit en tête d'essayer la même chose. Il
» resta une semaine , ne prenant qu'un verre
» d'eau par jour , sans cesser ses exercices or-
» dinaires , comme de faire ses dix lieues à che-
» val. Le huitieme jour , il eut envie de man-
» ger ; il prit donc quelque nourriture , mais
» non , comme on pourroit la supposer , quel-
» que chose de léger & facile à digérer , mais
» quelque chose de substantiel , & cela en quan-
» tité. Sa santé & son estomac n'en furent point
» affectés , au point de l'empêcher de conti-
» nuer son genre de vie accoutumé.

» Quand il jouoit aux échecs , ce qu'il fai-
» soit souvent , pour passer le tems à Binder ,
» il avançoit toujours le roi le premier , le
» plutôt qu'il pouvoit. Il n'étoit point question
» de se couvrir ; & s'il lui arrivoit de rencon-
» trer un pion sur son passage , il n'étoit pas
» long-tems en peine de jouer ; il le faisoit aussitôt
» sauter de la table. Telle étoit l'influence
» qu'avoit ce génie ou caractère naturel , qui
» est inné en nous , mais qui étoit supérieur
» dans Charles. Après avoir reçu le coup fa-
» tal à Frédéricstadt , on le trouva ayant la main
» sur le pommeau de son épée.

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Vous avez donc une esquisse légère , mais
 » originale au moins, du rival de Pierre-le-Grand ,
 » auquel il fut enfin obligé de céder du côté
 » des qualités sublimes. Gustave Adolphe, qui
 » assistoit aux leçons de notre Galilée à Padoue ,
 » & qui réunit les talens d'un soldat & d'un
 » politique , étoit sans doute un plus grand
 » homme. Néanmoins Gustave commit une faute,
 » en négligeant de poursuivre sa victoire de
 » Leipsig. Ayant complètement défait l'ennemi
 » dans cette journée , au lieu de marcher droit
 » vers la Bohême , il se contenta de détacher
 » son allié l'électeur de Saxe , qui n'entendoit
 » rien à faire la guerre , & qui ne tarda pas
 » à être vaincu par les Autrichiens. Gustave
 » divisa & dispersa ses forces , comme un grand
 » fleuve , qui surpasse ses rives , & traversa
 » l'Allemagne , assiégeant les villes & mettant
 » le pays à contribution. Mais il ne savoit pas
 » conduire ni terminer la guerre selon la mé-
 » thode des Romains & des Turcs. Il donna
 » le tems à l'ennemi de se refaire , & perdit
 » tout l'avantage qu'il avoit d'abord eu ; desorte
 » qu'il fut obligé à Lutren de recommencer la
 » partie qu'il venoit de gagner , & qui finit
 » avec ses jours.

» Il me semble que sans contredit le plus
 » grand des rois de Suede , fut Gustave Vasa.
 » Il trouva les moyens de bien régler & di-
 » rigea la force naturelle de sa nation , &
 » n'entreprit point de la faire sortir de ses
 » limites. Il en fit un emploi si sage , que
 » sans lui les bornes du royaume n'eussent

» jamais été reculées si loin par Gustaphe
» Adolphe.....

La sixieme lettre traite de la prise de Berg-Op-Zoom , événement dû , selon l'auteur , à la mauvaise conduite du commandant ; il ne fit point à tems des sorties , ni ne fit jouer des mines , en un mot , il n'apporta aucune interception aux approches de l'ennemi.

La septieme lettre , adressée à M. Prospero Jackson , traite de la force militaire des compagnies marchandes de l'Europe en Asie ; la huitieme a pour objet l'amiral Anson ; la neuvieme , la guerre commencée en 1755 entre l'Angleterre & la France ; la dixieme , les causes de la guerre déclarée au roi de Prusse , par l'Autriche , la France , &c. &c. & la onzieme , les effets de la bataille de Lobositz. Dans toutes ces lettres , comme on doit le supposer , l'auteur montre une grande connoissance des affaires & de la situation de la plupart des nations belligérantes.

Dans la douzieme lettre , le comte Algarotti employa sa plume à faire voir la conduite militaire & politique du feu comte de Chatham , dont il est grand admirateur.

» J'ai vu , dit-il , ce flambeau paroître &
» briller dans les tems les plus orageux que
» l'Angleterre eût jamais éprouvés , lorsque l'op-
» position contre sir Robert Walpole étoit dans
» toute sa violence. Autant soldat qu'orateur ,
» le ministre lui retira sa commission de cor-
» nette dans un régiment de dragons , pour
» avoir dit sa façon de penser trop librement ;

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» inaccessible à la corruption , comme un Fab-
» ricius & un Curtius , sobre , infatigable ,
» ferme dans ses desseins , actif dans leur exé-
» cution , énergique dans ses discours , jaloux
» de la gloire de la nation , qu'il regardoit
» comme la sienne propre , il est parvenu par
» des voies honorables à ce degré de grandeur ,
» auquel on arrive rarement sans les intrigues
» & les artifices ordinaires à la cour. »

Les lettres suivantes ont pour objet l'affaire de Maxen ; la paix conclue en 1763 , entre l'Angleterre & la France ; la science militaire de Virgile ; le poëme sur l'art de la guerre , & la science militaire de Machiavel. L'ouvrage est écrit d'une maniere intéressante , & digne de la réputation de l'auteur.

(*Monthly review ; Critical review.*)



*LETTRES d'un magistrat de Paris , à un magistrat
de province , sur le droit romain , & la manière
dont on l'enseigne en France.*

..... Plus l'abus est antique ,
Plus il est tems qu'il cesse.

LEMIERRE, *Veuve du Malabar.*

A Geneve , & se vend à Paris , chez Les
boucher , libraire , quai de Gêvres. Volume
in-12. de 104 pag. Prix 20 sols.

L'OUVRAGE dont nous allons nous occuper ,
quoique fort court , nous a paru de la plus
grande importance , & mérite par conséquent
d'être connu en détail. Son but est le bien pu-
blic & la réforme des abus révoltans qui se
sont introduits dans la manière d'enseigner le
droit romain.

Un court avertissement de l'éditeur , qui est
en tête de l'ouvrage , annonce qu'il contient
des réflexions utiles & faites pour être pesées ,
& peut-être senties par les jurisconsultes & les
magistrats. Il ne se dissimule pas que le suc-
cès de la réclamation de l'auteur est très-incer-
tain , mais le motif qui l'a dictée n'est pas con-
damnable ; » & si la constitution de notre gou-
» vernement ne permet plus , dit-il , comme
» dans l'ancienne Rome , où chaque citoyen
» étoit en même tems sujet , prince & législa-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» teur, de proposer publiquement la réforme
» des loix, il est au moins consolant de vivre
» sous un prince qui, plus jaloux encore de
» l'amour des peuples que des droits de la sou-
» veraineté, permet à la philosophie la dis-
» cussion des loix & des établissemens, qui,
» sous son regne, n'ont pour but que la féli-
» cité publique. Quelques hommes intéressés à
» perpétuer l'abus, pourront s'offenser, dit-il
» encore, du zèle vigoureux qui le poursuit
» & le dévoile; mais la crainte de leur déplaire
» n'a pas été capable d'arrêter le jeune magis-
» trat dont j'annonce les observations; l'amour
» de la patrie sera toujours son principal guide,
» l'intérêt public son unique mobile; puisse
» l'estime de ses concitoyens devenir un jour
» sa récompense. « Nous ne connoissons point
l'éditeur de cet estimable ouvrage, mais on
voit que son style est modeste, & que les in-
tentions de l'auteur sont bien pures, & nous
croyons, malgré le voile où sa modestie l'en-
gage apparemment à se cacher, pouvoir assurer
nos lecteurs que cet ouvrage est de M. Bou-
cher d'Argis, fils du célèbre avocat de ce nom,
conseiller au Châtelet, & qui, dans un âge
très-jeune, emploie tout son tems & toutes
ses facultés à rendre la justice à ses conci-
toyens, & à l'étude la plus approfondie des loix
& de la jurisprudence.

Son ouvrage est divisé en quatre lettres;
dont la première est destinée à faire l'histoire
des écoles de droit & de l'introduction du droit
romain en France. Cette lettre, quoique très-

courte , est pleine des plus profondes recherches , par lesquelles l'auteur établit que les écoles de droit ont l'origine la plus ancienne , & le prouve par une constitution de Justinien. La ville de Béríte ou Beroë en Phénicie , a été , dit-il , le véritable berceau des écoles de droit. Justinien , dans sa constitution de *Ratione & Methodo juris* , en parle comme d'un établissement déjà ancien , & dont on étoit redevable à ses prédécesseurs. Il l'appelle *nutrix legum*. Il y a même lieu de croire , continue-t-il , qu'elle existoit dès l'an 285 , car il en est fait mention dans la loi première au code , *qui etate vel professione se excusant* ; & cette loi est des empereurs Dioclétien & Maxime.

Il passe delà à l'histoire de l'introduction & de la pratique du droit romain en France , qu'il appuie d'autorités dont il a eu l'attention de renvoyer les textes à la fin de son ouvrage , pour ne point interrompre l'ordre des faits , ni détourner l'attention des lecteurs.

La seconde lettre , plus courte encore que la première , mais non moins intéressante , est l'histoire abrégée du droit romain en France , & de son enseignement dans les écoles jusqu'en 1680. On ignore , suivant notre auteur , quelle est précisément l'époque à laquelle on a commencé d'expliquer publiquement le droit romain en France. Un nommé Pierre-Placentin est le premier jurisconsulte qui ait établi , à ce que l'on croit , une école de droit à Montpellier , sa patrie , où il enseignoit les loix de Justinien en 1166. Mais il est vraisemblable qu'il y avoit

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'autres villes où l'on enseignoit le droit romain avant 1166 ; car le concile de Tours tenu en 1163 , défendit aux religieux d'étudier en droit écrit , qu'on appelloit alors *la loi mondaine* ; ce n'est que sous Philippe-Auguste qu'on a enseigné pour la première fois le droit civil à Paris ; on en trouve la preuve dans Rigord , son historien , qui vivoit au tems de Louis VIII.

La défense d'enseigner le droit à Paris , fut levée en 1576 , en faveur du fameux jurisconsulte Cujas , par un arrêt rendu le 2 avril sur le réquisitoire du procureur général. Cette faveur ne fut que passagère ; l'édit de Blois , publié au mois de mai 1578 , replongea le droit romain dans sa première disgrâce , & en défendit de nouveau l'enseignement dans l'université de Paris ; & ce n'a été que cent ans après , au mois d'avril 1678 , que Louis XIV a ordonné que les leçons publiques du droit romain seroient rétablies dans l'université de Paris , conjointement avec celles du droit canon. Il faut voir dans l'ouvrage même le récit suivi de ces différentes révolutions , & la copie des pièces qui appuient ce que l'auteur en dit.

Les deux premières Lettres , dont nous venons de donner une idée , quoique très-savantes & très-utiles pour préparer le lecteur à bien saisir le reste de l'ouvrage , ne sont cependant qu'un avant-propos , mais absolument nécessaire.

La troisième lettre , d'une étendue assez considérable , est employée au développement des abus que l'auteur a cru remarquer dans la constitution actuelle de la faculté de droit , & dans

l'enseignement de la jurisprudence civile, canonique ou françoise ; abus , dit l'auteur , que jusqu'à un certain point on ne sauroit reprocher aux membres de cette faculté , puisqu'il ne dépend pas d'eux seuls d'y remédier , mais dont cependant l'amour du devoir & du bien public auroit dû les engager à présenter au gouvernement le tableau fidele. L'auteur peint au commencement de cette lettre la situation morale d'un écolier de droit. Il envisage , dit l'auteur , comme une gêne insupportable , la nécessité de graver dans sa mémoire quelques cahiers dont souvent il ne comprend pas le sens ; l'obligation de subir trois examens , & de soutenir deux theses sur argumens communiqués , lui paroît un fardeau énorme ; ce n'est qu'après un intervalle de plusieurs années , & lorsque le desir de se faire un nom & l'ambition d'occuper un poste honorable , remplacent le goût des plaisirs , qu'on sent le malheur d'avoir passé trois années sur les bancs de l'école , sans y avoir absolument rien appris.

» Ce sont ces réflexions qui me déterminent, Monsieur , continue l'auteur , à vous
» communiquer mes idées sur la nécessité d'une
» réforme à proposer au gouvernement. Je n'en
» retirerai pas le fruit ; mais si le ministère
» daigne s'en occuper , je jouirai du plaisir d'avoir
» contribué au bien public , en procurant
» la perfection d'un établissement utile en lui-même , mais dont une mauvaise constitution
» détruit les avantages. Ce motif n'est-il pas
» suffisant pour exciter un bon citoyen ? »

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Un des principaux abus qui ont frappé l'auteur dans les écoles de droit, résulte, selon lui, du défaut de choix dans les matières qu'on y enseigne. Il voudroit qu'on n'y enseignât plus tout ce qui dans le corps de droit se trouve aboli, & ne convient plus à nos mœurs, qu'au moins on joignît à l'interprétation de la loi romaine l'explication des loix françoises, des coutumes qui y dérogent dans telle ou telle province, ou qui les ont modifiées. Il desireroit, pour remédier à cet abus, qu'un certain nombre de jurisconsultes éclairés, approuvés & protégés par le gouvernement, entreprissent le travail énorme, mais si nécessaire, de la réforme du corps de droit; qu'ils en supprimassent tout ce qui n'est que commentaire; en un mot, tout ce qui nous est étranger. Un tel ouvrage, dit-il, seroit digne du souverain qui nous gouverne. Alors il ne resteroit plus que ce qu'il est véritablement essentiel de savoir. Une si belle opération, continue notre auteur, conduiroit peut-être à la formation d'une loi universelle, d'un code unique; projet que l'on regarde comme impraticable en France, & que cependant nous avons vu le créateur de la Russie réaliser au commencement de ce siècle à la satisfaction de tous ses peuples.

Un second abus, selon notre auteur, résulte de ce qu'il n'y a qu'un professeur François, qui, ne donnant que cinq leçons par semaine, ne peut pas suffire seul à l'enseignement du droit françois. Il donne de justes éloges à celui qui remplit si dignement aujourd'hui la place

de professeur du droit françois ; mais il desiroit que l'on suivît l'édit du mois d'avril 1679, qui nommoit plusieurs professeurs de droit françois, & il desireroit que l'on en instituât au moins deux. Un troisieme abus est le défaut d'affiduité des étudians d'aller eux-mêmes prendre leurs cahiers & entendre les leçons des professeurs ; un quatrieme plus fâcheux encore que les autres, résulte de la maniere dont se font les examens, & celle dont on soutient les theses ; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut en lire le détail, qui malheureusement nous a paru conforme à l'exacte vérité.

Pour remédier à tous ces abus, notre auteur propose de supprimer les facultés de droit des provinces, ou de les rappeler à l'ancienne discipline. Il tombe à cette occasion avec un peu de force sur la faculté de droit de Rheims. Nous allons transcrire ses propres expressions.

» Tout le monde connoît, dit-il, la singulière facilité avec laquelle on admet indifféremment tous ceux qui s'y présentent. C'est d'elle entr'autres que les voitures publiques nous amenerent en 1771 cent avocats, qui, huit jours auparavant, étoient sortis de Paris ex-procureurs. Il suffit qu'on acquitte dans cette faculté les droits dûs aux professeurs ; on est réputé capable, & on reçoit en quatre ou cinq jours de tems les degrés qu'on n'obtient dans une autre faculté qu'après un cours de trois années.... Je ne fais si les professeurs en rougissent ; mais il est cer-

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tain qu'ils en plaisantent eux-mêmes. (*)

La quatrième & dernière lettre de cet ouvrage entre dans un plus grand détail, & propose des moyens de réforme qu'il desire que l'on adopte & qu'il consent que l'on modifie, si on croit devoir le faire. Le premier, comme nous venons de le dire, seroit d'anéantir les facultés de province ; le second d'assujettir tous les étudiants à l'assiduité la plus rigoureuse, qui seroit constatée par un appel fréquent ; assiduité dont le défaut seroit puni après un certain nombre d'absences constatées par la radiation d'un tems d'étude qui leur seroit proportionné. Mais pour rendre cette assiduité utile aux étudiants, notre auteur desireroit que l'on fit un choix plus heureux & mieux raisonné des matières de l'enseignement. Il dit à cette occasion avec assez de vérité, que la compilation tri-

(*) » La première chose qu'un écolier de droit apprend en arrivant dans une auberge de Rheims, est l'anecdote suivante : Un homme étoit venu dans cette ville pour y faire son droit ; étonné de la prodigieuse rapidité avec laquelle il avoit obtenu degrés sur degrés ; surpris de se trouver licencié après quatre ou cinq jours de promenades dans la ville ; il va trouver un professeur & lui dit : En vérité, Monsieur, il est si aisé d'être reçu licencié chez vous, que je voudrois bien que vous accordassiez même faveur au cheval qui m'a conduit ici. Cela ne se peut pas, Monsieur, lui répondit l'antécédent, piqué de la mauvaise plaisanterie, nous ne recevons ici que des ânes. Le professeur ne voulut que se venger de l'insulte de son écolier ; mais certainement il disoit la vérité. « *Note de l'auteur.*

bonniene, appelée vulgairement le corps de droit, est un monstre de difformité. La loi, le commentaire, le sentiment du jurisconsulte, tout est confondu ; la loi reconnue se trouve à côté de celle qui ne l'est pas, celle qui est usitée, à côté de celle qui ne l'est plus ; & on les enseigne également sans distinction & sans méthode. Il cite ensuite un passage de la préface des loix civiles de Domat, dont il fait un éloge que personne ne contredira, & il pense qu'un seul professeur de la capacité de Domat suffiroit seul pour enseigner le droit romain ; un second suffiroit aussi pour le droit canonique, en suivant les institutions au droit ecclésiastique de l'abbé de Fleury : un troisieme enseigneroit les principes généraux du droit françois, conformément aux institutions du droit françois d'Argou ; un quatrieme enseigneroit le droit coutumier d'après les principes de Lemaître, en suivant l'ordre proposé par Langlois ; & enfin deux professeurs expliqueroient l'ordonnance civile & l'ordonnance criminelle, conformément aux commentaires de M. Jousse. Au moyen de quoi, selon notre auteur, six professeurs suffiroient pour l'enseignement du droit & la suppression des quatre chaires qui sont uniquement consacrées au droit romain, procureroit l'avantage d'avoir un professeur de droit coutumier & deux professeurs, l'un de l'ordonnance civile, & l'autre de l'ordonnance criminelle.

Voilà à-peu-près tout le système de notre auteur, qui nous a semblé mériter d'être lu. Nous ne croyons pas devoir décider s'il doit être

suivi en son entier, ou modifié dans quelques-unes de ses parties ; c'est aux lecteurs à en juger ; mais quelque fort qu'il ait, nous croyons que le motif qui l'a dicté, l'étude profonde qu'il a exigé, les vues de bien public qui en font le principe, & la modestie & la clarté avec laquelle l'ouvrage est écrit, méritera toujours au jeune magistrat qui a employé son temps si utilement, les louanges & la reconnaissance de tous ceux qui le liront.

(*Journal des savans.*)

HISTOIRE du grand-duché de Toscane, sous le gouvernement des Médicis, traduite de l'italien de M. RIGUCCIO GALLUZZI. A Paris, rue & hôtel Serpente, tom. V & VI; le premier de 574, & l'autre de 414 pag.

LE tome cinquieme de cette histoire commence à l'année 1587, & finit à 1609, renfermant ainsi l'espace de vingt-deux ans pendant lesquels gouverna le grand-duc Ferdinand. Exercé à la politique la plus raffinée de la cour de Rome, doué de rares talens & d'éminentes vertus, maître des grands trésors qu'avoit accumulés son frere, ce prince fut non-seulement en état de soutenir sa famille dans la possession de ses domaines & de ses prérogatives, mais encore d'en augmenter l'autorité & la splendeur. Révolté contre la soumission servile que son

prédécesseur avoir marquée à la cour d'Espagne, il résolut de montrer un esprit plus élevé, de se mettre dans l'indépendance, & de suivre l'inclination patriotique qui le portoit à s'unir plus étroitement avec les autres princes d'Italie. Les circonstances de l'Europe lui firent abandonner le plan politique de son frere. Il épousa la princesse de Lorraine, & lia une correspondance intime avec Henri III.

Rien n'égale la magnificence des nûces du grand-duc, qui se célébrerent à Florence en 1589. Les fêtes durerent un mois : » On eut
» besoin, dit l'historien, de tous les talens de
» ceux qui en étoient chargés, & de tout le
» génie des artistes pour imaginer de nouveaux
» plaisirs, afin d'éviter la monotonie, & de
» réveiller l'admiration. Le divertissement qui
» surprit le plus, fut la fête nocturne qui se
» donna dans l'arrière-cour du palais Pitti. On
» fut aussi étonné de sa nouveauté, que de son
» heureuse exécution. On y représenta, moyen-
» nant des machines d'un artifice prodigieux &
» des feux, l'attaque d'un château turc. Entre
» les différentes attaques se faisoit entendre une
» musique appropriée aux circonstances : des
» troupes y donnerent l'assaut. Après la prise
» du château, on se divertit à la joute ; &
» don Pierre de Médicis, don Virginio Orsini,
» & autres illustres personnages, y firent
» preuve de leur adresse. Le banquet rappella
» du spectacle & les champions & les specta-
» teurs. Mais quelle surprise pour les convives
» après le repas ! On les invite à terminer la

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fête ; & ils voient l'arrière-cour convertie
 » en un lac , & tout l'appareil d'un combat
 » naval dans l'endroit où ils venoient de jou-
 » ter ! Les applaudissemens furent universels.
 » On admira le génie de l'inventeur & la ma-
 » gnificence de Ferdinand , qui eut la gloire
 » d'avoir surpassé tout ce qui se fit jamais de
 » plus grand chez aucun prince de l'Italie. «
 Et c'est ainsi que Ferdinand commençoit par
 dissiper en quelques jours tous les trésors amas-
 sés par son frere avec tant de soin , de peine
 & d'industrie. Au reste , cette fête donne une
 idée du faste & du goût de ce siècle , qui te-
 noit encore par tant de côtés à la barbarie ,
 mais où il falloit que les arts eussent déjà fait
 de très-grands progrès.

Le grand-duc Ferdinand se réunit contre
 l'Espagne & contre la ligue , en faveur de
 Henri IV ; & par sa politique , empêcha les
 Espagnols de démembler la monarchie Fran-
 çoise , & le duc de Savoie de conquérir la
 Provence. Cette politique étoit d'autant mieux
 entendue , qu'il étoit de l'intérêt de l'Italie en
 général , & de la Toscane en particulier , qu'il
 y eût toujours une puissance assez formidable
 pour s'opposer aux ambitieux projets de l'Es-
 pagne.

On ne peut qu'admirer le courage inébran-
 lable de Ferdinand dans les calamités qui af-
 fligèrent la Toscane. Quelques années de di-
 sette avoient fait passer plus de deux millions
 d'écus d'or en Angleterre & à Dantzic ; ce qui
 n'empêcha pas que la famine ne se fit sentir ,
 &

& ne forçât nombre de sujets à des violences & à des émigrations. Ce fléau fut suivi d'épidémies, de mortalité, & d'un découragement universel. Ferdinand, malgré tous ses bienfaits, ne pouvoit subvenir à tant de calamités; mais loin de se laisser abattre, ce fut dans ces tems malheureux qu'il conçut l'idée la plus grande, & le plus beau projet, qu'il vint à bout d'exécuter; ce fut de faire dessécher par des travaux immenses les marais de la Chiana, & de faire cultiver la Maremme de Sienne; ce qui mit bientôt le pays en état de se passer de tous secours étrangers. Dans ce même tems il publia des loix agraires, appella de nouveaux habitans pour fertiliser les campagnes qui étoient auparavant couvertes d'eau, rétablit les campagnes de Fucechio & de Pistoia, détourna l'Arno, & fit élever ces grands aqueducs qui amènent à Pise & les eaux & la salubrité. Il agrandit & embellit le port de Livourne avec des frais immenses, y attira le commerce de plusieurs nations, & parvint à enrichir son pays, & à se faire une gloire immortelle.

Il étoit bien étonnant de voir un souverain de la Toscane faire prépondérance entre les principales puissances de l'Europe, être assez riche en hommes & en argent pour leur prêter des secours considérables, & avoir assez de crédit pour faire rechercher son alliance par les plus grands potentats. D'un côté, il secouroit l'empereur & les princes de Transylvanie contre les Turcs; de l'autre, il entretenoit une

correspondance avec Henri IV., ménageoit à Rome la réconciliation de ce monarque avec l'église , & conduisoit toutes les manœuvres pour l'effectuer ; ce qui étoit de la plus grande difficulté , vu le ton décisif & l'esprit intraitable qui régnoient dans ce tems-là à la cour de Rome. Le cardinal Saint-George , l'un des neveux de sa sainteté , avoit établi dans le palais pontifical une académie de politique , où l'on examinoit en chaire le gouvernement , les forces & la justice de chaque souveraineté. Un académicien y avoit soutenu dans une these , qu'excepté la France & la Pologne , tous les autres souverains étoient des *étourdis* & des hommes injustes. Si l'on joint à cet esprit de domination de la cour de Rome , les intrigues de celle d'Espagne , on aura une idée des difficultés que le grand-duc eut à surmonter , & des ressources de son génie , lorsqu'il parvint à faire pencher le pape & les cardinaux en faveur de Henri , qui fut reconnu roi de France & de Navarre , par le saint-siege , le 8 septembre 1595 , à la grande satisfaction de l'Italie , qui vit dès-lors dans le roi de France un protecteur contre l'ambition & les entreprises des Espagnols.

Cependant malgré les mauvais services que Ferdinand rendoit à l'Espagne , il fut assez adroit pour empêcher que cette puissance ne se déclarât ouvertement contre lui , & pour secourir Henri IV , & lui prêter toute sorte de secours , sans que personne pût y trouver à redire.

Par une suite de l'alliance qui subsistoit entre Henri IV & Ferdinand, il fut décidé que le roi de France épouserait Marie de Médicis, fille du grand-duc François & de Jeanne d'Autriche, malgré toutes les intrigues de l'Espagne & des princes Italiens, qui craignoient que ce mariage ne rendit Ferdinand trop puissant en Italie. Ce mariage fut célébré à Lyon, où Marie se rendit avec toute la pompe imaginable; le roi l'avoit fait avertir qu'il y seroit le 9 du mois (décembre 1609); mais voulant la surprendre, il fit ensuite courir le bruit qu'il arriveroit un jour plus tard. Vers la nuit il entre à Lyon, se rend secrètement dans la salle où la reine soupoit, se place derrière le grand-écuyer, & la contemple avec plaisir; il la trouve plus belle que son portrait. Bientôt un petit murmure s'élève de toutes parts; alors le roi se fit annoncer: la reine alla au-devant de lui, voulut se jeter à ses genoux; mais Henri la retint dans ses bras, & l'accueillit avec tous les sentimens de la plus vive tendresse. Impatient de se trouver libre, Henri abrégua le banquet, & dès cette nuit, dit on, la France put espérer de voir bientôt naître un héritier à la monarchie.

Ferdinand remporte en 1608 une victoire signalée contre les Turcs; & pour mettre le comble à sa gloire & à celle de sa maison, marie dans la même année son fils Côme, âgé de dix-huit ans, avec l'archiduchesse Marie-Magdeleine.

Ce fut en 1609 que mourut Ferdinand, lais-

fant à son fils Côme une couronne glorieuse
 & l'exemple de ses vertus. Ce prince fut gé-
 néralement regretté. Son caractère, ses grandes
 qualités lui avoient mérité l'amour de son peu-
 ple. Il étoit affable pour tous ses sujets; sa con-
 versation étoit libre & enjouée. Il eut un ami;
 ce fut le cavalier *Biagio Pignatta de Ravennes*.
 » Ferdinand, dit l'historien, paroïssoit réunir
 » toutes les qualités nécessaires à un prince;
 » il étoit sincère, mais réservé, ferme dans
 » ses résolutions, courageux & grand dans l'exé-
 » cution de ses projets. Les revers qu'il éprou-
 » voit l'animoient davantage. Il savoit balancer
 » habilement la rigueur & la clémence. Son
 » gouvernement fut modéré, juste, tranquille,
 » & fit oublier à Florence les malheurs arrivés
 » sous les autres princes. Sujet à la colère, il
 » étoit prompt à s'appaiser; & comme il se
 » connoissoit ce défaut, il voyoit avec plaisir
 » ses ministres suspendre dans ces momens dan-
 » gereux, l'exécution de ses ordres.... Aucun
 » prince ne répandit tant d'argent pour secou-
 » rir ses amis, récompenser ceux qui le ser-
 » voient, soulager les malheurs du peuple,
 » élever des édifices, dessécher les marais, en-
 » courager l'agriculture, & favoriser les arts.
 » Il n'y a pas un endroit dans ce duché qui ne
 » ressentie encore la bienfaisance de ce prince...
 » L'Europe regrette en lui un prince qu'elle
 » avoit regardé comme un des hommes les plus
 » habiles de son siècle. « Le ministre d'Espagne
 ne put s'empêcher de respecter ses vertus, &
 de lui accorder des regrets; Henri IV & Ma-

Die de Médicis, donnerent des marques de sensibilité & de douleur à la nouvelle de sa mort.

Côme II prit à la mort de son pere les rênes du gouvernement, &, résolu de marcher sur ses traces, il fit peu de changemens dans l'état : ce prince étoit laborieux, juste & bienfaisant, & promettoit de soutenir sa couronne dans la splendeur où il l'avoit trouvée. Le roi de Perse lui envoya un ambassadeur pour l'engager à former une ligue avec les autres princes chrétiens, contre les Turcs ; & le sultan *Jachia*, long-tems fugitif, & que l'on croyoit mort à Constantinople, cherchant à monter sur le trône, demanda à Côme II des secours contre le grand-seigneur son frere, & les obtint. Tandis qu'il secouroit les princes de l'Asie, il s'attachoit à mériter la confiance de ceux de l'Europe. Il offrit sa médiation pour la continuation de la paix, entre Henri IV & Philippe III, & pour unir les maisons de France & d'Espagne par un double mariage, & ce fut à ses soins que l'on dut les préliminaires de cette union.

C'est à Côme II que les François sont redevables du bonheur de posséder dans leur capitale un monument qui réveille encore tous les jours dans leur ame les sentimens d'amour, de respect & d'admiration. Ecoutons ce que dit l'historien de la statue d'Henri IV, achevée par les soins de Côme.

» Le grand-duc Ferdinand avoit ordonné au
» célèbre *Jean de Bologne*, une statue équestre
» d'Henri IV ; son intention étoit d'en faire

73 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» présent à ce monarque. Mais ni le prince ;
 » ni le roi , ni même l'artiste , ne vécurent assez
 » long-tems pour l'exécution de ce dessein.
 » Côme II le fit achever , par les soins de
 » *Pierre Jacca*. La statue fut transportée à
 » Rouen , sur un vaisseau fait exprès : de-là
 » on la conduisit par la Seine à Paris. La base
 » en étoit préparée depuis long-tems dans cette
 » capitale. Le peuple , impatient de voir cette
 » statue , accouroit en foule sur les bords de
 » la rivière , pour célébrer l'arrivée de ce mo-
 » nument. Les cris multipliés de *vive le roi* ,
 » les acclamations de joie , les décharges d'ar-
 » tillerie , le nom de *Henri-le-Grand* répété &
 » béni à chaque instant par tout le peuple ,
 » auroient fait imaginer que ce prince vivoit
 » encore , & qu'il rentroit en triomphe dans
 » sa ville capitale. Dès que la statue eut été
 » posée sur sa base par les artistes Florentins ,
 » on la découvrit solennellement , & les Fran-
 » çois la trouverent parfaitement ressemblante.
 » L'affluence du peuple fut si grande dans les
 » premiers momens , que le passage du Pont-
 » Neuf fut absolument interdit pendant plu-
 » sieurs jours à ceux qui ne vouloient pas y
 » courir risque de la vie. Le nom du grand-
 » duc Ferdinand ne fut pas oublié au milieu
 » des acclamations adressées à l'image de Henri.
 » On entendit retentir celui de Côme II , com-
 » me ayant donné à la nation ce précieux
 » monument. La cour ne tarda pas à venir en
 » admirer le travail & la perfection , & cet
 » objet qui rappelloit à la reine & à son fils

» un objet si cher , fit couler de nouveau leurs
 » larmes en réveillant leur douleur. Le grand-
 » duc fit présent à l'un & à l'autre de petites
 » statues de la main de Jean de Bologne , &
 » promit au jeune roi de faire exécuter à Flo-
 » rence un petit modele en or de la grande
 » statue. *Pesciolini* , chargé d'offrir ces présens ,
 » & les artistes venus avec lui de Florence ,
 » furent généreusement récompensés. On vou-
 » lut consacrer la mémoire du grand duc par
 » une inscription qui renfermât l'histoire du
 » don & celle du donateur ; elle fut enregis-
 » trée au parlement , écrite sur un vélin ; dé-
 » posée dans le cheval même qui portoit la
 » statue , & mise sous les presses de l'imprime-
 » rie royale. «

Côme II ne vécut pas assez long-tems pour
 le bonheur de ses peuples ; il fut attaqué d'un
 mal de poitrine qui l'emporta le 28 février
 1621. Ce fut , de tous les princes de la mai-
 son des *Médicis* qui regnerent en Toscane , ce-
 lui qui fut le plus chéri & le plus générale-
 ment regretté. La clémence , la tolérance & la
 modération formoient son caractère ; il avoit du
 penchant pour la poésie , & s'occupoit quelque-
 fois à faire des vers. Comme il lui étoit im-
 possible de soutenir tout le poids du gouverne-
 ment , il avoit partagé les affaires les moins
 importantes entre les deux grandes-duchesses ,
 & se reposoit des soins les plus graves sur l'ex-
 périence & la capacité de *Pichena* , dont il con-
 noissoit le mérite & la fidélité. Son regne fut
 toujours favorisé du ciel ; il eut la consolation

de laisser la Toscane dans la plus-heureuse situation où elle eût encore été depuis l'extinction de la république. Ravi à ses sujets à l'âge de trente-deux ans, sa fin fut l'époque de la décadence du grand-duché & de la maison de Médicis.

Ferdinand, l'aîné des fils de Côme II, l'héritier de ses états, n'avoit que dix ans à la mort de son pere; & sa minorité s'étendoit jusqu'à dix-huit. En vertu du testament de Côme, la grande-duchesse son ayeule, & Marie-Magdeleine sa mere, furent nommées tutrices & régentes, avec le plein exercice de l'autorité souveraine. Côme avoit pourvu à tout; & l'on peut dire qu'il régna encore longtemps après sa mort.

Le jeune prince n'avoit pas un tempérament robuste; mais la vivacité de son caractère l'emportoit en lui sur la délicatesse de sa constitution; sa valeur, sa fermeté dans ses résolutions, donnoient d'heureuses espérances; & l'on ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à en faire un grand prince. La cour de Toscane étoit pleine de gens instruits, propres à faire naître & à fortifier en lui le goût des sciences & des arts. *Galilée* brilloit à cette cour comme une vive lumière; & tandis que l'envie, l'ignorance & le fanatisme lui préparoient les malheurs les plus grands, le jeune Ferdinand se plaçoit à recevoir les instructions de ce génie supérieur.

Ce fut en 1628 que ce jeune prince prit possession de son gouvernement, après avoir

voyagé à Rome & à la cour impériale.

Des malheurs accablèrent bientôt sa famille & la Toscane ; l'archiduchesse Marie-Magdeleine, mourut en allant voir l'empereur ; Marie de Médicis fut exilée de la cour de France : il avoit à ménager à la fois la France avec laquelle il étoit allié par les liens du sang & de la politique ; il avoit à ménager l'Europe, l'empereur & le pape, & se trouvoit dans une position très-embarrassante ; pour surcroît de malheur la peste lui enleva une grande partie de ses sujets, il se vit forcé d'abandonner Galilée, l'homme qui faisoit le plus d'honneur à sa cour, à l'inimitié des moines, & sur-tout des jésuites, qui étoient jaloux de la supériorité de cet homme célèbre, dont les principes lumineux rendoient leurs écoles inutiles, & leur savoir pure ignorance.

Ils intéressèrent le pape Urbain dans leurs complots, en lui persuadant que Galilée l'avoit indiqué dans ses dialogues sous le nom de *Simplicius*. Cet ouvrage publié à Rome, fut une des principales armes dont on se servit contre lui ; ce fut l'objet de la plus sévère poursuite, de son oppression, de son infamie. Galilée septuagénaire & infirme, fut traîné à Rome devant le tribunal de l'inquisition, qui cachant le principal motif de la poursuite du pape, lui fit un crime d'avoir avancé dans ses écrits que la terre tourne, & qu'il y a des antipodes. Voilà où en étoient dans ces temps-là l'ignorance & le fanatisme ; on ne pouvoit être philosophe & dire des vérités, sans passer pour un athée.

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Galilée étoit fans doute innocent des crimes qu'on oſoit lui imputer ; mais il éprouva que l'innocence fans appui eſt toujours victime de l'envie , des intrigues & de la méchanceté des hommes. On reſpecta ſa vie , parce qu'on craignit l'impreſſion que feroit ſa vieillesſe ; mais on ne rougit pas de couvrir ce grand homme de toutes les infamies qu'on put imaginer : infamies , dit l'hiftorien , dont ſe couvrirent les juges même , & dont l'éternelle ignominie retombe encore ſur eux.

En 1634 , le Grand-Duc épouſa la princesſe d'Urbain ; les nôces ſe firent ſans appareil ; on ſe conforma aux malheurs des temps. Ferdinand fut bientôt obligé , pour contenter la cour de France , de rappeler à Florence Marie de Médicis , & de diſſimuler cette eſpece d'aſſaut que l'on faiſoit à ſa famille ; & ce fut par une ſuite de ſa modération , de ſa prudence & de ſa politique , qu'il parvint à garder la neutralité au milieu des divers intérêts qui partageoient les puiffances de l'Europe , & des troubles qui agitoient l'Italie ; & ce fut même par ſa médiation que le roi d'Eſpagne conclut un traité de paix avec le duc de Parme.

Cependant il ſ'en falloir de beaucoup que la Toſcane fût auſſi floriffante qu'elle l'avoit été ſous les regnes précédens ; Ferdinand II étoit un prince foible , qui laiſſoit tomber les loix en déſuéture , & une preuve de ſa foibleſſe , c'eſt que dans toutes les occaſions , les créatures & les partiſans du pape & des *Barberini* lui manquoient ouvertement , & qu'il ne trouva

d'autres moyens de se venger que celui d'entretenir auprès de sa personne, à titre d'*Anspessades*, un certain nombre d'hommes capables des entreprises les plus téméraires; ils étoient destinés principalement à toutes les vengeances particulières du souverain. Le prince donnant l'exemple des assassinats, fut imité par tous les ordres de l'état. Comme il n'y avoit plus de justice, chacun se la rendoit à soi-même : voici un trait que nous citerons comme celui qui servit d'encouragement à une foule d'autres.

» *Catherine Canucci*, seconde femme d'un
 » vieux bourgeois fort misérable, jeune, belle,
 » étoit capable d'attirer à elle les affections de
 » l'homme le plus délicat ; elle avoit intéressé le
 » duc *Salviati*, qui brûloit pour elle. Mais au-
 » tant l'amour faisoit de progrès dans son cœur ,
 » autant la fureur & le désir de la vengeance
 » enflammoient celui de sa femme. Catherine
 » Canucci avoit un beau-fils que l'or de la du-
 » chesse sut corrompre, & dont elle fit l'in-
 » trument de son crime : à la tête des assas-
 » sins qu'elle avoit fait venir de Massa, il coupa
 » la tête à sa belle-mère, & la porta à la du-
 » chesse comme une marque de triomphe &
 » comme une puissante consolation. Cette femme
 » insatiable de vengeance, voulut jouir de la
 » douleur de *Salviati* ; elle lui fit présenter cette
 » tête ornée & décorée comme un présent de
 » quelque prix. Le duc ignorant encore l'at-
 » tentat exercé contre celle qu'il aimoit, fut
 » saisi d'horreur à cette vue : le gouverne-
 » ment poursuivit les assassins ; parce qu'ils

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» étoient de la plus basse condition , & n'e-
» tendit pas la rigueur des loix sur cette femme
» barbare ; le peuple en fut saisi d'horreur &
» de rage ; la duchesse fut obligée de s'enfuir ». Ce mauvais exemple , joint à la condition de Ferdinand II , changea entièrement les mœurs de la Toscane , & ramena la férocity à la place de la douceur & de la politesse que Ferdinand I & Côme II avoient si utilement inspirées à leurs sujets.

On trouve , dans ces deux volumes , plusieurs traits relatifs à Henri IV & à Sully , qu'on ne lit point dans nos historiens François. Le traducteur a cru devoir les accompagner de notes , soit pour rectifier ce qu'il regarde comme des erreurs dans l'historien Italien , soit pour adoucir la malignité de ses remarques.

*(Journal de littérature , des sciences & des arts ;
Affiches , annonces & avis divers).*

*LE VIEUX GARÇON , comédie en 5 actes , en vers ,
par l'auteur de Thamas - Kouli - Kan , re-
présentée pour la première fois au théâtre fran-
çois le 16 décembre 1782. A Paris , chez Alexis
Jombert. Prix , 1 liv. 10 sous.*

DORAT avoit déjà traité le *Célibataire* , & sa piece avoit été représentée avec succès. Le reproche le plus grave & le plus fondé qu'on lui ait fait , c'est d'avoir manqué son principal

caractère. En effet , représenter un jeune homme qui dit pendant 24 heures qu'il veut rester garçon , ce n'est pas là peindre un célibataire , sur-tout quand ce même personnage finit par se marier. Il n'y a presque pas d'homme qui n'ait dit pendant 24 heures qu'on a tort de se lier pour toujours. Comment d'ailleurs , un jeune homme peut-il avoir éprouvé les inconvénients du célibat ? c'est pourtant là ce qu'il falloit retracer aux spectateurs. On étoit donc convenu généralement que le vieux Saint-Géran , dans la pièce de Dorat , étoit le véritable célibataire.

D'après cette idée , l'auteur de la tragédie de *Thamas-Kouli-Kan* , voulant traiter le même sujet , a pris pour titre & pour héros un vieux garçon ; il a donc mieux vu & mieux placé son principal caractère. Nous allons nous étendre sur les beautés & les défauts que nous avons cru appercevoir dans sa pièce. Nous estimons assez son talent pour croire qu'il doit être plus flatté d'un examen réfléchi que d'un coup-d'œil superficiel. Faisons d'abord connoître succinctement son projet.

Gercour , vieux garçon , est à la campagne avec Dorval , son neveu , & Lucile , deux époux qui s'aiment tendrement. Il y reçoit la visite de son ami Dorimon , qui amène sa fille Sophie , & Sainfar , jeune militaire qui est au service de la Hollande. Dorimon vient prier Gercour d'employer son crédit pour faire avoir à Sainfar un brevet de capitaine dans quelque régiment françois ; & sur la promesse de Gér-

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cour , il offre sa fille à Sainfar , qui , tout amoureux qu'il est , refuse sa main par un motif secret qu'il ne déclare qu'au dénouement. Ce motif , c'est qu'il est fils naturel , & de qui , de Gercour lui-même , qui ne savoit pas être son pere , & dont il n'étoit pas connu.

Cet exposé suffit pour mettre nos lecteurs à portée de nous suivre dans l'analyse raisonnée que nous allons faire en discutant les beautés & les défauts de cette piece.

ACTE I. Dorval & sa femme Lucile s'entre-tiennent de leur oncle Gercour , qui arrive enchanté d'une nouvelle qu'on lui mande de Paris :

Dans la même séance on a plaidé trois causes ,
Trois séparations , sans ce qu'on ne fait pas.

Cette entrée est heureuse : elle annonce son caractère ; mais il lui échappe dès le commencement une contradiction. Il dit d'abord aux deux époux :

Que vous voudriez bien n'être pas mariés!

Et plus loin il dit à son neveu :

Vous m'impatientez avec cet amour fade :
Savez-vous bien , Monsieur , que rien n'est si maussade
Que ces beaux sentimens , que ces tendres discours
Qu'à mes yeux vous osez vous tenir tous les jours ;

Et plus bas :

Oh ! jamais l'un sans l'autre.
C'est la règle. Eh ! morbleu ! quel plaisir est le vôtre ?

Le petit monologue qui suit cette scène nous a paru déplacé. Pourquoi faire dire dès le commencement à Gercour qu'il est malheureux en secret ? Il faut que le spectateur le devine ou le voie. Cette confidence si prompte lui fait perdre une partie de sa curiosité, & nuit par conséquent à l'intérêt de la pièce. Gercour a des ordres à donner. Il appelle Mlle. Armand, esclave de gouvernante dans le goût de celle de *la Servante Maîtresse* : elle gronde son maître, qui se retire après avoir donné ses ordres ; & celle-ci, à son tour, appelle Germain, le valet de la maison, qui, suivant le costume des valets d'un vieux garçon, ne se hâte point d'arriver, & dit en entrant, à Mlle. Armand :

Ah ! c'est vous ! moi , j'ai cru que c'étoit notre maître ?

Je ne me pressois pas.

Le trait est plaisant & vrai. On pourroit objecter qu'il est peu vraisemblable que Germain prenne la voix de Mlle. Armand pour celle de Gercour ; mais il faut, en faveur d'un bon trait, que la critique relâche un peu de son rigorisme. Claudine survient, ainsi qu'un autre coquin de valet ; ils s'applaudissent l'un & l'autre des vols qu'ils font tous les jours, & montrent combien un vieux garçon est pillé & mal servi.

ACTE II. Dorimon, en arrivant avec sa fille Sophie, prie Gercour de solliciter un brevet de capitaine pour Sainfar, qui se présente presque aussi-tôt. Voici bien la scène la plus invraisemblable, la plus inconcevable de la pièce. Dori-

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mon ne connoît pas Sainfar ; Sainfar ne lui a pas demandé sa fille ; il n'a pas même fait la moindre déclaration d'amour à Sophie ; & Dorimon , sans l'en avoir prévenu , lui offre la main de sa fille devant elle & devant Gercour. Tout cela est bien singulier. La seule raison qui faisoit hésiter Dorimon , c'est que Sainfar n'avoit pas d'emploi en France ; Gercour lui promet de faire des démarches qui peuvent bien ne pas réussir ; & le voilà décidé ! il n'a pas la patience d'attendre les premières nouvelles. Nous ne voyons pas là la marche de la raison & de la vraisemblance. Continuons. Dorimon , après son offre , dit à Sainfar , qui hésite :

Puis embrassez Sophie.... Embrassez-la, vous dis-je.

Cela est bien complaisant. Il dit ensuite à Sophie : *Parle-lui, toi*. Sophie approche de Sainfar , & lui tend la main , en lui disant : *Monsieur, remettez-vous*. Remarquez qu'elle lui *tend la main* : tout cela est bien naïf ! c'est ainsi sans doute qu'on procédoit au tems de l'âge d'or ; mais nos mœurs exigent dans une pareille situation des formes un peu moins ingénues.

Cet acte est terminé par une scène où Gercour , en colère contre tous ses valets , ne peut parvenir à les gronder , parce qu'ils parlent plus haut que lui , & le forcent à se taire. Cette scène est comique , peut être pas assez noble dans une comédie de ce genre.

ACTE III. Cet acte , qui a de la chaleur & une certaine éloquence , nous paroît ne prêter

à la critique que par le projet que forme Gercour de demander la main de Sophie. Dans un entretien qu'il vient d'avoir avec Sainfar, qui, comme nous l'avons dit, a un motif secret pour refuser Sophie, Gercour conclut que Sainfar rient comme lui à l'amour du célibat ; & d'après cette idée, il va s'offrir pour épouser Sophie à sa place. Apparemment il renonce à son système de célibataire ; mais dans ce cas-là, l'auteur n'en ayant pas fait ce qu'on appelle un *roué*, il ne doit point chercher à ravir à Sainfar sa maîtresse ; il doit s'occuper au contraire, puisqu'il s'intéresse à lui, à le détromper sur des principes qu'il vient d'abjurer lui-même.

ACTE IV. La dernière scène de cet acte est invraisemblable dans plusieurs points. 1°. Il n'est pas dans la logique de l'amour, que Sainfar s'obstine à cacher son secret à sa maîtresse, au moment où il croit lui dire adieu pour toujours, au moment où elle le prie de lui ouvrir son cœur au nom de l'amour le plus tendre. 2°. S'il est possible que Sainfar exhorte Sophie à épouser Gercour, il est encore invraisemblable que Sophie y consente. Elle pourroit y consentir pour se venger ; mais c'est par amour pour lui qu'elle s'y détermine ; & dans quel tems croit-elle que l'amour lui fait un devoir d'obéir à Sainfar ? lorsque Sainfar refuse sa main sans vouloir lui dire pourquoi.

Elle doit avoir de la répugnance pour ce mariage ; elle ne doit pas croire faire plaisir à Sainfar en y souscrivant, quoiqu'il l'en conjure ; & quand cet hymen seroit un bonheur.

pour Sainfar , la situation de Sophie devoit plutôt l'engager à se venger de lui qu'à lui complaire.

ACTE V. Ce dernier acte est presque rempli par les efforts que fait Gercour pour désabuser Sainfar d'un système qu'il lui suppose , & par la reconnoissance du pere & du fils. En général , le dénouement a fait & devoit faire beaucoup d'effet. Nous n'avons qu'une objection à proposer : c'est qu'il n'est guere naturel que la mere de Sainfar lui ait laissé ignorer le nom de son pere , par la seule raison que ce dernier en a mal usé envers elle. Ce n'est pas ainsi qu'agit l'amour maternel.

Reportons un coup-d'œil général sur le fond de cette piece. Un reproche très-grave à faire , & qui n'est pas facile à réfuter , c'est le mariage de Sainfar. Assurément un ami de l'humanité ne sauroit desirer qu'un enfant soit puni de son pere ; il plaint un fils naturel que le malheur de sa naissance a fait déshériter par la loi , & il doit applaudir à la bienfaisance qui console cette victime innocente. D'après cela , on doit voir avec plaisir un enfant naturel à qui sa vertu & son mérite font trouver un parti avantageux ; mais ce qui est bien dans un ouvrage , devient répréhensible dans un autre. Dans une comédie où l'on attaque le célibat , il ne faut pas qu'un célibataire ait la satisfaction de voir son fils jouir de tous les avantages de la société. Ainsi , ce mariage , qui seroit bien partout ailleurs , se trouve ici déplacé & détruit le but moral de la piece.

Cette observation attaque aussi le caractère

du célibataire , qui n'est pas assez puni. Il est tendrement chéri de sa niece & de son neveu , & il finit par retrouver un fils sensible & vertueux , qu'il marie avantageusement , & avec qui il doit passer le reste de ses jours. On peut accuser aussi ce rôle d'un peu de monotonie. Celui de Sophie n'est certainement pas à l'abri de reproches , quoiqu'il ait produit des effets au théâtre. L'auteur a mis dans sa bouche des discours qui ont paru ne convenir ni à son âge ni à son sexe , & qui en font ce qu'on appelle une jeune personne *très-avancée*. L'auteur s'efforce de la justifier dans sa préface ; il prétend qu'ayant dû répondre à ce dernier & dangereux argument des célibataires , *qu'il est toujours assez tems de se marier quand on est vieux* , il a cherché à le faire par une scène très-marquée , qu'il a voulu que la réponse fût en action , & qu'il l'a mise pour cela dans la bouche d'une femme , parce que ce sont les femmes que ce prétexte des célibataires offense le plus. C'est ainsi qu'il cherche à justifier le discours de Sophie , qui dit au vieux garçon , quand il vient lui proposer de l'épouser : *je n'ai pas joui de votre jeunesse ; Je ne dois pas supporter votre vieillesse*. Mais il nous semble qu'un homme étoit bien plus propre qu'une femme à pousser à bout un pareil raisonnement , & à faire l'objection avec plus de force. Ainsi , la réponse de l'auteur ne nous paroît point réfuter le reproche qu'on lui a fait. Il falloit au moins en faire une veuve : ce titre eût donné un peu plus de liberté à l'auteur.

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Pour achever d'épuiser les traits de notre critique, nous avons à parler du style, qui est la partie la moins soignée de l'ouvrage. Il faut convenir que les vers suivans ressemblent à de la prose très-négligée :

Il m'attriste du moins, & l'aspect de leur flamme
Vient douloureusement retracer dans mon ame
D'inutiles regrets que, sous un ton frondeur,
Je cherche à déguiser. Il marque de l'humeur
Contre les nœuds d'hymen; mais le dépit la cause,
Et si du célibat je vante encor la cause,
C'est par entièrement. Sur ce point, comme moi,
Beaucoup de vieux garçons sont de mauvaise foi....
Bon! j'allois oublier!... Il faut que je réponde
A ces lettres avant de recevoir mon monde.

Plus loin :

Tant de zèle. Monsieur, ne sert qu'à me confondre,
Cet intérêt si vif, ne me connoissant point,
Cet active amitié me surprend à tel point,
Que les expressions de ma reconnoissance,
De mon étonnement conservent l'influence.

Il y a nombre de vers où l'impropriété de l'expression dénature la pensée :

Et dût-on séparer un jour tous les époux,
Il en resteroit deux au moins, ce seroit nous.

On sent bien ce que l'auteur a voulu dire; mais le défaut de justesse dans l'expression met toujours dans le cas de dire à l'auteur que *si l'on séparoit tous les époux*, il seroit impossible qu'il en restât *deux*.

Contre le célibat il éleva la voix;

Même il en soutenoit les suites criminelles.

L'auteur a voulu dire sans doute : il soutenoit que les *suites* en étoient *criminelles*, & par l'expression ces deux vers deviennent contradictoires, parce que *soutenoit* est là amphibologique., & qu'il peut passer pour le synonyme de *défendre*, protéger.

Pour moi, je me *chagrine*
D'avoir trop ménagé sa cave & sa cuisine.

L'auteur a voulu dire : je regrette d'avoir trop ménagé, &c.

On fait quand on outrage, & non quand on répare.
Mais non, *on fait très-bien quand on répare*. Ce qu'on ne fait pas aussi-bien, c'est quand on *réparera*.

Cette négligence va souvent jusqu'à blesser ouvertement les regles du langage. *Je peux dire*, (c'est Mlle. Armand qui parle)

Que l'on ne me voit pas oisive ou paresseuse;
Vous en trouveriez peu, je crois, d'aussi *soigneuse*.

Ce dernier vers veut dire : *peu de femmes aussi soigneuses*. Comment peut-on se permettre en ce cas de mettre *soigneuse* au singulier, quand *femmes* est au pluriel ?

Et qu'avois-je besoin de vous faire entrevoir
Un avenir flatteur *auparavant* l'espoir
De vous le procurer ?

Il falloit dire : *avant* l'espoir, & non pas *aupar*;

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ravant , parce qu'*auparavant* est un adverbe qui n'a point de régime.

Un vaurien qui ne fait ici d'autre besogne
Que de boire & manger : ça m'ennuie à la fin.

On ne peut pas écrire ça pour cela , sur-tout
quand on fait parler un personnage noble.

Nous ne prétendons pas être un couple parfait,
Mais il n'en est aucun plus heureux que *le nôtre* ,
En sachant à propos *nous céder l'un & l'autre*.

Outre qu'on ne peut pas dire *notre couple* en
parlant de soi-même , *en sachant à propos nous
céder l'un & l'autre* ne dit point ce que l'auteur
a voulu dire : il falloit : *en sachant céder l'un
à l'autre*.

Encore une fois , la partie du style est fort
négligée. Après cela , terminons des observa-
tions critiques qui prouveront au moins à l'au-
teur que son ouvrage nous a paru digne d'at-
tention , & consolons-nous par les louanges que
nous croyons devoir aux beautés de cette pièce.

Quoique la partie comique y soit inférieure
à celle qui tient du drame , elle ne laisse pas
que d'offrir des traits plaisans , tels que ceux-ci :

CLAUDE.

Ne vas pas t'enivrer.

MARTIN.

Pourquoi ? c'est mon plaisir.

CLAUDE.

Tu ne pourras rien faire après.

M A R T I N .

Si-fait, dormir.

Scène 8me. du second acte.

C L A U D I N E (*accourant.*)

Monsieur Germain, il faut que je vous avertisse,

M A R T I N *ivre.*

Un grand malheur.

C L A U D I N E.

Pluton est entré dans l'office....

M A R T I N .

Six bouteilles de vin, un excellent pâté;

Monsieur, ce vilain chien, il a tout emporté.

Ce dernier vers est une bonne plaisanterie d'ivrogne. Dans la scène 7me. du troisième acte, Gercour se plaint de ce que ses gens veulent le quitter tous, parce qu'il a osé les gronder quand ils avoient tort, & Dorimon lui répond :

Soit dit sans te déplaire :

Que ne prenois-tu femme? alors, tout à loisir,

Tu l'aurois pu gronder sans qu'elle eût pu partir.

Ce trait est d'autant meilleur qu'il touche au sujet de la pièce. Nous pourrions en citer d'autres pareils; mais nous nous hâtons de passer aux caractères de la pièce dont nous n'avons point parlé. Celui de Dorval est beau, plein de noblesse. Au dénouement, quand il s'agit de marier Sainfar, on ne peut entendre sans enthousiasme ce généreux neveu de Gercour

oublier ses intérêts, & lui dire, en montrant Sainfar :

Voilà votre héritier nommé par la nature;
 Mais une austere loi, dont la pitié murmure,
 Ne vous permettra point de lui laisser vos biens;
 Donnez-les à Sophie, &c.

Celui de Mlle. Armand, d'une gouvernante qui maîtrise un vieux garçon, est très-heureusement imaginé. Il entroit nécessairement dans le sujet. C'est un des malheurs qui environnent le célibataire, & qui servent à le punir.

On doit les mêmes éloges à l'idée qu'a eue l'auteur de faire mettre la maison de Gercour au pillage par ses valets. Nous aurions désiré seulement que les valets s'y prissent plus adroitement. Germain parle trop légèrement à Claudine de ses coups de main; on voit trop le besoin d'en instruire le spectateur. Peut-être auroit-il fallu mettre ce pillage un peu plus dans le lointain, & sur-tout n'en pas faire le seul comique de la piece.

Une grande idée encore, aussi vraie que dramatique, c'est d'avoir donné au célibataire un fils naturel. Il est certain que la crainte d'essuyer les reproches d'un fils qui peut se plaindre d'une naissance illégitime, qui peut accuser son pere de l'avoir privé des droits de citoyen, doit déchirer le cœur d'un célibataire sensible.

En un mot, si l'on a des reproches à faire à l'auteur du *Vieux Garçon* du côté de l'exécution & du style, on doit de grands éloges à

la maniere dont il a vu son sujet; & si sa piece le cede à celle du *Célibataire* pour le coloris, elle nous paroît l'emporter par les masses dont l'auteur a composé son tableau. Il y a même dans le *Vieux Garçon* des tirades remarquables & pleines de chaleur & d'éloquence. Il y a de la vérité & de l'énergie dans ce vers que prononce Gercour quand il ouvre son cœur à Sainfar sur les chagrins que lui a causés le célibat :

J'ai cent fois été prêt d'épouser ma servante.

Quoique ce vers ait paru offenser la délicatesse excessive de quelques spectateurs, nous le regardons comme un grand coup de pinceau.

C'est un beau cri de l'ame de la part de Sainfar, lorsque son père lui dit, *Je veux te rendre heureux*, & que Sainfar s'écrie avec douleur : *Il vous est impossible*. La chaleur qui a fait trouver ces beaux traits à l'auteur du *Vieux Garçon*, lui a dicté aussi des tirades qu'on lit avec beaucoup d'intérêt. Nous allons en faire connoître quelques morceaux. Dorval (acte 3e., scene 5e.) dit à Sainfar, qu'il croit voué au célibat :

Une femme dont l'ame est vivement touchée,

A de frivoles riens n'est jamais attachée.

Trouvant tout son bonheur auprès de son époux ;

Elle ne cherche point à se forger des goûts,

De ruineux besoins, & des plaisirs factices ;

L'Amour laisse en un coin peu de place aux caprices

Ah ! si je prétendois sur ce point insister,

Pour exemple, Monsieur, je pourrois vous citer

Tomme VI.

E

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Celle que l'hyménée à mon sort tient unie ;
 Et qui fait embellir chaque instant de ma vie ;
 Mise selon son rang , jamais sa vanité
 Ne lui fit desirer un éclat emprunté ;
 Elle n'a pas besoin d'une mode nouvelle ,
 Pour se faire admirer & paroître plus belle ;
 Mes yeux sont le miroir qu'elle aime à consulter ;
 Leur suffrage est le seul qui la puisse flatter ;
 Son luxe est mon amour ; elle a tout quand je l'aime ;
 Monsieur , votre Sophie auroit pensé de même.

Écoutons ce même d'Orval retraçant les consolations qu'on trouve au sein du mariage :

Soyez juste , & comptez ses consolations (*du mariage*) :
 Elles se font sentir , sur-tout dans la vieillesse ;
 Alors , dans cet état d'ennui & de tristesse ,
 Où l'homme est assailli par les infirmités ,
 Disputant à la mort des jours qu'elle a comptés ,
 A ce terme prochain de l'humaine misère ,
 Alors , qu'il est heureux , qu'il est doux d'être père !
 Que l'on sent bien le prix de se voir secouru
 Par ceux qui , de leurs soins , se font une vertu !
 Regardez un vieillard au sein de sa famille ,
 Appuyé sur son fils , consolé par sa fille !
 Malgré le froid des ans , il aime , il est aimé.
 Si des feux du plaisir il n'est plus animé ,
 L'amitié paternelle échauffe au moins son âme ;
 Elle a , comme l'amour , ses transports & sa flamme ;
 Ce sentiment sacré du tems même est vainqueur ;
 En entrant dans la tombe , il sentira son cœur.

Opposons à ce tableau une peinture énergique des inconvéniens du célibat :

Mais on voit à présent germer dans tous les cœurs
 Un système ennemi de l'état & des mœurs ,
 Qui , proscrivant le but des innocentes flammes ,

Calomnie à la fois & l'hymen & les femmes;
 Vantant sa liberté, mais pour en abuser,
 Ne veut que de ces fers qu'un seul mot peut briser,
 En préférant le crime à de chastes caresses,
 Conduit l'homme avili chez d'indignes maîtresses,
 Qui, cachant avec art le danger sous les fleurs,
 Lui font boire à long traits la coupe des erreurs,
 Etouffent en son cœur tous sentimens honnêtes,
 Occupent son esprit de honteuses conquêtes,
 Abrutissent son ame en fatiguant ses sens,
 Et peuplent tout Paris de vieillards de trente ans.

Il y a de l'intérêt dans les discours que Sophie adresse à Sainfar à la fin du quatrieme acte. Persuadée que son amant refuse sa main par amour pour le célibat, elle lui dit :

Lorsque ma main, par vous, vient d'être refusée,
 Je ne présumoïs pas devoir être exposée
 A me trouver encore avec vous en ces lieux.
 Sans doute vous venez, d'un regard curieux,
 Observer à quel point votre refus me blesse,
 Et d'un cœur trop épris insulter la foiblesse.
 Soyez content, Sainfar, & félicitez-vous.
 Vous m'avez su frapper des plus sensibles coups;
 Je sens bien qu'à ma place un autre auroit pu faire
 De ses vrais sentimens un aveu moins sincere;
 Moi, je mets ma vengeance à vous montrer mon cœur;
 Il fut rempli pour vous de la plus tendre ardeur;
 Les vertus dont au moins vous aviez l'apparence,
 Avoient su triompher de son indifférence;
 Quoique bien détrompé de cette illusion,
 Il veut garder encor la même impression;
 Et fidele au dehors que vous fîtes paroître,
 Il vous verra toujours tel qu'il vous croyoit être,
 Vous plaignant toutefois de vous être engagé
 Parmi les partisans d'un triste préjugé,

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Qui, séduisant d'abord par de fausses maximes,
De tous ses sectateurs fait enfin ses victimes.

Le résultat de ces diverses observations est que le *Vieux Garçon*, malgré ses défauts, est un ouvrage très-estimable. Il est plein de belles conceptions. Nous n'avons pas craint de relever ce qu'il a de défectueux, parce que la masse des beautés est assez forte pour que notre critique ne puisse en détruire le mérite auprès du public. Les ouvrages de l'auteur semblent prouver qu'il n'a besoin que de régler son imagination & de mûrir son goût, pour obtenir des succès dans la carrière si difficile du théâtre.

(*Journal encyclopédique.*)



ANALYSE de quelques pierres précieuses ; par M. F. C. ACHARD, membre de l'académie royale des sciences de Berlin, de la société des curieux de la nature de la même ville, des académies électorales de Mayence & de Bavière, &c. Ouvrage traduit de l'allemand, avec des remarques ; par M. J. B. DUBOIS, conseiller de la cour de S. M. le roi de Pologne, membre de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, de la société des curieux de la nature de Berlin, de l'académie royale des Géorgiphiles de Florence, de la société physique de Dantzig, &c. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny, 1783, in-8vo. de 178 pages avec fig. Prix, 3 livres.

L'OUVRAGE que nous annonçons peut être considéré comme faisant suite à la *Lithogéognosie* du célèbre Pott ; M. Achard, qui en est l'auteur, montre autant d'exactitude, de zèle & de génie que cet illustre chymiste son compatriote, & lors même qu'un grand nombre d'autres ouvrages ne placeroient pas déjà son nom parmi ceux des savans les plus distingués de ce siècle, celui-ci suffiroit sans doute pour lui faire la réputation la mieux méritée. En effet,

il renverse en grande partie la théorie de nos connoissances sur les pierres précieuses. On a certainement cru jusqu'à présent qu'elle étoit inattaquable, vu qu'elle s'appuyoit sur un grand nombre d'expériences : mais M. Achard en rapporte plus de quatre à cinq cens, faites avec toute l'exacritude dont il est capable, & dont les résultats uniformes contredisent l'opinion générale des chymistes.

Nous convenons qu'on peut être étonné de voir l'expérience opposée à l'expérience, mais qu'on lise avec attention le détail de celles de M. Achard, & l'on verra que cette opposition n'est qu'apparente. Ceux qui l'ont précédé dans cette carrière, ont négligé certaines précautions qu'il étoit important de prendre, n'ont pas apperçu certaines circonstances qu'ils avoient intérêt d'observer, & ont conséquemment obtenu des résultats tout différens de ceux qu'ils devoient obtenir. D'ailleurs, si l'on doit s'en rapporter à l'*Appendix* qui termine l'ouvrage de M. Achard, dans lequel il décrit un procédé qu'il avoit imaginé pour imiter la marche de la nature dans la formation des pierres précieuses, il est impossible de ne point adopter son système. On fait que, lorsque l'analyse & la synthèse s'accordent pour prouver une vérité physique, on peut dire qu'elle a la force d'une vérité mathématiquement démontrée.

Il nous seroit impossible d'offrir un extrait satisfaisant d'un ouvrage qui ne consiste qu'en détails d'expériences, & en tables; nous ne

pouvons qu'en offrir les résultats, & nous adopterons pour cela le rapport circonstancié de MM. *Cadet, Macquer, Briffon & de Fontanieu*, nommés commissaires par l'académie royale des sciences, sous le privilege de laquelle cette traduction est imprimée.

Après un préliminaire où l'auteur, traitant de la décomposition des corps terreux, n'admet que quatre espèces de terres simples, savoir, les terres fusibles; la terre calcaire, la terre alumineuse & la terre magnésienne (il croit qu'on pourroit en admettre une cinquieme, la terre du spath fluor); il rapporte ses expériences sur le rubis, le saphir, l'émeraude, l'hyacinthe, le grenat & la chrysoprase.

Il résulte de son analyse du rubis qu'il ne contient point de terre qui soit de nature à être volatilisée par les acides, & que l'acide marin en attaque la partie colorante. Il démontre aussi que tous les acides minéraux ont une action sensible sur le rubis; il trouve que 30 grains de rubis contiennent 12 grains & demi de terre siliceuse, 11 grains de terre alumineuse, $2\frac{1}{2}$ grains de terre calcaire, & $3\frac{1}{4}$ de terre martiale. Ce travail est suivi d'un grand nombre d'autres expériences mises en forme de table, avec leurs résultats, sur les rubis broyés dans un mortier d'agate, & traités à cru avec les acides, ou mêlés avec différens sels & terres, dans différentes proportions, & exposés au feu de fusion.

Pour le saphir, l'auteur suit à-peu-près la même marche que pour le rubis. Il en con-

clut qu'un feu poussé jusqu'au rouge , long-tems soutenu, ne produit dans le saphir aucun changement sensible , & que cette pierre précieuse ne contient point de terre de nature à être volatilisée par les acides minéraux. Il prouve cependant l'action sensible de ces acides sur le saphir , puisque ses expériences l'ont conduit à décider qu'un demi-gros de saphir contient 10 grains de terre calcaire , $17 \frac{1}{2}$ grains de terre alumineuse , & 1 grain de terre martiale. Suit une table de 67 autres expériences.

M. Achard trouve que l'émeraude perd entièrement sa transparence à un feu violent & long-tems soutenu, & qu'un demi-gros d'émeraude contient $6 \frac{1}{2}$ grains de terre siliceuse , $2 \frac{1}{2}$ grains de terre calcaire , 18 grains de terre alumineuse , & $1 \frac{1}{2}$ grain de terre martiale. Il a accompagné ce dernier travail de 56 autres expériences rapportées en forme de table.

Il suit des expériences sur l'hyacinthe , qu'elle perd un peu de sa couleur par un feu poussé au rouge & entretenu long-tems au même degré , & qu'elle se fond parfaitement au feu de fusion. Elle ne contient point de terre qui puisse se volatiliser par la distillation avec les acides minéraux. Néanmoins ces acides ont une action sensible sur l'hyacinthe , dont un demi-gros contient 4 grains de terre martiale ; $6 \frac{1}{2}$ grains de terre siliceuse , 6 grains de terre calcaire , & $12 \frac{1}{2}$ grains de terre alumineuse. Suivent 32 autres expériences , en forme de table.

L'analyse chymique du grenat est très-étendue. M. Achard trouve que le premier degré

de feu , poussé jusqu'au rouge , ne change pas sensiblement le grenat ; qu'à un degré plus fort & soutenu , il entre presque en fusion , & que le dernier degré de feu le fond parfaitement. L'action différente des acides minéraux sur le grenat , l'a conduit à reconnoître qu'un demi-gros de grenat est composé de $14 \frac{1}{2}$ grains de terre siliceuse , de $3 \frac{1}{2}$ de terre calcaire , de 9 grains de terre alumineuse , & de 3 grains de terre martiale. Cette théorie est appuyée sur une table de 293 autres expériences.

La couleur verte de la chrysoprase de Silésie , d'après les expériences de l'auteur , disparaît entièrement dans le creuset , à un feu poussé jusqu'au rouge , & une once de cette pierre contient 5 grains d'une terre qui se volatilise dans la distillation avec l'acide vitriolique. Cette terre est de la nature du spath-fluor qu'on obtient par le même procédé. De l'action différente des acides minéraux sur la chrysoprase de Silésie , l'auteur infere qu'une once de cette pierre est composée de 5 grains d'une terre qui se volatilise à l'aide de l'acide vitriolique , de 8 grains de terre calcaire , de 6 grains de terre magnésienne , de 2 grains de terre martiale , de 3 grains de chaux de cuivre , & de 456 grains de terre siliceuse. 72 autres expériences viennent à l'appui de cette théorie.

Après avoir rendu un compte très-circonsancié de toutes ses opérations pour la décomposition des pierres précieuses , M. Achard termine son ouvrage par les détails d'une opéra-

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tion bien neuve pour produire des cryftaux ; qui imitent avec tout le fuccès poffible le cryftal de roche. Avec un peu de terre calcaire & beaucoup de terre alumineufe il a produit de petits cryftaux blancs, transparens & très-durs : en ajoutant de la terre martiale à l'alun & à la terre calcaire , il a eu des cryftaux qui avoient la couleur du rubis. Voilà donc un grand fecret enlevé à la nature. Les commiffaires de l'académie des fciences de Paris ont voulu renouveler les expériences du jeune chymifte de Berlin : ils n'ont point eu le fuccès qu'ils defiroient , & n'ont pu obtenir aucun cryftal. Le fecretaire de l'académie a écrit à M. Achard pour lui demander des éclairciffemens & des renfeignemens néceffaires. Il ne peut réfulter d'une émulation fi louable que les effets les plus heureux pour le progrès & la certitude des connoiffances. Les commiffaires de l'académie reconnoiffent qu'ils ne peuvent faire que beaucoup d'éloges de l'ouvrage de M. Achard , & de M. Dubois fon traducteur ; que le premier , quoique très-jeune , annonce un chymifte éclairé & infatigable ; que c'eft un témoignage qu'ils doivent rendre à raifon de l'imménfité des expériences que renferme fon ouvrage.

(*Affiches, annonces & avis divers ; Journal de littérature, des fciences & des arts ; Journal encyclopédique.*)

THE Works of the English poets, &c. *Œuvres des poètes Anglois, avec les préfaces biographiques & critiques*, par SAMUEL JOHNSON, édition enrichie des portraits des poètes, gravés par Mrs. Bartolozzi, Calwald, Hall, Sherwin, Walker, &c. Londres, 1779 — 1781, chez Barthust & chez les principaux libraires de cette ville. (La collection des poètes Anglois, 60 volumes petit in-8vo. Les préfaces biographiques & critiques, 10 volumes petit in-8vo.)

DERNIER EXTRAIT. (*)

LE poète, qui suit Young, est Dyer; en 1757, il publia la *Toison*; le plus agréable de ses ouvrages de poésie. » A son occasion, dit le docteur Johnson, je ne supprimerai point une anecdote plaisante. Dodsley, libraire, faisoit un jour mention de cet ouvrage en présence d'un critique qui l'étoit venu voir; dans la conversation il fut question de l'âge de l'auteur: quelqu'un ayant dit qu'il étoit avancé en âge, il va, dit le critique, être enseveli dans la laine. « (Il faut savoir que lorsque l'on enterre quelqu'un en Angleterre, on l'enveloppe d'étoffe de laine.)

Nous avons beaucoup de déférence & de res-

(*) *Esprit des Journaux*, Janvier 1783, pag. 213.

peût pour l'écrivain, qui fait mention de cette anecdote *plaisante*, (comme il l'a nommé lui-même) mais il nous permettra de lui dire que la réponse du critique est la pointe la plus mauvaise, qui ait jamais paru dans le moindre recueil de bons mots.

Quant à la *Montagne de Grongar*, un des premiers ouvrages de Dyer, on le relit toujours, dit le docteur Johnson, avec un nouveau plaisir, & avec autant d'intérêt que la première fois. Quant aux *Ruines de Rome*, continue le même écrivain, le titre promet plus qu'il ne donne; quant à la *Toïson*, dit-il, c'est un poème aujourd'hui universellement négligé.

» L'ouvrier en laine, & le poète, ajoute-t-il,
 » sont d'une nature si discordante, que vouloir
 » les mettre ensemble, c'est accoupler un serpent avec un oiseau. Lorsque Dyer, qui ne
 » manquoit pas de feu poétique, a fait son possible, en intéressant le lecteur par des matières nationales, en entremêlant son sujet
 » d'idées champêtres, & de digressions qui arrivent par incident, en exprimant de petites
 » choses par de grands mots, & en employant
 » tous les secrets de l'art; la médiocrité naturellement attachée au commerce & aux manufactures, & le peu de respect qu'on leur
 » porte ordinairement, le font tomber d'une manière à ne pouvoir se relever; & le degout
 » que des vers blancs (*sans rime*) donnent à un sujet qui plaît peu, rebutent bienrôt le lecteur, quelque envie qu'il puisse
 » avoir de s'amuser. »

» Je rapporterai toutefois un trait qui peut
» contrebalancer cette vive critique. On m'a
» raconté qu'Akenfide , qui , en matiere de
» poésie , doit faire loi , disoit qu'il jugeroit du
» goût de son siècle par le destin de la *Toison*
» de Dyer , ajoutant que , si cet ouvrage étoit
» mal accueilli , il ne regarderoit plus comme
» raisonnable d'attendre de la renommée de ce
» qui est excellent. «

Nous craignons qu'on ne doive attribuer à une espece de décadence du goût poétique , plutôt qu'à tout autre défaut , le peu de célébrité de la *Toison* de Dyer. En effet , si le tems le permettoit , il ne seroit pas difficile de prouver que la plus grande partie des objections que le docteur Johnson a fait naître contre ce poëme excellent , pourroient , avec une égale justice , s'appliquer aux *Géorgiques* de Virgile , ouvrage qui sera toutefois admiré , tant que la poésie sera entendue.

N'ayant aucun mémoire écrit sur David Mallet , je ne puis , dit le biographe , rapporter à son égard , que ce que la tradition nous a conservé. « Il étoit , dit-il , par son origine , un des Macgregors , famille Ecoissoise , qui devint , il y a environ soixante ans , sous la conduite de Robin Roy , si formidable pour ses violences & ses vols , que le nom en fut annullé par une abolition juridique ; & quand il aura été question de prendre un nouveau nom , le pere de l'auteur , je suppose , aura pris celui de Malloch. «

Il reçut son éducation à Edimbourg , & en-

suite le duc de Montrose le choisit pour être l'instituteur de ses enfans ; par ce moyen il vint dans la capitale.

» Ayant , dit le docteur Johnson , quitté la
 » prononciation de son pays , afin de ne point
 » être reconnu pour Ecoffois ; il parut porté à
 » se débarrasser de tout ce qui désignoit son
 » origine , & se décida à changer le nom écos-
 » sois de *Malloch* en celui de *Mallet* , qui est
 » anglois. Je ne connois point
 » d'autres preuves de son indifférence pour son
 » pays natal ; mais on a remarqué qu'il a été
 » le seul Ecoffois , dont ses compatriotes ne
 » firent aucune mention honorable. «

Si ce qui suit est vrai , les Ecoffois sont pleinement justifiés de cette manière d'agir à son égard.

» Au commencement de la dernière guerre ,
 » où la nation étoit aigrie par le mauvais suc-
 » cès , il fut employé pour tourner la ven-
 » geance publique sur Byng , & il écrivit une
 » lettre d'accusation , sous le nom d'un *homme*
 » *sans façon* (plain man.) On eut un grand soin
 » de faire courir cet écrit. Pour cet ouvrage
 » fait à propos , il eut une pension qu'il a con-
 » servée jusqu'à sa mort. «

» Nous ne sommes pas surpris que ceux qui à
 chaque instant s'attendoient à la vengeance pu-
 blique , ne fissent pas grand scrupule de sacrifier un autre , pour favoriser leur retraite ; mais que pourrons-nous penser d'un homme assez bas pour oser , par des moyens illégitimes , poursuivre un homme , peut-être innocent ! Si l'on

doit considérer l'énormité du crime dans toute son étendue, l'assassin, qui d'un seul coup vous perce le cœur, est innocent, étant comparé avec un homme aussi pervers. Il est étonnant qu'on puisse trouver quelqu'un pour exécuter un office si abominable. Il est encore plus étonnant que le docteur Johnson passe de sang-froid sur une méchanceté si atroce, ne faisant à cette occasion d'autre remarque que de dire :
 » pour son ouvrage fait à propos, il eut une
 » pension considérable qu'il conserva jusqu'à sa
 » mort. «

Mais quittons un tel caractère pour contempler Shenstone, dont la vie fut remplie de traits de bienfaisance & d'humanité.

Shenstone naquit en 1714. En 1731 il fut envoyé au college de Pembroke à Oxford, dont il fut membre pendant dix ans, sans y prendre de grade. Il voyagea ensuite pour s'instruire. Il alla tantôt à Londres, tantôt à Bath & dans d'autres lieux d'assemblées publiques. Cependant il cultivoit toujours la poésie. En 1740, il publia son *Jugement d'Hercule*, adressé à M. Lyttelton, dont il défendit avec chaleur les intérêts dans une élection.

M. Dolman, auquel il devoit son aisance, étant mort en 1745, Shenstone devint le maître de sa fortune. Il mit alors ses délices à jouir des plaisirs de la campagne. Il mourut en 1763.

Ses poésies consistent en élégies, en odes, en ballades & autres pieces agréables. Quant à ses élégies, le docteur Johnson dit que les

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pensées en font pures & simples ; mais, man-
 » quant de combinaison , elles manquent de va-
 » riété. Les vers font , comme l'exige l'élégie ;
 » doux & faciles. Son style est souvent dur ,
 » impropre & plein d'affectation. Ses mots sont
 » mal choisis & ses phrases mal tournées. «

» Ses poésies lyriques , dit le docteur John-
 » son , sont presque toutes dans le genre gai. «

En parlant des ballades pastorales , le biogra-
 phe dit : » je ne puis m'empêcher de regretter
 » qu'elles soient pastorales. Un lecteur instruit ,
 » accoutumé aux scènes de la vie réelle , n'aime
 » point à voir toujours les mots de *houlette* , de
 » *musette* , de *moutons* , d'*agneaux*.

Loin d'être du sentiment du docteur Johnson ,
 nous aurions beaucoup à regretter (& nous
 croyons que la plupart des lecteurs penseront
 comme nous) , si ses ballades étoient d'un autre
 genre.

Le docteur Akenfide étoit natif de Newcastle
 sur Tyre , où son pere étoit boucher. A l'âge
 de dix-huit ans , il fut envoyé à Edimbourg ,
 étant destiné à être ministre presbytérien. Il
 étoit naturellement porté pour la médecine. En
 1741 , il alla à Leyde , pour étudier cette scien-
 ce. Il y prit ses degrés de docteurs en méde-
 cine. De retour en Angleterre , il pratiqua ,
 pour la première fois , à Northampton. De-là ,
 il alla à Hamstead , d'où , après deux années
 de séjour , il vint à Londres. Il s'y fit connoi-
 tre comme poète , & non comme médecin. Il
 eût peut-être été réduit à l'extrême nécessité ,
 sans M. Dyson , qui , par une marque d'amitié

fié, qui a peu d'exemples, lui fit trois cents livres sterling de pension par an : il mourut en 1770.

Le docteur Johnson parle avantageusement des *Plaisirs de l'imagination*, l'ouvrage le plus considérable d'Akenside. Il lui est moins favorable, à l'égard de ses poésies lyriques.

Les poètes qui suivent, sont Lyttelton, West, & Gray. Quant à Lyttelton, » c'étoit, dit » M. Johnson, un bon écrivain, tant en vers » qu'en prose. Son *Progrès d'amour* & ses *Lettres persanes* furent un ouvrage de sa jeunesse, dont on reconnoît facilement le caractère. » Ses vers ne parlent que de bergers, de troupeaux, & de houlettes ornées de fleurs. Ses lettres ont quelque chose de ce zèle opiniâtre pour la liberté, qu'un homme de génie montre toujours, quand il entre dans le monde, & qu'il laisse refroidir, à mesure qu'il avance en âge. «

Cette dernière remarque n'est certainement pas juste, relativement à la personne de Lyttelton. Sa vie & ses écrits font voir pleinement que les sentimens de liberté qu'il eut dans sa jeunesse, se manifestèrent en lui, dans un âge plus avancé. Il n'y a peut-être point de passion, quand elle s'est une fois emparée de nous, qui brûle avec plus de force, que celle qui a pour objet la liberté; & pour cette raison, la liberté est un objet également desirable dans tout le cours de la vie.

Gilbert West étoit fils du révérend docteur West. Sa mère étoit la sœur du chevalier Ri-

chard Temple , depuis lord Cobham. Il eut d'abord une commission dans la cavalerie, dont il se démit pour entrer dans les affaires d'état. Il mourut en 1756. Ses poésies & son caractère sont suffisamment connus.

Dans son jugement sur Gray, le docteur Johnson s'écarte de l'opinion commune.

Après l'exacte & particulière analyse, que nous avons faite des *Préfaces biographiques*, il seroit inutile & superflu d'entrer dans une discussion générale à leur égard. Il fera peut-être à propos d'observer que, malgré le fonds de critique savante & originale, que contient cet ouvrage, il faut cependant le lire avec précaution. On n'y voit que trop de marques de prédilection ou de prévention de la part du critique pour les poètes dont il fait mention. Mais toute personne a droit d'avoir sa façon de penser, en critique, comme en toute autre matière. Ce privilège indépendant, une affection de singularité, ou tout autre principe font que le docteur Johnson contredit les opinions généralement adoptées. Nous n'en donnerons point d'autres preuves que sa critique trop amère de Gray, & ses efforts pour depriser les vers blancs. Quant à Shenstone, il observe qu'il fit peu de cas des sciences ou objets de littérature, qu'il n'avoit point étudiés ; le goût de M. Johnson, en matière de poésie, semble, à quelque degré, être de même. La méthode, le raisonnement, la logique, fixent toujours son attention, tandis que la hardiesse, l'enthousiasme, les élans de l'imagination, les

traits de génie sont passés sous silence avec une maligne indifférence. Il ne faut donc pas s'étonner que le panégyriste de Blackmore ôte à Collins & à Gray, ce qu'il donne libéralement à Savage & Yalden. A chaque endroit de l'ouvrage de M. Johnson, l'envie de louer est toujours éteinte par le desir de critiquer, excepté dans les cas où les auteurs sont ses favoris; & tandis qu'il passe sur les beautés avec l'indifférence d'un étranger & le sang-froid d'un critique, il examine la tache plus légère avec une scrupuleuse attention; la vérité de cette observation se manifeste, quand le biographe est arrivé à ses contemporains, pour lesquels il ne témoigne aucune amitié fraternelle; & l'amertume de sa critique augmente, à mesure que l'ouvrage approche de sa fin; de sorte que ses lecteurs ont bien de la peine à ne pas s'écrier avec une honnête franchise : quel étonnant génie que M. Johnson! rien ne peut lui plaire!

(*Monthly Review.*)



L'AUTEUR de la Nature,

Dieu seul paroîtra grand en ce jour-là. ISAÏE II.

A Paris, chez L. Cellot, successeur de Ch. Ant. Jombert, libraire-imprimeur pour l'Art Militaire, l'Artillerie, le Génie, &c. rue des Grands-Augustins, &c. Avec approbation & privilège du roi. 3 vol. in-12, d'environ 600 pages chacun. 10 liv. 16 f. relié.

L'AUTEUR de cet ouvrage, *physico-metaphysico-moral*, M. Clément de Boissy, conseiller à la chambre des comptes de Paris, y a réuni les principales, les plus intéressantes, les plus curieuses connoissances de l'histoire-naturelle, plusieurs vues sur le concours de l'homme avec dieu dans un grand nombre des opérations de sa toute-puissance; des considérations sur la nature de l'ame; des détails assez étendus d'anatomie, qui suffisent pour faire connoître à l'homme l'admirable mécanisme de son corps, & pour lui fournir des moyens de le conserver en santé; les effets de l'union de l'ame & du corps, avec un coup-d'œil sur leur séparation; quelques notions sur la destruction de tous les élémens, à la fin des siècles, & sur la formation d'une nouvelle terre & de nouveaux cieux, après la catastrophe générale de l'univers.

Cette idée générale suffit pour faire comprendre que cet important ouvrage n'est pas susceptible d'une analyse raisonnée : c'est le tableau, en raccourci, de la nature entière; & pour en donner une notion suffisante, il faudroit copier totalement, non-seulement le plan général qui sert de table de matieres, avec les divisions, sous-divisions, ramifications multipliées, mais encore la préface dont il est suivi, deux morceaux qui contiennent ensemble plus de cent pages. Ce plan nous a paru bien fait & utile pour une étude méthodique des matieres qu'il embrasse.

Le but général de l'auteur a été d'éclairer & d'affermir la foi dans les uns, de la réveiller dans les autres qui ont eu le malheur de la perdre, en leur présentant le spectacle touchant des bienfaits immenses que l'Etre-Suprême verse constamment sur eux par des prodiges de puissance & de bonté, aussi supérieurs à leur intelligence, que dignes de tous leurs respects & de toute leur reconnoissance. Cependant l'ouvrage n'est point polémique : on n'y attaque point les erreurs des incrédules; on ne cherche point non-plus à détruire les objections qu'ils font sans cesse contre les preuves évidentes de l'action de dieu sur tous les êtres créés. On renvoie aux excellens traités faits sur cette matiere. Mais lorsqu'après avoir montré l'auteur de la nature dans les combinaisons générales des élémens entr'eux, & avec nos besoins, après avoir exposé dans toutes les parties des corps, ces proportions si savantes, si régulières, qu'il

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ne peuvent être l'effet que d'une sagesse & d'une puissance infinies , on est entré dans le détail des merveilles du créateur , lorsqu'enfin on a fait sentir la grandeur de l'ouvrier par l'excellence de chacune de ses œuvres , c'est alors qu'on se permet de reprocher de tems en tems aux partisans du fatalisme , aux apôtres de l'irreligion , des erreurs & des maximes funestes , dont l'effet rapide & inévitable est la dépravation & l'anéantissement des mœurs.

Une conséquence naturelle de ces préliminaires , c'est le bonheur de l'homme dans la contemplation de la nature , hors du tumulte des villes. » Quel spectacle, s'écrie-t-il , pour
 » tous les hommes que celui de la terre & des
 » cieux , mais sur-tout pour celui qui , étant
 » affranchi des malheurs de l'indigence , vit
 » sans passion hors du tumulte des villes ! il
 » passe des nuits tranquilles & des jours heureux ; tous les matins les premiers rayons de
 » la lumière frappent doucement ses yeux :
 » bientôt il se hâte d'aller jouir de la renaissance de la nature & de la sienne. Si le ciel
 » est d'un bel azur , si l'astre qui nous éclaire ;
 » se levant majestueusement sur notre horizon ,
 » commence à jeter dans la plaine les longues
 » ombres des côteaux , & à mêler l'or de sa
 » lumière au verd brillant des feuilles , encore
 » couvertes des vapeurs de la nuit , il contemple , il admire ce magnifique tableau ; il
 » oublie qu'il l'a encore vu hier. Pour en rendre la scène plus vaste , il monte sur la montagne prochaine ; là s'offrent tour-à-tour , &

» presqu'en même tems à ses yeux mille ob-
» jets renaissans. Il voit au dessous de lui une
» forêt, dont les arbres entrelaçant leurs bran-
» ches, les unes s'élevent vers le ciel pour re-
» cevoir ses fécondes influences, les autres se
» courbent en berceau vers la terre pour en-
» tretenir sa fraîcheur : il voit au pied de la
» montagne une rivière qui en embrasse une
» partie, s'en éloigne par un grand détour,
» s'en approche par un autre, serpente dans
» une plaine, tantôt se cache, tantôt reparoit.
» Ici son crystal mobile n'est bordé que de sa-
» ble, que d'une terre nue : à quelque distance
» delà, elle s'étend dans une prairie, dans des
» pâturages émaillés de fleurs, qu'elle fertilise,
» qu'elle orne, & qui lui prêtent à leur tour
» un nouvel éclat. Des collines, des bosquets ;
» des hameaux, une ville même, vue dans l'é-
» loignement, tout cela l'enchanter, élève son
» ame, y verse une sérénité, un plaisir pur
» qui se répand sur tous les instans de ce jour,
» que la même cause fera renaître demain. Il
» descend de la montagne, il va reprendre les
» soins de sa maison, de son jardin, & les
» petits travaux parmi lesquels sa vie s'écoule
» dans l'innocence & le bonheur. La rivière
» qu'il vient d'admirer, n'en est-elle pas l'em-
» blème ? Tout l'arrête en son chemin, tout
» lui offre de nouvelles merveilles, de nou-
» veaux plaisirs. Une plante, une fleur, un
» insecte, un grain de sable, il n'est rien qui
» ne lui fournisse des observations curieuses,
» d'agréables sujets de réflexions ; il n'est rien

120 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui ne le porte à dieu : il le contemple , il
 » l'adore : il revient ensuite à lui même , il y
 » y revient toujours bien volontiers ; il n'a
 » aucune raison de s'éviter si son cœur est
 » pur..... Mais demain sera peut-être un jour
 » nébuleux & triste. Non , il n'y a point de
 » ces jours-là pour un homme vertueux ; il fait
 » que la pluie est faite pour les plantés & pour
 » lui ; aussi tous les tems lui sont-ils égaux :
 » il aime même les promenades d'hiver , parce
 » qu'elles ont aussi leurs agrémens , pour un
 » homme que la mollesse ne rend pas trop sen-
 » sible aux impressions de l'air. Son imagina-
 » tion que rien ne trouble , que rien n'agite ,
 » lui fait voir les germes des fleurs sous la
 » neige qui les couvre. «

C'est dans la préface que l'auteur développant les combinaisons générales des élémens entr'eux , montre comment , malgré la différence énorme de leurs natures , ils concourent à une même fin , sans se nuire , & dans la plus grande harmonie. La sagesse du créateur ne se montre pas moins dans les proportions respectives de toutes les parties des corps , de quelque genre qu'ils soient. Les parties du corps humain fixent particulièrement les regards de l'auteur , les os , les muscles , les nerfs , les organes des sens , les artères , les veines , le sang , les humeurs , le jeu des différens ressorts dont cette admirable machine est composée. Nous ne citerons qu'un morceau. » Un ressort prête son action à l'autre
 » qui lui doit son mouvement : leur union conf-
 » pire à former d'autres machines qui les meu-
 » vent

» vent à leur tour : enfin tous les ressorts ,
» & chaque ressort partage aux autres son ac-
» tion , & le produit de toute la force qu'il a
» reçue d'eux. Le cerveau n'agit , par exemple ,
» que par l'impulsion du cœur , qui seroit im-
» mobile sans le cerveau , & du jeu de ces deux
» machines résulte la respiration , qui soutient
» leur action ou la détruit. Les fluides qui tra-
» versent nos vaisseaux sont préparés par ces
» trois forces mouvantes , & les parties de ces
» fluides préparés animent le cerveau , donnent
» au cœur tous ses mouvemens , & font mar-
» cher la respiration. On voit par ce méca-
» nisme admirable , que toutes les fonctions ,
» volontaires ou involontaires de l'économie ani-
» male , sont exécutées par l'action des fluides
» sur les solides , & par la réaction des solides
» sur les fluides «.... . Ces observations sont
familières aux anatomistes-physiciens ; mais com-
bien de personnes pour qui elles auront tou-
jours le mérite de la nouveauté ? L'auteur a
nommé dans son *Avertissement* , les principaux
écrivains qu'il a consultés , pour se dispenser de
les citer sur chacun des articles auxquels ils ont
contribué ; ce qui auroit inutilement allongé son
ouvrage. La plupart de ses réflexions sont tirées
de l'écriture sainte , & montrent que chez lui
la lecture des livres profanes n'a rien pris sur
celle des livres sacrés.

A la tête de l'ouvrage éclate la majesté de
l'être-suprême , tout-puissant , infini , se suffisant
de toute éternité à lui-même ; dont le bonheur
est indépendant des êtres auxquels il donne

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'existence par sa parole ; en créant le tems , le lieu , le chaos , & faisant sortir de ce chaos toutes les substances. Ce chaos est la matiere informe , confuse , qui se montre avec ses attributs , divisibilité , mobilité , pesanteur , im-pénétrabilité. Elle est susceptible de toutes les formes ; & de celle que lui donne le créateur naissent les quatre élémens , avec les trois regnes.

Le feu se montre avec tout son éclat dans les astres : il vit au milieu de nous , nous éclaire , nous échauffe : principe de tout ce qui a vie , il est terrible , lorsqu'il se trouve mêlé avec le salpêtre dans les entrailles de la terre.

L'air libre éprouve toutes sortes de variations par le feu qui le raréfie. Il est lui-même principe de toute végétation , ministre de tous les sons : différens instrumens en manifestent le poids , la sécheresse , l'élasticité , la chaleur. L'air fixe renfermé dans les corps , a des qualités utiles , & quelquefois dangereuses.

Les réflexions qui terminent cet article sont assez courtes pour que nous puissions les rapporter , & donner ainsi une idée de celles qui sont semées dans cet ouvrage. » Qu'ils sont grands
» en effet les bienfaits de cet élément , d'où dé-
» pend l'existence même de notre vie ; qui est
» le canal qui nous transmet les idées que les
» autres hommes veulent nous communiquer ,
» & qui nous rend les mêmes services à leur
» égard , pour leur exprimer nos besoins , pour
» les avertir des dangers , pour les consoler
» dans leurs afflictions ! Il est notre interprete
» pour chanter les louanges de l'auteur de la

» nature , & conjurer ses miséricordes. Cet élé-
 » ment , sans lequel aucun des végétaux ne peut
 » croître , aucun de nos animaux domestiques
 » ne peut vivre ; qui enleve par les vents tou-
 » tes les humeurs dangereuses qui s'exhalent de
 » la corruption des végétaux & des corps ; cet
 » élément , qui établit une correspondance si
 » utile aux hommes , en favorisant le commerce
 » des mers : avec quel plaisir nous recevons les
 » baisers de ses zéphyrs , ou nous entendons le
 » ramage des oiseaux , le gazouillement des pe-
 » tits ruisseaux ; s'il vient frapper la terre par
 » la rigueur du froid , il nous rend , pour cela
 » même , d'autres services , en mettant en fuite
 » les insectes destructeurs qui viendroient man-
 » ger les racines de nos fruits. Rarement il est
 » ministre des vengeances de dieu ; il a été
 » établi pour être la source ordinaire d'une
 » foule de bienfaits *Ecclef. xliii. 17.* Par un de
 » ses regards , il ébranle les montagnes , & par
 » sa seule volonté , il fait souffler le vent du
 » midi. 18. Il frappe la terre par le bruit de
 » son tonnerre , par la tempête des aquilons ,
 » & par les tourbillons des vents. 25. *La moindre*
 » *de ses paroles fait taire les vents. Ps. cxlviii. 8.*
 » Louez le Seigneur , vents qui excitez les
 » tempêtes , venez tous qui exécutez sa parole.
 » *Daniel iii. 65.* Vents & soufflets de dieu ,
 » bénissez tous le Seigneur , louez-le , & rele-
 » vez sa souveraine grandeur dans tous les
 » lieux. «

L'eau venant du ciel , nous donne les nua-
 ges , les pluies , les orages , la neige , qui fer-

tilise nos champs : sur la surface de la terre ; elle nous montre des fontaines , des rivières , des lacs , la mer , si magnifique dans ses phénomènes , si redoutable & si utile à la communication des deux hémisphères : dans les entrailles de la terre , elle nous fait admirer ce merveilleux équilibre qui dispense , par une multitude de siphons , les eaux dans toutes les contrées de l'univers. L'eau se combine avec les trois autres élémens , entre dans la composition des minéraux , des végétaux , des animaux ; elle est dilatée par le feu : son mouvement & son poids sont assujettis à des loix particulières & curieuses.

Trois regnes , ou genres , sont renfermés dans la terre ; le minéral embrasse tous les métaux , demi-métaux , les fossiles , & les pierres de toute espèce. Quelques-uns de ces minéraux sont inflammables. Les végétaux ont chacun leur pays. S'ils paroissent destitués de vie , quand la seve est sans mouvement , le soleil , en l'agitant , les ranime , & nous offre le riant spectacle des fleurs , & l'utile spectacle des fruits. Il y a des plans pour le développement des semences , pour la formation des racines , tiges , branches , feuilles , fruits. Rien de plus varié que leurs formes : leur manière de se nourrir des sucs de la terre , leur fécondité , leur conservation , l'exfoliation , la vieillesse , la mort y sont également remarquables. Dans quelques végétaux se montre la grandeur de dieu , dans d'autres sa bonté pour l'homme & pour tous les animaux qui lui sont utiles. On trouve ici ,

non-seulement un abrégé de toutes les connoissances botaniques usuelles, mais en même-tems un résumé de tout ce qu'on a dit de plus curieux sur toutes les parties de l'agriculture.

C'est ainsi que l'auteur parcourt les différens objets de chaque regne, faisant toujours remarquer le caractère, la forme, les propriétés de chacun; en un mot, tout ce qui démontre une cause sage & intelligente, & rend sensible l'absurdité du système qui attribue tant de merveilles à un hasard aveugle. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut suivre cet immense détail. Une simple indication ne pourroit être qu'une sèche nomenclature qui n'apprendroit rien.

Les animaux, distingués de l'homme, occupent le second volume, à la tête duquel une table alphabétique indique les noms de tous ceux dont il y est parlé. Après eux, l'homme se montre comme dans un palais préparé par une main divine, capable d'en sentir les charmes, & d'en rendre hommage au créateur. Composé de deux substances, l'une intelligente, l'autre matérielle, il offre, à l'égard de l'une & de l'autre, des prodiges sans nombre, propres à déconcerter le plus intrépide matérialiste. C'est-là que se terminent les deux premières parties de l'ouvrage. La troisième renferme des observations sur le concours de l'homme aux ouvrages du tout-puissant, pour extraire les minéraux du sein de la terre, pour favoriser la naissance & la vie des végétaux & des animaux, pour prendre dans les lacs, les étangs, les rivières & la mer, les poissons destinés à

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sa nourriture, & analogues à son tempérament. Les travaux de la campagne fournissent l'occasion de faire connoître beaucoup de choses intéressantes sur les diverses natures des grains & des boissens.

Après avoir montré la nature sous des points de vue si variés, M. Clément de Boissi fait voir comment son auteur, pour favoriser ou punir l'homme, emploie quelquefois des voies extraordinaires, & déroge même aux loix générales du mouvement, miracles beaucoup plus faciles & moins compliqués que les effets qui résultent du concours ordinaire de tous les éléments.

Enfin il jette dans une quatrième partie, un coup-d'œil sur la destruction de tous ces beaux ouvrages, destruction que les anciens eux-mêmes ont entrevue, mais que les prophètes ont annoncée de la manière la plus claire, & qui doit être suivie de la formation d'une nouvelle terre & de nouveaux cieux. Ici on invoque le témoignage des écrivains sacrés & des saints pères.

Pour mettre cet ouvrage à la portée de tout le monde, l'auteur s'est abstenu des termes scientifiques tirés des autres langues : mais il s'est appliqué principalement à soumettre au plus grand ordre toutes les parties de chaque matière, afin de rendre l'ouvrage aussi didactique que curieux & moral. Comme c'est une sorte d'introduction à l'étude de la physique, de l'astronomie, de l'hydrostatique, de la minéralogie, de l'histoire des animaux, de l'anatomie, &c. il falloit ranger tant d'objets divers

dans leur ordre naturel , & les exposer avec toute la clarté possible , seul moyen d'être véritablement utile. Il faut espérer que cette production , pour laquelle il a fallu rassembler une multitude prodigieuse de connoissances , répondra aux vues de son auteur. Cependant , nous croyons , (sauf meilleur avis) qu'il auroit pu se dispenser d'une grande partie des réflexions pieuses & morales qu'il fait à la plupart des différens articles. Outre qu'elles le mettent dans le cas de se répéter souvent , & de recourir , pour ne pas se servir des mêmes expressions , à un langage peu convenable dans un livre élémentaire , souvent même affecté , elles l'ont forcé à donner trois volumes , tandis qu'il auroit pu se contenter de deux , sans rien omettre d'essentiel. C'eût été alors travailler plus sûrement au succès ; car plus un livre de ce genre est court ; sans toutefois cesser d'être assez détaillé , plus on est assuré qu'il réussira. Malgré cette observation , cet ouvrage mérite de fixer l'attention des parens , des instituteurs , de toutes les maisons religieuses , où il peut servir pour les lectures publiques qu'on est accoutumé d'y faire , & enfin de tous les curés de la ville & de la campagne. Il seroit à souhaiter qu'ils missent de tems en tems sous les yeux de leurs paroissiens les merveilles de la nature ; ce seroit un moyen de les instruire , en leur inspirant l'amour le plus grand pour dieu , celui de leur prochain & de leurs devoirs.

*(Journal des savans ; Journal de littérature ;
des sciences & beaux-arts.*

LES tragédies d'Euripide, traduites du grec, par M. PREVOST, professeur & membre de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin. A Paris, chez Piffot, pere & fils, libraires, quai des Augustins, 1783, 3 volumes in-12. d'environ 400 pages chacun. Prix 7 liv. 10 s. brochés.

C'EST d'abord faire un très-grand éloge d'un ouvrage que de dire qu'il manquoit à notre littérature; nous n'avions point en françois Euripide complet, & nous allons l'avoir; de dix-huit tragédies entieres qui nous restent de ce poëte, le P. Brumoy n'en avoit traduit en entier que quatre; *Hippolyte, les deux Iphigénies, en Aulide & en Tauride, & Alceste*; il n'avoit donné les autres que par extrait; M. Prevost les traduit toutes en entier; il nous en donne aujourd'hui huit, dont aucune n'avoit été traduite en entier par le P. Brumoy; savoir, dans le premier volume, *Hécube & Oreste*; dans le second, *les Phéniciennes, Médée, Andromaque*; dans le troisieme, *les Suppliantes, Rhesus, Helene*; elles sont précédées d'une savante vie d'Euripide, accompagnée de savantes notes, d'où il résulte qu'on ne fait presque rien de certain sur Euripide; mais c'est instruire utilement le lecteur que de lui apprendre à ignorer ce qu'on ne fait pas, & de ne le pas trom-

per par des notions fausses ou hasardées , ou par des conjectures témérairement érigées en certitude ; la vraie érudition doit consister à bien fixer les bornes du connu & de l'inconnu. Voici l'idée que le traducteur donne des spectacles d'Athenes : » Qu'on substitue , dit-il , à » nos salles étroites & mal construites , un am- » phithéâtre de marbre capable de contenir plus » de vingt mille personnes , orné d'urnes & » de statues , & d'une noble architecture ; à » l'air étouffé & méphitique qu'on y respire , » l'air pur d'un ciel découvert ; aux vapeurs » infectes qui offensent également les organes » & l'imagination , une rosée de doux parfums » qui , par des canaux invisibles & multipliés , » venoit à la fois rafraîchir & flatter les sens ; » qu'on se transporte au milieu de ce peuple » aimable & sensible , ou qu'on rassemble en » aussi grand nombre un peuple qui lui ressemble » par ses graces , son goût & sa frivolité , qu'on » fasse disparaître de ses plaisirs la gêne & la » contrainte , & qu'on y substitue la liberté ré- » publicaine , dégénérant même quelquefois en » licence , & l'on aura du théâtre d'Athenes » une image imparfaite , sans doute , mais pour- » tant assez ressemblante. «

Euripide avoit l'esprit philosophique , & ses pieces sont remplies de sentences. Le traducteur , à ce sujet , s'explique en homme de goût , sur l'emploi des sentences dans la tragédie : » Lors- » que les maximes générales , dit-il , sont mé- » nagées avec discernement , elles ont le dou- » ble avantage d'instruire & de plaire ; c'est un

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ressort utile & puissant, qu'un auteur tragi-
 » que auroit bien tort de s'interdire : ce sont
 » les vers sentencieux qui volent de bouche
 » en bouche, qu'on retient & qu'on applaudit.
 » Ce n'est pas le talent d'un écrivain médiocre
 » de réunir en un faisceau de lumière, les traits
 » épars de plusieurs vérités, de rajeunir de
 » vieilles maximes, ou d'en faire goûter de
 » nouvelles ; mais on peut condamner l'abus
 » de ce talent. »

Quelques juges d'un goût trop sévère auroient voulu proscrire entièrement les maximes, du genre tragique ; ils prétendoient qu'on n'en trouveroit pas une dans Racine ; on leur a prouvé qu'il y en avoit, & même beaucoup dans Racine, quoiqu'il y en eût moins que dans M. de Voltaire & dans Corneille. (Voyez le *Journal des savans*, mai 1760.)

Archélaüs, roi de Macédoine, recherchoit & appelloit dans ses états les hommes célèbres de son tems ; il invita Socrate à s'y rendre ; mais ce sage lui répondit modestement : *Je n'ai rien à échanger contre tes bienfaits* : Euripide ne fut pas résister à l'invitation d'un roi ; il se rendit auprès d'Archélaüs, & il ne paroît pas qu'il ait eu à s'en repentir ; il y reçut des honneurs & des bienfaits. Un courtisan demandant un jour au roi une coupe d'or, Archélaüs la fit porter à Euripide, qui ne demandoit rien, & il dit au premier : *Vous êtes digne de demander, il est digne de recevoir.*

Mais de tous les hommages rendus au génie d'Euripide, dit M. Prevost, il n'en est point

de plus touchant , que celui de ces infortunés Athéniens battus & pris sous les murs de Syracuse , & qui vinrent remercier Euripide de leur avoir procuré la liberté ; elle leur avoit été rendue en reconnoissance de ce qu'ils avoient appris aux Siciliens les plus beaux morceaux de ses tragédies. D'autres errant dans la Sicile sans ressource & sans espérance après cette défaite , trouverent leur subsistance en récitant ses vers. Les Siciliens recueillirent dans leurs ports un navire poursuivi par des corsaires , parce qu'ils apprirent que ceux qui le montoient , savoient beaucoup de vers d'Euripide ; c'est Plutarque qui rapporte ce dernier trait.

Euripide étoit trop bon poète pour ne pas penser , comme Boileau , qu'il falloit faire difficilement des vers ; il disoit un jour devant un autre poète , nommé Alceste , qu'il avoit mis trois jours entiers à faire trois vers. *Pour moi , dit Alceste , en trois jours j'en ferois cent : oui ,* reprit Euripide , *mais ces cent dureroient trois jours.*

Passons aux tragédies. Un traducteur des anciens a deux especes de lecteurs à satisfaire : 1°. Les savans , qui connoissant l'original , sont naturellement plus difficiles sur la fidélité ; le traducteur leur rend compte dans ses notes des légers changemens qu'il a crus nécessaires , des raisons de ces changemens , des équivalens par lesquels il a remplacé les traits originaux qui ne pouvoient être rendus.

2°. Les ignorans ; ceux-ci qui ne connoissent

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'original que sa réputation , exigent que la traduction leur fasse un plaisir, sinon égal , du moins analogue à celui que l'original donne aux savans : celle de M. Prevost leur paroîtra élégante & animée ; ils y retrouveront dans beaucoup d'endroits cette éloquence des passions , ces tableaux fideles de la nature , cette richesse de poésie , qui distinguent les tragiques Grecs : mais si les Sophocles & les Euripides sont nos maîtres dans ces parties essentielles de leur art , qui tiennent au talent , ne peut-on pas dire qu'ils étoient encore novices dans d'autres parties qui appartiennent proprement à l'art ; qu'ils ignoroient le secret de tout faire & de tout dire pour le spectateur , sans paroître songer à lui ; qu'en un mot , de leur tems , ce qu'on appelle l'art étoit encore dans son enfance ?

L'exposition, sans doute, ne peut être ni trop prompte ni trop claire.

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Mais quand Boileau a dit :

J'aimerois mieux encor qu'il declinât son nom,
Et dit : je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

Croiroit on qu'il a décrit tout l'art d'Euripide dans ses expositions ? Chez lui, l'exposition se fait presque toujours par un monologue, qui est comme une espece de prologue ou de hors d'œuvre, où un des principaux personnages dit d'abord son nom , expose sa généalogie,

raconte les événemens qui précèdent la piece, & quelquefois même ceux qui doivent la former, & peint la situation présente & même future des personnages. C'est ainsi que dans les tragédies chinoises, à en juger par *l'Orphelin de Tchao*, tous les personnages arrivant un à un, disent leurs noms, leurs qualités, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils vont faire. *Je suis Toungan-cou, premier ministre ; je suis Tchao-so, un des premiers mandarins ; je m'appelle Tching-ing ; je suis médecin ; je suis le vieux Kong-sune ; je suis Han-kué, général d'armée, &c.* Nous observerons à ce sujet, que nous avons encore quelques pieces modernes, où l'exposition est en monologue, ce qui impose au personnage la nécessité de se nommer. Telles sont les tragédies de *Cinna* dans Corneille, de *Electre* dans Crébillon, de *Rome Sauvée* dans M. de Voltaire. Nous ne saurions regarder comme un grand art la maniere dont ces personnages se nomment, en se parlant à eux-mêmes, au lieu de parler au spectateur, comme dans les pieces d'Euripide, & dans *l'Orphelin de Tchao*. Qu'importe qu'on me dise directement : *je suis un tel*, ou d'une maniere un peu plus détournée :

O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Electre ne vient plus te confier des pleurs!

Quoi! César, comme moi fascieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence!

Il faut l'avouer ; il y a un peu loin de-là jusqu'à l'exposition de *Bajazet*, de la *Mort de Pompée*, de *Brutus*. Il faut convenir même que

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les expositions de Shakespeare, quoique d'un ton souvent trop étranger à la tragédie, ont plus d'art que celles d'Euripide; elles vous placent communément au milieu de l'action, & elles en font partie, comme dans la *Mort de Pompée* & dans *Brutus*; ce qui est certainement le meilleur système & la meilleure forme d'exposition.

Ceci nous conduit à examiner ce que c'est que le monologue, qu'à l'exemple des anciens nous avons admis dans la tragédie & dans la comédie, & s'il est dans la nature & dans la vraisemblance. Il est vrai qu'on voit quelquefois des personnes agitées d'une passion violente, ou fortement occupées d'un objet, parler tout haut dans les rues & dans les lieux publics, mais il ne leur échappe que des mots entrecoupés, & d'ailleurs c'est un petit accident assez ridicule qui n'arrive point aux personnes accoutumées à veiller sur elles-mêmes & à commander à leurs mouvemens; ce n'est point assurément ce ridicule-là qu'on a voulu peindre dans la tragédie; le monologue est plutôt une de ces innombrables suppositions théatrales avec lesquelles la convention nous a familiarisés, & auxquelles nous nous prêtons sans effort, comme à entendre tous les personnages parler en vers, & traiter des affaires les plus secrètes & des intérêts les plus opposés dans le même lieu, &c. ou à voir le lieu de la scène changer, &c. &c. On suppose dans le monologue, que tout ce qui se passe dans l'ame du personnage est dévoilé au spectateur, & que

le personnage ne lui cache rien de ce qu'il éprouve intérieurement; or, cette supposition une fois admise, il faut convenir que les expositions en monologue ne sont pas déplacées dans les conspirations, dans tous les sujets où un personnage est fortement occupé d'un grand projet, qui demande des arrangemens & des combinaisons, & sur lequel le personnage a des mesures à prendre avec lui-même, avant d'en prendre avec les autres; cette réflexion peut justifier ou excuser les expositions de *Cinna*, d'*Electre*, de *Rome sauvée*; mais que dans l'*Hécube* d'Euripide, pièce d'ailleurs extrêmement touchante, l'ombre de Polydore ouvre la scène pour annoncer que Polyxene sera égorgée, & que lui, Polydore, offrira aux yeux de sa mere son propre corps privé de sépulture, & flottant tristement sur les ondes; qu'en attendant, son ombre tourmente cette malheureuse mere, & lui fasse pressentir ses malheurs, une telle exposition est non-seulement sans art, elle est faite en dépit de l'art, ou plutôt de la nature, qui défend de détruire l'intérêt de curiosité, en annonçant ainsi d'avance des événemens qu'il faut voir arriver en leur lieu, & dont il faut au moins pouvoir douter avant qu'ils soient arrivés. Combien cet épisode de Polydore a plus d'intérêt dans Virgile! combien ces gouttes de sang qui coulent des arbrisseaux qu'Enée arrache; combien ce prodige affreux prépare naturellement à entendre cette voix gémissante & lamentable qui s'élève du sein de la terre!

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Quid miserum, Ænea, laceras? Jam, parce sepulto.
Parce pias scelerare manus, non me tibi Troja
Externum tulit.*

Combien il est intéressant que ce récit soit fait à un ami, à un homme qui a intérêt de l'entendre, & qui est menacé du même danger!

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Ce défaut des expositions en monologue se retrouve dans les autres pièces d'Euripide que contiennent ces trois volumes, excepté dans les *Phéniciennes* & dans *Rhèsus*. L'exposition d'*Oreste* a aussi un intérêt particulier. Electre y parle seule, & en cela l'exposition a le vice de toutes les autres; mais Oreste est avec elle, il est endormi, il a succombé au sommeil après un accès de son mal, car il est livré aux furies en vengeance du meurtre de sa mère. Electre veille sur lui, elle jouit du repos qu'elle lui voit prendre, elle veille pour qu'un sommeil si nécessaire à son malheureux frère ne soit point troublé; cette situation est déjà très-intéressante, & le devient encore davantage au moment du réveil d'Oreste: cependant cette pièce n'est pas, à beaucoup près, aussi touchante qu'*Hécube*, où, comme l'observe le traducteur, le défaut d'une double intrigue est racheté par de grandes beautés, & où la vengeance qu'Hécube exerce sur Polymnestor en lui arrachant les yeux, & en massacrant ses fils, est juste, quoiqu'atroce, & quoiqu'il en résulte un spectacle un peu dur, lorsque ce

misérable Polymnestor ainsi aveuglé, revient sur la scène en poussant des hurlemens de rage & de douleur.

Le vieux Tyndare , pere de Clytemnestre , & aïeul d'Oreste , prouve très-bien , non-seulement l'horreur du parricide d'Oreste , mais encore les inconvéniens de la vengeance en général. Ses réflexions à cet égard sont applicables à toutes les guerres publiques & privées auxquelles le ressentiment donne lieu. » Ré-
» ponds-moi, Ménélas; si un fils pouvoit tuer
» sa mere , pour venger sur elle la mort d'un
» pere , & que le fils de ce parricide voulût
» à son tour punir le meurtre par le meur-
» tre , où seroit le terme de ces catastrophes?
» C'est avec sagesse que nos peres ont établi ,
» que quiconque auroit répandu le sang , ne
» pourroit s'exposer aux regards & à la ren-
» contre de personne ; qu'il se purifieroit par
» la fuite , & qu'on n'oseroit le faire périr : sans
» cette sage précaution , il resteroit toujours
» un meurtrier à punir , & un dernier ven-
» geur à poursuivre. »

Il nous semble qu'il y a bien de la convenance , & un respect bien touchant pour la vieillesse dans le refus que fait Oreste de se justifier devant Tyndare.

» O vieillard ! je n'ose m'expliquer en ta pré-
» sence ; je crains de porter la tristesse dans
» ton ame.... Ta vieillesse glace la parole sur
» mes levres..... Je demeure interdit devant tes
» cheveux blancs ».

Voilà de ces beautés qui ne se trouvent peut-

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

être que chez des peuples plus voisins que nous de la nature. Mais il ne faudroit pas que le même Oreste dit en voyant sortir son aïeul :
 » Pars, & que ta vieillesse importune ne trouble
 » plus notre entretien ». Oreste ne craint pas de même de se justifier devant Ménélas, & il lui dit un bien beau mor.

M É N É L A S.

Qui t'adresseroit la parole ?

O R E S T E.

Tous ceux qui aiment leurs peres.

M É N É L A S.

Et ceux qui honorent leurs meres ?

O R E S T E.

Qu'ils sont heureux !

Il y a bien du goût dans cette exclamation & dans cette réticence. C'est un de ces mots profonds & qui font pleurer, comme :
vous y ferez, ma fille.

Mais la conduite de cet Oreste, est celle d'un scélérat forcé ; encore tout dégoûtant du meurtre de sa mere, il court assassiner Hélène sa tante, sous prétexte que c'est venger la Grece entiere dont elle a causé les infortunes ; il l'attire dans le piège par une perfidie abominable, il enleve Hermione, fille d'Hélène, pour s'en servir comme d'ôrage contre la vengeance de Ménélas ; Apollon sauve Hélène par l'ordre de Jupiter qui la change en

astre. Virgile a fait usage de cette idée de punir Héléne, comme le fléau commun de Troye & de la Grece.

Troja & patriæ communis Erynnis.

Mais combien il a mis plus d'art & de convenance dans cette même idée ! c'est Enée qui veut punir Héléne ; il vient de voir égorger Polites & Priam , il vient de voir périr tous ses compagnons sous le fer ou dans la flamme , sa patrie est en cendres , il reste presque seul ; dans ce moment il apperçoit Héléne qui se cache , il compare le sort heureux dont elle va jouir à Sparte , avec la destinée des malheureux Troyens dont elle a causé la perte ; il la voit triomphante , entourée & servie par des esclaves Phrygiennes , à la misere desquelles elle insultera.

*Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mýcenas
Aspiciet , partoque ibit regina triumpho ?
Conjugiumque , domumque , patres , natosque videbit ,
Iliadum turbâ & Phrygiis comitata ministris ?
Occiderit ferro Priamus ? Troja arserit igni ?
Dardanum toties sudarit sanguine littus ?*

Il ne peut soutenir l'idée de ce contraste révoltant , & quoiqu'il sente bien que le meurtre d'une femme est un exploit sans gloire ,

*Nullum memorabile nomen
Fœmineâ in pœnâ est , nec habet victoria laudem ,*

Il va punir Héléne , Vénus paroît , sauve cette femme coupable , & rappelle Enée aux devoirs pressans qui doivent l'occuper , ceux de

sauver son pere, la femme & son fils. Com-
 Bien il y a de convenance & d'esprit dans le
 choix que le poëte fait de Vénus pour sauver
 une femme telle qu'Hélène, qu'elle avoit elle-
 même donnée à Pâris pour prix de la pomme
 qu'elle en avoit reçue, & combien il est na-
 turel que dans ce grand désastre Vénus veille
 sur Anchise, sur Ascagne & sur la conduite
 d'Enée!

M. l'Abbé Vatry, dans une dissertation où
 il examine s'il est nécessaire qu'une tragédie soit
 en cinq actes, dit que la division des tragé-
 dies grecques en actes, sur-tout en cinq, est
 l'ouvrage des éditeurs & des commentateurs,
 & non celui des auteurs originaux qui n'avoient
 point du tout songé à ce partage; on en trouve
 ici la preuve dans beaucoup d'endroits. La di-
 vision des actes est faite absolument au hasard;
 un acte finit, un autre commence, sans que les
 acteurs sortent & que la scene reste vuide; ce
 ne sont pas même toujours ces especes d'odes
 que chantent le chœur qui font le partage des
 actes. A la fin du troisieme acte d'*Oreste*, le
 chœur dit à Electre: voici votre frere qui s'avance
 avec Pylade; & la scene entre Electre, Oreste
 & Pylade, qui est nécessairement annoncée par
 ces mots, est renvoyée au commencement du
 quatrieme acte, sans que rien fasse voir que le
 théâtre ait été abandonné. Les derniers mots du
 quatrieme acte annoncent de même qu'Oreste
 sort du palais & entre sur le théâtre l'épée à
 la main, & cette scene où Oreste entre sur le
 théâtre l'épée à la main, est encore renvoyée

au commencement du cinquieme acte. Il n'y a pas d'apparence que le poëte ait fait de pareils contre-sens. La division des *Phéniciennes* est bien plus étrange ; elle est en six actes : on imagine d'abord que c'est parce que la scene est abandonnée six fois ou livrée autant de fois au chœur ; non , car le cinquieme acte finit en annonçant que Créon paroît sur la scene , & il n'y paroît qu'au fixieme acte. A la fin du quatrieme acte de *Rhésus* , le chœur s'écrie :
» que vois - je ? quelle est cette divinité qui
» s'élève dans les airs , & qui tient dans ses
» mains un corps ensanglanté « ? La divinité répond : » Troyens ! vous voyez une muse
» adorée des sages , qui vient déplorer la mort
» cruelle de son fils «. Ce fils , c'est Rhésus ; mais qui le croiroit ? cette réponse de la muse est renvoyée au cinquieme acte , & la division des deux actes est placée entre la demande & la réponse , sans qu'il y ait rien d'intermédiaire.

Les Phéniciennes sont le sujet de la *Thébaïde* ou des *freres ennemis* ; il avoit été traité par Eschyle , il l'a été depuis par Sénèque , par Rotrou , par Dolce , par Racine ; ce dernier a plus particulièrement suivi les *Phéniciennes* ; il en a pris le caractère plus intéressant & plus aimable , qui distingue Polinice d'Étéocle ; un mot de Créon lui a fourni l'idée de l'amour d'Hémon & d'Antigone , amour , d'ailleurs , froid & inutile ; mais l'amour ridicule du vieux Créon , rival de son fils , est entièrement de l'invention de Racine , jeune alors , & dont le goût n'étoit pas encore formé.

On peut demander d'abord pourquoi une pièce où il ne s'agit que de Thebes & d'Argos, a pour titre : les *Phéniciennes*, & quand il aura été répondu que c'est parce que le chœur est composé de jeunes Phéniciennes qui ne font que passer par Thebes en allant à Delphes, on pourra demander encore pourquoi c'est là une raison de donner à cette pièce ce titre étranger.

Au reste, cette même pièce est encore la meilleure & la plus intéressante de celles où ce terrible sujet de la *Thébaïde* est traité.

La *Médée* d'Euripide est aussi le modèle de toutes les *Médées* anciennes & modernes, & ce modèle n'a point été effacé ; il a cependant, comme ses copies, le défaut dont M. de Voltaire a parlé, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage, c'est que Médée est une méchante femme qui se venge d'un mal-honnête homme : mais le prix de l'éloquence reste à Euripide.

L'action terrible des poisons de Médée sur sa rivale, est parfaitement décrite dans le récit du cinquième acte.

» Tout-à-coup.... son visage change de
 » couleur ; elle recule pâle & tremblante ; elle
 » veut regagner son trône, à peine y peut-
 » elle atteindre & prévenir sa chute.... bien-
 » tôt on voit sa bouche blanche d'une écume
 » affreuse, ses yeux qui se renversent, & le
 » sang qui se retire de ses veines : elle jete
 » un cri effroyable & douloureux.... Tout le
 » palais retentit des cris des esclaves ; on vole,
 » on se précipite : elle reste long-tems sans

» voix & les yeux immobiles ; enfin elle s'é-
 » veille & pousse un profond soupir.... Le ban-
 » deau doré qui entoure sa tête, répand , par
 » un affreux prodige , des torrens d'un feu
 » consumant ; & cette robe magnifique, présent
 » fatal de vos enfans , s'attache à sa chair &
 » la dévore ; elle se leve , elle cherche à se
 » dérober aux flammes qui la poursuivent ; elle
 » secoue sa tête & sa chevelure flottante ; elle
 » voudroit arracher le funeste diadème , mais
 » l'ornement cruel demeure inébranlable ; à
 » chaque nouvel effort le feu redouble sa vio-
 » lence. Elle tombe , enfin , vaincue par la dou-
 » leur , méconnoissable à tout autre qu'à l'œil
 » d'un pere. «

Et que méconnoitroit l'œil même de son pere ,

a dit Racine.

Médée lui a fourni encore un autre trait :

» O dieux ! s'écrie-t-elle , pourquoi n'avez-
 » vous pas permis que la sincérité du cœur
 » se reconnût à des signes certains & visibles,
 » comme on distingue l'or pur du faux métal
 » qui lui ressemble. «

A ce noble maintien

Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?

Faux-il que sur le front d'un profane adultère

Brille de la vertu le sacré caractère ?

Et ne devoit-on pas , à des signes certains ,

Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Si , dans *la Thébaine* , Racine est resté au-
 dessous de son modele , il l'a bien surpassé dans

Andromaque, tout intéressante qu'est cette pièce chez Euripide ? combien il a embelli le rôle d'Hermione ! & combien il a eu raison de préférer Astyanax à Molossus, fils de Pyrrhus, pour en faire l'objet de la tendresse & des alarmes d'Andromaque ! » Je doute, dit-il, que » les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles » y ont faite, si elles avoient coulé pour » un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector. »

Virgile a bien senti cette convenance, lorsqu'Enée lui fait ces touchantes questions :

*Heu ! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit ? aut quæ digna satis fortuna revisit ?
Hætoris , Andromache , Pyrrhin , connubia servas ?*

Voyez quelle généreuse honte se peint sur le visage d'Andromaque, voyez le détour qu'elle prend pour répondre, & comme elle envie le sort de Polyxene égorgée sur le tombeau d'Achille !

*Dejecit vultum , & demissâ voce locuta est :
O felix una antè alias Priamæa virgo ,
Hostilem ad tumulum , Trojæ sub mœnibus altis
Jussa meri : quæ sortitus non pertulit ullos
Nec victoris heri tetigit captiva cubile !
Nos , patriâ incensâ , diversa per aquora vectæ ,
Stirpis Achilleæ fastus , juvenemque superbum
Serrutio enixæ tulimus.*

Malgré ce dernier aveu, elle ne prononce pas le nom de Molossus, toute sa tendresse se rassemble sur Hector & sur Astyanax ; c'est à Hector

Hector qu'elle offre un sacrifice sur les bords
d'un faux Simois, devant une nouvelle porte
Scée, c'est à Hector qu'elle songe en voyant
Enée.

Aut si lux alma recessit,

Hector ubi est?

C'est d'Astyanax que le jeune Ascagne la fait
souvenir.

*O mihi sola mei super Astyanactis imago,
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.*

Ce qui a encore fait dire à Racine :

Voilà ses yeux, sa bouche, & déjà son audace.

Et ce qui peut avoir fait dire à M. de Voltaire :

Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?

Ils seroient de votre âge.

Il me rappelle Egiste, Egiste est de son âge.

C'est sur ces vers :

*Stirpis Achilleæ fastus juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, &c.*

Que Racine a fondé la froideur d'Andromaque
pour Pyrrhus; & quel parti n'en a-t-il pas
tiré! quelle création que ces imitations éloig-
nées & embellies!

Quant aux détails, le germe des plus gran-
des beautés de l'*Andromaque* de Racine, se
trouve dans Euripide.

Tome VI.

G

146 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» O choix affreux de la vie & de la mort !...
» Quelle douceur la vie peut-elle m'offrir en-
» core ? J'ai vu le vaillant Hector tomber
» percé de coups , Ilion consumée par les flam-
» mes , moi-même traînée par les cheveux dans
» les vaisseaux des Grecs comme une vile es-
» clave ; enfin , conduite dans la Phthoride , je
» me suis vue contrainte à recevoir les em-
» brassemens du meurtrier de mon époux. «

Voici comment Racine embellit tout ce mor-
ceau :

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez ;
J'ai vu mon pere mort, & nos murs embrâsés ;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussiere,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ? Je respire, je fers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée.

Avec quelle adresse, dans ces derniers vers,
Racine prend de l'idée d'Euripide tout ce que
les changemens qu'il a faits dans le sujet lui
permettent d'en conserver !

» Mon fils me restoit encore, mon fils, l'œil
» de ma vie ; les cruels le feront mourir....
» Non, je ne sauverai pas ma vie aux dépens
» de la sienne. Pourrois-je survivre à mon
» fils ? Je quitte cet autel, & je me livre
» entre vos mains.... Egorgez une infortunée....
» Ta mere, ô mon fils ! descend dans le tom-
» beau pour racheter tes jours. «

C'est encore ce morceau qui a fait faire les
vers suivans :

Quoi ! Céphise, j'irai voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie & l'image d'Hector!....
 Et je puis voir répandre un sang si précieux !
 Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!....
 Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir !
 Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir...
 O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
 O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere !

» Si les dieux permettent que tu en jouisses ;
 » souviens-toi de celle à qui tu dus deux fois
 » la vie ; & lorsque ton pere te tiendra dans
 » ses bras , dis-lui , parmi de tendres caresses ;
 » en lui baïsant les mains , en les arrosant de
 » tes larmes , dis-lui ce que j'ai fait pour toi. «

C'est encore à cette tirade que nous devons ces vers délicieux :

S'il le faut , je consens qu'on lui parle de moi....
 Dis-lui , qu'avant ma mort je lui fus engagée,
 Qu'en lui laissant mon fils , c'est l'estimer assez....
 Parles-lui tous les jours des vertus de son pere ,
 Et quelquefois aussi parles-lui de sa mere.

Quelle gloire pour Euripide d'avoir donné la naissance à de pareilles beautés !

La tragédie des *Suppliantes*, comme celle des *Phéniciennes*, dont elle est la suite, reçoit son titre du chœur qui joue un grand rôle dans la piece ; c'est peut-être le chœur le plus intéressant & le plus lié à l'action qu'il y ait dans toutes les pieces d'Euripide ; il est composé d'Argiennes, meres des sept chefs qui avoient accompagné Adrasfe au siege de Thèbes, où

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ils avoient péri. Créon , successeur d'Étéocle ; a rejeté la demande qu'elles ont faite des corps de leurs enfans, pour leur donner la sépulture ; Adraсте les présente à Thésée avec leurs petits- enfans, fils des chefs tués devant Thèbes ; il supplie Thésée , chef des Athéniens, homme juste & modéré, dont le caractère dans cette pièce , est celui d'un héros parfait & d'un sage, de prendre leur défense & de forcer Créon à rendre aux morts les honneurs de la sépulture. Thésée fait d'abord à Adraсте quelques représentations sur la légèreté avec laquelle il s'étoit engagé dans une guerre dont la justice n'étoit pas assez évidente ; & il dit à ce sujet des vérités de tous les tems & de tous les pays : » Tu » as entraîné la ruine de ta patrie , pour avoir » cédé aux clameurs d'une jeunesse turbulente » & ambitieuse , qui , envisageant la guerre » comme le chemin des honneurs , brûlant de » les obtenir à tout prix , corrompt & bouleverse les empires. L'un aspire au commandement des armées, l'autre cherche une occasion de déployer impunément son humeur fière & insolente : celui-ci pense à satisfaire ses vues intéressées : aucun ne songe aux maux que souffre la multitude. «

Ethra, mere de Thésée , s'intéresse pour les Suppliantes, & Thésée, fils respectueux , prend en main leur cause.

» Je pars , je vais racheter les corps de ces » guerriers. J'employerai d'abord les paroles » persuasives ; si l'on me refuse , je les enlèverai à la pointe de l'épée. Mais je veux

» que les citoyens ratifient ma résolution par
 » leurs suffrages.... en le consultant, je ren-
 » drai le peuple plus zélé pour cette cause. «

Un héraut Thébain vient pour s'opposer à la
 demande des Argiennes. » Où est le roi des
 » Athéniens ? « demande-t-il en entrant. » Etran-
 » ger , répond Thésée , quelle est ton erreur
 » de chercher un roi dans ces lieux ? Apprends
 » que cette ville ne dépend point d'un seul
 » homme ; elle est libre , le peuple y regne....
 » Le riche n'y jouit d'aucune prérogative , le
 » pauvre y maintient ses droits & son égalité
 » primitive. «

On pourroit croire que M. de Voltaire a eu
 ce passage en vue , lorsque Brutus interrompt
 ainsi l'ambassadeur Toscan qui sembloit vouloir
 flatter le sénat aux dépens du peuple.

Arrêtez , sachez qu'il faut qu'on nomme
 Avec plus de respect les citoyens de Rome ;
 La gloire du sénat est de représenter
 Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
 Quittez l'art avec nous , quittez la flatterie ,
 Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie
 N'est point encore connu dans le sénat romain.

Le héraut Thébain dit sur la guerre & sur
 la paix des choses aussi sages que Thésée :

» L'espérance est souvent un présent funeste
 » qui porte les peuples à combattre en enfant
 » leur orgueil. Lorsque dans un état la guerre
 » est résolue , chacun , en donnant son suffrage ,
 » se flatte qu'il évitera la mort.... mais si le
 » spectre hideux frappe tout-à-coup sa vue , &

» recevoit le suffrage de sa main décharnée ;
 » la Grece ne seroit pas dépeuplée par cette
 » fureur martiale. Tous les hommes sentent af-
 » sez les avantages inestimables de la paix ;
 » elle est l'ame des muses c'est elle qui
 » peuple les états , qui entretiennent les richesses
 » & l'abondance. «

Créon refuse la demande de Thésée , on
 combat dans la dernière scène du second acte ;
 Adrasle resté seul avec le chœur , parle comme
 s'il voyoit toutes les vicissitudes du combat , &
 qu'il en instruisît le chœur. Il y auroit là deux
 choses à expliquer : 1°. d'Eleusis où est le lieu
 de la scène , peut-on voir un combat qui se li-
 vre devant Thèbes ? La chose n'est peut-être
 pas impossible , mais elle valoit la peine d'être
 dite. 2°. Adrasle étoit donc placé sur une émi-
 nence , d'où il voyoit ce que le chœur ne pou-
 voit voir , & cela valoit encore la peine d'é-
 tre dit ; Thésée est vainqueur , les morts sont
 rendus , Adrasle fait leur oraison funèbre , où
 l'on voit avec quelque étonnement que cet or-
 guilleux Capanée , foudroyé par Jupiter , &
 dont le nom est le symbole de la témérité &
 de l'impiété , est vanté comme le plus doux , le
 plus simple & le plus modéré des hommes ;
 Evadné , sa femme , se jette dans son bûcher ,
 & se brûle sans pitié , soit pour elle-même , soit
 pour la vieillesse de son père Iphis qui reste
 sans secours. Il résulte de ces divers événemens
 quelque multiplicité d'actions , & en général ces
 pièces si simples des Grecs sont quelquefois bien
 chargées d'incidens.

Nous ferons peu de remarques sur *Rhésus*, nous observerons seulement qu'*Hector*, comme *Enée* le lui reproche, n'y montre pas une prudence égale à sa valeur, & qu'il nous paroît plus grand dans *Homere*; que *Minerve*, qui vient guider *Diomede* & *Ulyffe* à la tente de *Rhésus*, & tromper *Pâris*, rompt tout équilibre, & détruit tout intérêt; *nec deus interfit*.

La tragédie d'*Hélène* nous donne lieu de remarquer l'influence de la politique sur le théâtre chez les Grecs. Dans un tems, où apparemment les Athéniens n'étoient pas amis des Lacédémoniens, la Lacédémonienne *Hélène* étoit une femme impudique & adultere, dont l'infidélité avoit causé tous les malheurs des Grecs & des Troyens; *Ectre* & *Oreste*, dans la tragédie d'*Oreste*, l'accablent de reproches, & l'assassinent sans scrupule, par le conseil & avec le secours de *Pylade*, comme une femme haïe & méprisée. Dans *Andromaque*, *Hermione*, fille d'*Hélène*, & *Ménélas*, mari de l'une, pere de l'autre, sont des personnages odieux; & *Ménélas* en particulier est souvent représenté comme un lâche. Dans la tragédie d'*Hélène*, piece composée dans un tems d'alliance & d'amitié entre *Athenes* & *Sparte*, *Ménélas* est un personnage intéressant & plein de courage, *Hélène* beaucoup plus intéressante encore, n'a jamais aimé que son mari; *Mercur*e l'a transportée dans l'*Egypte*, & les Grecs se sont battus pour un fantôme, revêtu de sa figure, que *Junon* a mis dans les bras de *Pâris*, tandis que la malheureuse *Hélène*, calomniée, déshono-

rée dans l'Europe & dans l'Asie , opprimée en Egypte , parvient à peine à faire connoître son innocence à Ménélas qui la retrouve en Egypte , où il est poussé par les flots & par la destinée , & d'où il la tire , non sans beaucoup de difficultés & de dangers ; la situation d'Hélène est véritablement intéressante , & son caractère est fort aimable , quoiqu'elle soit forcée d'employer beaucoup d'artifice pour échapper au tyran d'Egypte qui veut la contraindre à l'épouser.

Pour dédommager les lecteurs qui ont pris la peine de lire ce long extrait , nous désirerions citer encore plusieurs des morceaux d'Euripide où l'on admire ces beautés antiques qui ont fait , dans tous les tems , les délices des goûts les plus délicats & des plus beaux génies. Nous donnerons de préférence la scène entre Ulysse , Hécube & Polixene , parce qu'on y voit dans des morceaux plus étendus l'éloquence d'Euripide & le genre de beautés propres à la tragédie grecque.

H É C U B E.

Mais s'il est permis à un esclave d'interroger ses maîtres sans employer de paroles dures ni outrageantes , daignez , Seigneur , répondre à mes questions.

U L Y S S E.

Parlez , ne craignez pas que je refuse de vous entendre.

H É C U B E.

Vous souvient-il du jour où vous vîntes à

Troie comme espion, déguisé sous de mauvais vêtemens, le visage baigné de larmes?

U L Y S S E.

H m'en souvient; l'impression en est ineffaçable; je fais à quel danger je me vis exposé.

H É C U B E.

Est-il vrai qu'alors vous vous jettâtes à mes pieds dans la posture la plus humble?

U L Y S S E.

J'embrassois vos genoux de mes mains suppliantes.

H É C U B E.

Que je vous sauvai la vie en favorisant votre fuite?

U L Y S S E.

C'est à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

H É C U B E.

Que me disiez-vous en ce moment que je vous avois en ma puissance?

U L Y S S E.

Tout ce que la crainte de mourir pouvoit me suggérer.

H É C U B E.

Eh! quoi, pouvez-vous justifier votre conduite? Traité par moi comme vous venez de l'avouer, ce n'est pas du bien que vous me faites, mais tout le mal qui dépend de vous.... Mais encore quel subtil artifice a pu persuader

754 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux Grecs qu'ils devoient sacrifier ma fille ? Quelle nécessité les oblige de faire couler le sang humain sur un monument que devoit arroser le sang des hécatombes ? Y a-t-il quelque justice à verser celui de ma fille pour expier la mort d'Achille ? Jamais elle ne lui fit aucune offense. C'est Hélène que son ombre doit poursuivre ; c'est elle qui l'a fait périr & qui l'a conduit devant Troie. S'il lui faut une captive, si la beauté fixe son choix, la fille de Tindare surpasse la mienne en attraits. — Jusqu'ici j'ai fait parler la justice ; mais vous, sachez de quel prix vous devez payer mes services. Vous preniez mes mains, dites-vous ; vous étiez à mes pieds dans la posture d'un suppliant : eh bien ! c'est moi qui embrasse ici les vôtres ; c'est moi qui vous supplie, c'est moi qui implore de vous la grâce que vous me demandiez alors. Ah ! n'arrachez pas ma fille d'entre mes bras, n'immolez pas ma fille, c'est assez de tant d'autres morts. Par elle je suis heureuse, & j'oublie tous mes malheurs ; seule elle adoucit les regrets de tant de pertes cruelles ; c'est ma patrie, ma nourrice, mon guide, l'appui de ma vieillesse. Il ne faut pas que les souverains donnent des ordres injustes ; qu'ils ne pensent pas que leur prospérité soit inaltérable : moi-même j'étois autrefois... à présent je ne suis plus... tout mon bonheur... un jour l'a détruit. O vous qui recevez mes tendres supplications, respectez ma vieillesse, ayez pitié de mes maux ; retournez vers l'armée des Grecs, dites-leur que c'est un opprobre de faire périr des femmes arrachées aux pieds des autels, mais dérobées au carnage par leur généreuse pitié.... »

Jamais le malheur & la tendresse maternelle

n'ont parlé un langage plus touchant : voilà qui est fait pour émouvoir & pour attendrir toutes les âmes dans tous les pays & dans tous les siècles ; voilà ce qui feroit pleurer sur tous les théâtres du monde. Les mœurs ont beau changer , l'art a beau faire des progrès , ces beautés ne périront point , & seront éternellement universelles. Il est impossible que la réponse d'Ulysse soit d'une grande force ; tout ce qu'il peut faire , c'est d'opposer la superstition à la nature , & la volonté des vainqueurs aux droits de l'infortune. Mais un morceau qu'on peut citer encore après le discours d'Hécube , c'est celui de Polixène que sa mère sollicité de parler elle-même en sa faveur.

P O L I X È N E.

Vous retirez votre main , Ulysse ; vous vous détournez de peur que la mienne ne touche votre visage. Ne craignez rien , je n'attirerai point sur vous la colère du dieu des supplians ; je vous suivrai ; je cède à la force , je cède au desir de la mort ; il faudroit que je fusse bien timide & bien peu généreuse pour avoir d'autres sentimens. Comment pourrois-je aimer la vie ? Moi , la fille du roi de la Phrigie entière , qui ai passé mon enfance près du trône , nourrie des plus belles espérances , destinée à devenir l'épouse d'un monarque , & recherchée par les plus *hauts partis* ; moi , à qui obéissoient toutes les Troyennes , & qui étois distinguée entre toutes les jeunes filles de mon âge ; égale enfin aux déesses en tout , hors l'immortalité , & qui maintenant suis esclave..... Esclave ! ce nom seul me

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fait aimer la mort, ce nom auquel je ne suis pas faite. Je tomberoïs entre les mains d'un maître cruel ! il achèteroit, à prix d'argent, la sœur d'Hector & de tant de héros ! Réduite aux plus viles fonctions du ménage, & aux ouvrages les plus abjects, je passerois mes jours dans l'infortune ! Et cette main, recherchée des rois, il faudroit donc la livrer au vil compagnon de ma servitude ! Non, non, je renonce à cette lumière qui ne doit pas éclairer mon esclavage. Je cherche les ténèbres de la mort. Ulysse, conduisez-moi au lieu de mon supplice ; il n'est plus pour nous de ressource ni d'espérance. Et vous, ma mère, cessez de rien dire & de rien faire pour retarder mon départ ; conseillez-moi plutôt de mourir avant que de me voir exposée à des traitemens honteux, indignes de ma naissance. Lorsqu'on n'a point connu l'infortune, on la supporte avec peine, & l'on courbe difficilement sa tête sous le joug de l'adversité. Alors c'est un bien de mourir. La vie n'est qu'un fardeau insupportable quand il faut la passer dans l'opprobre.

On peut voir par ces morceaux que le style du traducteur est correct en général, & qu'il ne manque ni de douceur ni de sensibilité, qualités si nécessaires pour traduire les anciens.

Nous avons dit ce que nous pensons & des pièces d'Euripide & de cette nouvelle traduction ; nous n'aurions que des bagatelles à relever, & que des chicanes à faire à M. Prevost ; nous lui demanderions, par exemple, pourquoi, page 3 & page 7 du troisième volume, il dit constamment *Cerès Eleusinienne* ; il

a peut-être raison , mais il nous semble que le mot reçu est *Cérès Eleusine*.

Le traducteur dit encore assez constamment *tendre des embûches* , il nous semble qu'on dit plus communément *tendre des pièges & dresser des embûches*.

Nous lui proposerions aussi quelques doutes sur cette phrase :

» Le même sentiment m'anime , & me fait
» *exposer* , au risque d'être découverte , pour
» venir vous instruire , &c. »

C'est à-peu-près la même chose dans cette phrase : » c'est une femme qui *t'a fait renverser* » la capitale de la Phrygie. »

Il faudroit éviter ce tour , parce que ces mots , qui *t'a fait renverser* , forment un sens dont l'esprit se contente d'abord , mais que les mots suivans le forcent après coup d'abandonner.

C'est la même chose dans la phrase suivante.

Voilà donc le digne objet qui *t'a fait rassembler & conduire à Troye* toutes les forces de la Grece.

On croit d'abord ou on peut croire que *toi* est le régime. Au reste , nous ne tenons point à cette petite objection.

Peut-être auroit-on souhaité que le traducteur conservât la forme du dialogue grec , & ne substituât pas le *vous* françois au *tu* , qui est si bien assorti aux mœurs de l'antiquité. Il nous pardonnera aussi de lui observer qu'il mêle trop souvent à sa prose des vers alexandrins , qui , quelque adaptés qu'ils puissent être aux sentimens qui s'y trouvent renfermés , affectent de

DES L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sagréablement l'oreille, par-tout où ils sont hors de place.

Ces trois premiers volumes font attendre impatiemment la suite, même pour les pieces déjà traduites par le P. Brumoy.

(*Journal des savans ; Journal de Paris ; Mercure de France.*)

ESSAIS historiques & topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg, par M. l'abbé GRANDIDIER, chanoine & prébendier du grand chœur de la même église, grand-vicaire du diocèse de Boulogne, membre de plusieurs académies de France, d'Allemagne & d'Italie. In-12. de 436 pages. A Strasbourg, chez Levrault ; à Nancy, chez Mathieu ; dans les autres villes de France & d'Allemagne, chez les principaux libraires, 1782.

UN monument si distingué par sa magnificence, par les divers chefs-d'œuvre qu'il présente, méritoit bien qu'on en traçât l'histoire, & il n'étoit guere possible de mieux remplir cette tâche que ne l'a fait M. l'abbé Grandidier. Il a divisé son ouvrage en deux livres : dans les 6 chapitres du premier il expose l'origine & l'état de l'église cathédrale de Strasbourg depuis l'année 600 jusqu'en 1781.

Son premier évêque a été St. Amand. Com.

mencée en 504, par ordre de Clovis, elle fut achevée en 510. On l'appelloit alors le grand monastere ou l'église de Notre-Dame; elle étoit en bois, suivant la maniere de bâtir de ce tems-là. On enfonçoit en terre des troncs d'arbres sciés par le milieu, de sorte que le côté brut se trouvoit en-dehors. Ces troncs, d'une égale hauteur, se plaçoient aussi à une égale distance les uns des autres; on en formoit un tout en remplissant les intervalles de terre ou de mortier; au-dessus étoit un toit couvert de chaume. Cette cathédrale, après divers accroissemens, essuya des incendies qui obligerent de la reconstruire totalement. L'évêque Wefinhaire fit appeller en 1007 les plus célèbres architectes pour en dresser le plan. On employa 8 ans à ramasser les matériaux nécessaires. En 1015, on commença d'arracher les vieux fondemens, & d'en jetter de plus solides. Ceux-ci eurent plus de 30 pieds de profondeur; ils furent posés sur des pilotis affermis, liés & couverts d'un ciment fait avec de la chaux vive, des briques, ainsi que des charbons pilés, & l'on y mit les premières pierres de taille. En voyant ce magnifique temple, on est étonné de la hardiesse de l'entreprise, & des énormes dépenses qu'elle a dû occasionner; mais il faut remarquer que la charité des fideles, vivement sollicitée par les indulgences & par la diminution des peines canoniques, procuroit des fonds très-considérables. On assure que plus de 100 mille personnes travaillerent durant 13 années à la reconstruction dont il s'agit.

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

En 1012, le roi Henri vint à Strasbourg; en visitant la cathédrale, il fut si édifié de la piété des chanoines, sur-tout de la modestie, du recueillement avec lesquels ils célébroient l'office, que, plein de mépris pour les grandeurs humaines, il forma aussi-tôt le projet d'abdiquer, & se fit chanoine de l'église de Strasbourg. Les grands bienfaits dont il la combla, ont porté ses biographes à dire qu'il en devint le restaurateur.

Après bien des dégats de la part des protestans, le culte catholique fut rétabli en 1681 dans cette cathédrale, où il s'est maintenu jusqu'à présent.

L'éloquence & le zèle d'un prédicateur contribuèrent beaucoup à faire cesser dans la même église divers abus qui s'y étoient depuis long-tems introduits, comme dans plusieurs autres: tels sont ceux que nous allons rapporter.

» La veille des Innocens, dit M. l'abbé
 » Grandidier, les enfans de chœur s'assembloient
 » & choisissoient parmi eux un évêque. Lors-
 » qu'on chantoit aux vêpres de St. Jean le ver-
 » set du *Magnificat* qui commence au *Deposuit po-*
 » tentes, l'évêque des enfans de chœur, nom-
 » mé *episcopus puerorum*, en ornemens pontifi-
 » caux, montoit au trône épiscopal, y disoit
 » les oraisons & donnoit la bénédiction. Les
 » autres se plaçoient également dans les hauts
 » stalles du chœur, & y chantoient les antien-
 » nes & les répons. La même chose se répétoit
 » le jour de la fête. Les enfans de chœur,
 » maîqués, conduisoient leur évêque en pompe

» dans toute la ville , entroient en dansant &
» en chantant dans les églises & les monaste-
» res , où ils se comportoient avec autant d'in-
» solence que de scandale. «

» Les fideles , durant les premiers siècles ,
» avoient coutume de veiller dans les temples
» près des tombeaux des martyrs ; mais on vit
» cette sainte pratique dégénérer en un affreux
» libertinage. Le peuple de Strasbourg & d'une
» partie du diocèse s'assembloit à la cathédrale
» le jour de la dédicace de cette église , 29
» août , fête de St. Adelphe. Les hommes &
» les femmes y passoient la nuit , non à chan-
» ter les louanges du seigneur , mais à boire
» & à manger. Dans ces repas on se livroit
» aux excès les plus criminels , on ne con-
» noissoit plus le respect dû au lieu saint ; on
» y chantoit des chansons profanes ; on y dan-
» soit & l'on y sautoit avec toutes les postures
» indécentes qu'emploient les bateleurs afin d'a-
» muser la populace. Le grand autel servoit de
» buffet ; à peine y restoit-il de la place pour
» célébrer le sacrifice , qui ne s'interrompoit
» pas au milieu de ces abominations. On met-
» toit dans la chapelle de Ste. Catherine un
» grand tonneau ; l'on y distribuoit du vin à
» tous les étrangers , l'on y forçoit même à
» boire , jusqu'à réveiller par des instrumens
» pointus ceux que la lassitude ou l'ivresse avoit
» endormis. Les ténèbres cachotent souvent de
» plus honteux désordres. «

M. l'abbé Grandidier termine ce premier livre ;
1°. par la relation de la fête séculaire que la

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ville de Strasbourg a donnée en 1781; 2°. par des vœux pour la réunion des deux différentes communions qui divisent encore aujourd'hui les habitans de la même ville.

Les 17 chapitres du dernier livre concernent la tour, l'horloge (chef d'œuvre de mécanique & d'astronomie), la fabrique, en un mot toutes les parties les plus essentielles, les plus remarquables, soit extérieures, soit intérieures, de la cathédrale, & les moyens de la garantir de la foudre.

Parmi les figures singulières que présentait autrefois l'escalier qui conduit à la chaire, on distinguait celle d'un moine couché aux pieds d'une béguine dont il soulevoit les jupes : elle avait été sculptée en 1486, à l'instigation d'un célèbre prédicateur qui, dans la même chaire, censuroit avec force les désordres des moines de son tems, & se servoit de ce monument public pour justifier, pour seconder l'ardeur de son zèle. Il ne fut supprimé qu'en 1764 par ordre de M. l'abbé de Lorraine, grand-doyen de l'église cathédrale de Strasbourg.

On trouve à la fin du volume que nous avons sous les yeux une courte notice sur l'origine des francs-maçons.

En général, ces *Essais* instructifs & curieux ne peuvent qu'augmenter l'opinion avantageuse que M. Grandidier avait déjà donnée de ses talens pour l'histoire.

(*Journal encyclopédique.*)

LES NUMÉROS, seconde édition, augmentée
d'une troisieme partie. A Amsterdam, & se
trouve à Paris, rue & hôtel Serpente, 1783.
Trois parties petit-in-12. de 214, 161 & 178
pag. Prix 3 liv. brochés. (La troisieme par-
tie se vend séparément).

LA troisieme partie, ajoutée dans cette nou-
velle édition, n'est pas moins intéressante que
les deux premieres dont nous avons rendu
compte l'année derniere. (*) C'est la même sa-
gesse dans les principes, le même zele pour la
réforme des mœurs, & pour le bonheur public.

Dans le 27^e. numéro, qui est le premier de
cette troisieme partie, l'auteur observe, avec
beaucoup de raison, que nous allons chercher
de nouvelles possessions dans les deux mondes,
que nous sacrifions des milliers d'hommes sou-
vent inutilement, tandis que nous avons en
France environ quarante millions d'arpens de
marais & de micles à dessécher, de landes à
défricher, de greves & d'autres terrains vagues
à mettre en valeur, dont la culture feroit jouir
les habitans des lieux circonvoisins d'un air plus
pur & plus salubre, donneroit aux hommes des
fruits & des grains, aux bestiaux & aux trou-
peaux des pâturages, de l'occupation aux cul-

(*) Journal de septembre, pag. 163.

tivateurs, & en augmentant la masse des productions du royaume, augmenteroit les richesses & la population de l'état. Le roi, dit-il, a incontestablement la propriété domaniale des terrains vains & vagues de son royaume, & le droit de les concéder, de les inféoder, de les engager à ses sujets pour les mettre en valeur ; ce droit est consacré par une foule d'édits rendus sous tous les regnes, enregistrés dans toutes les cours souveraines, & il importe au monarque de le conserver. Il lui donne des moyens d'exercer sa bienfaisance & de récompenser des sujets qui ont bien mérité de l'état ; il augmente les revenus de ses domaines, & convertit des déserts secs & arides, des terrains fangeux & mal-sains en campagnes salubres, riantes & fertiles. Mais souvent l'envie, la cupidité & l'injustice, empêchent le souverain d'exercer un droit si légitimement & si solidement établi. Dès qu'un particulier a obtenu de la justice ou de la bonté du roi une concession de quelque importance, on voit sur le champ les seigneurs riverains, les abbés réguliers & commendataires, les communautés, les anciens engagistes, les usagers, s'élever pour faire révoquer ce don, pour en suspendre ou en empêcher la jouissance ; on les voit s'efforcer de conserver, par la chicane, des possessions acquises par l'usurpation... Ils commencent d'abord par mettre des oppositions & contester au roi la propriété des terrains concédés. Quand le concessionnaire a prouvé à grands frais, par les arpentages, les procès-verbaux

des commissaires & des intendans , les rôles de nouveaux acquêts, les arrêts précédemment rendus , dans lesquels ces terrains sont quelquefois mentionnés , qu'ils appartiennent indispensablement au domaine , les opposans entreprennent de prouver au souverain qu'il fait une mauvaise affaire en les concédant ; mais le concessionnaire leur démontre qu'il double & triple le revenu du domaine en offrant au roi une redevance ou un cens , soit en argent , soit en grains , deux ou trois fois plus forts que les droits d'usage qui lui sont payés par les communautés usageres sur les mêmes objets. Alors les opposans abandonnent la cause du roi pour embrasser celle des cultivateurs ; ils affectent leur défense , & s'arrogent le droit de parler pour eux ; ils exposent qu'on veut priver les habitans d'une possession immémoriale , & leur ôter les moyens de faire vivre leurs troupeaux & leurs bestiaux. En vain le concessionnaire propose le cantonnement , se soumet à abandonner à la communauté le tiers du terrain concédé ; en vain des payfans exténués & languissans forment des vœux pour le dessèchement des marais dont ils sont environnés ; qui corrompent l'air qu'ils respirent , leur donnent la fièvre qui les mine , & les conduit au tombeau ; en vain protestent-ils qu'ils préféreraient le tiers d'un champ cultivé , sain & fertile , à la totalité d'un marais fangeux , couvert d'eaux croupissantes , où ils ne trouvent que la maladie & la mort , ou d'un terrain sec & aride qui n'offre à leurs troupeaux affamés

que de maigres & de funestes pâturages; en vain l'organe des curés, des subdélégués, des intendans même, porte les cris de ces malheureux aux tribunaux devant lesquels pendent les procès de cette nature; les infatigables adversaires élèvent de nouvelles difficultés, font naître de nouveaux obstacles, multiplient autant qu'ils peuvent les appels, accablent de frais leur partie, en la traînant de tribunaux en tribunaux, & parviennent, à force de longueurs & de retards, à obliger le concessionnaire, épuisé par des avances énormes auxquelles il ne peut plus fournir, d'abandonner la jouissance du bienfait du monarque, & de renoncer à une grace qui souvent est le prix légitime & la juste récompense de ses services.

Ne croyez pas que cet affreux tableau ait quelque chose d'outré; une foule de faits, dont le nombre s'accroît tous les jours, en démontre l'exakte vérité. Croiroit-on, par exemple, que M. le comte de la Tour d'Auvergne n'a pu terminer qu'en 1780 le procès relatif à la concession faite à M. le maréchal de Turenne de 40000 arpens de marais en Dauphiné, connus sous le nom des marais de Bourgoin? M. le Marquis de Courci, lieutenant général des armées du roi, homme de qualité, vieillard respectable, officier général distingué, fournit un exemple semblable. » Il avoit obtenu du roi la » concession de 1800 arpens de terre en Nor- » mandie, concession confirmée par trois ar- » rêts consécutifs du conseil, qui lui inféo- » doient les terrains, l'envoyoient en jouis-

» sance , & autorisoient à entamer les travaux.
» Ses adversaires sont parvenus à le faire dé-
» bouter , par un arrêt du parlement de Rouen ;
» il a appelé au conseil qui a cassé cet arrêt ;
» les opposans ont trouvé le moyen de faire
» renvoyer la cause à la grande-direction , qui
» a cassé l'arrêt du conseil rendu en cassation de
» celui du parlement de Normandie , & a con-
» damné aux dépens M. le marquis de Courci.
» Celui-ci perd environ 40000 livres que lui
» coûtent les travaux commencés , & cette
» perte , jointe à celle des dépens & frais de
» la procédure , renverse entièrement sa for-
» tune. Il ne lui reste plus de ressource , que
» d'appeller au conseil des dépêches , s'exposer
» à de nouvelles longueurs , & courir le ha-
» sard d'un quatrième jugement , ou d'implorer
» la justice du roi pour être remboursé des
» avances qu'il a faites pour mettre en valeur
» les terrains que sa bonté lui a concédés. «

On ne peut lire de semblables détails sans indignation ! Hommes vils & insensibles , qui ne voyez que vous dans l'univers , vous osez vous opposer à ce qui peut faire le bonheur de vos concitoyens , & le vôtre même ! Encore si vos procédés étoient appuyés sur un égoïsme bien entendu , si vous jouissiez des avantages que vous disputez à d'autres , la cupidité naturelle à l'homme corrompu , pourroit vous servir d'excuse. Mais non , ces terrains que vous empêchez de défricher , & de rendre propres à la culture , vous ne les exploitez pas vous-mêmes , vous n'en retirez aucun avantage ; bien plus , ils

sont funestes à vos intérêts, soit en rendant mal-sain le pays que vous habitez, soit en offrant à vos bestiaux une pâture empoisonnée, qui tôt ou tard les fait périr, soit en diminuant le commerce & la circulation, soit enfin en ôtant toute espece d'émulation à vos cultivateurs. Qu'il est difficile de faire du bien aux hommes ! On nous répète sans cesse qu'il faut en faire, on nous indique l'espece de bien que nous devons desirer, mais on ne nous apprend point assez la maniere d'exécuter. C'est-là le difficile ; c'est ce qui doit particulièrement fixer l'attention des philosophes.

Nous aurons occasion de revenir sur le sujet important de ce numéro, en rendant compte d'un livre de M. le vicomte de la M***, intitulé *le Produit des Communes*. En attendant, finissons nos réflexions chagrines par une réflexion moins sombre de l'anonyme. » Après » ces légères réflexions, dit-il, partons pour » le Nouveau-Monde, allons crever à la Martinique, à Saint-Domingue, à la Louisiane ; » au Mississipi, à Cayenne, à Madagascar, & » continuons de faire comme les maris qui » négligent & abandonnent des femmes charmantes & vertueuses, pour courir après » les laiderons qui se livrent au premier » venu. «

Le 28e. numéro est un dialogue entre un chevalier de Malthe, un médecin, un capitaine d'infanterie, un maître à danser, un abbé & un philosophe, où ce dernier prouve que les citoyens se plaindroient moins de l'administration ;

tion, s'ils ne demandoient que des choses analogues à leurs services & à leur état.

» Je passois, il y a peu de jours, sur le
 » Pont-neuf, dit l'auteur, & je marchois der-
 » rière un jeune monsieur assez bien mis, qui
 » donnoit la main à une dame. Quand nous
 » fûmes devant la statue d'Henri IV, la dame
 » dit à son cavalier d'ôter son chapeau & de
 » saluer ce grand roi. *Bon*, dit le jeune homme,
 » *ne voulez-vous pas que je fasse la révérence au*
 » *cheval de bronze ?* Ce propos fut articulé as-
 » sez haut pour être entendu par une des
 » fruitières qui bordent le parapet. *Comment*,
 » *mâtin*, s'écria cette femme en fureur, *tu*
 » *croirois te déshonorer d'ôter ton chapeau à notre*
 » *bon Henri IV ?* Ce cri occasionna l'attroupe-
 » ment de toutes ses compagnes ; elles firent
 » haro sur ce malheureux ; il ne put pas se dé-
 » barrasser ; il fut battu, & auroit peut-être été
 » assommé, si la garde n'étoit arrivée à tems
 » pour le tirer d'affaire. La dame se réfugia
 » dans une des boutiques du pont, où elle s'é-
 » vanouit ; & moi, après avoir été témoin de
 » toute cette singulière scène, je continuai mon
 » chemin, en réfléchissant combien les bons
 » rois laissent une mémoire plus chère aux
 » hommes, que les grands rois. « Cette ré-
 flexion fait le sujet du 29^e. numéro, où Louis
 XIV est comparé à Henri IV.

Dans le 30^e., il est clairement démontré
 que nous ne connoissons pas bien l'usage de la
 clémence & de la sévérité ; que la splendeur
 des états dépend autant des récompenses distri-

buées avec justice & exactitude , que des punitions. L'auteur rapporte au commencement une anecdote qui renferme une réponse d'un grand sens. » Je faisois un jour compliment , dit-il , » à *Arslan-Guéraï* , khan des Tartares , sur la » composition de sa cour , où l'on trouvoit » réellement un grand nombre de gens de mérite. *Ne soyez pas surpris* , me répondit ce » Prince , *si je suis bien servi & entouré de sujets de quelque distinction ; je récompense les » bons , je chasse les médiocres , je tue les mauvais. Voilà mon secret.* Réponse simple & sublime , qui peut fournir aux monarques , dont le devoir est de récompenser & de punir , » matière aux plus profondes réflexions. «

Le 3^{ie}. est assez gai , & concerne la propreté & l'illumination de Paris. Quant à la première , un Gascon disoit que la boue de Paris a deux grands inconvéniens , le premier , de faire sur les bas blancs des taches noires ; le second de faire des taches blanches sur les bas noirs : l'anonyme part delà pour faire quelques observations utiles. Quant à la seconde , voici ce qu'il en dit. » Deux ivrognes fortoient une nuit » du cabaret. L'un des deux , auquel les fumées » du vin avoient un peu plus obscurci la » *siere* , dit à l'autre : *Parbleu , mon ami , on nous » fait payer pour les boues & lanternes. Quant » aux boues , à la vérité , l'on ne peut pas se » plaindre , il y en a : mais pour les lanternes , il » faut bien qu'il y en ait trop peu , ou qu'elles » soient mal disposées , car je ne vois goutte.* L'ivrogne avoit raison. Les lanternes sont trop

» clair-semées à Paris , & ne sont pas placées
» avantageusement. J'ai vu depuis mon enfance
» changer trois ou quatre fois la forme du lu-
» minaire de cette capitale , sans qu'on ait ja-
» mais pu le porter au point de perfection dont
» il est susceptible. Les réverbères actuels éblouif-
» sent & n'éclairent point. Cela est si vrai que
» les gens à carrosses sont obligés de faire por-
» ter la nuit à leurs cochers des chapeaux ra-
» battus , pour éviter les accidens. La ville de
» Londres est éclairée comme une salle de bal ,
» pourquoi ne pas la prendre pour modele ?
» Nous nous efforçons depuis long-tems d'imi-
» ter les Anglois , & je vois que nous laissons
» assez de côté ce qu'ils ont de bon & d'utile.
» Il semble que notre anglomanie se borne à la
» copie de leurs ridicules. «

Le 32e. numéro roule sur le jargon barbare de nos livres de jurisprudence ; le 33e. sur l'usage d'annoncer dans les maisons , qui s'est glissé jusques chez le plus petit bourgeois , & qui ne lui semble raisonnable que chez les hommes publics & chez les femmes publiques ; le 34e. sur ce qu'une dame importante qui épouse un homme d'un état inférieur au sien , parce qu'elle l'aime & qu'elle veut faire sa fortune , est désavouée par toutes les femmes de son rang , tandis qu'aucune n'auroit cessé de la voir , si elle eût vécu avec lui sans l'épouser. Le 35e. est plaisant ; l'auteur y observe les différentes manieres de voir & de raisonner d'après la différence des nations & des emplois. Le 36e. parle de la gaieté & de la légèreté françoise qui donne

souvent un nom agréable à des épidémies horribles , & craint moins la chose en faveur du mot. Les réflexions de notre spectateur sur un pareil sujet nous ont paru aller trop loin. Le 37e. regarde les gens à projets ; le 38e. est un dialogue entre un Parisien & un Languedocien qui peint bien la corruption des mœurs de cette capitale ; le 39e. est consacré à la franc-maçonnerie , que l'auteur ne paroît pas bien connoître. Cela n'empêche pas qu'il ne fasse d'excellentes réflexions sur l'état actuel de cette association respectable , en France. Le 40e. a un objet d'utilité bien marqué ; il y est question de la négligence qu'on semble avoir pour les mines du royaume , dont l'auteur prétend qu'on pourroit tirer un beaucoup plus grand parti. Nous citerons un tableau du 41e. que l'on trouvera sans doute d'une grande vérité.

» Entrez dans une paroisse , dit l'auteur ;
 » un prédicateur prêche le respect des églises ,
 » & pendant qu'il tonne contre les irrévéren-
 » ces qui s'y commettent, vous trouverez au
 » bout d'une nef un eau-bénitier, un bedeau
 » & quelques mendiâns familiers du lieu, dont
 » la majesté ne leur impose plus, qui y cau-
 » sent tranquillement de leurs affaires ; un peu
 » plus loin sont un amant & une maîtresse qui
 » se sont donné rendez-vous sous l'orgue, &
 » s'entretiennent mutuellement de leur passion ;
 » dans une chapelle, le curé fait un baptême,
 » des enfans & des pauvres se disputent l'ar-
 » gent dont on fait la distribution ; dans une
 » autre, un sculpteur & des maçons sont oc-

» cupé à placer un mausolée & une épitaphe ,
 » & élèvent dans le temple de vérité un mo-
 » numént d'orgueil & de mensonge. Vous en-
 » tendez du bruit dans la grande nef, c'est la
 » loueuse de chaises qui se querelle avec un
 » de ses commis qui lui a fait de mauvais
 » comptes; une belle dame à laquelle un beau
 » monsieur donne la main, quête pour les
 » pauvres, présente avec grace une belle bour-
 » se, & est redevable à l'éclat de ses charmes
 » & de sa parure, bien plus qu'aux mouve-
 » mens de la charité chrétienne, de la chétive
 » aumône qu'on y met. Par une porte entre
 » un enterrement; on porte à la sépulture un
 » particulier qui a acheté fort cher le droit de
 » pourrir dans l'église & d'infecter les fideles:
 » par une autre fort un mariage suivi de plu-
 » sieurs curieux qui lâchent des propos lascifs
 » & indécens sur la mariée. Une foule d'al-
 » lans, de venans, entrent par une porte &
 » sortent par l'autre, sans aucun autre motif
 » que d'abrèger leur route en traversant l'église
 » dans laquelle ils ont établi un grand chemin.
 » En passant devant la sacristie, vous entendez
 » compter l'argent des rétributions; dans la
 » cour de l'église est établie une foire où l'on
 » vend des mouffelines, des gazes, des bon-
 » nets, des fichus, des collets montés, des sa-
 » bots, des pouponnes, des clincailleries, du
 » pain d'épice & des joujous pour les enfans;
 » & sur l'escalier du parvis, vous trouvez un
 » libraire d'almanachs, d'étrennes mignones, de
 » liyres d'heures, & un marchand de brochu-

» res , qui vous propose l'*Ecumoire* ou les *Bi-*
 » *joux indiscrets*. « L'auteur a bien raison de
 terminer ce numéro par des réflexions sur nos
 inconvéniens continuelles, dont nous devrions
 rougir & nous corriger.

La futilité des monumens que nous éle-
 vons, en consacrant par une mode nouvelle les
 belles actions ou les événemens heureux, four-
 nit la matière du 42e. numéro. Le suivant
 est sur la fabrique habituelle des livres, dont
 tout l'art consiste à refaire continuellement
 ce qu'on a fait en changeant seulement les
 formes.

» Si la presse a multiplié les livres utiles , il
 » faut convenir aussi que la fabrique des livres ,
 » absolument inconnue aux anciens , a infini-
 » ment multiplié les livres inutiles & super-
 » flus ; l'abondance des livres a embrouillé les
 » études , & les a rendues peut-être aussi fa-
 » tigantes qu'elles l'étoient autrefois par la rai-
 » son contraire. Notre siècle peut s'attribuer
 » tout l'honneur de cette nouvelle méthode.
 » Il est curieux d'examiner combien de fois le
 » public achète la même chose pour ne rien
 » avoir. D'abord un amateur se procure les ga-
 » zettes , qui ne tardent pas à reparaitre dans
 » le *Mercur* ; peu après elles forment des corps
 » d'histoires qui subissent à leur tour d'autres
 » métamorphoses ; ils deviennent des diction-
 » naires , des histoires de sièges , de batailles , de
 » traités , de négociations , des portraits , des vies
 » de grands hommes. Ils se transforment même en
 » recueil d'anecdotes. Quand on a imprimé

» tout cela jusqu'à la satiété, on met ces his-
 » toires en estampes, au bas desquelles sont
 » des notices au burin. On croiroit que tout
 » est fini; point du tout; elles reparoissent en-
 » core sous la forme de voyages, d'éloges;
 » tantôt c'est le *Plutarque François*, tantôt ce
 » sont des lettres, tantôt des mémoires, & dans
 » le vrai les mêmes faits présentés dans un ca-
 » dre différent. — Même marche en littérature,
 » mêmes opérations typographiques. Les poé-
 » sies légères embellissent les feuilles périodi-
 » ques; elles forment ensuite des almanachs
 » des muses, des étrennes lyriques, des recueils
 » qui deviennent des annales poétiques, des
 » bibliothèques. Après un certain tems, cha-
 » que poète reprend son bien, ramasse dans
 » une édition ses œuvres morcelées & diffé-
 » minées dans ces divers dépôts, & se donne
 » tout entier au public. Parcourez tous les gen-
 » res, vous trouverez les mêmes générations.
 » Les factums deviennent des causes célèbres; les
 » causes célèbres des histoires de tribunaux; les
 » fabliaux se changent en contes, les contes en
 » comédies, les comédies en opéras, les opéras
 » en parodies: dans la métaphysique & la mo-
 » rale, c'est bien autre chose; une vingtaine d'i-
 » dées sont délayées dans cinquante mille vo-
 » lumes. «

Cet ouvrage, par son titre, présente une
 idée de loterie; mais il y a moins à risquer à
 celle-ci qu'à beaucoup d'autres, & l'on est tou-
 jours sûr d'y rencontrer quelques bons numé-
 ros. Il y auroit bien aussi quelques nombres

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
à supprimer ; mais par-tout les bons numéros
sont rares.

(*Mercur de France ; Affiches , annonces &
avis divers ; Journal de littérature , des
sciences & des beaux-arts.*)

A general history of music, &c. *Histoire générale de la musique , depuis les premiers âges jusqu'à présent ; par CHARLES BURNEY. Vol. II, in-4to. A Londres , 1782 , chez Robson & Robinson.*

Nous avons attendu avec impatience la continuation de cet ouvrage curieux & intéressant de M. Burney , dont nous avons fait connoître le premier volume.

Ceux qui aiment l'histoire de l'art agréable , qui fait le sujet de cette histoire , & qui desirerent des mémoires véridiques sur cette partie , ne peuvent manquer d'accueillir ce second volume de l'*Histoire générale de la musique*. La publication du premier volume a fait juger du mérite de l'auteur. Un ouvrage de ce genre doit en quelques endroits être de toute nécessité purement technique , & seulement intelligible pour ceux qui sont musiciens de profession & savans *Dilettanti* (amateurs) ; mais en général , dans ce volume , comme dans le premier , l'auteur traite son sujet de manière , que non-seulement le musicien , mais même l'homme de lettres y

peut trouver à s'amuser & à s'instruire ; car le style de M. Burney est si clair & si élégant, que toutes les matieres sont à la portée des lecteurs, quand même ils ne seroient point familiarisés avec le sujet.

Dans le premier volume, outre une préface bien écrite, & une savante *Dissertation sur la musique des anciens*, nous avons l'histoire de la musique des Egyptiens, des Hébreux, des Grecs & des Romains, durant les tems du paganisme.

Dans le second volume, qui est celui que nous annonçons, le premier chapitre traite de *l'Introduction de la musique dans l'église, & des progrès qu'elle y fit, jusqu'au tems de Guido*. C'est seulement dans les rituels de l'église qu'on peut trouver des traces du progrès de cet art. L'auteur a fait beaucoup de recherches sur ce sujet, & n'a négligé aucune autorité respectable, qui pût donner du poids à son ouvrage. » On chercherait en vain, dit-il, un rituel régulier chez les chrétiens, avant le tems de Constantin ; je ne puis trouver de meilleure autorité pour l'établissement de la musique dans l'église, durant le regne de cet empereur, que celle d'Eusebe, qui étoit son contemporain, & un des principaux agens dans les affaires ecclésiastiques du tems. Quoique la véracité de cet historien puisse avoir été suspectée en plusieurs occasions, cependant ce seroit outrer le scepticisme que de ne pas ajouter foi aux peres & aux crédules moines, dans les relations qu'ils font d'objets

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» indifférens à leur cause, & sur-tout quand
» leur honneur & leur intérêt ne les oblige
» point de s'écarter de la vérité. Ce fut l'an
» 314 de la venue de notre sauveur, que le
» christianisme, après la défaite de Maxence,
» devint la religion établie de l'Empire Romain.
» Les chrétiens de la primitive église, avant
» cette ère importante, étant exposés à la per-
» sécution, à la proscription & au martyre,
» avoient dû souvent être réduits à prier en
» silence dans des antres & des endroits sou-
» terrains. «

Ce fut durant le regne de l'empereur Théodo-
dore, que le chant ambrosien fut établi à Mi-
lan. » Saint Augustin parle du vif plaisir qu'il
» ressentit, lorsqu'il y entendit chanter les
» psaumes & les hymnes, la première fois
» qu'il entra dans l'église, après sa conversion.
» Ce fut vers l'an 386, dit ce saint, que
» l'on fit chanter pour la première fois les
» hymnes & les psaumes; selon la manière
» des peuples de l'Orient, afin de ne point
» languir dans la tristesse de l'ennui; &
» depuis cette époque jusqu'à présent, le
» chant s'est conservé à Milan, & a été imité
» par la plupart des autres assemblées du
» monde. «

La musique, au rapport de quelques-uns des
peres, attira souvent par pure curiosité dans
l'église des payens, qui se firent ensuite bap-
tiser. » En général, dit M. Burney, on ne doit
» point attendre de semblables effets de la mu-
» sique de nos paroisses, qui est plus faite

» pour faire fuir de l'église les oreilles délicates, que d'y attirer des payens. «

L'auteur expose d'une manière très-claire & très-précise l'histoire du chant ambrosien & grégorien, ou plein-chant de l'église romaine.

» Comme le christianisme, dit M. Burney, » avoit d'abord été établi en Orient, où étoit » la résidence des premiers empereurs, qui » avoient embrassé la foi, & comme tout se » faisoit par le conseil & sous la conduite des » peres Grecs, il est naturel de supposer que » tous les rits & cérémonies y prirent origine, » & furent ensuite adoptés par les chrétiens » d'Occident. Outre que Saint Augustin (*Confess. liv. ix. c. 7.*) nous dit que Saint Ambroise en apporta la manière de chanter les » hymnes & les psaumes, qu'il introduisit à » Milan, & qu'on appella par la suite *Chant Ambrosien*; Eusebe nous apprend que la manière » & la méthode régulière de chanter l'office, » fut d'abord instituée dans l'église d'Antioche, » capitale de Syrie, du tems de Constantin, » & que Saint Ambroise, qui y avoit longtemps demeuré, tenoit delà ses mélodies. » Cette méthode de chanter des hymnes dura » dans l'église, avec peu de changemens, jusqu'au tems de Grégoire-le-Grand, qui reforma le chant vers l'an 600.

Après avoir montré l'introduction des instrumens de musique dans l'église, du tems de Constantin, l'auteur parle des marques ou signes des sons, usités dans ces premiers siècles. Les Romains, jusqu'au tems de Boece, n'eurent

d'autres caractères de musique que ceux des Grecs. Les quinze premières lettres de l'alphabet semblent avoir été usitées depuis Boece jusqu'à Grégoire-le-Grand, qui les réduisit à sept, lesquelles étant répétées en trois différentes formes, servoient à marquer trois octaves, la plus grave étoit exprimée par des lettres capitales, la moyenne par de petites, & la plus haute par de doubles.

M. Burney parle ensuite de l'introduction du chant romain ou grégorien en Angleterre & en France : en Angleterre, par l'arrivée du moine Augustin, & par le moyen de l'évêque Benoît, précepteur du vénérable Bede. En parlant d'un traité de musique attribué à Bede, notre auteur, comme critique, a fait une découverte remarquable. Le titre du traité est *DE MUSICA THEORICA, ET PRACTICA SEU MENSURATA*. (C'est-à-dire, *De la musique théorique & pratique ou mesurée.*) Des deux parties qui composent ce traité, la première a été écrite par Bede ; cependant, dit M. Burney, il est clair que la seconde est l'ouvrage d'une main plus moderne. Il y fait mention d'instrumens de musique, dont ne parlent point les écrivains contemporains de Bede, comme l'orgue, la viole, &c. &c. En outre le terme *Mensurata*, dans le titre du traité, semble suffisant pour prouver que c'est l'ouvrage d'un écrivain plus moderne que Bede.

M. Burney donne l'état de la musique en Angleterre, sous le règne d'Alfred ; il parle du *Trivium* & *Quadrivium*, de Saint Dunstan &

de ses talens en musique ; de la construction d'orgues dans les églises & les couvens.

» Les orgues, dit notre auteur, suivant Ma-
» billon & Muratori, étoient communes en
» Italie & en Allemagne, dans le dixieme sie-
» cle, aussi-bien qu'en Angleterre. Ce fut vers
» ce tems que l'usage en fut introduit dans
» les couvens de l'Europe. La musique, long-
» tems avant cette époque, admise dans les
» églises & les maisons religieuses, par la sanc-
» tion des peres, des papes, des prélats &
» autres chefs de l'église, qui l'avoient fait en-
» trer dans la liturgie, devoit naturellement
» prendre beaucoup sur le loisir & le tems
» de méditation des personnes consacrées à la
» vie monastique ; adoucir la rigueur de la dis-
» cipline religieuse ; échauffer & chasser la
» langueur & l'apathie qui accompagne chaque
» jour le devoir monotone de la dévotion,
» auquel l'esprit ne pouvoit pas toujours s'ap-
» pliquer avec une égale ferveur. La musique
» étant donc le seul, ou au moins le plus
» agréable & le plus raisonnable amusement
» que l'état religieux admît, ses effets devoient
» vraisemblablement opérer plus puissamment
» sur ceux qui en ressentoient du plaisir, dans
» les couvens & les maisons religieuses, où
» peu d'autres amusemens entrent en concur-
» rence avec celui dont nous parlons, que sur
» les personnes du monde, où l'abondance &
» la multiplicité des plaisirs, & la facilité de
» se les procurer, menent à la satiété & à
» l'indifférence. »

» Il ne paroît pas que dans les siècles grossiers de l'ignorance & de la superstition, les Anglo-Saxons, qui possédoient alors la principale partie de l'isle de la Grande-Bretagne, fussent plus barbares que les habitans du reste de l'Europe, à l'exception de l'Italie. En effet, on ne voit alors en aucun endroit les beaux-arts produire des expressions de goût ou de génie ; & quant à la musique, qui consistoit purement en des chants, qui étoient appliqués aux psaumes & aux hymnes de l'église, elle semble avoir été pratiquée en Angleterre, autant & avec un égal succès, que partout ailleurs ; car dès qu'Augustin, premier archevêque de Cantorbery, & Théodore son successeur, le premier primat de toute l'Angleterre, aidé du moine Adrien, eurent établi en Angleterre le chant romain ou plein-chant, si nous en croyons les moines, historiens de ces tems, la musique fut cultivée & enseignée par un grand nombre d'habiles ecclésiastiques, qui, nous dit-on, étoient excellens musiciens. «

Dans le second chapitre de ce savant ouvrage, l'auteur traite *de l'invention du contre-point, & de l'état de la musique depuis le tems de Guido, (qui vivoit vers l'an 1022) jusqu'à la formation de la table de tems.*

Quelque utile & intéressante que puisse être pour les curieux la connoissance des commencemens des arts qu'ils aiment, il est extrêmement difficile de rendre agréables à la lecture les recherches minutieuses faites sur ces matières an-

ciennes, abstraites & obscures. Cependant l'auteur de cette histoire égaie si souvent sa narration par des traits piquans & ingénieux, que peu de lecteurs se dégoûteront du langage barbare du moyen-âge, quelque indifférence qu'ils puissent avoir pour les sujets qu'il discute.

Dans les tems gothiques & grossiers, quand M. Burney écrit de source & d'après ses propres réflexions, chaque morceau est comme un vallon cultivé dans un pays sauvage & montagneux. De ce genre est le commencement du second chapitre.

» Les sujets que je prépare actuellement pour
» le lecteur, sont en général ceux que j'espère
» être agréables à ceux qui ont plus de goût
» que de curiosité. Car comme les circonstances
» les plus communes, quand elles sont relatives à
» d'illustres & fameux caractères, sont très-
» intéressantes, quand elles sont rendues bien
» authentiques, par la même raison, la mémoire s'occupe à regret des personnages
» obscurs.

» Si les grands musiciens de l'antiquité, dont
» les noms nous sont si familiers, n'eussent point
» été poètes, le tems & l'oubli eussent, depuis long-tems, effacé leur souvenir. Ayant
» été heureusement écrivains, ils prirent un
» peu soin de leur propre réputation; ce que
» firent volontiers leurs freres dans les siècles
» suivans, pour l'honneur du corps.

» Mais dès que la littérature & la musique
» pratique deviennent des professions séparées,
» la célébrité du pauvre musicien meurt avec

» la vibration de ses cordes; ou si par complai-
 » sance , un poëte ou un historien en fait
 » mention , ce n'est ordinairement que pour
 » blazonner sa misere & couvrir de mépris ses
 » talens. La voix de l'acclamation & le bruit
 » des applaudissemens passent comme une fu-
 » mée ; & ceux qui sont très-actifs à attester
 » l'approbation , qui n'a qu'un tems , laissent
 » tomber dans l'oubli la réputation de ceux qui
 » ont charmé leurs soucis & leurs peines par
 » des momens d'innocens plaisirs.

» S'il est vrai que le progrès de la musique
 » dépend par-tout des degrés de civilisation &
 » de culture d'autres arts & sciences de la part
 » des peuples , & de la langue qu'on parle ,
 » il est probable que la musique de l'Europe
 » fut peu perfectionnée durant le moyen-âge ,
 » lorsque les Goths , les Vandales , les Huns ,
 » les Germains , les Francs , & les Gaulois ,
 » dont les idées étoient sauvages , & le langage
 » brusque & insolent , se furent rendus maîtres
 » des plus belles provinces. Tous les dialectes ,
 » que l'on parle aujourd'hui en Europe , sont
 » un mélange de celtique & de latin ; & comme
 » les habitans d'Italie conserverent la langue
 » romaine plus long-tems que ceux des autres
 » contrées éloignées du siege de l'empire , c'est
 » pour cette raison qu'on trouve plus de tra-
 » ces de la langue latine en Italie que par-tout
 » ailleurs. Car quoique les Italiens aient dans
 » leur langue beaucoup de mots , qu'ils furent
 » obligés de prendre des barbares , qui les en-
 » vahirent , cependant la majeure partie des

» mots italiens est du latin corrompu, & quel-
» quefois adouci & corrigé. Comme les lettres,
» les arts & le luxe furent plutôt qu'ailleurs
» encouragés en Italie, à la cour des pon-
» tifes Romains, voilà pourquoi la musique mo-
» derne y a pris son échelle, son contre-point,
» ses meilleures mélodies, ses drames religieux
» & séculaires, & une grande partie de sa grace
» & de sa beauté. L'Italie, chez les modernes,
» a été pour le reste de l'Europe, ce que l'an-
» cienne fut à l'égard de Rome. Ses habitans
» ont civilisé & poli leurs conquérans, & ré-
» créé les esprits de ceux dont la force & le
» courage les avoient assujettis. «

Presque tous ceux qui ont écrit sur le sys-
tème actuel de la musique, ont attribué l'in-
vention du contre-point à Guido, moine d'A-
rezzo en Toscane.

» Guido, dit M. Burney, est un de ces
» noms favoris, à qui la libéralité de la pos-
» térité ne met aucunes bornes. Il a long-tems
» été regardé dans l'empire de la musique comme
» le maître d'une seigneurie, où reviennent tous
» ceux qui s'égarent. «

L'auteur nous donne ensuite une analyse
claire & précise du *Micrologus* (építome ou
abrégé) le plus célèbre des traités attribués à
Guido. Ici notre historien fait de savantes re-
cherches sur plusieurs inventions en musique
attribuées à ce même Guido, particulièrement
la gamme ou *gamma* grec ajouté à l'échelle;
les lignes & les clefs; les points, les contre-
points, &c. &c. En un mot, l'auteur fait voir

que la science de la musique lui a certainement de grandes obligations. » Quoique l'impartialité de l'histoire , ajoute - t - il , doive ôter à Guido quelques-unes des découvertes en musique , que des auteurs peu profonds lui ont attribuées , cependant pour les services qu'il a rendus à leur art , son nom restera toujours respectable parmi les musiciens dans l'opinion de ses contemporains & autres , qui ont donné des rémoignages de leur approbation , après le siècle où il a vécu. »

M. Burney nous présente ensuite un extrait curieux , traduit avec la plus grande exactitude , de Giraldus , concernant la musique des Welches & Northumbriens de ce tems ; en outre un essai de musique pour la harpe , tiré d'un ancien manuscrit Welche. Il parle ensuite de la musique & des orgues en France durant le moyen âge.

Le nombre de manuscrits en musique , rares & curieux , qui n'ont point vu le jour , & que notre auteur a déterrés en différentes parties de l'Europe , & examinés dans le dessein de tracer l'origine du contre-point , annonce un esprit de diligence & de recherche , qui se trouve rarement allié avec le bon goût , qui paroît dans tous les écrits de M. Burney.

Parmi les traités manuscrits , dont nous avons la substance dans le second volume , il y en a trois du dixième siècle , par Hubald , Odo & Gerbert , ensuite pape sous le nom de Sylvestre II. — Du onzième siècle , il y a le *Micrologus* & plusieurs autres traités par Guido & Franco de

Cologne. — Du douzieme siecle, un traité welche, anonyme, & un autre par Jean Cotton, Anglois. — Du treizieme siecle, un manuscrit de Walter Odington, d'Evesham, & un autre de Marchetto de Padoue.

Cette partie de l'ouvrage, qui n'est intéressante que pour un petit nombre de lecteurs, doit avoir demandé beaucoup plus de travail, de critique & de connoissance de l'antiquité, que tout autre endroit de cette histoire, qui, jusqu'au moment où l'auteur arrive à l'invention de l'imprimerie, est entièrement composée de matériaux manuscrits.

(*La suite dans le Journal prochain*).

(*Monthly review ; Critical review*).



M Ê L A N G E S.

EXTRAIT d'un petit Dictionnaire manuscrit à l'usage des gens du monde.

ABUS DES MOTS. Un homme a reçu de ses peres un médiocre héritage. Il le cultive avec soin pour s'assurer l'indépendance, sans laquelle il n'est point de félicité parfaite. C'est un *bon* homme, dit-on, qui n'a jamais rien fait. *Thraséas* est époux fidèle, maître humain, pere tendre, ami chaud, citoyen zélé, c'est un *bon* diable, dit-on, qui n'a pas inventé la poudre. Une *bonne* femme est synonyme d'idiote. Un *bon* caractère veut dire un sot. La bonté cependant est la première des qualités de l'homme vivant en société. Dans un roi, elle fait le bonheur de ses sujets. La bravoure n'a que des momens, la générosité est aux dépens de la multitude, mais la bonté est de tous les instans, se répand sur tous les âges, sur tous les sexes, sur tous les états. Comment peut-on dire que celui qui a entretenu le champ de ses ayeux n'a rien fait? La nature n'a point d'autre vœu. Ce n'est pas elle qui a fait des jurisconsultes, des militaires, des financiers, des savans. La société s'étant corrompue, il a bien

fallu donner des organes à la justice, repousser les insultes par la force, pourvoir à une distribution équitable des taxes, mais ces nécessités sont le fruit des abus de la société, & non d'institution naturelle. Cette mere de tous les hommes, la nature bienfaisante, accorde ses bienfaits à un travail modéré. Recueillir ses dons, préparer la terre à les multiplier, voilà tout ce qu'elle exige. Accomplir son vœu, c'est avoir beaucoup fait.

ABSENCE. L'écueil des femmes, l'espoir des rivaux, le tort des amans, le moment des chûtes. On a commencé par le désespoir, on continue avec l'ennui, on finit par se consoler.

ACTEURS. La nature les commence, l'art les travaille, le public les achève. Ceux qui leur refusent de l'indulgence, en ont souvent grand besoin pour eux-mêmes. Que de gens qui ne savent pas lire, sont difficiles sur la déclama-tion ! Il y a dans *Jeanne de Naples* deux vers remarquables :

Quand un maître au sujet prescrit des attentats,
On présente sa tête, & l'on n'obéit pas.

Comme *la Rive* a massacré ces deux vers ;
disoit le marquis de***.

Quand un roi des sujets proscriit les attentats,
On lui coupe la tête, & l'on n'en parle pas.

AMOUR. Desir vif qu'on donne pour un sen-timent rendre. Prétexe honnête de solliciter une chose qui ne l'est pas. Douce erreur du bel âge, l'occupation des femmes, l'écueil des

190 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

hommes , le regret des vieillards , le vrai secret de la nature pour conserver son ouvrage.

AMBITION. Mot inventé pour déguiser la bassesse de l'avidité , & la noirceur du crime. Un homme d'esprit est ambitieux , un ambitieux est un héros , un héros devient un grand homme. Ainsi les mots ennoblissent tout. Pourquoi n'a-t-on pas l'ambition d'être l'homme le plus juste de son pays , le plus bienfaisant , le plus sage , comme on a celle d'être le plus grand , le plus riche , le plus fêté ?

AVOCAT. Les professions qui exigent le plus de qualités & de talens , sont celles dans lesquelles on se jette en foule. Tout le monde se fait avocat , secrétaire , instituteur.

DESPOTE. Le mal de cette forme de gouvernement asiatique est moins la dépendance d'un seul être dont les loix ne reglent pas le pouvoir , que la nécessité de revêtir de ce même pouvoir ceux qui servent sous ses ordres. Ils représentent le roi & sa maniere de gouverner. Or il est possible qu'un grand empire ait un prince qui ne regne que par les conseils de l'humanité & de la sagesse , mais c'est une chimere d'imaginer que quatre mille représentans , munis de la même autorité , n'obéiront ni à leurs passions , ni à l'intérêt personnel. Dans les autres formes de gouvernement , la loi se trouve entr'eux & le peuple ; la crainte qu'il ne l'invoque contre l'abus du pouvoir , retient ceux qui auroient du penchant à abuser.

ESPRIT. L'esprit est assez commun. Il est aisé de rendre avec agrément ce que l'on saisit avec

vivacité. Un homme d'esprit n'a pas plus de peine à en semer dans ses ouvrages, qu'un homme riche à répandre de l'argent. L'un & l'autre manquent presque toujours leur but, faute de savoir placer leur dépense.

ESPRIT DES GENS DU MONDE. Tous les beaux-esprits romains se seroient tus devant *Alcibiade*. Ce n'est donc pas à l'esprit que tient l'amabilité. Les reparties les plus spirituelles ne nous viennent ni d'*Homere*, ni de *Virgile*... Un satyrique célèbre avoit nommé M. de *** avec éloge. Quelqu'un à qui il en parloit lui dit : *Tel poëte a donc l'honneur d'être connu de vous ? Si peu*, repartit M. de *** , *que si je l'avois vu dans la rue , je l'aurois salué.*

GALIMATHIAS.

La volonté sans choix assujettie & libre
Nage dans une mer sans trouver l'équilibre ;
L'ignorance la suit & marche avec l'erreur,
Du soupçon à l'espoir , & du doute à la peur.

LIBERTÉ. Les Portugais ayant détruit un fort des Maures aux Indes Orientales , trouvèrent un homme aveugle caché dans un puits. On lui demanda comment il avoit fait pour y descendre ; il répondit que *quoiqu'aveugle , on voit toujours le chemin de la liberté*. Cette réponse lui sauva la vie.

PENSÉES. Un homme d'esprit est bien moins surpris d'être trompé par un sot , qu'un sot n'est étonné d'être la dupe d'un homme d'esprit. —

Une borgne ne se moquera pas d'un borgne , mais un avare se moquera d'un avare. —

Il est rare qu'on ait assez d'esprit pour mépriser l'approbation d'un sot.

La prodigalité mène à l'obscurité par un chemin de lumière. —

Les vieillards qui vont toujours regrettant le tems passé , sont comme les nautonniers peu instruits , qui pensent que la terre change de place , & que le port recule , tandis que ce sont eux seulement qui s'éloignent. —

PEUPLE. Lors d'une des dernières aurores boréales qu'on vit à Paris , beaucoup de gens du peuple furent alarmés. Un Russe qui étoit à Paris dans ce tems-là , se trouva dans le quartier des halles , où une foule de gens étoient assemblés. La curiosité l'engagea à demander ce qui causoit la rumeur qu'il remarquoit. Nous sommes , lui dit une femme effrayée , menacés des plus grands malheurs , voyez-en les signes dans le ciel. *Bon* , répondit le Russe , *ces feux n'annoncent rien moins que ce que vous pensez ; c'est la réverbération de quelque feu d'artifice que fait tirer l'impératrice de Russie à Pétersbourg. Je suis de ce pays-là , & je dois vous dire que , comme le bois , la poudre & le goudron y sont extrêmement communs , on y en fait une prodigieuse consommation dans les réjouissances. Cette plaisanterie tranquillisa la populace.*

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

LETTRE écrite à M. GARAT , par un officier récemment arrivé de l'Amérique.

M O N S I E U R ,

A CCOUTUMÉ , pendant une longue absence , à n'avoir d'autre connoissance des nouvelles productions de notre littérature , que celles que je puisois dans les ouvrages périodiques dont je pouvois me procurer la lecture , j'ai toujours été avide du journal auquel vous travaillez , & sur-tout de ces articles intéressans , où l'on reconnoîtroit aisément votre cachet quand vous n'y mettriez pas votre nom. Celui que vous venez d'insérer dans le *Mercur* du premier mars (*) avoit encore un autre droit à mon attention. Il traite un sujet qui m'intéresse personnellement par le long séjour que j'ai fait en Amérique , & par les sentimens qui m'attachent à une nation beaucoup plus célèbre en Europe qu'elle n'y est encore connue & appréciée. Cette célébrité seule exige qu'on l'étudie avec application , & qu'on en parle avec circonspection ; mais les liens solides & durables qui nous unissent avec elle , en font un devoir plus cher & plus sacré. Les militaires , tant de terre que de mer , ont été assez heureux pour détruire en Amérique cette opinion de notre légèreté

(*) Voyez le journal de mai , page 55.

nationale, qui peut-être subsiste encore en Europe ; nos écrivains seroient-ils plus indisciplinables que nos guerriers ? Le premier ouvrage françois où l'on traite des mœurs, des loix, du climat, de l'agriculture, des productions de l'Amérique, &c. &c. a été écrit par un homme qui n'entendoit pas la langue du pays, qui n'y a passé que quatre mois, & qui ne s'est jamais arrêté huit jours dans une ville. Je ne prétends ni juger ni examiner l'ouvrage de M. l'abbé Robin, que je ne connois encore que par votre extrait. On dit qu'il est écrit agréablement ; c'est un mérite, s'il est exact ; c'est un inconvénient s'il ne l'est pas. Mais dans tous les cas il est du devoir d'un homme plus instruit de relever les erreurs qui peuvent s'y trouver. Je ne parlerai que de celles dont l'analyse que vous en avez faite m'a donné connoissance ; & comme je n'ai pas le loisir de me livrer à la discussion, je vous demanderai la liberté de n'y opposer que des assertions contraires, bien sûr de n'être démenti par aucun de ceux qui connoissent l'Amérique, & j'ose même dire de ceux qui, en lisant cette lettre, pourront en reconnoître l'auteur.

1^o. M. l'abbé Robin dit qu'à Boston toutes les maisons sont de bois, & d'une construction si légère, qu'on peut les changer de place, &c.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les maisons soient bâties de bois ; on en voit un très-grand nombre de briques, très-belles & très-bien ornées, tant en dehors qu'en dedans. Il est vrai qu'on transporte quelquefois des maisons de

bois d'un endroit dans un autre, mais ce sont de petites habitations de cultivateurs ; & la facilité qu'on trouve à les mouvoir vient de la manière de les construire. Ces maisons ayant communément pour base un quarré formé par quatre solives , qui est lui-même soutenu aux quatres angles par des piliers de pierre ou de brique , hauts de deux ou trois pieds , lorsque l'édifice est achevé , on en assure la solidité en formant un grand socle de pierre ou de brique qui remplit tout l'intervalle entre le plancher & le niveau du terrain. La maison , lorsqu'elle n'est pas grande , peut donc être enlevée de dessus ce socle pour être transportée ailleurs.

Vous voyez , monsieur , que s'il suffit de cet usage , qui n'est pas même commun , pour établir un rapport *entre les Américains & les Scythes* , les premiers pourront un jour , en voyant nos parcs à moutons , & nos cabanes de bergers , assurer que les François sont un peuple *nomade*. Permettez-moi de vous dire que les mœurs de Boston ne *rappellent pas l'antique & austere simplicité des premiers âges* , mais qu'elles offrent le résultat des principaux avantages de la société , dirigés & modérés par la raison , qui peut seule les rendre chers & durables.

2°. M. l'abbé Robin s'est manifestement trompé sur la population , tant de Boston que de Philadelphie. Il donne vingt mille habitans à cette dernière ville , & trente mille à la première. C'est tout le contraire. On en compte à peu-près trente-cinq mille à Philadelphie , & seulement vingt mille à Boston.

3°. S'il est vrai, comme dit le même auteur, que les Américains sont *grands hospitaliers*, il n'est pas vrai qu'ils n'aient qu'un lit chez eux, & que l'épouse chaste & sans remords le partage avec son hôte. On peut assurer au contraire qu'on ne trouve pas de propriétaire un peu aisé (& il n'y en a guère d'autres en Amérique) qui n'ait au moins une très-bonne chambre & un bon lit à donner ; c'est ce qu'on appelle *a spare room, a spare bed*. Peut-être que si l'on voyageoit au-delà des montagnes, dans des pays qui commencent à peine à se peupler, le principe d'hospitalité, si sacré partout, engageroit le colon, qui n'auroit qu'un lit pour lui & pour sa femme, à le partager avec son hôte, c'est-à-dire, qu'on étendrait des lits de plumes sur le plancher, & que tout le monde dormiroit ensemble ; mais c'est ce qui arriveroit en France comme ailleurs, si l'on s'égaroit dans les montagnes des Cévennes ou du Gévaudan. Peut-être M. l'abbé Robin a-t-il été induit en erreur par un ancien usage du pays dont il aura entendu parler confusément ; c'étoit autrefois, & l'on assure même que c'est encore la coutume dans quelques pays de la Nouvelle-Angleterre, de faire *boundler* les voyageurs lorsqu'on les recevoit chez soi. Ce genre de politesse pourroit paroître bizarre en Europe. Il consiste à proposer à son hôte de partager le lit d'une des filles de la maison ; mais on observera que ni l'un ni l'autre ne doivent se déshabiller complètement, & que cette familiarité ne peut avoir lieu qu'entre deux person-

nes libres. La pureté des mœurs, la proximité du pere & de la mere, qui ne sont ordinairement séparés que par une mince cloison; enfin, le peu d'obstacle qu'on trouve au mariage, qui est le but & le remede de tous les desirs, ont jusqu'ici posé des limites à cette liberté, dont il est sans exemple qu'il ait résulté quelque inconvénient.

4°. M. l'abbé Robin assure qu'en Amérique les femmes à vingt ans n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse, & qu'à trente six ou quarante elles sont déjà ridées & décrépites. Pour cette fois on ne l'accusera pas d'avoir jugé en jeune homme, & l'on ne peut attribuer cette assertion singulière qu'à la sainteté de son état, qui ne lui a pas permis de fixer les yeux sur les Américaines. Avec un examen plus mondain, mais plus réfléchi, il n'auroit pas confondu la fleur de l'adolescence, qu'on peut perdre à vingt ans, avec la fraîcheur de la jeunesse, qu'on conserve jusqu'à trente, & la beauté des formes qui dure encore plus long-tems. S'il existe quelques différences sur cet article entre l'Europe & certains pays de l'Amérique, on peut assurer qu'elles sont légères & dûes en grande partie à l'extrême fécondité des femmes, ou à la négligence de cette utile coquetterie qu'on doit regarder comme la surveillante de la nature. Ceux qui ont vu Mde. T.... à Boston, Mde. Ch... à Newport, Meslames M... P... & A... à Philadelphie, & Mde. B... à Richmond, rendront témoignage qu'entre l'âge de trente à quarante ans les Américaines sont bien

loin de ressembler au portrait que M. l'abbé Robin s'est donné la peine d'en faire. La dernière que je viens de citer, a quarante-trois ans; elle a été mère de dix enfans, dont sept sont vivans, & elle a conservé une figure aussi fraîche & aussi agréable qu'aucune Européenne du même âge. Il ne faut pas moins que le motif qui m'anime pour m'engager à rappeler ici une aventure tragique dont j'ai presque été le témoin. M. de V**., officier distingué, s'est tué de désespoir après avoir inutilement demandé la main d'une veuve Américaine. Ici l'honneur des deux nations sollicite également mon témoignage; car l'Américaine a plus de trente ans, & l'amant malheureux étoit François.

Quant à l'article de la *longévité*, il méritoit une discussion plus sérieuse. Je crois qu'elle est plus rare en Amérique qu'en Europe, sans croire que la vie moyenne y soit plus courte: en effet, ces deux objets n'ont pas entr'eux une liaison nécessaire. A Paris, où la *longévité* est très-commune, la vie moyenne de l'homme n'est que de trente-deux ans; dans les provinces elle n'est que de vingt-six à vingt-sept ans, c'est-à-dire, que pour connoître le nombre des habitans, il faut multiplier les naissances dans les campagnes par vingt-six ou vingt-sept, dans les villes par trente ou trente-deux, différence qui pourroit paroître étonnante, si on ne faisoit pas attention qu'il existe une émigration perpétuelle des campagnes vers les villes. Or il paroît que la *longévité* tient particulièrement à la salubrité du climat & au régime, ce qui

renferme les alimens , la boisson , & en général la maniere de vivre physique & morale ; tandis que la vie moyenne dépend plus particulièrement de l'aisance , & du plus ou du moins de facilité qu'on trouve à subsister. Dans un pays où les meres allaitent leurs enfans & ne manquent d'aucun des moyens de les nourrir & de les élever , ceux qui sont nés d'une constitution foible échappent plus aisément aux dangers de la premiere enfance , sans être pour cela en état de fournir une longue carrière. Il doit donc en résulter moins d'enterremens depuis la naissance jusqu'à l'âge de sept ans , & plus depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quarante. Ajoutez , Monsieur , à ces réflexions , qu'en Amérique chaque famille a pour l'ordinaire son propre cimetiere ; que c'est un usage aussi général que respectable de placer sur chaque fosse une pierre qui rappelle le souvenir du parent qu'on a perdu , & que cet honneur est prodigué aux enfans , même ceux qui sont morts dans le plus bas-âge. Or , consultez les tables de mortalité dans les ouvrages de M. de Parcieux & de M. de Buffon ; lisez ce qu'ont écrit sur cet objet MM. Dupré de Saint-Maur , Moheau , de Meffence , Corbin Morris , &c. & vous jugerez aisément qu'un homme qui se promene dans une cimetiere d'Amérique , doit lire trente épitaphes de jeunes personnes avant de trouver celle d'un vieillard. Presque tous les *museum* d'Italie , & particulièrement celui du Capitole , contiennent beaucoup d'épitaphes anciennes ; je vous assure qu'on en trouve à

peine deux ou trois qui retracent une longue vie. Il faute encore aux yeux que dans un pays où le nombre des habitans double tous les vingt ans, on doit voir moins de vieillards en proportion de la population actuelle, puisque la population, il y a quatre-vingts ans, étoit quatre fois moindre qu'à présent.

Je doute, Monsieur, que M. l'abbé Robin ait fait toutes ces réflexions. Quant à moi, j'avoue que les miennes ne m'ont encore inspiré que des doutes & le desir de faire des recherches ultérieures. En attendant, j'observerai, 1°. que c'est une chose absurde de parler de l'Amérique-Septentrionale comme d'une simple province de la France, puisque les treize Etats-Unis s'étendent depuis le trente deuxieme jusqu'au quarante-cinquieme degré de latitude, & qu'il s'en faut de beaucoup que la nature du sol y soit uniforme. 2°. Que si dans les contrées de l'Amérique où la température est douce, la force de l'homme & la durée de sa vie sont un peu moindres que dans les climats correspondans en Europe, on n'en doit assigner d'autre cause que la *récence* des établissemens. Tout pays nouvellement cultivé, tout pays dont la plus grande partie est encore inculte, sera moins sain que celui où la population & l'agriculture sont dans une juste proportion. Ce désavantage, s'il existe maintenant pour les Américains, doit donc toujours aller en décroissant; car leurs progrès sont à la fois très-rapides & très-éloignés de leur terme; & en vérité, Monsieur, on ne conçoit pas ce qui a pu induire le phi-

lofophe respectable que vous citez à avancer que les Etats-Unis de l'Amérique n'auroient jamais plus de douze millions d'habitans. Tout ce qu'on peut dire , c'eft qu'un voyage en Amérique pourroit épargner bien de l'efprit aux Européens , lorsqu'ils font de ce nouveau monde l'objet de leurs recherches. 3°. Je doute que la prévoyance qui fait craindre à M. l'abbé Robin de voir , un jour nos alliés en proie aux guerres de religion , ait eu véritablement l'Amérique pour objet ; votre fagacité , Monsieur , vous a fait oppofer d'excellens raifonnemens à ces étranges conjectures. Pour moi , je me contenterai d'affurer qu'elles n'ont aucun fondement. Je dirai même que les Américains font fi tolérans , que fi M. l'abbé Robin avoit dit chez eux ce qu'il écrit ici , ils n'auroient fait qu'en rire. Je le prie de confidérer fur la carte des limites de leur empire , les fleuves , les ports dont ces vaftes contrées abondent , & de me dire enfuite à quelle époque ils feront *défauvrés & fophiftiquans*. Croyez-moi , Monsieur , ils continueront long-tems à trouver dieu & le monde bien grands , & l'efprit humain bien petit , fur-tout lorsqu'il devient feftaire & contentieux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

J'apprends dans l'inftant que M. l'Abbé Robin eft tombé dans une erreur beaucoup plus grave , puifqu'elle peut compromettre un ancien & excellent militaire : à l'article du fiége d'Yorck , Il parle d'une fortie que les ennemis firent dans la nuit du 15 au 16. Voici le paffage tel qu'on me l'a rapporté.

» La nuit suivante , 400 assiégés se disant
 » Américains, surprirent une batterie, enclouè-
 » rent sept piéces de canon , & firent
 » prisonniers quelques hommes , & en tuèrent
 » une trentaine. Le régiment de Soissonnois ,
 » posté tout près , ne fut instruit de l'action
 » que sur la fin , parce que le capitaine com-
 » mandant la redoute avoit fait défense de ti-
 » rer à l'approche de ces prétendus Américains.
 » Ce régiment y accourut aussi-tôt ; & si le
 » lieutenant-colonel de Saintonge n'eût fait son-
 » ner la charge, les Anglois auroient été en-
 » veloppés. «

1°. Le régiment de Soissonnois , dont le premier bataillon étoit placé à la gauche de la seconde parallèle , & l'autre en réserve dans la première , marcha au bruit des premiers coups de fusils , sans avoir besoin d'être averti ; & les ennemis avoient à peine mis le pied dans la tranchée , que la réserve y étoit arrivée & les en avoit chassés.

2°. Le capitaine qui commandoit dans la redoute ne défendit pas de tirer ; mais l'extrême obscurité de la nuit permit aux ennemis d'arriver jusqu'à la redoute sans être découverts.

3°. On ne fit sonner ni battre la charge.

4°. Le lieutenant-colonel du régiment de Saintonge , que M. l'abbé Robin dit en avoir donné l'ordre , n'étoit pas de tranchée , & il n'y avoit pas ce jour-là un seul soldat du régiment de Saintonge qui fût de service.

(*Mercur de France.*)

*SUR GABRIEL MALAGRIDA, jésuite Italien.
Traduit de l'anglois.*

GABRIEL MALAGRIDA, jésuite Italien, fut choisi par le général de son ordre pour faire des missions en Portugal. Cet homme joignoit à un esprit ardent cette facilité de s'exprimer, qui inspire de l'enthousiasme. Il devint bientôt le directeur à la mode; les grands & les petits en firent leur garde spirituel: en un mot, il fut regardé comme un saint & consulté comme un oracle. Lorsque le duc d'Aveiro forma une conspiration contre le roi de Portugal, il consulta, dit-on, sur cet horrible complot trois jésuites, du nombre desquels étoit Malagrida. On assure que ces casuistes déclarèrent que ce n'étoit pas même un péché véniel de tuer un roi, qui persécutoit les saints. Ces saints étoient les jésuites. Il faut observer que le roi de Portugal faisoit alors informer contre leur mauvaise conduite, en vertu d'une bulle de Benoît XIV. Il les chassa bientôt après de ses états. Trois d'entr'eux, qui furent accusés d'avoir approuvé son assassinat, savoir Malagrida, Alexandre & Mathos, ne furent point compris dans ce bannissement. Soit que le consentement de la cour de Rome fût nécessaire pour donner de la validité au procès, qui devoit être instruit contre eux, ou qu'il n'y eût point de preuves suffisantes pour autoriser la condamnation de Malagrida, le roi fut obligé de l'aban-

donner à l'inquisition, comme suspecté d'avoir avancé des propositions erronnées. Ces soupçons étoient fondés sur deux ouvrages, dont il s'avouoit l'auteur, & qui sont effectivement les preuves les plus positives d'une frénésie extraordinaire. L'un de ces livres étoit en latin, intitulé : *Traſtatus de vitâ & imperio anti-chriſti.* (*Traité de la vie & de l'empire de l'ante-chriſt.*) L'autre, écrit en portugais, avoit pour titre : *La vie de Ste. Anne, compoſée avec l'assistance de la Ste. Vierge & de ſon très-saint fils.* Dans le premier de ces livres, le fanatique Malagrida dit, que lorsque la Ste. Vierge lui ordonna d'écrire sur ce sujet, elle lui parla de la sorte :

» Tu es Jean après un autre Jean, mais tu es
 » beaucoup plus clair & plus profond que lui :
 » il ajoute ensuite : Si nous entendons bien
 » l'Ecriture-sainte, nous devons attendre trois
 » ante-chriſts, le pere, le fils & le petit-fils.
 » Comme il eſt impoſſible qu'un ſeul ſoumette
 » & ruine le monde entier, il eſt plus naturel
 » de croire que le premier ante-chriſt jettera
 » les fondemens de l'Empire, que le ſecond
 » l'agrandira, & que le troiſieme complétera
 » la déſolation & la ruine, dont il eſt fait
 » mention dans l'Apocalypſe. Le pere du der-
 » nier ante-chriſt ſera un moine, & ſa mere
 » une none. Il viendra au monde dans la ville
 » de Milan, en Italie, l'an 1920, & épouſera
 » une des Furies infernales, nommée Proſer-
 » pine (*). Quelques créatures ayant été fau-

(*) Proſerpine n'étoit point une Furie, mais la reine des enfers, comme épouſe de Pluton.

» vées par le nom de *Marie*, sans le secours
» du mérite des bonnes œuvres, la mere de
» ce dernier ante-christ, qui s'appellera *Marie*,
» sera sauvée à cause de son nom & des or-
» dres religieux dans lesquels elle fera profes-
» sion. Les membres de la société de *Jésus*
» seront les membres d'un nouvel empire dé-
» voué au christ, & découvriront plusieurs na-
» tions bien peuplées ». Le pere Malagrida n'est
pas moins absurde & visionnaire dans sa *Vie*
de Ste. Anne. » Elle fut sanctifiée, dit-il,
» dans le sein de sa mere, comme la sainte
» Vierge le fut dans celui de *Ste. Anne*; c'est
» un privilege qui n'a été accordé qu'à elles
» seules. Lorsque *Ste. Anne* pleuroit dans le
» sein de sa mere, les chérubins, qui lui te-
» noient compagnie, pleuroient aussi. *Ste. Anne*,
» dans le sein de sa mere, entendit parler,
» connut, aima & servit dieu, comme le font
» les anges dans le ciel; & afin qu'aucune des
» trois personnes de la Sainte-Trinité ne fût
» jalouse de sa partialité pour l'une d'elles, elle
» fit vœu de pauvreté au pere éternel, d'obéis-
» sance au fils éternel, & de chasteté au Saint-
» Esprit, &c. &c. » Cet enthousiaste préten-
doit avoir le don des miracles. Il soutint hau-
tement en présence des inquisiteurs, que dieu
lui-même l'avoit nommé son ambassadeur, son
apôtre & son prophete, & que la vierge *Ma-*
rie, du consentement des personnes de la Tri-
nité, l'avoit déclaré son fils. Telles furent les
extravagances qui firent condamner ce fanati-
que par l'inquisition. Mais ce qui hâta son sup-

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plice fut une prétendue vision qu'il fut trop prompt à révéler. Le marquis de Tancors , gouverneur de la province d'Estramadure , étant mort , on tira le canon du château de Lisbonne & de toutes les forteresses situées sur le Tage. Malagrida , ayant entendu de sa prison le bruit du canon , s'imagina sur le champ que le roi étoit mort. Le lendemain il demanda audience. Il dit alors aux inquisiteurs que dieu lui avoit commandé de convaincre les ministres du saint office , qu'il n'étoit pas un hypocrite , comme ses ennemis le prétendoient ; que pour cet effet la mort du roi lui avoit été révélée , ainsi que les tourmens , auxquels il étoit condamné pour avoir persécuté les membres de son ordre. Cette déclaration décida de son sort. Il fut donc brûlé dans un auto-da-fé , le 21 septembre 1761 , à l'âge de 75 ans , non comme complice de régicide , mais comme faux-prophète. Sous ce dernier aspect , il eût plutôt mérité d'être enfermé dans un hôpital de fous.

(*Universal magazine.*)

AUX auteurs du Journal de Paris , sur des ouvrages qu'ils n'ont point annoncés.

AH ! je vous y prends , Messieurs les journalistes , avec votre impartialité. Vous vous laissez louer publiquement sur votre amour pour l'humanité , & j'avoue que vous le méritez quelquefois. Cependant je viens de vous

prendre en faute. Vous vous étendez souvent sur je ne fais combien de babioles *philosophiques*, & il m'est tombé dans les mains plusieurs ouvrages précieux dont vous n'avez pas dit un seul mot. Ce sont pourtant de ces ouvrages qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain, & qui font juger le siècle qui les a produits. Quelques-uns de ceux dont je veux parler, traitent de la manière de *tirer les cartes*. Il faut convenir qu'il importe à l'humanité, qu'une science aussi utile ne soit pas sujette à de dangereuses incertitudes, & que les principes en soient invariablement fixés. Il seroit fâcheux que la grisette & la duchesse, en consultant celui ou celle qui professe cette science, fussent trompées par une réponse qui doit guider l'une pour choisir un époux, & l'autre pour se donner un amant. Enfin il est bon de pouvoir ôter aux incrédules, toute sorte de prétexte, pour calomnier un art aussi utile à l'humanité.

Un autre ouvrage aussi utile, & pour lequel, Messieurs, vous n'avez pas été plus justes, c'est *l'Oniroscopie, ou Application des songes aux numéros de la loterie royale de France*, qui se vend chez *Desnos*, rue St. Jacques. Le titre seul de cet ouvrage en démontre l'utilité, & le public l'a sentie mieux que vous sans doute, puisque l'ouvrage a eu plusieurs éditions. On apprend, en le consultant, quels numéros on doit prendre d'après le songe qu'on a fait la nuit. Il est bien gracieux de savoir qu'il faut choisir le numéro 44 quand on a

208. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rêvé un *Abbé*, & le numéro 17 quand c'est au contraire un *Ane blanc* ; que lorsqu'on a rêvé, *Beface de Capucin*, il faut choisir le numéro 20 ; que *Novice* indique le même numéro qu'*Abbé*, c'est-à-dire, N^o. 44, &c. &c.

Vous conviendrez, Messieurs, qu'il est com- mode de savoir en s'éveillant par quel numéro on peut faire sa fortune, & que nous devons mettre au rang des bienfaiteurs publics les auteurs de pareils ouvrages. Cette raison destructrice, qu'on dit être l'apanage de notre siècle, finiroit par bouleverser tout, s'il n'y avoit de tems en tems des hommes assez courageux pour s'opposer à ses ravages. La postérité les vengera sans doute de votre silence injurieux ; & je m'applaudis d'avoir prévenu sa justice.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SUPPLÉMENT à l'article BODIN dans le dictionnaire de Bayle, & dans les mémoires de Nicéron ; communiqué par M. GROSLEY.

BAYLE s'est beaucoup occupé de Bodin : son article offre des discussions aussi intéressantes qu'étendues ; mais il n'avoit pas lu la *Démonomanie*. N'y voyant au premier coup-d'œil qu'un mélange de rabbinage & de radotage, il l'avoit regardée comme une partie honteuse qu'il devoit négliger. S'il en eût fait l'étude que

méritoit au moins sa singularité, il en auroit pu tirer parti, soit pour son traité sur les comètes, soit pour son dictionnaire, où il se proposoit de chercher le caractère des auteurs dans celui de leurs ouvrages, & de trouver l'histoire de l'esprit humain dans les écarts mêmes où se sont laissés entraîner les écrivains les plus distingués.

J'ai long-tems pensé comme lui de la *Démonomanie* de Bodin. Ayant eu enfin le courage de la lire en 1750, elle m'a offert une des plus bizarres compositions qui m'eussent passé sous les yeux, & un problème que je vais essayer de résoudre.

Quand Bodin s'y livra, il avoit déjà publié sa *Méthode pour l'histoire & la République* (*), ouvrages aussi étonnans par la multiplicité des connoissances que par la justesse des vues, par la solidité du raisonnement, & par un enchaînement d'idées, étranger au siècle où Bodin écrivoit.

Dans sa *Démonomanie*, c'est le fanatisme; c'est la déraison toute pure. La bible, les rabbins, la fable, les fictions même des poètes se prêtent un mutuel secours pour établir l'existence des forciers & la nécessité indispensable de les brûler : il faut croire aux loups-garous, si l'on croit à l'ancien testament : il faut croire

(*) Ainsi que les *Lettres Persanes* offrent le germe de l'*Esprit des loix*, celui de la *République* de Bodin étoit contenu dans la *Méthode pour l'histoire*.

aux voyages aériens des forciers , si l'on croit à l'évangile : il faut enfin croire aux démonologues de tous les pays , de toutes les religions & de tous les siècles , si l'on croit à l'histoire & aux faits historiques.

A travers ces déraisonnemens , Bodin laissa percer plusieurs des opinions singulières qu'il s'étoit faites sur la religion , opinions dont il exposa depuis une partie dans son *Theatrum naturæ* , & qu'enfin il développa dans son fameux *Colloquium heptaplomerès de abditis rerum causis*. (*)

Pag. 11 & suivantes. Il est lui-même ce personnage actuellement vivant qui , comme Socrate , a un esprit des impressions duquel il donne le plus grand détail.

Pag. 70 & suiv. Il ne voit qu'une allégorie dans l'histoire de la pomme sur laquelle Satan ouvrit les yeux d'Eve ; histoire que son système exigeoit qu'il prît à la lettre.

Pag. 75. Il laisse à dieu le jugement sur la réprobation des idolâtres , & il met ensuite l'idolâtrie au nombre des crimes capitaux des forciers : il pense de même de la réprobation de Saül , fol. 77 v^o.

Fol. 94 v^o. & 250 v^o. Il établit que les esprits , diables & anges , sont corporels & su-

(*) Voyez une indication détaillée de cet ouvrage que l'on n'a pas encore osé imprimer. Bayle , dans ses *Nouvelles de la république des lettres* , 3e. art. du mois de juin 1684.

jets à la mort. Les comeres sont, suivant lui, les enveloppes d'esprits qui retournent au ciel.

Ses documens pour l'instruction des procès contre les forciers sont le comble de la plus insidieuse & de la plus atroce cruauté : il la pousse plus loin que le code même de l'inquisition.

Autorisant toutes personnes, même infames, à dénoncer & accuser les forciers, & à déposer contr'eux, admettant à leur charge toute présomption, toute exception de fait & de droit, rejetant celles qui peuvent militer en leur faveur, n'exigeant pour leur emprisonnement provisionnel que le bruit public & de simples indices sur lesquels il admet la torture, augmentant par des terreurs factices la terreur de la torture, à son gré, d'une cruauté moins exquise en France qu'en Italie, permettant au juge qui préside à la question, les captions & le mensonge dont, suivant lui, l'écriture autorise la pratique, pour la plus grande gloire de dieu ; il couronne ces atrocités par la maxime qu'un accusé en pareille matiere ne doit jamais être renvoyé à pur & à plein, si la calomnie du dénonciateur ou accusateur n'est plus claire que le soleil en plein midi ; & dans ce cas même, il prive l'accusé de tout recours par le secret de la procédure & par la nécessité qu'elle lui a imposée de s'accuser lui-même.

La *Démonomanie* étoit si peu au ton des autres démonomanes, qu'elle eut les honneurs de l'*index* parmi les livres de la premiere classe,

& que M. de Thou, malgré l'estime qu'il témoigne pour l'auteur en divers endroits de son histoire, avoue qu'il fut soupçonné de magie. (*)

Si quelque philosophe eût osé défendre les sorciers contre un homme qui mettoit dans leur nombre tout ce qui ne leur couroit pas sus, il eût pu avec avantage tourner contre Bodin tout ce qu'il dit dans 5 ou 6 chapitres continus, pour démontrer que les sorciers forment la classe la plus misérable des créatures : il suffisoit de lui opposer l'axiome *nemo gratis malus*. Cet axiome tomboit au contraire, sur les Nider, les Spranger, les Grillandi, les Delris & autres dénicheurs de sorciers, qui moines, pour la plupart, devoient à l'existence des sorciers une existence personnelle d'autant plus imposante que la terreur & l'effroi l'environnoient, d'autant plus agréable qu'ils puisoient sans doute *ad libitum* dans le fond très-considérable qu'ils ouvroient aux confiscations.

Quel avantage cet apologiste n'eût-il pas pu tirer des variations continuelles de Bodin, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits ? Il étoit le Tigelius d'Horace : *Nil æquale homini fuit illi*.

Né catholique, enrôlé dans la milice du mont Carmel, bon & franc huguenot en 1563, admis dans l'intimité de Henri III, troublant la Normandie pour l'établissement d'un droit fiscal,

(*) *Magie crimen ac istius & modi artium minimè effugit.*

il tient tête au roi , aux premiers états de Blois : redevenu catholique & ardent ligueur ; il fait passer dans le parti de la ligue la ville de Laon , dont la conquête coûta à Henri IV un siege & une bataille ; enfin il meurt laissant un écrit où toute sa religion se réduit à une teinture très-équivoque de judaïsme.

*L'étrange compagnon en matiere de religion ! s'écrioit le bon Guy Patin dans une note sur le dernier ouvrage de Bodin , qui trouva dans toutes les religions, des ennemis à qui il prêtoit le flanc par sa Démonomanie. L'aigre Scaliger ne cessa de le harceler ; les Possevin , les Delrio , un autre jésuite déguisé sous un nom allemand l'attaquerent en forme. Cujas lui-même, que touchoit très-peu *quod nihil ad edictum prætoris* , descendit dans l'arène & rompit quelques lances. M. de Thou , juge du camp , décerna la palme à Bodin par les éloges qu'il donne dans son histoire à l'excellent traité de la République , traité qu'il regardoit sans doute comme la dernière production d'une cervelle françoise , où sur une matiere infiniment importante la plus vaste érudition étoit répandue & distribuée avec ce jugement, cet ordre, cette méthode qu'à peine trouve-t-on chez les premiers écrivains de l'antiquité. Bodin vit sa République adoptée & professée par les universités d'Angleterre , comme code fondamental du droit public ; droit de la théorie duquel l'Allemagne s'est emparée , droit dont on peut dire ce que disoit de l'amour le Parmenon de Térence :*

Hæc , quæ res in se neque consilium neque modum

214 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Habet ullum , eam consilio regere non potes :

. Incerta hæc si tu postules

Ratione certâ facere , nihilo plus agas ,

Quare si des operam ut cum ratione insanias.

J'ai long-tems cherché les raisons qui peuvent avoir induit l'auteur d'un pareil ouvrage à la promulgation d'un code aussi atroce que l'est sa *Démonomanie*, dont la *République*, publiée 10 ans auparavant, ne contient pas le moindre germe. Je n'en puis trouver aucune que dans la translation de son domicile à Laon en 1576, 3 ans avant la publication de la *Démonomanie*. Dans ce nouvel établissement, très-savant au milieu d'ignares, portant l'air de Paris & le ton de la cour où il avoit brillé, au milieu de provinciaux, Angevin vivant au milieu de Picards, occupant dans la première juridiction une place qui sembloit réservée aux familles du pays les plus accréditées, il éprouva sans doute bientôt ce que Martial appelle si énergiquement *provincialium dentium rubiginem* ; & trop sensible à des traits qui devoient à peine l'effleurer, il imagina d'en imposer par une arme que sa place lui mettoit en main, arme aussi dangereuse que redoutable à ceux contre qui il auroit voulu s'en prévaloir, arme avec laquelle il devenoit l'aigle de la fable, donné par Jupiter aux grenouilles qui lui demandoient un roi.

Je me suis servi pour cette discussion, de la 2e. édition de la *Démonomanie*, imprimée en 1587 in-4°. Elle débute par l'extrait de l'instruction faite en 1582, contre un forcier de

22 ans, par quatre sous-lieutenans au bailliage de Colomiers. Parmi quelques mots d'édification du juge au patient, on lit celui-ci : *Lui avons remontré qu'il ne faut adorer autre que Jesus-Christ en trois personnes.*

Il est souvent parlé dans la *Démonomanie*, du procès fait au baron de Rais ou Retz, brûlé comme sorcier, & dont les possessions considérables confisquées se trouvoient encore dans la main du roi. Ce baron étoit Breton : Dom Lobineau ne donne aucune lumière sur ce procès, qui étoit une affaire majeure pour la Breragne.

Bodin fait mention de trois souverains très-sorciers & fauteurs de sorciers, dont le premier fut emporté par Satan en corps & en ame : je ne connois que Charles Martel à qui l'on ait prêté cette aventure, non parce qu'il étoit sorcier, mais parce qu'il avoit un amour trop vif pour le bien d'église. Le second de ces souverains paroît être notre roi Louis XI, que Bodin appelle *très-peu innocent*, & qu'il accole avec son abbé de S. Jean d'Angeli, qui fit périr par poison, &, suivant Bodin, par sortilege, le duc de Berri. Le troisieme est François I, qui voulut voir par nécromancie, l'armée ennemie qu'il avoit en tête : il la vit & fut battu. Bodin voit du sortilege dans la mort de Charles IX, en punition de la protection qu'il accordoit aux sorciers, & notamment à un Des-Echelles qu'il avoit sauvé du feu, sous prétexte de révélation de ses complices, & qui en révéla en effet deux cens mille. Ce Des-Echelles revient souvent en scene, & Bodin

le soutient par-tout brûlable comme auteur de prestiges & d'illusions : il avoit changé en un jeu de cartes le bréviaire qu'un curé avoit sous son bras, & ce jeu de cartes étoit redevenu bréviaire. Charles IX amusoit sa cour de ce Des-Echelles, qui étoit le *Comus* d'alors : sa révélation de 200000 forciers étoit pure plaisanterie.

La fameuse Elisabeth d'Angleterre, que Bodin vit deux fois, & avec laquelle il traita au nom du duc d'Alençon, ne l'appelloit, même en lui parlant, que maître Jean Badin. Ceux qui nous ont transmis cette anecdote n'ont pas observé que le mot *Badin*, dans l'acception qu'il avoit alors, désignoit un bouffon, un turlupin.

Elizabéth connoissoit la *République* de Bodin : en état de l'apprécier, elle avoit sans doute été choquée des principes de l'auteur contraires au pouvoir absolu qu'à l'exemple des souverains de terre-ferme, Henri VIII, son pere, avoit établis en Angleterre, qu'elle y fut maintenir, & dont l'affoiblissement a occasionné ces révolutions sanglantes dont la Grande-Bretagne a été le théâtre depuis le regne d'Elizabéth.

Cet article rédigé, le *Theatrum naturæ* de Bodin m'est tombé entre les mains. C'est un prélude de l'*Amphitheatrum* de Vanini, beaucoup plus modéré sur plusieurs articles essentiels que le *Theatrum*. Ce dernier ouvrage, postérieur de plusieurs années à la *Démonomanie*, ne parle point de forciers, quoique l'auteur y développe ses principes sur les esprits, sur leur ac-

tion

tion & sur leur puissance à l'égard des hommes , des corps & de toute la nature. Cette réticence est une nouvelle preuve que la *Démonomanie* avoit une intention particulière, inspirée & dirigée par une position locale & par une circonstance momentanée.

(*Journal encyclopédique.*)

LETTRE sur un usage ancien , adressée aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux.

Que les jeunes gens trouvent du plaisir & de la gloire à porter des fardeaux , à courir , à nager , à lutter , à lancer des pierres & des javelots. ---
MABLY , de la Législation , liv. 4 , chap. 1.

MR. Marmontel , dans ses *Contes moraux* , nous représente avec des couleurs naïves , les mœurs de ce peuple , chez qui la beauté étoit la récompense du courage. Que ne puis-je emprunter un moment ses pinceaux , pour vous dépeindre une coutume qui a quelque rapport avec celles qui accompagnoient les mariages des *Samnites*. Si l'amour répand plus d'intérêt dans le sujet traité par cet écrivain , l'aimable simplicité de l'innocence , ne laisse pas de rendre le mien intéressant ; il est au moins une preuve des mœurs pures du peuple chez lequel cette coutume se pratiquoit.

A Ciney , petite ville fort ancienne de la principauté de Liege , tous les garçons qui ne

passent point leur seizième année, s'assemblent le surlendemain de la Pentecôte, dans une place voisine de la collégiale de cette ville, destinée à ces sortes d'exercices ; là, armés d'arbalète (*), commence une joute, qui ne finit que lorsque l'un d'eux a abattu un oiseau de fer élevé sur une perche.

Le vainqueur, proclamé roi de sa troupe, obtient pour prix de son adresse, le droit de choisir l'objet qui lui est le plus cher, pour l'accompagner au festin & au bal qui succède à cette joute. (**)

(*) Ce qu'on appelle arbalète, ou arc-balète, (en latin *arcus balista*) est la petite baliste à main, arme bien moins ancienne que l'arc qu'on regarde pour la première, & dont l'invention, & celle de la fleche, sont attribuées à Apollon par les anciens.

Richard Cœur-de-Lion, qui renouvela l'usage de l'arbalète, passa pour en être l'inventeur ; ce qui avoit occasionné cette méprise, c'est qu'on étoit resté longtemps sans se servir de cette arme, parce qu'un concile de Latran, tenu l'an 1139, l'avoit jugée si redoutable par sa force, & si dangereuse par la facilité de s'en servir, qu'il l'avoit anathématisée.

On croit qu'elle fut apportée d'Asie, & introduite en France, au retour de la première croisade ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est fait mention dans la vie de Louis-le-Gros, qui monta sur le trône en 1108.

(**) Il n'est presque point de village dans la principauté de Liege, où, à la fête du lieu, on ne tire l'oiseau avec des fusils ; mais je ne connois que Ciney où cette cérémonie soit répétée par des adolescens, avec les circonstances que je détaille. Dans quelques-uns des en-

Ce festin est préparé par les jeunes filles de la ville , qui toutes y contribuent d'un mets de leur façon , & c'est à qui fera le plus beau & & le meilleur. Rien n'est si curieux que de les voir postées sur le seuil de leur porte , ayant ce plat entre les mains , pour attendre le retour de leurs amans , à l'issue de la joute. Ceux-ci , à mesure qu'ils ont montré plus d'adresse , vont choisir dans les maisons , celle dont ils veulent faire leur compagne de la fête. On sent bien qu'à cet âge , le plat le plus délicat , est quelquefois un motif plus puissant que les appas de la beauté pour fixer le choix de l'athlète en sa faveur.

Les choix faits , ils retournent à la place qui fut le théâtre de leurs exploits , & qui le devient de leur triomphe ; là nos héros se rassemblent , le tambour donne le signal du départ , & la troupe se met en marche pour faire le tour de la ville , & se rendre à l'endroit désigné pour le festin , qui se donne dans une esplanade de camp dressé dans la campagne , & si le tems ne le permet pas , à l'hôtel-de-ville. Voici l'ordre qu'elle observe dans sa marche :

Un tambour accompagné d'un hérault , qui porte l'oiseau abattu sur une perche , précède le vainqueur ; ce dernier , distingué de ses com-

droits ci-dessus , on fait présent au vainqueur d'un oiseau en argent ; dans d'autres , sa récompense consiste ou dans quelque rétribution pécuniaire , ou dans l'exemption des impôts pour cette année-là.

pagnons par un oiseau en argent qu'il porte en forme de hausse-col , est le seul qui ne soit pas chargé du plat que lui a affaïssonné sa maîtresse , c'est le devoir d'un de la troupe. Des flûtes & des chalumeaux exécutent , par intervalles , quelques airs champêtres , devant cet athlète couronné , qui est tout garni de rubans , ainsi que la compagne de son triomphe. Cette reine de la fête , est aussi fière de cette distinction qui lui donne la prééminence sur ses rivales , que l'étoit Erigone lorsqu'aux jeux décernés à Athènes , en l'honneur de Neptune , elle partageoit la gloire de l'heureux vainqueur d'Alcibiade.

Suit le capitaine avec le reste de la troupe , chaque champion , portant les couleurs du prince régnant , & les marques distinctives de son grade , qui tous se distribuent par rang d'ancienneté (*), a son arbalète en écharpe , & porte le plat de sa maîtresse , à laquelle il donne le bras. Cette armée adolescente , fait ainsi le tour de la ville , & se rend au lieu fixé pour le

(*) M. de Mably , dans son traité de la *Législation* , recommande aux jeunes gens de se familiariser avec les armes qui doivent servir à la défense de la patrie , & de s'accoutumer à exécuter les évolutions militaires.
 » C'est ainsi , ajoute l'auteur de quelques additions à
 » cet ouvrage , qu'il seroit facile , avec un peu d'en-
 » couragement & d'instruction , de leur faire apprendre
 » en jouant , ce qui pourroit un jour les rendre plus
 » utiles à leur patrie , que de ne savoir qu'en efféminés ,
 » avancés en âge , s'amuser de plusieurs bagatelles pué-
 » riles. »

festin. Arrivée à cet endroit, tous les mets qui forment un repas aussi splendide que varié, sont placés sur une grande table, autour de laquelle se rangent nos jeunes combattans, ayant chacun sa maîtresse à son côté.

Ce repas, dont la candeur & l'innocence sont tous les frais, est servi par les parens, qui goûtent en ce moment un plaisir bien doux, celui de partager la joie de leurs enfans.

Une fête aussi agréable est terminée par un bal, qui ne finit qu'au commencement de la nuit, après lequel chacun reconduit sa compagne & rentre chez soi, impatient de voir renouveler ce jour, qu'il met au nombre des plus beaux de sa vie.

Cela rappelle les banquets publics que Platon établit pour la jeunesse de sa république; ce philosophe avoit soin de ne lui offrir que des plaisirs purs & utiles, il trouvoit que c'étoit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'elle ne s'en formât de pernicious.

Qu'on me permette d'observer, qu'il s'est opéré un changement malheureux dans les mœurs de cette petite ville; les fortunes des citoyens ne les ayant point mis dans le cas d'établir des distinctions, il régnoit autrefois entre leurs enfans, une parfaite égalité, ce qui rendoit leurs plaisirs beaucoup plus vifs. La nature dans ces lieux privilégiés qu'elle se réservoir, n'ayant placé ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni pauvres, ils contractoient l'habitude de s'estimer & de se considérer pour leurs qualités personnelles, estime qui, en les rendant

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

attentifs à veiller à leur conduite, établissoit entre eux une affection & une cordialité qui, de tout un bourg, sembloit n'en composer qu'une seule famille.... Mais aujourd'hui que le luxe est monté sur un ton excessif, sur-tout pour un état, auquel il manque les ressources nécessaires pour y fournir, cette liaison paroît refroidie, la bourgeoise, qui se voit surpassée par la journalière, en conçoit du dépit & augmente son train, celle-ci, à son tour, oubliant son état, n'emploie que trop souvent des moyens illégitimes, pour imiter un luxe qui l'épuise: c'est ainsi que ce dernier, en corrompant les mœurs, parvient à dénaturer & la société & les plaisirs.

O nulla longi temporis felicitas!

ANS****.

Liege, ce 2 avril 1783.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'esprit & de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille & les ciseaux avec beaucoup d'adresse; & toutes les jarretières de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes & de petites dans le même

mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, & ses compagnes avec toutes sortes d'égards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la première fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens & de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens; l'impertinence de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit & la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babilarde de tout l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît:
» Oho! il est bien tems de se mettre en besogne.
» Que diroit maman si elle me trouvoit les bras
» croisés? O mon dieu! le grand morceau que
» j'ai à coudre! Mais, dieu merci, je ne suis
» pas manchotte, & je saurai bien en venir à
» bout. Ah! voilà l'horloge qui sonne. Une,
» deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,

» neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à
 » l'heure de mon claveffin. En deux heures
 » on peut expédier bien du travail. Maman,
 » en récompense, me donnera des bonbons.
 » Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime
 » rien tant que les pralines. Ce n'est pas que
 » les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon
 » papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois
 » que les pralines valent encore mieux, à moins
 » que ce ne soit les dragées. Ah ! si Dorothée
 » venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma
 » belle garniture. Elle est assez drôle cette pe-
 » tite Dorothée ; mais elle aime trop à parler,
 » on n'a pas le tems de glisser un mot avec
 » elle. Où est donc mon dé ? ma sœur, n'as-tu
 » pas vu mon dé ? il faut que Justine l'ait em-
 » porté avec elle. Elle n'en fait jamais d'au-
 » tres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas
 » travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans
 » le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand
 » mal, & puis votre ouvrage est tout sali. Jus-
 » tine, Justine, où es-tu donc ? N'as-tu pas
 » vu mon dé ? Mais non, le voilà tout embar-
 » lifficoté dans mon écheveau. »

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit
 impitoyablement toute la journée. Quand son
 pere & sa mere s'entretenoient ensemble de
 choses intéressantes, elle venoit étourdiment se
 jeter au travers de leurs discours. Souvent à
 dîner, elle en étoit encore à sa soupe, lors-
 que les autres avoient presque fini leur repas.
 Elle oublioit le boire & le manger, pour se
 livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut ; les avis & les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle , on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas , on prit le parti de la mettre séparément à une petite table , aussi loin qu'il étoit possible de la grande , Léonor étoit affligée , mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même , quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plûtôt que de rester muette , elle auroit lié conversation avec sa fourchette & son couteau.

Que gaignoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez , mes chers amis , rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'automne. Le tems étoit superbe ; & il n'est guere possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année , de pommes , de poires , de pêches & de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise , lorsque son pere ordonnant à ses petites sœurs Julie & Cécile de se préparer , lui annonça que pour elle , il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mere. Ah ! ma chere maman , lui dit-elle , comment ai-je mé-

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rité que mon papa soit si fort en colere contre moi ? Ton papa , lui répondit sa maman , n'est pas en colere ; mais il est impossible de tenir à ta societé ! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut , lui répliqua sa mere , seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne , & ne pas couper sans cesse la parole à tes parens & à des personnes plus âgées & plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction , il faut le demander nettement & en peu de mots ; & si tu as quelque récit à faire , bien réfléchir d'abord en toi-même , si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor , au défaut de raisons , n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier , mais elle entendit son papa qui appelloit sa femme , & Julie & Cecile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant ; & son oeil plein de larmes , suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus , elle alla s'asseoir dans un coin , & passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue , s'écrioit-elle ! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va , je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapporterent des corbeilles pleines de noix & de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, & lui dit : Ah ! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui d'impatience & de démangeaison, rouloit çà & là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours suivans. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble & l'ennui.

(*L'Ami des enfans.*)



*SATYRE contre l'homme , traduite de l'anglois ,
du comte de ROGHES TER.*

MOI, qui pour mon malheur suis une de ces étranges & singulieres créatures, qu'on appelle homme, si j'étois libre de choisir pour habitation quelque maison de sang & de chair, je voudrois être *chien, finge, ours*, ou quelque autre chose que ce vain animal, qui est si fier d'être raisonnable. Ses sens sont trop grossiers; il en a inventé mal-à-propos un *fixieme* pour contredire les cinq autres; & il préfere à l'instinct, qui est sûr, la *raison*, qui l'égare cinq fois pour une. La *raison*, ce *feu folet* de l'esprit, abandonnant la lumière naturelle, conduit l'homme à travers des chemins dangereux & non frayés, dans les marais profonds & dans les landes épineuses de l'erreur. Egaré par ce guide, l'homme suit ses caprices, que la fantaisie fait naître en grand nombre dans son cerveau; entassant pensées sur pensées, il se précipite dans la mer infinie du *doute*, où, prêt à se noyer, les *livres* le soutiennent quelque tems, & lui font entreprendre de nager avec le secours de la *philosophie*, pour atteindre la lumière qui fuit. Mais enfin épuisé, il tombe dans l'éternelle nuit. Alors la vieillesse & l'expérience le menent à la mort, & lui apprennent, après une pénible & longue recherche, que durant toute sa vie, il a été dans l'erreur.

Cette raison, si fiere, si spirituelle & si sage, reste ensevelie dans la poussiere. L'orgueil conduit l'homme, comme des fourbes conduisent des sots, & le rend malheureux. Sa sagesse a détruit son bonheur, en ce qu'il a cherché à connoître les plaisirs du monde. Sa vaine & frivole ambition étoit de faire briller son *esprit*, pour plaire aux autres. *L'esprit* a le sort d'une fille du monde; on commence par en *jouir*, & ensuite on le *met à la porte*. Le plaisir étant passé, il reste à l'homme, qui a joui, un doute tourmentant, qui l'effraie par une suite de peines. Les hommes & les femmes d'esprit sont des êtres dangereux & même funestes pour les sots, qui les admirent. Le plaisir amorce; & quand les sots le fuient, ce n'est point qu'ils en soient favorisés, mais qu'ils se croient heureux; & voilà pourquoi ils ont tant d'aversion pour ce qu'ils craignent.

Mais ici, je crois, quelque pédant à barbe & en collet m'interroge. Venez, Monsieur, je suis prêt à vous répondre.

L E P É D A N T.

Ce que vous avez écrit contre cette ridicule bagatelle, qui fait tant de bruit & qu'on nomme esprit, me plaît beaucoup. Mais prenez y garde; sur ce point n'êtes-vous point trop sévère?

L' A U T E U R.

Peut-être que ma muse a été trop modérée à cet égard. Je vous avoue que je suis un ri-

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

gide censeur de l'esprit, que j'abhorre souverainement. Depuis long-tems j'ai envie de le mortifier dans quelque essai satyrique. Mais votre grande indiscretion m'en empêche & me force de verser les flots de mon encre sur une autre maniere.

LE PÉDANT.

Quelle fureur s'empare de votre esprit dégénéré, pour injurier la *raison* & le *genre-humain*? Heureux & trop glorieux l'*homme*, à qui le ciel bienfaisant a donné une *ame* éternelle, que le *créateur* a pris soin de former lui-même d'après son image, & qu'il a revêtu de la brillante *raison*, pour ennoblir sa nature; la *raison*, par le moyen de laquelle nous prenons l'essor au-delà du monde *matériel*, pénètre les *mystères*, vole au-delà des limites enflammées de l'univers, approfondit les *cieux* & les *enfèrs*; voit ce qui s'y passe, & donne au monde les sujets de *crainte* & d'*espérance*.

L'AUTEUR.

Monsieur le savant, tout ce que vous dites; vous le tirez de la plume pathétique d'*Ingelo* (*), du Pèlerin de *Patrice* (**), des réponses de *Stillingsfleet*. C'est justement cette raison que

(*) Le docteur *Ingelo* a écrit un roman religieux, nommé *Bentivoglio* & *Uranie*.

(**) L'évêque *Patrice* est l'auteur de la *parabole du pèlerin*, méchant ouvrage.

je méprise, ce don surnaturel, qui fait qu'un *rien* se croit l'image de l'*infini*, comparant sa courte vie à celle qui est *éternelle* & *bienheureuse* ; cette chimere, qui approfondit les mysteres, que le doute fait naître, remplit les respectables *petites-maisons*, les *colleges* & les *écoles* d'une multitude frénétique de *sous*, qui prétendent penser. Porté sur les aîles de la *raison*, chaque sot croit passer les extrémités de l'univers, qui n'a point de limites. Ainsi une vieille forcierie croit par les enchantemens s'élever dans les airs, & porter son corps estropié dans les cieux. Cette force sublime, qui se réduit à des *absurdités* & à des *impossibilités*, a fait qu'un fantasque *philosophe* a préféré son *tonneau* à l'immensité de l'*univers*. Aujourd'hui nous avons nos *sots cloîtrés* (*), qui se retirent pour penser, n'ayant rien à faire. La pensée est donnée pour agir ; quand l'action cesse, la pensée est ridicule. La sphere de nos actions est le bonheur de la vie. Celui qui pense au-delà, pense comme un âne. Quand je m'emporte contre la *fausse raison*, je reconnois la *droite raison*, à laquelle je voudrois obéir. Cette dernière juge par les sens, & nous donne des regles pour distinguer le *bien* du *mal* ; elle soumet nos *desirs* à une volonté qui les réforme, non pour les *éteindre*, mais pour leur donner plus de *feu*. Votre *raison* vous défend de jouir, la mienne m'y engage. La vôtre ne tend qu'à

(*) Il y a dans l'Anglois *Cloister'd coxcombs*,

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

détruire les desirs, à mesure qu'ils renaissent ; ma *raison* est une amie , la vôtre est une ennemie. Quand la faim me presse , ma *raison* me dit de manger ; la vôtre se moque cruellement de vos besoins ; quand votre estomach *demande de la nourriture* , voire *raison* répond , *quelle heure est-il ?* Cette *distinction* , qui est claire , doit , Monsieur , éclaircir vos doutes. Ce n'est point la *véritable raison* que je méprise , mais la *vôtre*. Ainsi je regarde la *raison* comme équitable ; mais pour l'*homme* , je ne m'en dedis point , défendez-le , si vous pouvez ; quant à son orgueil & à sa philosophie , il est évident que les *animaux* sont à quelque degré plus sages & meilleurs que lui. Les êtres les plus sages sont ceux qui arrivent à leur but par les moyens les plus sûrs ; si donc un *levrier* est plus habile à prendre un lievre qu'un *ministre* ne l'est à remplir ses fonctions , quoique l'un soit un *homme d'état* , & que l'autre ne soit qu'un chien , n'est-il pas vrai que le *levrier* est le plus sage ? Voyez jusqu'où s'étend la sagesse de l'homme ; considérez ensuite ceux dont les principes sont les plus justes & les plus nobles , & dont la morale vous donne le plus de confiance , & jugez lequel est le plus méprisable de l'*homme* ou de la *bête*. Les oiseaux nourrissent les oiseaux , les bêtes ne dévorent que celles qui sont d'une espèce différente ; l'homme , qui seul est sauvage , trahit son semblable ; pressés par la nécessité , les animaux tuent d'autres animaux pour s'en nourrir ; l'homme ruine un autre homme , sans y rien gagner. Armés de dents & de griffes

par la nature, les animaux suivent l'instinct de la nature, pour satisfaire leurs besoins. Mais l'homme, au milieu des caresses, des embrassemens, des amitiés & des louanges, ôte inhumainement la vie à son ami. L'homme fait volontairement son malheur, non par nécessité, mais pour son plaisir; au lieu que c'est la faim ou l'amour qui fait que les animaux se battent & se déchirent. La crainte arme les malheureux mortels; la crainte leur fait prendre & quitter les armes; ils passent successivement d'une peur à une autre. Cette peur est la base & le principe de leurs plus belles passions, de leur gloire si vantée, de leur réputation qui leur coûte si cher, de cette fureur de dominer, dont ils sont esclaves, & pour laquelle seule ils osent être hardis; elle est le but de leurs différens projets; elle les rend généreux, affables & doux; elle les livre à mille peines, pour paroître sages, & cacher leurs actions sous un déguisement forcé; elle leur fait mener une vie malheureuse & ennuyeuse, & prendre le masque de l'hypocrisie. Approfondissez ces vastes desseins de la sagesse de l'homme, où il cherche à déployer sa force & sa sagesse. S'il fait le bien, s'il endure le mal, c'est la peur qui le fait agir, & c'est pour sa sûreté. On est avide d'avoir la réputation de brave, pour défendre sa vie. Tous les hommes seroient lâches, s'ils osoient l'être. La probité est contre le sens commun. S'il faut que les hommes soient injustes, c'est pour leur propre défense. Le genre-humain n'a point de pro-

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

biré; si vous croyez qu'il convienne de jouer franc jeu avec des frippons avérés, vous serez ruiné. Si la vérité n'a point la force de défendre votre réputation, ces frippons s'accorderont tous à vous appeller frippon. Celui qui osera être plus honnête homme que les autres, sera dépouillé, insulté, opprimé. Ainsi, monsieur, vous voyez ce qu'est la nature humaine. La plupart des hommes sont *lâches*, tous sont *frippons*. Ils ne diffèrent entr'eux, autant que je puis le voir, que du plus ou du moins. Tout le sujet du débat ne consiste qu'à savoir *quel est le plus grand frippon*.

Tels sont les traits que j'avois à lancer avec indignation contre cette partie orgueilleuse du monde, qui enflée d'une vanité intéressée, imagine une fausse liberté, des mensonges saints & remplis de formalités, pour tyranniser leurs freres qu'ils rendent esclaves.

Trouverez-vous à la cour un homme juste (à la cour un homme juste ! je n'en connois point;) un homme, qui ait l'adresse d'employer sa puissance, non pour combattre & détruire, mais pour protéger ? Trouverez-vous un homme d'état, plein de droiture, dont les passions ne puissent gagner l'esprit désintéressé; qui emploie son habileté & sa politique à faire le bien de sa patrie, & non celui de sa famille; qui ne reçoive de riches présens par les mains corrompues de ses amis, tandis que son orgueil cache son avarice qui est connue ?

Est il un ecclésiastique (*), qui se confie en

(*) L'église romaine doit savoir que ce morceau ne

dieu , & qui prouve par sa conduite sa foi & sa doctrine ? Il n'y en a pas un , qui enflé de l'orgueil attaché à son état , pour remontrer aux hommes leurs fautes , ne se moque d'eux d'une maniere insultante ; il n'y en a pas un , dont le cœur envieux ne cherche , par une bruyante & féditieuse éloquence , à détrôner les rois , & à injurier les philosophes ; il n'y en a pas un , qui de la chaire ne débite de mensonges plus absurdes , d'injures & de calomnies plus grossieres , que des femmes de la lie du peuple n'en vomissent les unes contre les autres , quand étant ivres , elle se battent entre elles. Il n'y en a pas un , qui , adonné aux plaisirs sensuels , ne soit esclave de l'avarice , de l'orgueil , de la vanité , de la paresse & de la gourmandise ; qui n'aime les bons vivans , & ne haïsse les bonnes mœurs. L'incontinence des gens d'église est portée à un tel point , qu'ils commettent des adulteres avec les femmes des uns & des autres ; & sur la fin de leurs jours , quand du haut de leur chaire ils promettent leurs regards sur leur nombreuse paroisse , ils voient que la moitié est composée d'enfans , qui viennent d'eux. Il n'y a point d'évêque qui n'ait la folie de chercher à se faire adorer , pour dominer dans le conseil du prince. A quatre-vingts ans il est plus occupé d'affaires , plus entêté de bagatelles , plus affecté qu'un sémillant petit maître ne l'est

la regarde nullement , & que c'est un Anglois plein de bile , qui parle contre le clergé de son pays.

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

à vingt ans , avec ses habits & ses goûts ridicules.

Peut-on trouver un homme , doux & modeste , doué de bon sens , qui , en prêchant , pratique la tempérance , & qui par sa conduite prouve qu'il croit la vérité des mystères ?

S'il y avoit sur la terre de pareilles personnes , je retracterois mon paradoxe , je respecterois ces temples de la vertu ; je leur rendrois mes hommages , je me soumettrois à leurs loix avec la lie du peuple ; oui , s'il y avoit de telles personnes , je conviendrois au moins qu'il y a plus de différence entre un homme & un autre homme , qu'il n'y en a entre un homme & une bête.

NOTICE sur la Russie , tirée des lettres de N. WRAXAL , jun. Anglois , écrites en 1774.

LA vénération , que les Russes conservent pour Pierre , leur héros & leur législateur , approche de l'idolâtrie , comme vous pouvez bien le penser , & s'accroît à mesure que le tems de son regne est plus éloigné. Des personnes éclairées , exemptes de partialité & de préjugés , & qui envisagent les objets dépouillés du faux brillant , qui éblouit le vulgaire , ont cependant examiné son caractère sous un point de vue différent , & ont fait de ces actions , qui font la base de sa renommée , sinon les matieres de leurs censures , du moins un sujet de critique. Un demi-siècle presque écoulé depuis sa mort ,

a déchiré le voile du sanctuaire politique ; & le bien ou le mal, que ses réglemens ont fait éprouver , lui a imprimé le caractère d'équité ou d'erreur. L'homme est si sujet à s'égarer , ses vues sont si bornées , la sphere de la science humaine est circonscrite dans des limites si étroites , que les choses , qui au premier coup-d'œil paroissent excellentes , contiennent souvent un poison secret , qui se manifeste avec le tems , qui anéantit les avantages qu'on avoit espérés , & qui nous fait condamner ce qui avoit dans le principe obtenu notre approbation. M. de Voltaire , qui dans tous ses ouvrages , suit plutôt son génie & son imagination , que l'impartialité & l'exacte vérité , n'a pas peu contribué à répandre cette illusion , & a faire briller d'un faux éclat Pierre , son héros. On peut le regarder de trois côtés , comme souverain , comme législateur , & comme réformateur des mœurs de son peuple ; on assure qu'il ne réussit qu'en partie , même dans la dernière de ces qualités , à laquelle il sacrifia les deux autres. Ecoutez leurs raisons , & jugez vous-même. Les Russes , disent-ils , étoient sûrement , au commencement de ce siècle , ensevelis dans la nuit d'une profonde ignorance ; ils n'étoient en aucune manière liés avec les autres nations de l'Europe qu'ils méprisoient. Pierre força la barrière : il leur fit adopter des arts & des mœurs dont ils n'avoient nulle idée , & contracter des usages & des manieres différentes de celles qu'ils avoient ; mais toute cette réforme n'étoit que superficielle. Les Russes perdirent , à la vérité ,

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cette grossièreté qui les caractérisoit , mais ils n'y gagnèrent presque rien. — La plupart des boyards ou gentilshommes Russes n'ont jamais vu la cour , ni la nouvelle capitale. Ils vivent dans leurs terres , aux environs de Moscœw..... Quelque opinion que l'on se forme du changement de leurs coutumes , on est forcé de regarder le czar Pierre , comme un souverain imprudent. Ces immenses possessions de Moscovie , qui s'étendent jusqu'aux frontières septentrionales de la Chine , de la Perse & de la Turquie , font de cet empire une partie de l'Asie , plutôt que de l'Europe. On avoit sagement fixé pour métropole la ville de Moscow , qui , par sa situation dans le centre de l'empire , facilitoit au gouvernement les moyens de porter son autorité dans les provinces les plus éloignées , & de contenir cette multitude de tribus errantes & féroces , qu'on ne peut assujettir qu'avec beaucoup de peine. Le czar n'a point fait ces réflexions essentielles. Jaloux de devenir souverain Européen , il perdit de vue le poids qu'il mettoit infailliblement dans la balance de l'Asie , pour prendre à la Suede deux ou trois provinces stériles. Il éprouva même des fatigues & des guerres toute sa vie , pour conserver ces foibles conquêtes. L'établissement de la capitale dans un endroit limitrophe de la Russie , sur les bords du lac de Finlande , dans un marais , où la nature avoit tout refusé , fut le résultat de cette fausse politique. Si au moins le commerce eût été son premier but , en jetant les fondemens de cette ville , sa nation au-

roit pu gagner beaucoup de ses liaisons avec l'Europe , & il auroit en même tems conservé son rang dans le système de la politique asiatique.

Que dirons-nous nous de ce prince , en le considérant comme pere du peuple , titre qui devoit toujours être uni à celui de fondateur ? Le grand nombre de sujets à qui les exhalaisons mortelles des terres marécageuses ; où Pétersbourg est bâti , coûtèrent la vie ; la sévérité sans bornes , la cruauté même dont il usa , pour introduire & maintenir ses réglemens , font que les ames généreuses souhaitent de pouvoir jeter un voile sur la malheureuse nécessité que l'on cite , pour justifier cette partie de la vie du czar. Malgré ces moyens , qui ternissent sa gloire , Pierre fut un grand prince , & il est probable que , s'il eût vécu longtems , l'expérience lui eût ouvert les yeux sur ses erreurs. Son génie gouverna sous le regne très-court de Catherine ; mais ses autres successeurs ne surent pas distinguer ce qu'il y avoit de mal-entendu dans sa conduite. Loin d'avoir augmenté leur grandeur , depuis l'an 1730 , ils en sont considérablement déçus. Sous le regne de l'impératrice Anne , la différence ne fut pas sensible. Elle gouverna les Russes par la terreur ; Elisabeth , qui lui succéda , relâchant les rênes du gouvernement , gagna par sa douceur le cœur de ses sujets. Elle jura de ne point répandre de sang pendant son regne , par la main du bourreau , & elle fut fidelle à son serment. Mais , sans raison , elle s'engagea dans la der-

niere guerre , où elle sacrifia des milliers de ses sujets. L'impératrice régnante est douce, humaine & jalouse de faire le bonheur de ses sujets ; mais les circonstances particulieres , qui la mirent sur le trône , donnent des entraves à son autorité & l'empêchent de pratiquer ce que la raison lui conseille. Vous ferez sans doute étonné de voir un tableau si différent de ceux qu'on nous offre ordinairement de cet empire , que nous regardons comme un objet de terreur politique , dont l'Europe pourroit bien même avoir à redouter une autre monarchie universelle. Mais n'oublions pas que les lumieres , d'après lesquelles nous jugeons , sont bien foibles , & bien trompeuses , & que nous ne connoissons aucunement les ressorts cachés qui agissent si puissamment , & qui empêcheront probablement cette nation de parvenir à ce degré de supériorité , qui pourroit devenir fatale à ses voisins.

Un des plus beaux monumens , que la reconnaissance ait érigés à la mémoire de Pierre-le-Grand , est la statue équestre de ce prince , que l'impératrice a fait faire par M. Falconnet. J'allai , il y a quelques jours , chez ce fameux sculpteur , & j'eus la satisfaction d'en voir le modele , qui est déjà achevé. L'artiste a su réunir la plus grande simplicité au sublime ; il n'y a point de statue ancienne , ni moderne , qui ait pu lui donner l'idée de ce chef-d'œuvre , qui exprime supérieurement le caractère du héros & de la nation qu'il gouverne. Au lieu d'un piédestal orné d'inscriptions & entouré d'escla-

ves, il est sur un roc d'une grandeur considérable, où son cheval s'efforce de monter, & dont il a presque atteint le sommet. Cette attitude lui a fait déployer une grande connoissance de l'anatomie dans les muscles de la partie de la croupe du cheval, sur laquelle tout le poids du corps porte nécessairement. La figure du czar est animée & pleine de courage. Il tient de la main gauche la bride de son cheval, & il étend la droite *en pere & en maître*, pour me servir des paroles de l'artiste. Au pied du roc est cette inscription : *PETRO PRIMO CATHARINA SECUNDA posuit.* » J'ai tâché, dit » M. Falconnet, pendant que je travaillois à » ce modele, de saisir, autant qu'il étoit possible, les vrais sentimens du législateur Russe, & de les exprimer d'une maniere, qu'il auroit pu reconnoître lui-même. Je n'ai point orné sa personne d'attributs à la romaine ; je ne lui ai pas donné non plus un bâton de maréchal. Un habillement ancien n'auroit pas été naturel, puisqu'il vouloit abolir l'habillement russe. La peau d'ours, sur laquelle il est assis, est un symbole de la nation qu'il a civilisée. Peut-être, dit-il, le czar auroit pu me demander pourquoi je ne lui ai point mis de sabre dans la main. Mais il paroît en avoir fait trop d'usage pendant sa vie, & un sculpteur ne doit exprimer que ces parties de caractère, qui lui font honneur, & jeter un voile sur les erreurs & les vices, qui le ternissent. Un panégyrique étudié pour l'inscription eût été déplacé & inutile, puisque

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» l'histoire a déjà rempli cette tâche avec beau-
» coup d'impartialité. Je dois rendre justice au
» goût & au discernement de l'impératrice ré-
» gnante , qui a préféré cette inscription à
» toutes celles qu'on auroit pu composer. »

.....
Petersbourg n'est encore qu'un vaste circuit qui demande des impératrices futures & presque des siècles pour être rempli. Cette ville occupe actuellement un espace immense de terrain ; mais comme les maisons , en plusieurs endroits , ne sont point contiguës , & comme il y a beaucoup d'intervalle , où l'on n'a point bâti , il est difficile d'en fixer au juste la grandeur. La piété n'a pas manqué d'y montrer sa magnificence & d'élever des églises dans presque tous les quartiers..... L'architecture extérieure est presque par-tout la même. Les Grecs semblent aimer autant les dômes , dans leurs églises , que les Mahométans , les minarets. On voit ordinairement un grand dôme , entouré de quatre plus petits , couverts de cuivre doré , ce qui fait un bel effet , lorsque le soleil donne dessus. Les ornemens sont d'une magnificence gothique & barbare. Un temple mexiquain ne pourroit l'être davantage. Une figure de la vierge & de l'enfant Jésus , à la tête couverte d'ornemens d'or & d'argent , & est quelquefois complètement habillée. On ne lui laisse à découvert que les doigts que la multitude baise dévotement. Ces tableaux & ces figures bizarres font souvent rire , & la pauvre *Madone* ressemble à une prisonnière chargée de chaînes d'or. L'habillement

des papas ou prêtres est comme celui de l'église romaine. Il est ordinairement composé d'une étoffe de soie précieuse. La manière dont ils font le service divin a plus l'air d'une conjuration que d'une prière adressée à la divinité. Ils récitent l'office avec tant de promptitude, qu'il est impossible, quelque attention que l'on prête, d'en comprendre un seul mot. St. Nicolas tient une place distinguée dans le calendrier russe. Il a presque autant d'autels que la vierge elle-même. On représente ordinairement la tête de la vierge & de l'enfant Jesus aussi noire ou du moins d'une couleur aussi olivâtre que le teint des Indiens. C'est, je pense, donner une idée plus juste de l'original, que Raphaël ou le Guide; puisque les femmes Syriennes de basse condition, qui sont exposées à l'ardeur du soleil dans les climats brûlans de la Palestine, doivent avoir le teint basané. Dans l'église de la citadelle reposent les corps de Pierre I & des souverains ses successeurs, qui sont tous dans des cercueils rangés les uns à côté des autres. Il n'y a aucun monument de marbre érigé en leur mémoire; & la seule raison, qui puisse faire entrer un voyageur dans cette église, c'est qu'elle contient les cendres de Pierre-le-Grand. Un seul souverain est exclus de ce lieu. C'est le malheureux Pierre III.

Les édifices publics de tout genre sont en si grand nombre à Pétersbourg qu'ils font au moins la cinquième ou sixième partie de toute la ville. Il y en a de pierres, mais le plus grand nom-

bre n'est que de briques ou de bois enduit de mortier. Le palais d'hiver est de pierre ; il fut bâti par l'Impératrice Elizabeth. Il est spacieux & fort massif. On diroit que Jean Vanbrug a été appelé pour aider à en tracer le plan , car rien ne ressemble plus à sa manière de bâtir. Il n'est cependant pas encore achevé , comme presque toute autre chose en Russie. Sa situation sur les bords de la Neva , au centre de la ville , est agréable : à côté est un petit palais bâti par l'impératrice régnante , & nommé, je ne fais pourquoi, *l'hermitage*. Il ne ressemble pas plus à l'idée que nous avons d'un hermitage qu'à un temple. Mais lorsque sa majesté y fait sa résidence , elle est en retraite , & il n'y a ni cour , ni assemblée. La couronne que je vis dans ce palais est peut-être la plus riche de l'Europe. Elle est en forme de bonnet & entièrement couverte de diamans. Le fameux diamant , que le prince Orloff a acheté 500,000 roubles , & dont il a fait présent il y a quelques mois à sa souveraine , est placé au sceptre. Il surpasse de beaucoup en grosseur le diamant Pitt , & il est au moins d'une aussi belle eau. Les lapidaires assurent que c'est le plus beau & le plus rare qui ait jamais été apporté de Golconde.

Il y a ici deux académies , l'une des arts & l'autre des sciences. L'impératrice régnante a fondé la première , qui sera un superbe monument , lorsqu'il sera fini. Elle renferme des savans en différens genres , & est ornée des meilleurs modèles de sculpture grecque & mo-

derne.

La riviere de la Neva a pour moi plus de charmes que toute autre chose. La Tamise ne lui est pas comparable en beauté; & comme son courant sort constamment du lac Lodaga pour se jeter dans le golfe de Finlande, les eaux en sont toujours hautes, claires & pures. Ses bords forment sans contredit la plus belle promenade du monde. Ce n'est point un quai, puisque les vaisseaux ne montent jamais jusqu'à cette partie, mais c'est un endroit de parade, qui a un mille d'étendue, & dont les bâtimens ne peuvent guere être surpassés en beauté. On doit encore en augmenter l'étendue du double. Il y a un pont de bateaux à l'endroit le moins large de la riviere. Il en sort des canaux, qui se répandent dans tous les différens quartiers de la ville : aucun lieu n'est mieux situé pour le commerce, si l'inclemence du climat ne tenoit gelée cette riviere pendant cinq ou six mois de l'année. Comme cette place est un ouvrage récent. Elle est très-réguliere. Rien ne paroît vieux, & la plupart des bâtimens ne sont pas encore achevés. Ils présentent un beau coup-d'œil, & sont, comme tout le reste, plus grands que ce que j'ai vu ailleurs. La plupart des rues sont pavées; mais on est dans l'usage en plusieurs endroits de couvrir les rues d'un plancher de bois. On m'a dit que cet usage étoit encore plus commun autrefois à Moscow, où dans les nombreux incendies qui y arrivent, la rue est en feu, & par-là l'incendie devient

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus terrible , les maisons étant en outre pour la plupart en bois.

La police de Pétersbourg est très-bonne ; on peut sans crainte s'y promener à toute heure de nuit. S'il arrive des meurtres , ce n'est que très-rarement.

Dans la saison de l'année , où la cour n'est point en ville , il n'y a point de spectacles publics , excepté au palais impérial , où il y a comédie russe & françoise deux fois la semaine. Les places sont réglées suivant le rang , & on ne paye point d'entrée , parce que c'est l'amusement de l'impératrice , limité aux personnes de qualité.

Les Russes d'origine , qui n'ont pas dégénéré par le commerce avec d'autres nations , ressemblent du côté des mœurs plus aux Asiatiques qu'aux Européens. Les hommes du peuple portent en général la barbe longue , malgré les édits rigoureux de Pierre-le-Grand qui le défendent. Les femmes se serrent la tête avec un morceau d'étoffe de soie ou de toile , dans le goût des turbans. Quant au reste , elles s'habillent à-peu-près comme chez nous. J'en ai cependant vues plusieurs dans l'ancien habillement russe de différentes provinces , qui est assez grotesque. Il y en a dont la coëffure enrichie de perles , s'avance de 6 à 7 pouces sur le front ; d'autres portent un bonnet lacé sur leur tête , & le reste de l'habillement n'est pas moins bizarre.

Je viens de voir plus de 200 personnes de

l'un & de l'autre sexe se baigner ensemble. Vous vous rappellerez à ce sujet la maniere dont milady Montague décrit les bains de sainte Sophie , & vous vous attendrez à quelque chose de semblable. Mais point du tout. Les vives couleurs de son pinceau ont fait un-tableau plus voluptueux & plus charmant, que tout ce qu'Ovide a jamais imaginé ou le Titien a peint. Nous y voyons en réalité les houris de Mahomet & la beauté sans voile dans tout son éclat. Mais ici c'étoit un spectacle plus dégoûtant que curieux. Il y a plusieurs bains publics à Pétersbourg , où tout le monde entre indistinctement. Il est vrai qu'on y a destiné des places séparées pour les hommes & pour les femmes, mais ni les uns ni les autres n'y font guere attention , & on se baigne pêle mêle. Une autre chose non moins extraordinaire , c'est que les personnes de l'un & de l'autre sexe se rendent d'abord dans une piece échauffée à un degré si excessif, qu'on y respire avec peine. On y reste , jusqu'à ce que l'on soit tout en sueur. Alors on se plonge dans la Neva , où l'on se fait jeter plusieurs seaux d'eau froide sur le corps. Ces bains peuvent endurcir les Russes , mais je pense qu'ils produiroient un effet tout autre sur des constitutions angloises. La plupart des femmes sont les plus hidenfes personnes que j'aie jamais vues ; elles m'ont rappelé la Canidie d'Horace , avec laquelle elles peuvent figurer. J'y ai compté environ une demi-douzaine de jeunes filles passablement jolies , & on n'auroit pu les placer plus avan-

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rageusement que parmi ces spectres. Comme observateur de la nature, je crois qu'on ne pourroit fréquenter une meilleure école, puisque l'imagination peut à peine se figurer une attitude, qui ne se trouve ici; mais comme voluptueux je ne voudrois point y aller.

Le sexe russe mérite peu d'éloges. On m'a dit toutefois que l'idée de la beauté & le goût pour les femmes différoient beaucoup en Russie de ce qu'ils sont chez nous, & qu'une femme a des prétentions à la beauté, si elle pèse au moins 200 livres. L'impératrice Elizabeth étoit une de ces beautés massives, comme on le voit par ses portraits.

On n'a point de fruits ici, excepté les fraises & les framboises; les pommes, les poires, &c. sont presque inconnues. On y a cependant, à ce qu'on m'a dit, d'excellens melons, des grenades & des pommes de pins, qu'on apporte d'Astracan à Pétersbourg, en vingt-un jours; ce qui est au moins une distance de 1500 milles. Quand on fait attention à l'étendue immense de cet empire, l'imagination se perd; on compte cinq milles lieues angloises d'ici à Kamschatka, qui forme les bornes incertaines de la domination russe du côté de l'est. Vers le nord elle s'étend jusqu'à la nouvelle Zemble, le Groënland, & dieu fait où. On y compte six royaumes différens, dont on peut voir les couronnes à Moscow; savoir, la Russie, la Sibérie, Casan, Astracan & deux

autres, dont j'ignore les noms. Le sol, le climat, & les productions doivent infiniment différer dans un empire si étendu. Ceux qui connoissent l'Ukraine, nous la représentent comme le pays le plus fertile & le plus délicieux de la terre. Les environs de cette capitale sont des marais couverts de bouleaux & de sapins. Il ne s'y trouve pas une seule éminence dans l'espace de plusieurs milles. Toutes les maisons de Pétersbourg sont sur pilotis, comme celles d'Amsterdam.

J'ai trouvé singuliers quelques réglemens de police, quoique je doive convenir qu'ils produisent des effets salutaires. Peu de tems après mon arrivée, me trouvant indisposé, j'envoyai mon domestique acheter un peu de magnésie. Il vint me dire qu'aucun apothicaire n'avoit voulu lui en vendre, & que trois ou quatre de cette profession l'avoient assuré qu'ils n'oseroient en donner une dragme, sans un ordre signé d'un médecin. Esculape ne pouvoit porter une loi plus avantageuse à la faculté, mais elle empêche de tuer un nombre infini de personnes, comme on fait impunément parmi nous.

Il y a un autre réglemant, très utile dans le fond, mais fort incommode pour les étrangers. Quelque pressante affaire qu'ils puissent avoir, ils ne peuvent quitter la capitale, pour sortir des frontieres, sans l'avoir fait annoncer dans les papiers publics, dix jours avant leur départ. On doit cependant faire attention que Petersbourg n'est point une ville de passage, & qu'il

est rare qu'on y vienne , pour n'y rester qu'un jour ou deux ; de maniere que cet inconvenient n'est pas si grand , qu'il le paroît d'abord.

Le fameux globe de Ticho-Brahé , dont Frédéric IV, roi de Danemarck , fit présent à Pierre-le-Grand , n'existe plus. Il fut consumé par le feu , en 1747. J'ai vu ce matin le nouveau , qu'on vient de construire sur le modele de l'autre. Il est un peu moins grand. Il a onze pieds de diametre d'un pole à l'autre. L'intérieur qui renferme une table avec des sieges à l'entour , peut contenir douze personnes. Dans la concavité on voit toutes les constellations. Les étoiles sont marquées suivant leur différente grandeur par des clous d'argent entourés de rayons. Sur la partie extérieure du globe , on a peint les diverses contrées de la terre. Mais cet ouvrage n'est pas encore fini. On a fait un bâtiment rond dans un endroit séparé de toutes maisons , pour y placer cette superbe machine astronomique , qui est , à ce que je pense , la plus grande en son genre , qui se trouve en Europe.



POÉSIES FUGITIVES.

IMITATION DE PROPERCE.

CONSTANT imitateur du rendre Callimaque,
Je ne fais soupirer qu'un vers élégiaque;
Mécènes n'attends pas de plus hardis élans,
Cynthia est l'Apollon qui m'inspire des chants,
Et je trouve toujours pour mes pinceaux fidelles,
Mille sujets nouveaux dans ses graces nouvelles.
Si je vois ses cheveux sans art & sans dessein
Descendre en se jouant sur les lis de son sein,
C'est un tableau piquant qui me remplit d'ivresse,
Si de Tir & de Cos les tissus somptueux
Relevant de son port l'aspect majestueux,
Son éclat m'en impose, & je peins la déesse.
Prend-elle pour me plaire une lyre en ses mains,
Que sa touche à la fois est légère & facile !
Comme elle fait unir par des accords divins
Aux charmes de sa voix cet instrument docile !
Cette tendre harmonie est celle de mon cœur,
Et mes vers sont remplis d'une douce chaleur.
Sur l'émail des gazons, par la gaieté conduite,
Marche-t-elle en cadence, ou par sauts & par bonds ?
Nymphes, Graces, Amours, de voler à sa suite,
Et le Plaisir alors m'inspire des chansons :
Mais sa rare beauté, ses graces naturelles,
N'ont pas de la nature épuisé les bienfaits :
Elle est par son esprit, elle est par ses attraits,
La rivale à la fois des muses & des belles.

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

M'écrivit-elle un billet? Que mes sens sont émus!
 C'est le goût de Sapho, c'est l'ardeur de Vénus,
 Et ma réponse est vive, animée & brûlante;
 Le trait, le sentiment, le mot, tout part du cœur
 Le billet d'un ami, fût-il un empereur,
 Mécènes, ne vaut pas le billet d'une amante;
 Ah! quand ce doux billet me donne un rendez-vous;
 J'en retrace d'avance une image fidelle,
 Et de l'emploi du temps que j'ai passé loin d'elle,
 Je porte en la voyant l'hommage à ses genoux.
 Combien elle est sensible, elle est reconnoissante;
 Ah! si, dans ce moment, sa bouche intéressante
 Me fait un tendre aveu confirmé par ses yeux;
 Si je vois palpiter le sein de mon amante,
 Si je me sens serré par sa main caressante,
 Elevé jusqu'au ciel, fier émule des dieux,
 L'excès de mon bonheur, ma fièvre dévorante
 Me fait croire embrasé de leurs célestes feux;
 Et je conserve encor leur ame & leur génie
 Pour exprimer l'extase où m'a plongé Cinthie.
 Qu'Homere & que Virgile invoquent Apollon
 Pour célébrer les Grecs, & venger Ilion;
 Qu'ils chantent les combats du Tibre & du Scamandre,
 Et que leurs noms fameux soient vainqueurs du trépas:
 Moi je ne veux qu'un luth harmonieux & tendre;
 Je ne veux que chanter les amoureux ébats;
 Et c'est assez pour moi que Cinthie enivrée
 Me couronne de mirthe & de festons de fleurs;
 Que parmi les amans mon ombre soit sacrée,
 Et qu'ils chantent mes vers pour embrâser leurs cœurs.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

*A M. GRÉTRY, sur son opéra de l'Embaras
des Richesses.*

DE la nature, enfant gâté,
Des plus beaux dons elle t'a fait largesse;
Grétry, tu fais répandre la richesse
Dans le sein de la pauvreté.

Par M. DE SANCY.

LES DEUX TONNEAUX,

F A B L E.

PLUS fier qu'un descendant d'Alcide,
Un tonneau plein d'un champagne mouffieux,
Sur son chantier auprès d'un tonneau vide
Tenoit des propos orgueilleux.
Je suis sans doute quelque chose,
Disoit-il, non, non, les humains,
Ami, n'agissent pas sans cause
Et je pénètre leurs desseins.
Si de tout sexe, de tout âge
Mortels s'abaissent devant moi,
Ils viennent pour me rendre hommage;
Mon mérite leur fait la loi.
Pauvre voisin ! reprit le tonneau vide,
On te caresse, on te flatte à présent;
Caresse vaine & peu solide !
Ah ! la liqueur dont tu leur fais présent
Des humains t'attire l'hommage.
Attends encore quelques jours

Et mon sort sera ton partage.
 L'homme flatte tant qu'on lui plaît
 Et tant qu'on lui peut être utile :
 De ses hommages le mobile
 Est souvent un vil intérêt.

Par un solitaire des environs de Troyes.

ÉPIGRAMME.

UN payfan tomba milicien,
 L'infortuné ! combien il se désole !
 Billet fatal ! ô funeste lien !
 S'écrioit-il, c'est ainsi qu'on m'enrôle !
 Et c'est, dit-on, pour l'intérêt commun !
 Contre tous les Anglois on veut que je me batte !
 On se trompe, morbleu ! véritable automate,
 J'en verrois dix au coup, je n'en tuerois pas un.

Par le même.

V E R S

*De Mde. la comtesse DE TURPIN, à son mari, à
 son retour de son commandement de Corse.*

MES regards ne cherchent plus rien :
 Ils n'envioient que ta présence,
 Et ton cœur va payer au mien
 Les longues dettes de l'absence :
 Tu reviens enfin près de moi,
 Et les jeux, le bonheur tranquille,
 Reviennent encore avec toi
 Habiter ce champêtre asyle.

Quitter l'objet de ses amours,
C'est se séparer de soi-même :
Un héros tient d'autres discours,
Mais je suis épouse, & je t'aime.
Sans toi, mes jours les plus sercins
Sont obscurcis par la tristesse;
Ils s'éteignent dans les chagrins,
Et sont perdus pour la tendresse.

Je fais bien que du jeune Amour
Le tems jaloux brise les armes;
Je fais que ce dieu chaque jour
Dérobe à mon front quelques charmes;
Le tems est l'espoir des guerriers,
Mais le tems est l'effroi des belles;
Il rend plus beaux de vieux lauriers,
Il flétrit les roses nouvelles.

Mais s'il a terni mes appas,
S'il nous ravit l'enfant volage,
L'amitié qui vient sur ses pas,
Des hivers ne craint pas l'outrage.
Qu'elle a de graces & d'attraits!
Oublions l'amour qui s'envole;
S'il cause, en fuyant, des regrets;
Sa sœur nous reste & nous console.

Vois tes enfans à tes côtés,
Vois ton épouse satisfaite,
Et dis-nous quelle volupté,
Quel autre bien ton cœur souhaite;
Les dieux te donnent à la fois
Tout ce qui flatte & ce qui brille;
La gloire t'attend chez les rois,
Et l'amitié dans ta famille.

Amitié, fais luire sur nous
Un ciel pur, des jours sans nuage;

Viens de tes rayons les plus doux
 Eclairer le soir de notre âge :
 Le cœur se nourrit de tes feux,
 Il s'use au flambeau de ton frere :
 Dans ses bras on meurt plus heureux ,
 Dans les tiens la vie est plus chere.

ÉPITAPHE D'UN PROCUREUR.

C I - G I T qui toujours griffonna,
 Beaucoup de papier barbouilla,
 Dans l'encre la raison noya,
 Comme un Ostrogoth s'exprima,
 Contre ses clerks toujours pesta ,
 Le jeûne leur recommanda,
 La veuve & l'orphelin pillz,
 Et qui de leur sang regorgea ,
 Tant qu'à la fin il en creva..
 Pauvres plaideurs, qu'il est bien-là.

Par M. L. V. SS. rt.

É P I T R E

*A Mlle. ROSE , danseuse dans le genre gracieux ,
 âgée de 13 ans.*

J E U N E élève des arts, dès ta naissante aurore
 Combien j'aime à prévoir ton aimable destin !
 Comme une fleur qui vient d'éclorre
 Des perles de la nuit fraîche & brillante encore,
 Reçoit l'encens léger des zéphyr du matin ;

La jeune cour de Therpsicore (*)
Te salue en chœur & t'adore.

Les Graces, t'adressant leurs pas affectueux,
Autour de ton berceau balancent leurs guirlandes;
Et les talens voluptueux
T'environnent de leurs offrandes.
T'épiant de ses yeux malins,
L'amour caché sous ta courtine,
Médite, en riant, sur ta mine,
Des tours plus adroits & plus fins.

Conserve long-tems de ton âge
La touchante ingénuité.
Va, sois toujours modeste & sage,
Aux vertus c'est moins un hommage
Qu'un attrait pour la volupté.
Lorsqu'aux doux feux de la jeunesse
S'ouvrira ton cœur agité,
S'il faut, avec délicatesse,
Ménager la vive tendresse,
L'ombrageuse timidité
D'un cœur sensible avec foiblesse,
En faveur de la gentillesse
De ton petit air éventé,
Je te permets un peu d'adresse.
Je te défends la fausseté.

Abandonne ton cœur. Malheureuse la femme,
Emule de ton art art brillant,
Qui, réduite aux détours d'un manège galant,
Le cœur sec & glacé, se transporte & s'enflamme!
Sa danse n'émeut point. La vérité de l'ame
Fait la vérité du talent.

(*) Les enfans qui dansent au vaux-hall.

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Tu vendrais des plaisirs donnés sans jouissance !
A ce trafic affreux pourrais-tu consentir ?
Sans cesse revêtant une fausse apparence,
Tes gestes & tes pas apprendroient à mentir.
Pour exprimer l'amour , il faut le ressentir.
Que son feu , ses élans , ses craintes , son ivresse ,
Que ses tendres douleurs ou ses transports heureux ,
De tous tes mouvemens variant la souplesse ,
Les frappe , les suspende , ou les oppose entre eux.
Tantôt développant leur suave mollesse ,
Offrant dans leur accord un ensemble moëlleux ,
Marquant d'un à-plomb sûr leur exacte justesse ,
Ou les laissant couler , plus doux , plus onduleux ,
Précipitant l'éclair dont brille leur vitesse ,
Ou bien en graduant l'abandon langoureux ,
Enchaîne tous les cœurs à tes pas amoureux.

Fuis d'un geste indécent la volupté profane.
Vois Thaïs , douairière à la cour d'Orosmane ,
Profonde dans l'art des Phrynés ,
Du soudan renversé sur la molle ottomane ,
Aux faveurs d'une autre sultane
Provoquer les sens obstinés.

Les talens du sérail la suivent sur la scène.
A quelques jeux mignards tous ses gestes bornés ,
Sa grace minaudière & ses airs contournés
Font sentir de ses pas l'intention obscène.
Evite , en l'imitant , ses affectations.
On sourit à Boucher , on admire l'Albane.
Sa danse est d'une courtisane
Que suivent les séductions.

D'un art bien moins fini , mais bien plus naturelle ,
Pourquoi Cécile charmoit-elle ?
D'où vient que d'un seul geste elle nous enflammoit ;
D'où vient?... du cœur... Cécile aimoit.
Il faut sentir ton art , un maître fait le reste.
Que l'amour , inspirant tes développemens ,

Attache une image à ton geste,
A tous les pas des sentimens.

L'amour!... il est si doux, que n'est-il légitime?
Du vice il est au moins des cœurs qu'il défendit.
Sans mœurs, point de talent. Le sentiment l'anime,
La débauche l'abâtardit;
Ce n'est jamais sans quelque estime
Que le bon goût nous applaudit.

Aimable enfant, pardonne. Ah! pardonne si j'ose
Te tracer dans ces vers des leçons de tes jeux.

C'est sans intérêt, jeune Rose:

Quand l'amour aura mis son rayon dans tes yeux,
Les miens ne pourront plus en soutenir les feux,
Du froid des ans mon cœur éprouvera les glaces;
Les Amours effrayés fuiront mes cheveux blancs.
Si quelques-uns encor s'égarent sur mes traces,
Ils n'y marchent plus qu'à pas lents;
Mais mon cœur à jamais saura sentir les graces,
Et j'idolâtre les talens.

*Par M. le baron de T***Y.*

É P I G R A M M E.

U N corps sans ame étoit à la voirie,
Et, tout autour du cadavre glacé,
Les mains au ciel, la canaille attendrie
Se demandoir l'état du trépassé.
Passe un frater : votre doute est unique;
Sourcil froncé? dents longues? pieds poudreux?
Oreille en l'air? dos meurtri? ventre creux?
N'est-il pas clair que c'étoit une critique?

Par M. de P I I S.

B O U T S - R I M É S

Donnés par trois jolies femmes.

T O U J O U R S être en bonne fortune ,
Trahir mille beautés, tel bonheur est douteux :
Il est plus doux d'en aimer une ,
Qu'il n'est flatteur d'en tromper deux.

L E S M Ê M E S

Remplis d'une autre manière.

S E R O I T - C E une bonne fortune ,
D'avoir entre vous trois à faire un choix douteux ?
Je n'oserois en choisir une ,
Dans la peur d'en regretter deux.

*Par M. DESP***.*

É P I G R A M M E.

P O U R tous les vers qu'il fait, le poète Lubin
Res sent une tendresse extrême :
Mais des enfans gâtés ses vers ont le destin ;
Leur pere est le seul qui les aime.

Par M. J A M E.

I M P R O M P T U

Fait dans la chambre d'un homme de lettres nouvellement marié.

LE bonheur habite en ces lieux ;

Tout y retrace son image.

La nuit, on y fait un heureux,

Et le jour, on y voit un sage.

Par M. GUYÉTAND.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

*ACADÉMIE royale de peinture & de sculpture
de Paris.*

DANS l'assemblée du 29 mars dernier, l'académie a reçu académicien, le Sr. Sauvage, de Tournay, peintre de genre, sur un morceau représentant un bouclier, un vase orné de bas-reliefs, un casque, & autres objets de nature morte.

Elle a agréé, le même jour, le Sr. Julien, de Toulon, peintre d'histoire; le Sr. Moitte, de Paris, sculpteur; le Sr. de Marne, de Bruxelles, peintre d'animaux, & le Sr. Nivard, de Nancy, peintre de payfage.

(*Journal de Paris.*)

I L

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

Nouveau prix extraordinaire , proposé par l'académie , pour l'année 1784. (Ce prix sera annuel.)

Un citoyen anonyme a fait présenter à l'académie le MÉMOIRE qui suit :

MESSIEURS ,

Vous avez bien voulu adopter deux fondations , dont l'une a pour objet des expériences au choix de l'académie , & l'intention du fondateur est que ces expériences soient dirigées vers l'objet le plus utile aux classes de la société les plus malheureuses. La seconde fondation établit un prix en faveur du mémoire ou de l'expérience qui rendra les opérations des arts mécaniques moins mal-saines ou moins dangereuses. L'esprit qui a dicté ces dispositions , fait desirer que les procédés de ces arts soient réduits à la plus grande simplicité possible : les simplifier , c'est servir tout à la fois le consommateur & l'artisan ; les marchandises étant fabriquées avec plus d'économie , l'artisan est plus assuré du débit , & par conséquent du salaire de son travail ; le pauvre peut atteindre à ce que lui interdisoit un haut prix.

La substitution de la charrue à la bêche , du rouet au fuseau , du métier à l'aiguille , sont de véritables bienfaits envers l'humanité , & nous avons , par la perfection successive des arts , obtenu une multitude de possessions , de facultés ,

de jouissances, dont étoient privés nos ancêtres. Mais on n'a fait que les premiers pas dans cette carrière, & en ne considérant que la formation & la préparation du premier des alimens, combien on peut inventer encore de moyens de faciliter, abrégé, perfectionner la culture, la semence, la coupe, le battage, la mouture des grains & la boulangerie ! Craindroit-on qu'en diminuant le nombre des bras employés à ces opérations, il en restât d'oisifs ? une telle idée ne peut être admise, ni dans notre siècle, ni dans un pays où il existe des terres incultes.

Deux nations rivales de notre industrie ont une main-d'œuvre plus chère que la nôtre, & cependant vendent plusieurs de leurs marchandises en concurrence avec les nôtres, ou même obtiennent la préférence ; une des raisons principales de ce phénomène de commerce, est que chez ces nations la fabrique est plus simple. A Amsterdam & à Birningham, un grand nombre d'instrumens peu connus ou peu communs en France, remplacent les opérations manuelles, & on a observé qu'en Hollande & en Angleterre, à mesure que la main-d'œuvre enchérit, les manufacturiers & les artisans inventent des machines, des instrumens, des procédés qui diminuent le nombre des agens, &, en faisant baisser les prix, facilitent le débit.

On ne se permettra point de juger le génie François dans la partie des arts ; & sans prétendre décider si notre nation crée moins qu'elle ne perfectionne, & a moins d'invention que d'adresse, on observera seulement que nous avons enlevé à Venise ses glaces, à l'Italie ses étoffes de soie ; que le Languedoc pourvoit le Levant de draps nommés *Londrins* ; que les étoffes nommées *Velours d'Utrecht* se fabriquent par nos

nos artisans , tandis qu'on trouve peu d'exemples d'arts inventés en France & perfectionnés par l'étranger.

Dans l'esprit du peuple , il est établi , soit par un préjugé , soit d'après l'expérience , que les découvertes dans les arts sont comme l'ouverture des mines , dont l'exploitation ne profite qu'aux successeurs de ceux qui ont frayé le chemin ; & en effet , on trouve bien plus d'artisans enrichis par leur adresse dans la pratique d'une méthode reçue , que par l'introduction d'une méthode nouvelle ; les essais sont coûteux , la réussite est rarement assurée , les innovations sont contredites : le succès est-il constaté ? les contradicteurs même en partagent le fruit. Il est donc utile d'honorer & d'indemniser l'auteur de toute invention , qui , en abrégant le travail , en assure le rabais , & multiplie pour le pauvre les moyens de subsister & de jouir.

C'est dans cette intention qu'on propose de fonder un prix en faveur *d'un mémoire , soutenu d'expériences , qui tendra à simplifier les procédés de quelque art mécanique.* On destine à cette fondation une somme de 12000 liv. qui sera placée de la même manière que la dernière somme précédemment donnée : avec l'intérêt , on paiera une médaille qui formera un prix annuel.

L'académie ayant d'une voix unanime accepté cette donation avec la permission du roi , elle a arrêté qu'elle fera connoître chaque année quel doit être l'objet du mémoire auquel sera donné un prix ; ce prix consistera en une médaille de 1080 liv. & sera adjugé dans l'assemblée publique d'après Pâques.

Elle propose pour le premier prix à donner

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

en 1784, le sujet suivant : *De perfectionner la construction des moulins à eau, sur-tout de leur partie intérieure, de maniere qu'ils soient plus simples, s'il est possible ; qu'ils donnent & plus de farines & des produits plus distincts dans la qualité de ces farines ; que par la réunion & le jeu des blutteries, à mesure que la farine est extraite du grain, ils deviennent propres à la nouvelle espece de mouture adoptée depuis quelques années dans les moulins de Corbeil, & dans quelques autres voisins de la capitale ; enfin, qu'ils renferment différentes mécaniques, pour qu'ils puissent, au moyen de la force qui les fait mouvoir, produire les divers effets nécessaires à leur service.*

L'académie s'est déterminée à proposer ce sujet, à cause de sa grande importance, & de la nécessité de répandre & d'étendre plus généralement cette nouvelle espece de mouture.

On sait qu'elle consiste à tirer du bled le produit le plus considérable qu'on peut en espérer, tant en farines de la premiere qualité, qu'en farines bises ; qu'on obtient cet avantage en faisant passer sous les meules, à plusieurs reprises, les gruaux qui restent après que les plus belles farines en ont été séparées, & que l'art du meûnier, dans cette opération, est autant de dépouiller parfaitement le son des portions de farine qui s'y trouvent adhérentes, que de n'entamer que le moins qu'il est possible cette écorce du grain.

Les progrès qu'on a déjà faits dans la construction de différens moulins destinés à cette mouture, donnent lieu à l'académie d'espérer

que les efforts des personnes qui se proposeront de concourir pour ce prix , ne seront pas infructueux , & que ses vœux , pour la perfection de l'art le plus utile , seront accomplis.

Les savans & artistes de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet , & même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait une loi d'exclure les académiciens regnicoles de prétendre aux prix. Ceux qui composeront , sont invités à écrire en françois ou en latin , mais sans aucune obligation : ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront , l'académie fera traduire leurs mémoires. On les prie que leurs écrits soient fort lisibles.

- Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier février 1784 , exclusivement ; ce terme est de rigueur. Ils doivent être adressés dans la forme ordinaire au secrétaire perpétuel de l'académie. La piece qui aura mérité le prix , sera proclamée dans la séance publique d'après Pâques 1784.

L'académie donnera tous les ans un prix semblable , dont le sujet sera indiqué par un programme , & elle publiera incessamment celui du prix de 1785 , afin que les savans & artistes qui voudront concourir pour ce prix , aient le tems suffisant pour s'en occuper.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

*ACADÉMIE établie à Rouen , sous le titre de
l'Immaculée Conception.*

*Séance publique du jeudi 19 décembre 1782 ;
article envoyé aux rédacteurs du Journal.*

Dans le discours préliminaire , M. l'abbé Hamel , professeur d'éloquence au college royal de cette ville , & secrétaire de l'académie , a rappelé cette heureuse union , dont les chefs de la littérature offroient le spectacle dans le siecle d'Auguste (*). Dans la splendeur du regne de Louis-le-Grand , le célèbre Despréaux aimoit à reconnoître la supériorité de Moliere. Il l'appelloit , avec complaisance ,

*Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime. (**)*

Dans notre siecle , le siecle de la philosophie , voit-on les beaux-esprits flattés de contribuer à la gloire de leurs rivaux ? Chacun d'eux pourroit-il dire avec sincérité de ses contemporains :

Les arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens.

Après avoir fait des vœux pour voir la con-

(*) *Debes Virgilium finibus atticis ;*

Reddes incolumem , precor ,

Et servas animæ dimidium meæ.

Hor. L. 1. Od. 3.

(**) *Rare & fameux esprit , dont la fertile veine ,
Ignore en écrivant le travail & la peine.*

Sat. II. à Moliere.

corde solidement établie dans la république des lettres , M. Hamel a prévenu l'assemblée que M. Guyot , chanoine régulier de saint Victor , académicien vétéran , vient d'achever la seconde partie de l'histoire de l'académie. La premiere a été annoncée dans un des programmes précédens. Le nouveau travail embrasse moins d'années que la premiere époque ; mais comme l'auteur a trouvé plus de secours , tant dans la bibliotheque du roi que dans celle du duc de la Valliere , l'abondance & la variété des matieres donnent un nouveau prix à ce morceau d'histoire. Le laborieux écrivain travaille à compléter son ouvrage. Cette histoire prendra la poésie françoise dès le berceau ; elle la suivra successivement dans son enfance , dans ses progrès , dans sa maturité , depuis le quinzieme siecle jusqu'à nos jours. La Normandie verra sans doute paroître avec intérêt un corps d'histoire rempli d'anecdotes piquantes , de recherches nombreuses , relatives aux familles distinguées de la province.

Le secrétaire a déclaré ensuite que l'académie va donner incessamment le *Recueil* des différens ouvrages couronnés pendant les six années de la principauté de M. le duc de Harcourt , gouverneur de la province. On distinguera dans ce recueil le discours de M. Ancillon , *pasteur de l'église françoise de Berlin*. Le savant orateur agit & résout avec succès cette importante question : *Quels sont , outre l'inspiration , les caracteres qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes*. En 1782 , M. Ancillon a fait imprimer à Berlin (*) le discours couronné en

(*) Chez Georges-Frédéric Starcke , à Berlin ; & à Paris chez l'Esclapart,

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

1778. L'auteur y a joint une préface & des notes intéressantes. L'ouvrage, tel qu'il est imprimé, s'est accru considérablement, & a été heureusement changé. Dans différentes lettres, adressées cette année par l'auteur aux juges de l'académie, M. Ancillon leur offre ces changements, ces augmentations, avec une modestie, une politesse, une cordialité, qui décelent le vrai mérite, & lui donnent un nouveau lustre.

M. l'abbé Jannet avoit déjà envoyé à l'académie (*) des hymnes en l'honneur de St. Léonard, solitaire, & du B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, en Lorraine. En continuant de payer le même tribut à un corps littéraire & religieux, cet hymnographe lui a présenté cette année quatre nouvelles hymnes en l'honneur de St. Médard, évêque de Noyon, & des Machabées.

L'académie avoit indiqué pour le prix du prince le programme suivant : *Combien il est intéressant, pour la gloire & le bonheur des François, de conserver le caractère national.* Nous devons ce sujet très-heureux au patriotisme & à la sagacité de M. l'abbé Tériffe, chanoine & haut-doyen de l'église métropolitaine de cette ville, abbé commendataire de l'abbaye royale de St. Victor-en-Caux, prince actuel de l'académie. La compagnie a reçu trois discours ; tous méritent des éloges : mais la beauté du sujet, l'espoir de le voir rempli plus dignement, la gloire même des auteurs, ont déterminé à différer la distribution du prix (**). On a fait une mention particulière d'un mémoire avec cette devise :

(*) Voyez le programme de l'année 1781, *Journal* d'avril 1782, page 322.

(**) Le prix proposé par M. l'abbé Tériffe est une médaille d'or d'environ 300 livres.

Des chevaliers François tel est le caractère,
 Leur noblesse en tout tems me fut utile & chere.

Ce discours offre de la méthode & des recherches. Il est en général écrit purement & avec feu ; mais l'auteur s'est trop occupé des détails historiques, pour établir le caractère des Celtes, des Gaulois leurs descendans, des anciens François, & de ceux qui leur ont succédé. L'histoire circonstanciée de leurs guerres civiles & de religion, de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs usages, occupe un trop grand espace dans ce mémoire. L'objet du discours est uniquement de faire *chérir* aux François le caractère national, en montrant combien il est propre à assurer la *gloire* & le *bonheur* de la nation : division naturelle du discours. Sous ce double rapport, il faut rendre sensible les *avantages* du caractère françois ; d'où naîtra, comme par une conséquence naturelle, l'intérêt que chacun doit prendre à le conserver. Il n'est donc point question de se livrer à des recherches qui occasionnent des écarts ; d'établir des nuances qui distinguent le caractère françois du caractère des autres nations ; parallele toujours délicat, souvent odieux, que chaque peuple croit pouvoir être traité à son avantage. On doit sans doute commencer par donner une idée juste du caractère françois, en saisir, en rassembler tous les traits, & les présenter dans un jour si vrai que chacun puisse dire : *le voilà tel qu'il est, je m'y reconnois*. C'est dans l'exorde même du discours que l'on doit faire ce développement. Il faut ensuite entrer dans les deux parties du discours, & sans se traîner dans des discussions vaines & pénibles, marcher toujours vers le but proposé. Comme ce but est de faire voir de quelle im-

272. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

portance il est de conserver ce qui caractérise le vrai François, on sent la nécessité de s'élever contre tout ce qui iroit à le dénaturer, ou du moins à altérer pen-à-peu son caractère distinctif. Il est donc utile de découvrir les principes du mal, d'en faire sentir le danger, d'indiquer les remèdes généraux ou particuliers qui peuvent en arrêter les progrès, & conserver toujours pure la source de notre gloire & de notre bonheur (*). Tout orateur qui aura bien saisi la question, & se sera pénétré des vérités qu'il doit traiter, sentira combien son style doit être proportionné à la nature du sujet; il y mettra cette douce chaleur, cette simplicité noble, cette clarté sur-tout & ces graces naturelles, qui semblent faites pour peindre, & faire goûter le caractère françois. Nous ne nous permettrons pas de tracer le tableau du caractère national; c'est une tâche que l'on doit réserver pour les orateurs. Nous nous contenterons de dire que ses différens traits se trouvent heureusement rassemblés dans ces deux vers, qui pourroient servir d'épigramme, comme de base, à tout le discours :

Le François étoit gai, brave, point raisonneur,
Aimant son roi, sa dame, & plus que tout, l'honneur.

*L'amour de la patrie s'accroît chez les peuples
à proportion de la confiance qui leur est inspirée
par ceux qui les gouvernent.*

(*) Milord Chesterfield, en écrivant à son fils, rend un hommage non suspect aux prérogatives qui distinguent les François. *La France est, à tout prendre, le plus beau pays du monde.... Les François en général ont beaucoup d'esprit, & sont très-agréables, parce qu'ils ont en même tems de la vivacité, jointe à beaucoup de politesse.* Lettre LXIV. T. I. p. 176.

Tel est le programme proposé depuis deux ans pour sujet du prix d'éloquence. L'académie avoit lieu d'espérer que des orateurs François auroient traité avec zèle une matiere que les circonstances rendent intéressante.

Après avoir cherché dans l'histoire les preuves d'une vérité de tous les âges & de tous les pays, les faits puisés dans notre monarchie auroient achevé la démonstration. Si ce discours peut produire un grand effet, c'est sans doute chez un peuple sensible, qui connoît tout le prix de la bienfaisance. Pour répondre aux vues patriotiques de l'académie, il suffisoit de tracer le tableau fidèle d'un regne, où l'amour de la patrie est soutenu par la confiance que nous inspire le judicieux monarque qui nous gouverne. Comme les espérances de l'académie n'ont point été remplies, elle s'est décidée à remettre le même sujet pour l'année prochaine. Parmi plusieurs discours, un sur-tout auroit été couronné, si l'auteur avoit su se contenir dans des bornes plus resserrées, &, par un choix délicat, rapprocher les idées justes & brillantes répandues dans son ouvrage. En travaillant de nouveau, que cet orateur se rappelle un précepte aussi sage que fortement exprimé :

Soyez profond, mais clair; soyez doux sans lenteur;
Plein sans vous déborder, rapide sans fureur.

Dans la séance publique du 20 décembre 1781, l'académie avoit proposé des *Stances* & une *Idylle*, pour sujet d'un double prix de poésie françoise. M. Gueniot, médecin à Avalon, a remporté le prix des stances. Le poète célèbre *la Servitude abolie dans les domaines du roi*. Il met en opposition les douceurs d'une administration bien-

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

faillante , avec les ravages que traînent après eux
les rois conquérans :

Ambition , mere des crimes,
Combien tu fais de malheureux ;
Tous les peuples sont tes victimes ,
Et leurs tyrans le sont comme eux .
Aux fers , au désespoir livrée ,
Je vois l'humanité sacrée
Assise au milieu des débris :
Pleurant les villes embrasées ,
Les tours , des colonnes brisées ,
Elle frappe l'air de ses cris .

Le prix de l'idylle n'a point été remporté.
L'académie a remarqué que plusieurs des poètes
qui ont concouru offroient souvent un heureux
début ; mais il ne suffit pas de se signaler au
commencement de la carrière ; celui qui veut
vaincre , doit , sans perdre haleine , soutenir ses
efforts pour arriver au terme . Elle a de plus
observé que le défaut général des jeunes poètes
est le désordre & l'incohérence des idées : *Pur-
pureus latè qui splendeat unus & alter assuitur
pannus*. On a cité dans la séance quelques stro-
phes irrégulières *sur les Temples*. Comme elles
donnent une idée avantageuse des talens de l'au-
teur , nous les mettrons sous les yeux du lec-
teur .

Toi qu'il remplit de sa présence ,
Sion , noble séjour qu'a choisi sa clémence ;
Dévoile à mes regards ce dieu de mon amour .
D'autres iront grossir la cour
Des grands dont le flatteur baise humblement la trace ;
Moi dans le temple , où siège l'éternel ,
J'ose implorer les soins de son cœur paternel
Je viens puiser aux sources de sa grace .

Voilà cette onde salutaire ,
 Ce bain réparateur, où du sein de ma mere ,
 Foible, je fus porté. Là de pieux garants
 Ont signé mes premiers serments.
 Quoi ! je n'ai pu, mon dieu, te parler pour moi-même,
 Ou désigner du moins, par mes cris innocens,
 Celui qui m'adoptoit pour l'un de ses enfans;
 Je n'ai pu dire, ô mon pere, je t'aime ?

C'est-là que le pontife ordonne
 Le monarque incliné qu'il ceint de la couronne.
 Là sont scellés les nœuds que forme un jeune cœur.
 C'est-là que le guerrier vainqueur
 De ses drapeaux conquis vient apporter l'hommage.
 Le ministre lui-même a reçu dans ce lieu
 L'ineffable pouvoir de consacrer le dieu
 Dont ici bas il est la vive image.

Le prix de poésie latine étoit destiné à une *Allégorie* ou poëme d'environ cent cinquante vers. Trois concurrens ont fixé l'attention des juges & balancé leurs suffrages. Chacun de leurs poëmes a paru mériter une couronne. Comme les prix de l'idylle & du discours françois avoient été réservés, l'académie, en usant de ses droits, les a transportés à la poésie latine. M. Bernard Béranger, de Riez en Provence, a présenté un poëme fort agréable, intitulé: *Ranunculus gallicè, la Renoncule*. Un beau ciel, un sol favorable invitent en Provence à cultiver les fleurs qui embellissent nos jardins. M. Béranger n'est pas moins heureux à cueillir celles qui croissent sur le Parnasse. Il a su en parer un sujet didactique, & dont les détails paroissent offrir quelque aridité. Le poëme sur la *Renoncule* a sur les deux autres poëmes, outre le mérite d'une fiction ingénieuse, d'avoir une marche plus suivie, de triompher ordinairement de la difficulté, en don-

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nant, avec netteté & avec agrément, la description d'une douzaine d'espèces de renoncules. On pourra juger du reste du poëme par le tableau de trois de ces fleurs, la *Susanne*, la *Proserpine* & le *Pontife*.

*Si qua pudicitia vos tangis gloria, florem
Hunc decet in fectis, o Nymphæ, optare frequentem.
Quippè verecundos inspirat nomine mores
Susanna, intactum vultu testata pudorem,
Qui fraudes & furta senum mortemquæ paratam
Spreverit, ut posses sentire fuisse pudicam.
Sed ferrugineo faciem cur sic obnubis amictu,
Gaudia tu veris? nimirum fusca colorem
Funereum, nomenquæ dedit Proserpina, sacras
Alter Pontificis vittas spectabilis offert,
Adstantesquæ duo demissa in veste ministri,
Quo se cùmquæ ferat medium comitantur euntem.*

Des pensées prises dans la nature, & qui respirent le sentiment, l'harmonie du style, des vers heureusement coupés, caractérisent le poëme de M. Beuzelin, de Rouen. Ce poëme a pour titre : *Materno amore superato, religionis triumphus*. Une mere infortunée, après avoir perdu son époux, se voit encore réduite à pleurer un fils unique, que la mort vient de lui ravir. Tandis que cette veuve désolée tombe sur le tombeau de son fils, livrée à toutes les convulsions du désespoir, un vieillard respectable survient & verse dans ce cœur déchiré le baume consolateur de la religion.

*Ut maturinus pratis sitientibus imber,
Sic matri pia verba senis : pax corda serenat,
Dulciaque irrepunt tandem solatia menti;
Quoque orbis regitur, supremum Numen adorat.
Ostentiosa magis, tumulumque invita relinquens,*

*Prospicit interdum : sed Olimpo languida tollit
Lumina , & indè pio demùm se robore firmat.*

M. Carré, maître-ès-arts en l'université de Paris, est déjà connu dans ce Lycée par son poème intitulé : *Buffardi deppensis Nautæ ergà naufragos pietas* (*). Il nous a envoyé cette année le pendant de ce premier tableau : *Rosa pietas , seu felix naufragium*, avec cette devise : *Dux sæmina facti*. Rose Mahot, bateliere de Granville, voit un soldat du régiment de Bervick, Louis Jeannet, prêt à périr au milieu des flots.

Jam ROSA cimbam

*Egit præcipitem , ventos que vadumque fatigat
Impatiens ; proram hùc contorquet , & ocior illuc ,
Exagitatque vias , semperque moratur in uno
Milite , perque sinus refugos introspicit unum ,
Et sequitur , volucris deprendere certa phaselo
Desuper , aut mediis dare colla immissa barathris.
Porticibus miser extremùm rejectus , ab alto
Eminet ; incumbens Rosa lapsu præpetè raptim
Extulit , impositumque simul lætante carinâ
Urget ad attonitas , undis ululantibus , oras.*

MM. les officiers du régiment de Bervick ont uni l'heureux soldat avec sa libératrice. (**)

*Militis officium nomenque immune remittunt ,
Et nummis donum cumulant. Rex ipse suorum*

(*) Voyez le journal de mai 1781, pag. 323.

(**) Voyez la lettre d'une dame aux auteurs du *Journal de Paris*, insérée dans les *Affiches d'Angers*, num. 40, 1780; & la réponse à cette lettre, insérée dans le *Journal de Paris*, num. 331, 1780; l'*esprit des Journaux*, volume de décembre 1780, pag. 343; volume de janvier 1781, pag. 342.

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Emicuit vigil ac prudens laudator, & aurum,
Concedente manu quam re, jucundius addit.*

Dans la séance publique du jeudi 18 décembre 1783, l'académie doit distribuer cinq prix.

1°. M. l'Abbé Terisse, prince actuel de l'académie, offre un prix extraordinaire, consistant en une médaille d'or. Il demande un discours académique, dans lequel les orateurs développeront cette vérité patriotique : *Combien il est intéressant, pour la gloire & le bonheur des François, de conserver le caractère national !*

2°. Une assertion également intéressante est proposée pour sujet du prix d'éloquence, remis au concours : *L'amour de la patrie s'accroît chez les peuples à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.*

3°. Le prix de poésie latine est destiné à une ode.

4°. Une idylle & une épître d'environ 150 vers, font la matière d'un double prix de poésie françoise.

On abandonne au choix des auteurs le sujet des prix de poésie. La liberté du commerce rétablie sur les mers, les deux mondes, pacifiés par la sagesse & la modération de notre jeune monarque, doivent exciter le zèle des amateurs de la poésie latine & françoise. On sait que l'académie n'admet au concours aucune composition satyrique, ou tirée de la mythologie. Les ouvrages seront envoyés, doubles & francs de port, avant le premier décembre 1783, au R. P. Prieur des Carmes, trésorier de l'académie. On prie les auteurs d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies, & de renfermer leur nom avec une sentence ou devise, dans un billet ca-

cheté. Cette sentence sera répétée au bas de la piece & sur l'adresse du billet.

I V.

ACADÉMIE impériale des sciences de Pétersbourg.

Il existoit depuis long-tems des démêlés fâcheux entre l'académie & son directeur, M. de Domaschnew, chambellan de S. M. Elle avoit porté ses plaintes aux pieds du trône, & Catherine II avoit nommé une haute commission pour examiner les griefs de l'académie. L'affaire étoit pendante & sembloit devoir traîner en longueur, lorsqu'il a plu à l'impératrice de la terminer en destituant M. de Domaschnew, & en nommant pour directeur de la compagnie la princesse Catherine Romanowda-Daschkow, dame-d'honneur de S. M. I., & chevalier de l'ordre de Ste. Catherine. Cette nomination ayant été faite le 28 janvier dernier (*), la *princesse-directeur* se rendit à l'assemblée de l'académie le 31 du même mois; après avoir pris possession de la dignité que son auguste souveraine lui avoit conférée, elle ouvrit la séance par le discours suivant :

En vous assurant, Messieurs, que le choix que S. M. I. a fait de moi pour présider ici, m'honore infiniment, je vous prie de croire que ce n'est point simplement une phrase d'usage, mais un sen-

(*) Suivant le vieux style, & suivant le nouveau, le 3 février.

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

timent dont je suis pénétrée que j'exprime. Je conviens sans peine que je suis inférieure en lumières & en capacité à mes prédécesseurs ; mais je ne céderai à aucun d'eux dans cette intégrité de caractère qui me portera toujours à me faire un devoir comme un plaisir de rendre justice, Messieurs, à vos talens. Loin de me parer de vos dépouilles, je m'empresse de faire connoître à S. M. Imp. le mérite de chacun de vous en particulier, & l'utilité que tout le corps ensemble rapportera à son empire. C'est le seul avantage que je puis vous promettre de ma nomination ; mais comme il le fera immédiatement pour vous, j'espère que ma conduite fondée sur ce principe fera naître parmi vous, Messieurs, l'émulation ; que chacun de vous, en travaillant pour sa propre gloire, ne regrettera point ses fatigues, ni ses travaux ; & qu'enfin, par vos soins réunis, les sciences cesseront d'être simplement domiciliées ici, mais que, naturalisées, elles jeteront des racines profondes, qui ne pourront que prospérer, étant sous les auspices d'une grande souveraine qui honore les sciences. Vous me permettrez, Messieurs, qu'en témoignant la haute considération que j'ai pour vous, je vous assure d'un zèle constant, autant qu'il sera en moi, pour l'honneur de ce corps.

M. J. A. Euler, faisant les fonctions de secrétaire, répondit en ces termes :

M A D A M E,

Les sentimens que votre excellence vient d'exposer dans cette séance solennelle, nous remplissent d'admiration & nous pénètrent de la plus vive re-

sonnoissance. Ils promettent à cette académie des jours heureux , & nous encouragent à faire tous nos efforts pour nous distinguer dans la carrière que chacun de nous a choisie. C'est dans cette disposition , Madame , que nous vous prions de porter aux pieds du trône nos très-respectueux remerciemens , & de faire agréer à S. M. , notre très-gracieuse protectrice , nos vœux ardens pour la durée de son regne & la conservation de S. M. I.

(Nous donnons ces discours tels qu'ils ont été prononcés en françois.)

Le secrétaire fit ensuite rapport de quelques affaires littéraires & académiques ; après quoi , la princesse termina la séance en proposant pour associés externes M. le docteur William Robertson , principal de l'université d'Edimbourg , & historiographe du royaume d'Ecosse , & M. le docteur Blacke , professeur de chymie dans l'université d'Edimbourg. La célébrité de ces deux savans étant reconnue , les académiciens & les adjoints leur donnerent unanimement leurs suffrages sans se servir du scrutin. La princesse chargea en conséquence le secrétaire de l'expédition de leurs diplômes.

Une circonstance touchante , que nous rapportons avec plaisir , c'est qu'avant de se rendre à l'assemblée , la princesse fit une visite à M. Léonard Euler , & le prit avec elle dans sa voiture , afin qu'il l'introduisît comme étant le plus ancien membre de l'académie. Rien n'égalait la joie de tous les académiciens , qui se promettent les plus grands avantages de cette nouvelle administration.

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On doit se rappeler que la princesse Daſch-kow a eu une part très-distinguée à la révolution qui a placé Cathérine II sur le trône. Elle a depuis voyagé long-tems en pays étrangers, sur-tout en Angleterre & en Ecosse, où elle a suivi & dirigé les études du prince son fils.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

SOCIÉTÉ royale des sciences de Copenhague.

La société a décerné dans sa séance du 17 mai dernier, à M. de la Lande, le prix dont le sujet annoncé en 1780 concernoit la véritable longueur de l'année solaire. En même-tems elle a proposé les questions suivantes :

1°. *Monstrare indolem poëseos septentrionalis antiquæ, inque ejus à græcâ romanâque discrepantiam inquirere, tum in quo cum anglo-saxonica priscâque germanicâ conveniat, vel secus.*

2°. *Tradere methodum praxi accommodatam ærem phlogisto, aliisque corporibus peregrinis inquinatum, subsidiis chemicis depurandi aut corrigendi.*

3°. *Quæritur de hygrometro eâ lege constructo, ut duo siccitatis & humiditatis puncta certiùs quàm adhuc factum est, possint inveniri, utque gradus diversorum hygrometrorum corresponsdeant. Liberum erit auctori vel novum instrumentum invenire, vel jam cognitum ad desideratum perfectionis gradum evehere; principia verò omnia constructionis & divisionis adeò dilucidè erunt describenda, ut artifi-*

ces ea tutò exsequi valeant. Desideratur denique, ut auctor duo hygrometri exemplaria secundum regulas à se traditos constructa societati mittat. Les trois prix destinés aux meilleurs mémoires sur ces questions seront chacun de 100 rixdales danoises. Les ouvrages écrits en latin, en danois, en allemand ou en françois, doivent être adressés francs de port, avant le 30 septembre prochain, à M. Luxdorph, chevalier de l'ordre de Danebrog, conseiller intime de S. M. Dan. ; & président de la société.

(*Journal encyclopédique.*)

V I.

ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres de Berlin.

M. l'abbé Raynal a proposé à l'académie d'annoncer le sujet d'un prix dont il a fait les fonds ; & l'académie y a consenti. Voici l'énoncé de la question : 1^o. *Quels sont les devoirs d'un historien, & quels doivent être ses talens ?* 2^o. *Quels sont les historiens anciens & modernes, qui ont rempli avec le plus de succès leurs obligations ?* 3^o. *Les historiens modernes ont-ils plus ou moins de difficultés à surmonter que n'en eurent les anciens historiens ?* Le prix sera une médaille de 52 frédéric d'or, faisant environ 1040 livres tournois. Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les membres ordinaires de la compagnie. Les mémoires seront écrits en françois, en latin, en allemand, en anglois

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ou en italien , & auront l'étendue qu'on voudra. Les auteurs ne se feront connoître , ni directement , ni indirectement ; chacun mettra une devise à la tête de l'ouvrage , & y joindra un billet cacheté qui contiendra la même devise , avec son nom & le lieu de sa résidence. Les paquets doivent être adressés francs de port , à M. Formey , conseiller-privé de S. M. Pruss. , secrétaire-perpétuel de l'académie , à Berlin. Ils ne seront reçus au concours que jusqu'au 31 décembre 1784. La proclamation du prix se fera dans la séance publique du 31 mai suivant.

(*Journal encyclopédique.*)

V I I.

ACADÉMIE royale de Mantoue.

L'académie royale de Mantoue propose pour le concours des prix les sujets suivans :

POUR LA PHILOSOPHIE.

* *Quelle influence ont les jeux & les spectacles publics sur les peuples , & comment on peut se tromper dans le choix & l'usage qu'on en fait.*

POUR LES MATHÉMATIQUES.

On avoit déjà proposé dans le courant de l'année 1781 , d'Etablir la véritable théorie des eaux qui sortent par les ouvertures des vases , & montrer en quelles circonstances on peut l'appliquer aux eaux courantes dans les lits naturels.

On propose encore d'Expliquer quelle analogie se trouve entre les loix des tubes de conduite, eu égard à toutes les contradictions, & diverses circonstances qui y interviennent, en faisant une comparaison des deux manieres, le plus exactement qu'il est possible pour la pratique.

POUR LA PHYSIQUE.

* Quels défauts & quels excès on doit éviter dans l'étude de l'histoire-naturelle.

POUR LES BELLES-LETTRES.

* Quel est présentement le goût des belles-lettres en Italie, & comment on peut le faire renaître, pour peu qu'il soit corrompu.

Les trois sujets marqués d'un astérique ; parce qu'ils sont proposés pour la seconde fois, auront un prix double de deux médailles, de 50 florins chacune ; l'autre prix sera d'une médaille à l'ordinaire. On avertit que les mémoires de ceux qui concourront doivent être écrits en italien ou en latin, & envoyés, francs de port, avant la fin de novembre 1783, à M. l'abbé Jean-Jérôme Carli, secrétaire-perpétuel de l'académie.

(*Novelle letterarie.*)

V I I I.

ACADÉMIE royale des sciences de Siene, dite des Physiocritiques.

Le 6 de janvier dernier, l'académie des sciences de Siene, dite des *Physiocritiques*, a

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tenu une séance publique, dans laquelle le secrétaire annonça le problème suivant pour sujet du prix de cette année; savoir, *Si les différentes especes d'air nîtreux, méphitique, flogistique, déflogistique, &c. des modernes, sont autant de fluides divers en nature, ou le même fluide de l'air mêlé avec diverses autres particules de corps, ou diversement modifié.*

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 30 écus. Ceux qui concourront pour le prix, adresseront francs de port leurs mémoires écrits en italien, à M. Bianchi, secrétaire de l'académie, dans le courant du mois de décembre prochain.

(*Novelle letterarie.*)



S P E C T A C L E S .

P A R I S .

O P É R A .

ON a continué à ce théâtre les représentations de *Renaud*, avec une affluence de monde & des applaudissemens qui assurent à cet ouvrage le succès le plus décidé.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Le lundi 17 mars, on a donné, pour la première fois, le *Déjeuné interrompu*, comédie en deux actes & en prose, par une dame.

Henriette est destinée depuis long-tems, par son pere & sa mere, à épouser *Damis* son cousin ; mais *Damis* est absent depuis trois ans, & il a grand tort ; car *Henriette*, en son absence, est sur le point d'aimer un jeune marquis bien fait, qui, depuis quinze jours, la suit en tous lieux. Le marquis est un fat, endetté, sans principes, qui, prêt d'épouser une demoiselle de *Saint-Lambert*, la quitte pour *Henriette*, parce que celle-ci a 30000 l. de rente de plus. Heureusement il se trahit lui-

même dans une scène qu'il a avec *Lisette* ; celle-ci persuadée qu'un seul entretien avec le marquis guérira sans retour sa maîtresse , promet de lui ménager une entrevue avec elle. Cependant *Damis* est de retour ; il a été alarmé de la froide réception de sa cousine , & il interroge *Lisette* , qui l'instruit de tout. Au nom du marquis , il se rassure : il l'a connu à *Strasbourg* , mais il n'étoit connu de lui que sous le nom de *Dorval* , qu'il avoit pris , on ne sait pourquoi. Pour s'amuser aux dépens du fat , il paroît au rendez-vous à la place de *Henriette* , & conservant le nom de *Dorval* , il se dit ami de *Damis* venu pour en donner des nouvelles. L'autre , en vrai marquis , lui fait d'abord confidence de sa bonne fortune , du rendez-vous qui lui a été donné ; & *Damis* l'en félicite. Par malheur , on annonce que la famille entière va venir dîner dans le salon même ; & en attendant une heure plus commode , *Damis* offre au marquis un asyle dans son appartement. La famille se rassemble ; on sert le chocolat : mais à l'instant le pere reçoit une lettre de la demoiselle de *Saint-Lambert* , qui lui annonce les desseins du marquis , & son entrée furtive dans sa maison ; & voilà le *Dîner interrompu*. *Damis* se hâte de justifier sa cousine , en faisant descendre le marquis ; celui-ci accourt avec confiance : mais il est bien surpris , comme on peut le croire , très-mal reçu , sur-tout d'*Henriette* , & berné même par les valets : il sort , & *Damis* épouse sa cousine.

Ce sujet n'a rien de bien neuf; mais il y a beaucoup de mérite à savoir rajeunir un sujet usé. L'entrevue de Damis & du marquis, l'entrée du marquis dans le salon où toute la famille est rassemblée, sont deux scènes très-piquantes. Le style en général est correct & élégant; la morale est saine & pure: en voilà plus qu'il n'en faut, sans doute, pour faire excuser les défauts de cette pièce, qui, sans avoir eu un grand succès, a néanmoins obtenu des applaudissemens.

Le lundi 24 mars, on a remis *Spartacus*, tragédie en cinq actes, par feu M. Saurin.

Cet ouvrage fut donné pour la première fois en 1760. Il n'eut qu'un succès médiocre; néanmoins il fut généralement estimé par cette portion de gens-de-lettres, qui ne fonde point ses opinions sur celles du parti qu'elle a adopté, & qui n'a pas besoin, pour établir son jugement, de savoir si tel auteur tient ou ne tient point à tel corps littéraire. On observa, avec raison, que le rôle de Spartacus avoit un peu trop d'éclat; que la distance immense qui existe entre son caractère & ceux des autres personnages de la pièce, nuisoit à l'ensemble de l'ouvrage; que l'attention sans cesse fixée sur la noblesse, peut-être exagérée, du gladiateur, ne se reportoit qu'avec peu d'intérêt & presque sans curiosité sur les autres figures du tableau: mais on rendit justice à la marche de l'action, parce qu'elle est sage & bien entendue; on distingua plusieurs scènes filées avec

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

autant de logique que d'intelligence ; enfin ; malgré les taches qu'on apperçut dans l'ouvrage, on convint qu'il étoit digne , à bien des égards , des beaux jours de notre littérature.

La remise dont nous rendons compte a eu un très-grand succès le jour de la première représentation. Les spectateurs ont multiplié leurs applaudissemens de manière à faire présumer qu'ils étoient , pour ainsi dire , affamés de voir & d'entendre une tragédie raisonnable.

Le samedi 5 avril , la clôture de ce théâtre s'est faite par une représentation du *Cid* , tragédie de P. Corneille , & de la *Jeune Indienne* , comédie de M. de Chamfort. Entre les deux pieces le Sr. Dorival a prononcé le compliment d'usage qui a obtenu des applaudissemens.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ; Année littéraire.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 17 mars , on a représenté , pour la première fois , le *Corsaire* , comédie en trois actes & en vers , par M. de la Chabeauffière , musique de M. d'Aleynac.

Florville étoit sur le point d'épouser *Julie* , lorsque , devenu l'esclave du corsaire *Mahamet* , il a été conduit à A'ger. La générosité de *Mahamet* a su adoucir l'esclavage de *Florville* : mais les soins de l'amitié n'ont pu lui faire oublier son amour ; & *Julie* est toujours présente à sa pensée. Une lettre de la jeune *Françoise*

apprend à Florville que, libre par la mort de son tuteur, elle va le rejoindre à Tunis, où elle le croit en esclavage. Florville voudroit voler au-devant d'elle, il desireroit la liberté. Mahamet la lui rend. Pour prix de ce bienfait & de son amitié, le corsaire lui demande un service. Amoureux d'une jeune esclave nommée *Florentine*, arrivée dans son ferrail depuis un mois, il desireroit connoître quels moyens il faut employer pour plaire à une Française. Florville les lui indique; il se charge même de parler au nom de son ami. Quelle douleur n'éprouve-t-il pas lorsque dans *Florentine* il retrouve cette même Julie, objet de toute sa tendresse! Il dissimule avec peine; mais la jalousie de *Zima*, amante de Mahamet, lui fait espérer qu'il peut encore être heureux. On se propose de tromper le corsaire, de favoriser la fuite de Julie & de Florville; & c'est *Zima* elle-même qui se charge de ce soin. Le moment du départ est arrivé, Florville est au lieu du rendez-vous; une lettre interceptée par Mahamet a découvert tout le mystère, le Français est chargé de chaînes. Tandis que par les ordres du corsaire on conduit Florville aux lieux où il est destiné à travailler comme forçat. Julie, accompagnée de *Lifette* sa suivante & de *Narfit*, gardien du ferrail, est conduite, par l'ordre de *Zima*, sur le bord de la mer. Elle y attend son amant, dont elle ignore la destinée. D'un autre côté, un corsaire Africain, ennemi & rival de Mahamet, qui lui a ravi *Zima*, enleve Florville à son escorte; lui propose de

partager ses projets de vengeance , rompt ses fers , & lui donne des armes. Mais Florville n'a feint de se rendre aux vœux du corsaire que dans l'intention de sauver les jours de Mahamet. En effet , au signal convenu , Florville s'élance , met les Africains en fuite. Ce n'est pas seulement à lui que Mahamet doit la vie , il la doit encore à Zima , qui , toujours tendre & fidelle , a connu les desseins formés contre son amant , & a volé à son secours. Tant de générosité touche Mahamet , il consent à l'union de Julie avec Florville & il épouse Zima.

L'intrigue de cette comédie est très-compiquée ; on peut même assurer qu'à cet égard , elle mérite des reproches. Il y a long-tems qu'on a relégué dans les romans tous ces événemens extraordinaires , qui , par un concours incroyable de circonstances , se réunissent tout exprès , d'abord pour séparer deux amans ; ensuite , pour les rapprocher l'un de l'autre à cinq cens lieues de leur pays , après les avoir placés sous l'autorité d'un despote ordinairement amoureux & jaloux , & qui tient leur sort entre ses mains. Encore les romans de cette nature ne sont-ils plus guere estimés , parce qu'ils sont presque toujours conduits aux dépens de la vraisemblance ; parce que le cœur jouit peu , lorsque l'esprit se fatigue à chercher les développemens d'une intrigue trop embrouillée pour être facilement suivie. Si nous ne nous trompons point , de quel œil verra-t-on un ouvrage de théâtre dont l'action sera établie sur une base aussi usée , & si peu propre à l'intérêt ? On ju-

gera son auteur sur le parti qu'il aura su tirer d'un sujet mal choisi , sur les détails heureux qu'il aura semés dans son ouvrage , sur le plus ou moins d'adresse & d'intelligence qui auront filé quelques scenes ; & s'il a fait preuve d'esprit , de goût & de talent , on désirera qu'à l'avenir il choisisse des sujets plus rapprochés de la vérité , plus intéressans par le fonds , & dans lesquels il sache attacher , non pas par une accumulation d'incidens romanesques , mais par le jeu des passions , par le contraste des caracteres , enfin par des moyens susceptibles de parler à l'ame comme à l'esprit , & qui puissent marcher de front sans se nuire. Les représentations du *Corfaire* ont , sans doute , porté quelques-uns des spectateurs à faire ces réflexions ; & c'est peut-être ainsi qu'on a jugé le nouvel ouvrage de M. de la Chabeauviere. Cet ouvrage est digne , en grande partie , de son succès ; néanmoins si l'on examine de quelle maniere la fable en est établie , filée & dénouée , on y remarquera des défauts très-essentiels. Comment Julie a-t-elle été séparée de Florville ? Comment , lorsqu'elle a été chercher son amant à Tunis , se trouve-t-elle à Alger au pouvoir de Mahamet ? On peut le supposer , mais l'auteur auroit dû nous en instruire , pour rendre son exposition claire & complete. Qu'est-ce que ce corsaire qui arrive au troisieme acte pour délivrer Florville ? Comment a-t-il eu le tems de savoir le malheur du jeune François , & celui de séduire à prix d'or , l'escorte qui le conduit ? Quel intérêt le porte à venger Flor-

ville qu'il ne connoît point ? Comment, fans le connoître, lui confie-t-il un secret important, & dont dépend son bonheur ? Qu'elle est bizarre d'ailleurs la conduite de ce même Florville ! Il abandonne sa maîtresse, inquiète & désolée, pour voler au secours d'un barbare qui la lui a ravie, qui vient de le condamner lui-même à des travaux odieux ! L'Africain, qui va combattre Mahamet, a des raisons pour le haïr ; c'est Zima, c'est son amante que l'Algérien lui a enlevée, & qu'il veut arracher de ses mains. Qui osera le blâmer ? Ce ne devoit pas être Florville, puisqu'il éprouve le même sort, & qu'il doit gémir sur une perte semblable à celle de l'Africain. Néanmoins, c'est Florville qui non-seulement le blâme, mais qui abuse de sa confiance, qui oublie ce qu'il vient de lui devoir, & qui le sacrifie à l'homme dont il a tant à se plaindre. Mahamet fut son ami, oui : mais quelle preuve de zèle & d'intérêt ce Mahamet a-t-il donnée à Florville, qui soit au-dessus du service que vient de lui rendre l'Africain ? Tous les ressorts qui amènent ce dénouement, annoncent un auteur embarrassé de donner à sa fable une fin satisfaisante, & qui a immolé la vraisemblance à la nécessité de sortir d'embarras. Voilà où mène un mauvais choix. Ces observations, que nous croyons très-bien fondées, ne nous empêcheront pas de donner à M. de la Chabeauffière tous les éloges qu'il mérite. Du fonds de son sujet il a su faire sortir de tems en tems des situations agréables, mais sur-tout du comique. Les scènes en;

tre Narfit & Lifette , deux personnages que nous n'avons qu'indiqués , font extrêmement plaisantes ; elles annoncent du goût & de la délicatesse. Le second acte est entièrement bien fait , le nœud est comique & bien établi. Le caractère de Mahamet a de la grandeur & de la noblesse. Quant aux deux amantes , elles produisent peu d'effet , parce que leurs caractères sont subordonnés à ceux du corsaire & de Florville. Le style a de la facilité , de la grace , de l'élégance. On a pu aussi remarquer de la fraîcheur dans les idées , & une foule de vers très piquans , tant par le fonds des pensées que par le cadre dans lequel ils sont placés. Nous avons parlé à M. de la Chabeaufière avec une franchise proportionnée à l'intérêt que son talent inspire , & nous nous flattons qu'il appercevra dans nos observations , non le dessein de nuire à son succès , mais le desir d'être utile à un écrivain qui donne les plus heureuses espérances.

La musique fait infiniment d'honneur à M. d'Aleynac , déjà connu à ce théâtre par l'*Eclipse totale*. De cette première composition à celle dont nous allons parler , il a fait un pas immense. Son chant est facile , agréable & expressif. Ses duos , principalement celui du second acte , entre Narfit & Lifette , ainsi qu'un autre du même acte , entre Mahamet & Florville , sont aussi parfaitement composés relativement aux convenances dramatiques , qu'ils méritent d'estime comme compositions musicales. La marche des *finales* est rapide & théâtrale , & le

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

style analogue aux situations. Nous engagerons seulement M. d'Aleynac à moins travailler ses accompagnemens, parce qu'il est rare qu'en les travaillant trop, on n'altère pas un peu l'effet du chant principal, & qu'on ne fatigue pas l'oreille & l'attention du spectateur. Nous le prions aussi d'être moins complaisant pour certaines cantatrices, qui exigent des *airs de bravoure*, dans l'unique intention de faire briller leur gosier. Ces morceaux ralentissent la marche de l'action, & ne sauroient rien faire pour la réputation d'un musicien. Outre la difficulté de leur exécution, difficulté qui résulte presque toujours de la nécessité d'en porter souvent les traits dans les cordes aiguës de la voix, ils sont ordinairement vuides d'expression, & plus faits pour le concert que pour la scène. Quoi qu'il en soit de nos observations, les paroles & la musique de cette pièce, ont également réussi, & méritent à beaucoup d'égards les applaudissemens qu'elles obtiennent à chaque représentation.

Le mardi 18 du même mois, on a donné la première représentation des *Aveux difficiles*, comédie en un acte & en vers, par M. le baron d'Estar.

Le fonds de cet ouvrage est absolument le même que celui de la comédie de M. Vigée, dont nous avons rendu compte dans notre dernier journal (*). La différence que l'on trouve

entre quelques situations des deux pieces , n'est point assez marquée pour qu'il soit possible d'élever aucun doute sur leur ressemblance générale. Qui de M. le baron d'Estat , ou de M. Vigée a les droits les plus incontestables à la propriété du sujet ? Voilà le point de la difficulté , & nous ne saurions le résoudre.

La comédie de M. d'Estat n'a pas eu un succès aussi décidé que celle de M. Vigée , parce qu'il y regne moins d'ensemble , que la marche en est moins sûre , & les scènes moins motivées ; néanmoins nous préférons la scène des aveux de M. d'Estat à celle de M. Vigée. Ce n'est pas qu'il n'y ait du mérite dans celle-ci ; mais le moyen employé par M. Vigée , le ministère des valets mis en œuvre pour déclarer l'inconstance mutuelle des amans , présentoit moins de difficultés que le ressort qui a été adopté par M. d'Estat. Cet écrivain a placé ses aveux dans la bouche des deux rivaux , & ce moyen plus délicat , plus susceptible d'inconvéniens que l'autre , a produit une scène qui est filée avec assez d'adresse , d'intelligence & de comique pour faire honneur à M. d'Estat. Le style de son rival a plus d'éclat , est plus soutenu ; le sien nous a paru plus naturel. Au total , cette dernière production de M. d'Estat annonce plus de talent que la *Somnambule* ne sembloit en promettre. Voilà le fruit de l'étude , du travail & de l'expérience.

On a fait la clôture de ce spectacle par une représentation du *Corfaire*. & des *Deux Jumeaux*

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de *Bergame*. On a joué ensuite une petite comédie en prose, mêlée de vaudevilles, qui a pour titre le *Déménagement d'Arlequin, marchand de Tableaux*. Cette comédie a tenu lieu de compliment. L'allusion est facile à saisir : elle est relative à la nouvelle salle où les comédiens Italiens vont se transporter. Arlequin donne ses ordres pour déménager ; le principal objet de ses soins est la conservation de ses tableaux, qui font toute sa fortune. Arrivent deux amateurs, *Mondor & Mde. Floricourt*. Argentine leur montre le catalogue des nouveautés dont on a fait cette année l'acquisition, & en les parcourant, elle chante un couplet sur chacun à mesure que Mondor en lit le nom. Delà l'éloge d'*Aucassin & Nicolette* ; des *Quatre Saisons* de MM. de Piis & Barré ; de *Jenneval*, de l'*Indigent*, du *Déserteur*, drame ; des *Deux Jumeaux*, du *Bon Ménage* ; de *Tom-Jones à Londres*, & du *Corfaire*. La plupart de ces éloges ont été confirmés par les applaudissemens du public, surtout ceux des *Quatre Saisons*, de *Tom-Jones* & du *Corfaire*. Après quelques nouveaux avis sur les moyens de fixer le public, suivi d'une scène entre Arlequin & ses enfans, le compliment se termine par des couplets, dont l'intention est si vague, qu'il seroit difficile de la saisir.

Ce petit ouvrage, qu'il ne faut pas examiner avec bien de la sévérité, a obtenu les suffrages du public. On a trouvé le cadre heureux, & bien choisi ; mais on auroit désiré que le peintre eût employé un coloris plus frais, que son dessin fût plus correct, & son coup de pinceau

J U I N , 1783.

299

plus ferme. On a demandé l'auteur à plusieurs reprises. M. *Favart*, le fils, a paru. Ce nom fera long-tems cher aux amateurs de ce spectacle, & on aime à voir le fils d'un écrivain célèbre rassembler sur sa tête quelques rayons de la gloire de son pere.

(*Mercur*e de France ; *Journal* de Paris ;
Affiches, *annonces* & *avis divers*.)



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*EXTRAIT de deux lettres écrites de Londres ;
concernant quelques expériences de physique.*

UNE lettre adressée à M. Faujas de Saint-Fond , à Paris, par le docteur Swedier, de la société royale de Londres, contient les détails suivans :

» Nous avons répété ici, il y a quelques
» jours, les expériences faites en Suisse sur
» l'inflammation spontanée d'un mélange d'huile
» & de suie.

» L'huile de lin, ou l'huile de *bamabis*, mê-
» lée avec de la suie, a formé une pâte qui
» s'est enflammée d'elle-même en peu de tems :
» cette masse a brûlé avec une flamme assez
» vive pendant plusieurs heures.

» Le même phénomène a eu lieu avec un
» mélange d'huile de lin, & d'une terre mar-
» tiale brunâtre, dont les peintres font un grand

» usage ; & qu'on nomme à Londres *Humber* ;
 » (c'est la terre d'ombre.)

» M. Nairne a lu à la société royale un
 » mémoire dans lequel il rapporte des faits ;
 » & des expériences très-exactes , par lesquelles
 » il démontre que le feu électrique a le pou-
 » voir de racourcir remarquablement des fils
 » de métal , ce qui s'écarte des observations
 » connues sur le feu & la chaleur qui ont
 » en général le pouvoir d'allonger les métaux.

» On travaille sans relâche aux gravures qui
 » doivent être inférées dans le voyage du ca-
 » pitaine Cook. Cet ouvrage enrichi d'un très-
 » grand nombre de figures, paroîtra en trois
 » grands volumes in-4to. vers le commence-
 » ment de l'année prochaine. Vous recevrez
 » aussi dans le même tems l'ouvrage précieux
 » & peut-être unique en son genre, de M. El-
 » lis , sur les madrépores, dont les figures sont
 » exécutées avec une délicatesse & une vérité
 » étonnante. Ce livre formera 2 vol. in 8vo.
 » avec 50 à 60 planches.

» J'ai lu hier à la société royale un mé-
 » moire sur l'ambre gris , où je crois avoir
 » démontré par des faits nouveaux & incon-
 » nus , que cette substance doit son origine au
 » regne animal. J'aurai attention de vous en-
 » voyer ce mémoire dès qu'il sera imprimé.

» Une autre lettre de M. le chevalier *Banks* ,
 » président de la société royale de Londres , au
 » même savant , contient les autres détails suivans ,
 » sur lesquels on attend confirmation d'expériences.

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» M. le docteur Priesteley, vient de faire
 » une expérience très-intéressante. Il est venu
 » à bout, par un procédé très-simple, de conver-
 » tir l'eau en un fluide permanent & élastique,
 » dans lequel une chandelle brûle, enfin en
 » air atmosphérique; cette expérience doit vous
 » intéresser plus particulièrement que tout au-
 » tre, vous, Monsieur, qui faites une étude
 » approfondie des volcans.

» Il étoit difficile de concevoir comment les
 » feux souterrains pouvoient brûler à de gran-
 » des profondeurs sans air, & cette experien-
 » ce paroît résoudre ce problème, ainsi que
 » celui, peut-être, de la demi-fusion des pro-
 » duits volcaniques.

» Une question à examiner, seroit celle de
 » savoir, si les volcans ne sont pas les agents,
 » qui fournissent à la terre l'air atmosphéri-
 » que, que l'océan & les plantes purifient en-
 » suite, &c.

(*Nouvelles de la république des lettres &
 des arts.*)

I I.

*ADDITION au précis historique sur les principaux
 tremblemens de terre de la Sicile, inséré dans
 le journal de mai, pag. 320 ; par M.-DE LA
 LANDE.*

Dans un ouvrage intitulé *Della Sicilia ricer-
 cata nelle cose piu memorabili*, par D. Antonio
 Mongitore, imprimé à Palerme en 1743, en
 2 vol. in-4to. on trouve une histoire des trem-

blemens de terre de la Sicile , & elle y occupe plus de cent pages ; pour m'en tenir à ce qui concerne la ville de Messine , on voit qu'elle en a esluys en 1390 , 1456 , 94 , 99 , 1500 , 38 , 42 , 49 , 1601 , 13 , 35 , 38 , 49 , 59 , 61 , 93 , 1717 , 26 , 29 , 32. J'ai su d'ailleurs qu'il y en avoit eu un assez violent en 1780 , & qu'il avoit ébranlé beaucoup de maisons ; ce sont celles qui ont été renversées dans celui du 5 février 1783.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

*MÉMOIRE sur la sang-sue médicinale , par
M. DU RONDEAU. (*)*

Comme cet animal si utile n'avoit point encore été décrit , M. du Rondeau a cru ne devoir rien négliger pour le faire bien connoître par ses caractères les plus distinctifs : nous allons en rapporter quelques-uns. La sang-sue est un insecte aquatique , amphibie au besoin , sans pieds , sans nageoires proprement dites , & sans arêtes. Elle a la figure d'un gros ver marqueté de points & de lignes. Celle dont on se sert à Paris est longue de quatre ou cinq pouces lorsqu'elle s'étend. Sa peau est composée d'un tissu membraneux très fort , mais très-souple , lequel a la surface lisse & onctueuse.

(*) Ce mémoire a été imprimé dans le *Journal de Physique* du mois d'octobre de l'année dernière.

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Son dos , divisé parallelement en trois parties à peu-près égales par quatre lignes longitudinales jaunes sur un fond verd obscur , présente , au milieu des deux côtés , une sorte de passément formé de petits grains noirs , placés à la file , & tenant les uns aux autres par un ornement jaune qui a la figure d'une chaîne.

On voit au bord supérieur de la ligne latérale un semblable ornement. Cette décoration est un peu flottante & saillante ; lorsque le petit animal nage , elle lui sert de nageoire.

Le ventre est d'un bleu turquin marqué de jaune. Toute la peau , onctueuse & grasse , est fortement collée sur une espece de lard très-épais.

La *charpente* de la sang-sue consiste en cinq cens cinq anneaux cartilagineux , rangés sous la peau , depuis l'extrémité supérieure jusqu'à l'inférieure. Ils ne se trouvent pas tous placés à la même distance les uns des autres. Ceux du milieu du corps sont beaucoup plus éloignés que ceux qui approchent des extrémités ; ces derniers se resserrent insensiblement pour terminer l'extrémité supérieure en bec de flûte , & l'inférieure en cône tronqué obliquement. Le diamètre des anneaux diminue à proportion de leur éloignement du milieu du corps , en sorte que ceux des extrémités ont à peu-près un tiers de diamètre de moins que ceux du milieu. Ils ne sont pas d'une seule piece , ainsi qu'ils le paroissent au premier coup-d'œil , mais composés de plusieurs pieces de rapport , adaptées les unes

sur les autres, comme celles de la chaîne d'une montre.

On remarque dans leurs interstices des cloisons musculieuses fort épaisses, au moyen desquelles la sang-sue s'allonge, se contracte, se tourne, ou se roule à volonté.

L'extrémité supérieure de son corps est presque pointue, un peu courbée de haut en bas pour couvrir la bouche, qui n'est pas triangulaire, comme on l'a prétendu, mais ovale lorsque l'insecte veut saisir quelque chose, & quadrangulaire dans le cas opposé.

Les levres sont mollasses & flottantes; la direction de leurs fibres externes est transversale; la levre supérieure, légèrement repliée de bas en haut; l'inférieure, recourbée de dehors en dedans. La première est fendue par le milieu; cette fente fait un des quatre angles de la bouche. La commissure des levres produit les angles latéraux. La levre inférieure se replie un peu par le milieu, & forme le quatrième angle, ou l'angle inférieur. Cet angle est obtus; mais le supérieur & les latéraux sont assez aigus.

Le palais, voûté de devant en arrière, est terminé postérieurement par trois mamelons charnus, dont les deux latéraux sont placés au fond de la bouche, & le troisième se trouve derrière la levre inférieure. » M. Morand, le » père, observe ici notre auteur, attribue à ces » mamelons les fonctions de langue, ce qui est » indubitable; mais, il a eu tort de n'en faire » qu'un seul: car ils se trouvent très-distinctement séparés les uns des autres par une ou-

» verrure triangulaire dont les angles sont occupés par les dents. «

Celles-ci ne sont pas, ainsi que plusieurs écrivains l'ont répété, aiguës & perçantes; on les voit, au contraire, arrondies comme le couteau dont les cordonniers se servent pour couper les empeignes; elles sont fort blanches & cartilagineuses, mobiles par leur base, au moyen d'un ligament tendineux que l'animal a la faculté de faire mouvoir au besoin; on les trouve même situées de manière qu'il ne peut s'en servir qu'en pinçant.

» Je fais que ce sentiment n'est pas conforme
 » à ce que beaucoup d'auteurs ont avancé sur
 » la morsure de la sang-sue: ils en parlent tous
 » comme si les dents étoient piquantes, &
 » comme si elle s'en servoit en les enfonçant
 » perpendiculairement dans la peau; mais leur
 » figure plate, leur tranchant arrondi, leur direction oblique, la mobilité de leur base, tout fait voir qu'elle les enfonce obliquement dans la peau, après l'avoir soulevée par l'attraction ou le suçement qu'elle occasionne au moyen de ses levres, dont elle se sert en guise de ventouse. Dès que la peau est percée, la sang sue retire ses dents au fond des angles des mamelons. Ceci doit rassurer les personnes qui craignent qu'elle ne les laisse dans la plaie. Cette crainte est très-mal fondée, 1°. parce que la sang-sue ne pourroit pas sucer, ayant les dents dans la plaie, 2°. parce qu'elles sont mobiles, & 3°. parce qu'il y a des sang-sues venimeuses qui peu-

» vent causer l'inflammation & la suppuration
» même , sans recourir aux dents restées dans
» les plaies , pour trouver la cause de ces accidens. «

La sang-sue est hermaphrodite. Sa matrice , placée immédiatement au-dessous de l'estomac , à peu-près vis-à-vis du vingt-deuxième anneau , a la forme d'une poire , en sorte que l'on y distingue le fond & le cou : ce dernier aboutit à un canal membraneux qui s'ouvre en dehors entre le vingt-quatrième & le vingt-cinquième anneau. Le corps , ainsi que le cou , est d'une substance charnue & très solide : ils ont ensemble environ la même longueur que le canal membraneux. La situation de ce viscère est parallèle au corps , le fond vers la tête , & le cou vers la queue.

Les vésicules séminales , placées de chaque côté de la matrice , entre son cou & le canal membraneux , sont de forme oblongue , mais arrondies aux extrémités & aplaties aux faces. Leur volume égale au moins celui de la matrice. Elles sont parallèles au corps par leur grande longueur. Chaque vésicule est un assemblage de grains cellulaires , remplis d'une substance médullaire. Ces cellules , vues à la loupe , ressemblent aux anfractuosités de la substance corticale du cerveau.

Il naît de la partie inférieure du bord interne de chaque vésicule séminale un petit conduit que l'on pourroit appeler conduit spermatique ; il s'ouvre dans le canal membraneux qui communique avec la matrice. Ce canal s'étend

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

hors du corps des petites sang-sues, de la longueur de deux ou trois lignes ; & comme un tel prolongement ne se montre point chez les grandes, M. du Rondeau soupçonne que c'est une portion du cordon ombilical. L'ouverture des tégumens qui donnent passage au même canal, est entourée extérieurement d'un anneau formé par la peau.

Cet animal jouit de deux mouvemens progressifs en directions opposées : le premier a lieu quand , après avoir fixé sa bouche sur quelque substance solide , il attire le reste de son corps vers cet endroit : veut-il se transporter en sens contraire ? il se colle par la queue , & contracte le reste de son individu vers cette partie. » Il s'attache aux corps solides (continue l'auteur) au moyen d'un suc glutineux & » tenace que sa bouche & sa queue fournissent. Mais comme sa queue ne présente pas » une surface aussi large que sa bouche , la nature lui a accordé une manchette membraneuse , qui se contracte & s'épanouit à sa volonté. C'est par cette manchette épanouie & » enduite de colle qu'il s'attache si promptement sur tout corps solide , & qu'en soulevant le milieu de la manchette , il produit la même adhérence qu'une pièce circulaire de » cuir mouillé , appliquée sur une pierre polie. Chacun sait que si l'on souleve le centre de » cette pièce au moyen d'une feuille qui le traverse , l'adhérence de la circonférence en devient plus forte. Le même effet a lieu chez » notre insecte ; mais ces deux mouvemens pro-

» greffifs ne font en fon pouvoir que lorsqu'il
» trouve des corps folides à fa portée : car en
» nageant , il eft borné , ainfi que les autres
» animaux aquatiques , au feul mouvement d'en
» avant : il a néanmoins ceci de particulier ,
» qu'il nage toujours en serpentant. Veut-il
» aller au fond ? il ferre fa manchette & l'ef-
» pece de ruban qui fépare le dos du ven-
» tre ; fon corps s'enfonce perpendiculaire-
» ment , comme s'il y avoit un poids attaché
» à fa queue. «

» La fang-fue ne fe nourrit d'aucun aliment
» folide proprement dit ; & les dents dont fa
» bouche eft armée ne lui fervent qu'à percer
» les corps dont elle veut tirer fa nourriture :
» alors elle commence par fixer fa queue ; elle
» arque enfuite fon dos de maniere que fon
» ventre ne touche à rien ; après quoi elle
» porte fa bouche fur l'endroit qu'elle veut
» mettre à contribution. Ses levres y étant
» collées au moyen du fuc gluant , elle attire
» & fouleve le milieu de la peau , comme fait
» la ventoufe , pour y enfonce obliquement
» fes trois dents. Dès que les ouvertures font
» faites , elle retire fes dents , afin de fe mettre
» à pomper. Le corps de l'animal fait les fonc-
» tions de pompe & de piston ; la foupape de
» ce dernier eft le centre des mamelons char-
» nus placés au fond de la bouche. Le point
» fixe d'où part le mouvement de la pompe
» eft la queue : c'eft là que commence ce
» mouvement alternatif , qui fe communique
» d'anneau en anneau , jufqu'à celui où font

» attachés les mamelons qui soutiennent la
» soupape. «

Les sang sues vivent plusieurs mois sans nourriture apparente ; mais l'eau , même la plus pure , leur fournit assez d'insectes pour se sustenter. Elles n'ont ni poumons , ni rien qui paroisse leur en tenir lieu , & peuvent se passer très long tems d'air. M. du Rondeau en a gardé une vingt-trois jours sous la cloche de la machine pneumatique , dont il pompoir journellement le peu d'air qui eût pu s'y insinuer entre le cuir & le récipient : il croit qu'elle est morte au bout de ce terme , ou par maladie , ou parce que l'eau n'avoit plus les qualités essentielles à sa conservation.

Ces animaux ne prennent point de nourriture dans le vuide ; en voici la preuve. » J'ai
» mis , dit l'auteur , sous le récipient de la machine pneumatique un petit vase rempli de
» sang de poulet nouvellement recueilli , &
» quatre sang-sues. D'abord elles se sont mises
» à sucer le sang. J'ai commencé à pomper
» l'air , & elles ont lâché prise dès qu'elles en
» ont été privées ; j'y ai laissé rentrer l'air , &
» elles se sont d'abord jettées sur le sang ,
» qu'elles ont abandonné derechef chaque fois
» que j'en ai tiré l'air. J'ai répété cette expérience plusieurs fois , & j'ai eu la satisfaction d'observer constamment qu'elles ont cessé
» de sucer dès que la machine étoit vuide d'air ,
» & qu'au contraire elles se sont jettées avidement sur la nourriture chaque fois que je
» l'y ai laissé rentrer. «

A ce mémoire très-curieux , particulièrement pour les naturalistes , M. du Rondeau a joint trois figures : dans la première on voit la sangsue couchée sur le ventre ; dans la seconde , elle est couchée sur le dos ; la troisième représente ses parties internes.

(*Journal de physique ; Journal encyclopédique.*)

I V.

QUESTION de chymie domestique , proposée aux rédacteurs du Journal de Paris.

» Le mets , que l'on appelle *œufs sur le*
 » plat , rache & noircit l'argenterie , au point
 » de laisser une espèce d'empreinte , que l'on
 » ne peut parvenir à effacer , qu'après un tems
 » infini , & quelques soins que l'on prenne.
 » Quelle est la cause physique de cet effet
 » singulier ? «

Réponse des rédacteurs.

M. Déyeux , démonstrateur au college de pharmacie , chymiste recommandable , auquel on doit nombre d'observations intéressantes , ayant porté , dans l'examen analytique des œufs , une exactitude qu'on n'y avoit pas encore mise , y a reconnu la présence du soufre , & en a retiré ce produit ; or le soufre , ayant la propriété de noircir l'argent . occasionne le phénomène dont il est question ; mais cette substance n'existe pas dans le jaune de l'œuf , c'est

dans le blanc seulement. Aussi lorsqu'on fait des œufs sur le plat dans un vaisseau d'argent, on distingue la place qu'ont occupée les jaunes; ils n'ont point altéré la couleur du métal, tandis que la partie du plat que les blancs ont couverte est noircie. Outre que le soufre est le principe minéralisateur des métaux, il a beaucoup d'affinité avec l'argent, & cette union préjudicie au métal. Nous n'insisterons pas plus long-tems sur ces détails, quoiqu'intéressans, nous nous bornerons à observer que du vinaigre fort est le meilleur moyen de nettoyer l'argent noirci par les œufs.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

OBSERVATION sur une convulsionnaire de Lyon, réputée sainte, qu'on assuroit vivre depuis sept ans sans prendre aucune nourriture ; par M. DESGRANGES, chirurgien gradué.

S'IL importe dans la société de démasquer l'hypocrisie , toujours adroite à se montrer sous différentes formes ; s'il est avantageux de faire connoître l'astuce & le mensonge qu'elle fait employer pour séduire le vulgaire trop crédule , il n'est pas moins utile aux gens de l'art d'être instruits des stratagèmes sans nombre dont on peut user pour les tromper. (*)

Marie Didier, fille d'ouvrier en soie, demeurant à Lyon , paroisse Sainte-Croix , travailloit dès son bas-âge du métier de ses parents avec qui elle demouroit ; mais naturellement peu laborieuse , & d'une indolence que les plus for-

(*) Voyez le journal de décembre , 1781 , pag. 350.
Tome VI. O

tes réprimandes ne purent jamais vaincre , elle feignit d'abord d'être malade pour ne pas être forcée au travail. Les instances réitérées de ses parens ne purent jamais la faire sortir de cette inaction si contraire à leur modique fortune. Peu endurante , & d'un caractère emporté , cette fille , à l'âge d'environ 22 ans , se mit un jour si fortement en colere , qu'elle tomba sans connoissance. Elle touchoit à l'un des momens où son sexe a besoin de tant de ménagemens , la révolution fut prompte , & le sang fut détourné des voies utérines : on eut recours à la saignée & à quelques remedes apéritifs. Mais aussi peu docile en maladie qu'en santé , Marie Didier les négligea bientôt : le ventre resta gros , & il le parut d'autant plus , que cette fille , comme on dit à Lyon , étoit naturellement *ventreuse*. Sa mère crut qu'elle étoit enceinte , & la conduisit à l'hôpital ; mais ses soupçons n'étoient pas fondés. La fille profita adroitement de son état maladif en apparence , & s'en fit un prétexte pour ne plus travailler au métier ; elle y trouva même un moyen de vengeance envers ses parens : elle se couvrit du voile de la religion , visita fréquemment les églises ; dieu devoit , disoit-elle , prouver son innocence , & justifier sa vertu offensée.... Elle fit une neuvaine à la sainte Vierge pour l'éclairer sur la maladie par laquelle le Très-haut vouloit l'éprouver. (Depuis qu'on l'avoit soupçonnée grosse , elle avoit eu soin de faire acquérir graduellement du volume à son ventre.) Bientôt elle eut une inspiration que dieu opéreroit en

elle plus d'un miracle, & qu'elle devoit se mettre sous la protection d'une personne très-charitable de la paroisse, qu'elle désigna. Elle s'y présente en effet avec assurance, parvient à l'intéresser par le récit de ses maux & de ses persécutions; son air de piété édifie, & dès-lors on pourvoit à ses besoins. Au bout de quelques mois cette fille rusée annonce que ses incommodités augmentent (son ventre en effet grossit chaque jour), & qu'elle ne peut plus supporter de nourriture; elle mâche encore quelques fruits dont elle rejette le parenchyme : tel étoit son état en décembre 1776.

C'est ainsi qu'à l'aide de la fourberie Marie Didier s'est d'abord soustraite au travail, & à l'obéissance due à ses parens, & qu'elle s'est ensuite procuré les moyens de se passer d'eux, en s'attirant la vénération d'un tiers de ses concitoyens; car, par une inconséquence singulière, les aumônes, les dons & les largesses se multiplioient en raison du peu de besoin qu'elle en avoit. Son abstinence continuelle devient publique, chacun accourt, & tout émerveillé de son *existence*, on la croit *sainte*. Bientôt on l'intercede pour la conversion d'un débauché, d'un joueur, pour le gain d'un procès, la guérison d'un malade, on lui baise les pieds, &c. & les préfens abondent en proportion..... Une garde, sa complice & sa compagne, partage les offrandes, écarte, autant qu'il est en elle, les incrédules, & cache avec soin tout ce qui pourroit les déceler.

La sainte vit sans nourriture. C'est un fait

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que toutes les dévotes assurent, & qu'elles répètent à qui veut l'entendre. La privation de tout aliment, le feint anéantissement de ses forces, son séjour continuel dans un fauteuil couvert, le défaut d'évacuation quelconque, un ventre volumineux, les convulsions horribles qui la prennent à la plus petite portion de liquide qu'on la supplie d'avalier, semblent interdire tout soupçon.

Quelques personnes éclairées, des médecins, des chirurgiens, voulant apprécier le phénomène, se transportent près de *Marie*, on la questionne adroitement, elle est embarrassée ; on insiste, & ses réponses sont déjà mal assurées ; la garde avertit qu'elle se trouvera mal si on la fatigue à parler ; enfin on la presse de plus en plus... mais des convulsions horribles surviennent à propos pour la dispenser de s'expliquer davantage. Cet état bien affreux, puisqu'elle s'enfonçoit les doigts dans les chairs, (ce qui obligea dans la suite de les garnir d'étuis de bois,) dura trois heures, tant que les questionneurs indiscrets furent présents. Il est bon d'observer que *Marie* étoit convulsionnaire à volonté, & que chaque fois qu'elle vouloit esquiver des demandes, congédier des curieux, en imposer aux plus incrédules, elle entroit dans des convulsions affreuses. J'en ai été témoin une fois : je crus à l'état convulsif, & j'en fus affligé. Son habitude extérieure pour lors étoit maigre, le visage étoit pâle, l'œil néanmoins assez vif, les lèvres noires (on assure qu'elle se les teignoit), la bouche desséchée, la voix

basse, & son ventre, que je mesurai, avoit six pieds & demi de circonférence. Je ne pus jamais obtenir de le toucher, pas même couvert de ses hardes : il étoit si sensible que la moindre approche de ma main faisoit souffrir & crier la malade. On ne m'avoit pas annoncé pour un chirurgien ; car elle a toujours obtenu de ses protecteurs la liberté de ne pas les recevoir, sous prétexte que voulant porter la croix que dieu lui avoit envoyée, & absolument résignée à ses décrets, elle ne vouloit ni user des secours de la médecine, ni satisfaire la curiosité des gens de l'art.

Quelque tems avant sa mort, elle annonça qu'elle avoit perdu la vue, & se couvrit les yeux avec un ruban noir ; quand on le soulevoit pour juger de leur état, elle les contournoit si bien qu'elle en cachoit la pupille, & ne laissoit voir que la partie inférieure des globes. On peut dire, en général, que tous ses muscles obéissant à sa volonté, se prêtoient avec complaisance aux contorsions & aux mouvemens les plus déréglés, soit de tout le corps, soit de quelques parties en particulier. *Marie* avoit prédit qu'elle deviendrait aveugle ; elle voulut aussi apprendre l'instant de sa mort, elle la fixa d'abord au vendredi - saint 1782, puis à la St. Jean ; mais elle ne termina sa glorieuse carrière que le 8 octobre suivant, à l'âge de trente ans.

On découvrit à sa mort qu'elle portoit un ventre factice, tissu de plusieurs morceaux de laine piqués, couvert artistement d'une peau

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'agneau si douce & si bien tendue , qu'elle en a imposé à quelques dévots qu'elle ne redoutoit pas , & par qui elle voulut bien se laisser toucher , afin que leur témoignage fermât la bouche aux mécréans ; il étoit suspendu par des écharpes , pesoit environ trente livres , & avoit six pieds de contour. On soustrait cette piece artificieuse , on verse sur le corps un seau d'eau , & l'on publie que le ventre a éclaté au moment où la *sainte* a terminé ses jours. Bientôt le cadavre est au cercueil , & déjà l'on prépare des obseques dignes de la bienheureuse , lorsque des ordres supérieurs la font porter au tombeau sans appareil.

Une ordonnance du juge , obtenue à la requête de plusieurs personnes de l'art , vient à propos prescrire l'exhumation du corps & son ouverture , & lever le voile mystérieux qui couvroit tant de prodiges. Le procès-verbal , dont voici copie , est trop instructif pour que nous y ajoutions aucune réflexion ; lui seul met au grand jour tous les stratagêmes de cette fausse prédestinée , & le merveilleux qu'elle annonçoit rentre dans la classe des faits ordinaires. Il porte en substance :

» Que l'inspection du ventre n'annonçoit pas
 » que ses régumens eussent été distendus , ni
 » déchirés. — L'estomac , du volume ordinaire ,
 » contenoit une écuelle de matiere liquide ,
 » brune , d'une odeur vineuse , paroissant digérée depuis peu de tems. — Les intestins
 » avoient aussi leurs dimensions naturelles , les
 » gros étoient pleins de matieres fécales liqui-

» des. — La vessie receloit un verre d'urine.
 » — La vésicule du fiel absolument vuide, le
 » foie très-gros, dur, d'un jaune marbré, sem-
 » blable en tout à ceux des ivrognes; les au-
 » tres viscères très-sains. — La matrice, par sa
 » petitesse, déposoit contre sa grosseesse préten-
 » due : *Sed vagina satis ampla, trium digitorum*
 » *fitque facilis intromissio.* — Les poumons adhé-
 » roient supérieurement à la plevre & présen-
 » toient quelques points de suppuration infé-
 » rieurement. Le lobe droit contenoit une vo-
 » mique dans le milieu de sa substance, dont
 » l'issue étoit dans les bronches; le lobe gau-
 » che avoit quelques tubercules dans sa textu-
 » re. Le cœur & les yeux étoient sains, &
 » tous les viscères en général étoient tapissés
 » de graisse.... »

La mort de *Marie Didier* a donc été produite par une vomique, suite de quelque inflammation déterminée à la poitrine par les fréquentes coleres, ses emportemens excessifs, ses convulsions factices, l'abus des liqueurs, son mauvais régime (*), & par fois des abstinences forcées à cause des assistans; ajoutons la pression de l'artifice appliqué sur le ventre, qui gênoit la circulation dans les viscères abdominaux, & refouloit les humeurs à la poitrine, &c....

(*Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*) -

(*) Sa garde, qui a bientôt disparu, lui a attribué tous ces défauts, & bien d'autres encore...

I I.

LÉTTRE sur la nature & le siege de la rage.

MESSIEURS,

Je croirois manquer au public & à la justice due à M. Sallin, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, connu par son érudition & ses utiles recherches sur toutes les parties de son art, si je laissois ignorer que la découverte qu'il a faite de la nature & du siege de la rage, vient d'être portée jusqu'à l'évidence.

Il annonça ses vues sur cette matiere, par un mémoire qu'il lut dans une séance publique de la faculté de médecine : vues qui avoient été confirmées par l'ouverture qu'il fit lui-même, en présence de plusieurs de ses confreres, d'un sujet mort de la rage. Mais il ne s'en tint pas à cette premiere preuve, quoique suffisante : il invita ses collegues à lui procurer les cadavres des personnes mortes de cette maladie, & bientôt il se présenta à l'Hôtel-Dieu, deux occasions de le satisfaire ; la premiere en mai 1782, annoncée alors dans le *journal & la gazette de médecine*, & la seconde le 23 janvier 1783. J'assistai à ces deux dernieres ouvertures, qui furent faites par M. de la Font, jeune chirurgien aussi zélé qu'intelligent. Le sujet de celle du 23 janvier, est un homme de près 45 ans, d'une constitution vigoureuse, mort le troisieme jour de l'accès. M. Sallin en dirigea

l'ouverture ; il fit couper les jugulaires , afin d'en vider le sang , qui avoit paru nuire à la précédente : on mit à découvert avec beaucoup d'adresse la moëlle épiniere du col & une partie de celle du dos ; M. Sallin montra d'une maniere aussi honnête qu'évidente , les ganglions dans un état inflammatoire & d'engorgement sanguin : il nous fit observer que ces deux états offroient des phénomènes particuliers , & ne devoient pas être confondus ; il nous fit voir clairement que cette inflammation & cet engorgement diminuoient d'intensité à mesure qu'on s'approchoit des vertebres dorsales , de maniere que depuis la cinquieme vertebre du col , la moëlle épiniere ne présentait d'inflammation que latéralement.

Cette importante découverte , que M. Sallin ne doit qu'à la profondeur de ses méditations , & qui fait par conséquent le plus grand éloge de sa sagacité , le conduira sans doute à tracer un traitement méthodique contre la plus cruelle des maladies , qui malheureusement a toujours été abandonnée à un aveugle empirisme.

Je laisse à M. Sallin le soin de décrire ses observations ; je me borne à rendre public mon hommage , ainsi que mes sollicitations , pour qu'il veuille accélérer la publication d'une découverte aussi intéressante , sur une maladie qui a été l'écueil de la médecine jusqu'à ce jour.

J'ai l'honneur d'être , &c. RADENEL.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

RÉPONSE à M. GORMAND, secrétaire-perpétuel du college royal des medecins de Nancy, &c. sur la question : » Si les cauterés peuvent » être quelque préservatif contre la peste » pendant ses ravages ; par M. D. SAMOÏLOWITZ, assesseur des colleges de S. M. Imp. de Toutes-les-Russies, docteur en médecine, chirurgien-major du sénat de Moscou, membre de la commission contre la peste dans la même ville, associé de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, de l'académie royale de Nismes, du college royal des medecins de Nancy, & du Musée de Paris. Communiquée aux rédacteurs du journal.

M O N S I E U R,

Je ne saurois vous exprimer la satisfaction que je ressens du favorable accueil que votre illustre compagnie a daigné faire à mes foibles travaux, en m'accordant une place dans votre tribunal. Soyez persuadé, Monsieur, que si je m'occupe à mettre au jour, quelque chose qui mérite d'entrer dans vos savans sanctuaires, ce n'est que pour me rendre utile à l'humanité en suivant vos exemples ; & à qui dois-je présenter mes travaux, si ce n'est aux savans sanctuaires qui m'ont favorablement accueilli ? Qui d'ailleurs peut mieux apprécier les productions

d'un étranger, que ceux qui lui ont fait l'honneur de le faire asseoir à leurs côtés. Ce favorable accueil me rendra peut-être assez heureux pour pouvoir tirer de leur sommeil tous les autres *médecins & chirurgiens* de la Russie, ma patrie, & leur faire entreprendre de suivre la route que je leur ai tracée, pour participer à vos lauriers. Je rougis, quand j'y pense, de les y voir comme autant de mercénaires, dont pas un seul ne s'est encore avisé de donner quelque observation intéressante pour la médecine ; quelque description lumineuse des maladies qui regnent en plusieurs contrées du vaste empire de Russie... Je tâcherai à mon retour de leur faire connoître en effet, le prix de l'honneur que vos savans sanétuaires accordent à tous ceux qui leur consacrent leurs travaux, comme je l'ai déjà entrepris dans presque tous mes écrits qui sont sortis, & qui sortiront à l'avenir. Peut-être viendrai-je à bout, avec le tems, de leur faire ouvrir les yeux.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire connoître combien je suis charmé de la question que vous m'avez fait l'honneur de me proposer au sujet de l'usage des cauterés, *Fontanellæ seu fonticali*, s'ils sont un préservatif pendant les ravages de la peste. On les conseille, il est vrai, presque dans tous nos livres de médecine, & on assure qu'ils sont un puissant préservatif ; mais je vous préviens que tout ce que j'en fais par expérience, & tout ce que je vais vous en dire, est tout-à-fait contraire. Car les succès qu'on en prétend tirer, ont été, je crois, mal

conçus, ou peut-être proposés simplement pour en dire quelque chose. Voici ce que j'ai observé du succès des *cauteres* pendant la peste de Moscou.

L'hôpital du monastere *Symonowsky* est le second dans lequel son excellence le général de *Yeropkin*, alors inspecteur-général des hôpitaux des quarantaines, &c. me pria d'entrer pour prendre soin des pestiférés, depuis que tous ceux des *sous-chirurgiens*, qui y étoient pour les soigner, étoient morts : je m'y transportai donc de l'hôpital du monastere *Ougréchinsky*, & j'y trouvai en entrant, plus de mille malades, & un seul homme pour les servir. Cet homme avoit déjà tout à fait surpassé la peste, & tous les autres étoient succombés à sa violence. Jugez, Monsieur, des services que nous pouvions nous deux rendre à une telle multitude de malades. Je représentai aussi-tôt au général, la nécessité de m'envoyer ces 80 hommes que j'avois guéris dans l'hôpital du monastere *Ougréchinski*, & qui n'avoient plus à craindre la moindre chose, même dans le fort de la peste, puisqu'ils l'avoient entièrement surpassée, afin de les employer au service des malades. Je demandai de plus qu'on m'envoyât quelques *sous-chirurgiens* pour m'aider aux pansemens, ce qui fut exécuté sans délai. Sachant que les *cauteres* étoient prônés dans nos livres de médecine, je les appliquai à tous ces *sous-chirurgiens*, aussi-tôt qu'ils entrèrent dans cet hôpital, ainsi qu'à tous ceux qui leur succéderent après leur mort. Je conseillai à quel-

ques-uns d'eux , qui étoient fort corpulens , d'en supporter *deux* à la fois , ce qu'ils firent ; il s'en trouva même un qui voulut en avoir *trois*. Cependant ce *préservatif* , qui paroît n'être puissant que dans nos livres , n'empêcha pas qu'ils ne fussent attaqués , & qu'ils ne succombassent à la violence du mal , comme ceux qui n'en avoient pas fait usage. J'avois pourtant encore chaque fois eu soin de les faire revêtir de leurs *redingotes & gants* de toile cirée , avant qu'ils approchassent des pestiférés pour les panser , &c. En un mot , quelque précaution que j'eusse prise , que j'eusse essayé de tout ce qu'on propose pour réussir , je ne pus les sauver. Si l'on m'en demande la raison , la voici : c'est que la peste étoit alors à son degré du *milieu* , c'est-à-dire , au comble de sa malignité , & qu'alors son venin est si subtil , qu'il est impossible de l'éviter , à cause de la vitesse avec laquelle il s'insinue dès le moindre *contact*. Mes exhortations à bannir la crainte qui aggrave tant dans toutes les maladies , &c. rien ne put empêcher que tous ces jeunes gens ne périssent avec leurs *cauterés* , & ne me fissent verser beaucoup de larmes.

Cette mort si subite , & beaucoup d'autres catastrophes , ont fait reconnoître que la peste a trois degrés , c'est-à-dire , le *commencement* , le *milieu* & la *fin* ; & au lieu de la décrire dans mon *Mémoire* , qui va paroître bientôt , sous les différentes *distinctions* que tous nos modernes *nosologues* ont faites , j'ai préféré , je crois avec raison , de la décrire conformément aux

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

trois degrés ci-dessus. Le *système* que j'embrasse, est évidemment caractérisé par ses *trois* signes externes, c'est-à-dire, les *bubons*, les *charbons* & les *pétéchies*, signes, qui paroissent relatifs aux *trois* différens degrés de la contagion de son venin. Car tous ceux qui périssent dans le degré du *milieu*, périssent pour l'ordinaire avec des *charbons* & des *pétéchies*, sur-tout des *pétéchies* confluentes. C'est le contraire dans le degré du *commencement* & de la *fin*, où il ne paroît ordinairement que des *bubons*.

Qu'il est beau de donner, dans nos ouvrages, une telle *nosologie* sur une maladie qui n'est que putride, & qui ne se *méthodie* pas. Je ne doute pas qu'on ne me fasse un crime de ne point *méthodier* la peste comme les autres; mais avant tout, qu'on me permette de demander, à quoi bon tant de *distinctions* sur cette maladie, par ceux qui ne l'ont connue que de loin. Ne seroit-il pas beaucoup mieux, pour l'intérêt public, d'en scruter la nature, le venin & la maniere, s'il étoit possible, avec laquelle il s'insinue dans chaque chose, pour nous infecter dès-lors que nous y touchons? En effet quel étranger peut assez bien scruter un fléau aussi terrible que la peste, dans un pays dont il ne connoît pas mieux la langue que les mœurs des habitans, pour en faire tant de *distinctions*? Car la peste est une maladie contre laquelle nous n'avons encore d'autre *préservatif*, quand nous sommes obligés d'approcher des malades, que d'éviter le contact. Or qui peut s'en flatter, étant obligé d'en approcher si souvent,

tant pour les secourir que pour observer le cours de la maladie ? Pour moi je puis assurer que je l'ai bien scrutée dans les hôpitaux , pendant tout le tems que j'y suis resté , comme pendant que j'ai eu l'honneur d'être membre de la commission contre la peste ; mais sans l'âge & la santé dont je jouis encore , & particulièrement , je crois , la forte persuasion que je ne mourrois pas de la peste , j'aurois , je pense maintenant , été forcé d'y succomber. J'ai été *douze* mois consécutifs , dans des lieux où il n'étoit question que de la peste ; j'ai donc eu le tems , sur-tout dans les hôpitaux , de voir beaucoup de malades , de les bien observer , de les interroger sur tout ce qui s'étoit passé à leur égard , connoissant bien leur constitution , & presque les pensées même de chaque malade ; sachant encore leur langue , puisqu'elle est ma langue maternelle ; cependant je n'ai jamais reconnu de peste distinctive. Que doit-on donc penser & dire au sujet de tant d'ouvrages antérieurs sur la peste ? Pour moi je ne les regarde , d'après les *observations* , que j'ai faites , sur celle de *Moscou* , que comme écrits par des hommes qui n'ont jamais vu la peste , & qui n'en ont raisonné que chimériquement. Je rends grâce à dieu d'avoir conservé mes jours , & quand *mon ouvrage* paroîtra , je suis sûr que tous ceux qui cherchent , sans partialité , des matières intéressantes à notre science , y en trouveront en abondance , dans les *trois parties* dans lesquelles j'ai divisé mon mémoire.

Nous avons déjà un ouvrage sur cette même

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

peste ; je ne fais , Monsieur , si vous l'avez vu ; mais j'ose vous prévenir qu'il est d'un auteur qui n'a vu les pestiférés que trois fois tout au plus , encore étoit-ce dès le commencement de l'invasion de la peste. Je vous demande qui peut hasarder d'écrire sur une matière qui lui est tout-à-fait inconnue ? Je vous avoue sincèrement que si je n'avois entrepris de faire une juste description de cette peste , qui doit être regardée comme une époque de notre 18^e. siècle , cet ouvrage devoit être reçu comme le plus complet ; mais ce que je dis dans *mon Mémoire* au sujet de cet ouvrage , sans cependant vouloir offenser l'auteur , fera voir à tous les savans , qu'il n'a fait qu'une compilation des entretiens de ceux qui ont vu de près la peste , & qui ont exécuté tout ce qui y est rapporté. Or , combien avons-nous , dans tout notre faste de médecine , d'auteurs antérieurs qui ont écrit sur cette importante matière , comme ceux qui ont décrit la peste de notre siècle..... Laissons pourtant les ouvrages , & reprenons nos raisonnemens au sujet des *cauterés*. Suivant mes *observations* dans une longue pratique , ils ne peuvent être d'aucun secours , ni pour les *chirurgiens* qui doivent panser les malades pestiférés , ni pour les *infirmiers* qui doivent les servir , ni pour tout autre qui ne peut éviter le *contact* , sur-tout dans le degré du *milieu*. Par conséquent , ils ne doivent pas être mis au nombre des *préservatifs* infaillibles contre la peste.

Quels seront donc les *préservatifs* les plus

efficaces , dans le tems des ravages de la peste ? Je n'en fais d'autres que *l'inoculation* de la peste même. Car après avoir une fois *surpassé* tout-à-fait la peste , on ne peut en être attaqué une seconde fois. C'est ce que j'ai bien évidemment démontré dans mes écrits. On prône encore vulgairement que tous ceux , qui ont la *gonorrhée* dans le tems des ravages de la peste , en quelque lieu que ce soit , peuvent être exempts de son infection ; j'en doute beaucoup , car si les *cauterés* artificiels n'en ont pas garanti ceux à qui je les ai appliqués , comment la *gonorrhée* , qui ne doit être regardée que comme une espèce de *cautère* bien inférieur , peut-elle en garantir quelqu'un ? On doit donc conclure que c'est encore un de ces *préservatifs* fautifs , qui n'a été reçu que populairement , & qui doit être exclus de nos livres de médecine.

Je vais présentement vous faire voir , Monsieur , les cas où les *cauterés* ont été appliqués pendant la peste de *Moscou* , afin que vous jugiez vous-même , si nous devons les adopter comme *préservatifs* infailibles. Pendant cette peste plusieurs de nos nobles , riches négocians , excités par les médecins les plus consommés dans la pratique , plusieurs même d'entre eux , obligés de visiter les malades , ont porté des *cauterés*. Ces médecins , dis-je , & chirurgiens les ont portés eux-même , je suppose , pour engager plus facilement les citoyens à se faire cautériser , ou peut-être tout simplement , parce qu'ils n'avoient d'autre érudition à ce sujet , que la

croyance aux livres de médecine, qui les conseillent presque tous. Ils ont été, à la vérité, tous exempts de l'infection de la peste; mais combien d'autres, pendant tous les ravages que la peste a faits à *Moscou*, ainsi qu'ailleurs, n'ont pas eu de *cauterés*, & ont aussi été exempts de son infection? Sans entrer dans un long détail, ne puis-je pas me compter le premier? Après être sorti des hôpitaux, j'ai été employé dans tous les cas dans lesquels il étoit nécessaire de visiter les malades pestiférés tant vivans que morts, ainsi que les choses empestées, & ce, jusqu'à l'extinction totale de la peste; cependant je n'ai pas eu la moindre atteinte de son infection. La raison en est bien simple, c'est que je n'ai eu aucun *contact* ni à des pestiférés, ni à des choses empestées, non plus qu'eux.

Si les *cauterés* peuvent être d'aussi puissans *préservatifs* qu'on le préconise dans nos livres de médecine, pourquoi ceux à qui je les ai appliqués jusqu'au nombre de *trois*, ont-ils tous succombé à la violence de la peste? Pourquoi n'en ont-ils pas été exempts? Disons encore que ce ne sont pas les *cauterés* qui ont préservé les nobles, les riches, &c. Mais simplement parce qu'ils ont évité jusqu'au moindre *contact* à des choses qui portoient le venin de la peste; car tous ceux qui, quoiqu'avec des *cauterés*, n'ont pu éviter le *contact*, sont tous succombés. Ainsi je conclus, comme témoin oculaire du succès des *cauterés*, que, quelque sans *cautère*, peut éviter le *contact*, dans quelque lieu que la peste fasse ses ravages,

celui-là ne sera jamais infecté ; & que dix *cau-
teres* ne préserveront jamais quiconque sera obligé
d'avoir fréquemment le *contact*, sur-tout dans
le cours du degré du *milieu* de l'invasion de la
peste.

Permettez-moi maintenant, Monsieur, de
vous faire voir que j'ai eu raison de diviser
la peste en *trois* degrés ; car , après avoir fait
mes *observations*, dans différentes circonstances,
sur tous ceux qui ont été dans les hôpitaux
pestiférés avant & après moi, ainsi que sur les
pestiférés, qui n'ont eu , pour la plupart, que
des *bubons*, pour signes externes dans le degré
du commencement de l'invasion de la peste, & à
la *fin* ; le nombre même des *morts* à Moscou,
tant dans les hôpitaux pestiférés, que dans la
ville même, ainsi qu'à Niézin & à Kiow, peut
me servir à prouver la vérité du *système* que
j'embrasse en divisant la peste en *trois* degrés.
J'ai tiré cette énumération du *MÉMOIRE* ou
DESCRIPTION de la peste de Moscou, ouvrage
imprimé en langue russe, par ordre de la com-
mission contre la peste. Le nombre des *morts*
dans les premiers endroits, y est inséré suivant
le cours de la peste, & fait évidemment con-
noître ses *trois* degrés distinctifs. C'est ce qu'on
verra dans la *première* partie de mon mémoire.
De manière qu'en exposant tant d'*observations*
aux yeux des savans de l'Europe, pour justi-
fier le *système* que j'ai cru devoir absolument em-
brasser, ne leur démontré-je pas que la peste
a ces *trois* différens degrés, puisqu'elle ne nous
attaque pas avec la même égalité dans chacun

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

des *trois*. En effet , pourquoi ceux qui ont été avant & après moi dans les hôpitaux , n'ont-ils pas été empestés , tandis que ceux qui y ont été avec moi , l'ont tous été ? C'est que c'étoit alors l'époque du degré du *milieu* de l'invasion de la peste. Un de nos *sous-chirurgiens* qui étoit avec mon prédécesseur dans l'hôpital du monastere *Ougreschinski* , en sortit intact de la contagion lorsque j'y entrai. Ce même *sous-chirurgien* , dans le degré du *milieu* , comme je le nomme , n'étoit que visiteur de malade dans un *quartier* de la ville ; mais au degré du *déclin* de la peste , c'est-à-dire , à la *fin* , il voulut entrer pour une seconde fois , avec M. le médecin *Pogorétsky* , & autres chirurgiens & sous-chirurgiens , dans l'hôpital du palais de *Lefort* , & y soigner avec eux , les pestiférés jusqu'à l'extinction totale de la peste , de maniere que , quoique ce *sous-chirurgien* eût été à deux différentes reprises , & même dans deux différens hôpitaux pestiférés ; cependant comme ce n'avoit pas été au degré du *milieu* , il ne fut pas infecté de la peste , ni dans le premier , ni dans le second. Preuve aussi évidente encore de la solidité de mon *système* de division de la peste en *trois* différens degrés.

Voilà , Monsieur & cher confrere , tout ce que je peux vous dire au sujet des *cauteres*. Je crois que vous conviendrez facilement avec moi , comme avec celui qui a été témoin oculaire de toutes ces catastrophes de la peste de Moscou , qui a été dans les trois hôpitaux pestiférés , qui a été lui-même trois différentes

fois empesté, qui, après tout ce tems, a été membre de la commission contre la peste dans la même ville, en un mot, qui fait tout ce qui s'y est passé pendant qu'elle y a fait ses ravages, enfin tout ce qu'on a fait pour détruire totalement le germe de la contagion; que ce seront les *trois parties* de mon mémoire, qui, comme je l'espère, donneront un lustre tout nouveau à la médecine au sujet de la peste.

Je vous prie, Monsieur & cher confrere, de m'excuser, si je suis si long avec vous dans mes entretiens. Mes sentimens seuls me le font faire. Vous ne sauriez croire combien je suis sensible à la gracieuse lettre, dont vous m'avez honoré. Je crois que vous voudrez bien lire *cette réponse* dans une de vos assemblées, pour faire connoître à MM. vos illustres confreres, ce que je donne au sujet des *cauterés*, & dont je crois qu'ils seront satisfaits, après avoir fait leur examen & leurs réflexions sur ce sujet. C'est ce que je souhaite le plus ardemment. Quant à mon devoir pour le bien de notre science, soyez persuadé que je ne manquerai pas de vous communiquer chaque fois ce que je croirai pouvoir intéresser votre illustre compagnie.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Monsieur & cher confrere,

Votre, &c.

D. SAMOILOWITZ.

PARIS, ce $\frac{13}{24}$ avril 1783.

P. S. Pendant les ravages de la peste , en quelque lieu que ce soit , sur - tout dans les grandes villes , le *gouvernement* doit bien se garder de permettre que les *charlatans* prennent trop de liberté à distribuer leurs *drogues* , ou tout autre spécifique , ou préservatif contre la peste. Ce seroit une seconde peste qui dépouillerait le peuple jusqu'à la misère. En effet , les *charlatans* s'infinuent alors si adroitement dans les âmes effrayées d'un si terrible fléau , que les peuples courent après eux , avec plus de confiance , qu'après les gens de l'art. C'est ce qui arriva pendant la peste de *Moscou* , où il s'en trouva beaucoup. Parmi eux il s'en présenta deux qui , quoique de notre art , s'aviserent cependant de distribuer , comme *remedes* antipestilentiels spécifiques & préservatifs , l'un quelques *gouttes rouges* , l'autre quelques *poudres*. Il s'y trouva aussi un *maréchal-ferrant* , Allemand de nation , qui se disoit posséder , comme secret , quelques *gouttes* préservatives , qu'il distribua long-tems à très-grand prix. On vit encore un autre *étranger* se présenter à la commission contre la peste , avec quelques *recettes* compilées dans les livres de médecine , pour des *poudres fumigatives antipestilentielles*. Enfin il vint un *Arménien* avec un *baume* antipestilentiel : de maniere que la *commission* ne sachant trop comment détourner tous ces *charlatans* , sans intriguer le peuple trop crédule , proposa à ce dernier d'essayer son *baume* dans l'hôpital sur les pestiférés : à quoi il consentit. Il y entra donc quelquefois avec son remede , s'empêta lui-

même & périt malgré la vertu de son *baume*, Après cet événement , sitôt qu'il se présentoit quelqu'un de ces *Esculapes* avec des spécifiques ou préservatifs antipestilentiels , on lui demandoit , s'il vouloit faire lui-même l'épreuve de son *remède* sur les pestiférés. On fit la même proposition au *maréchal-ferrant* , qui , n'ayant pas grande confiance à son préservatif , refusa honnêtement de le faire : après quoi on lui défendit , sous les peines de la loi , de distribuer davantage son *remède*. Mais il avoit eu le tems auparavant de le faire bien payer. Tous ces *charlatans* étoient étrangers , & quoiqu'ils eussent trompé le peuple crédule , leur conscience n'en étoit pas moins tranquille : l'un d'eux osa même encore demander récompense pour ses *recettes* compilées.



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

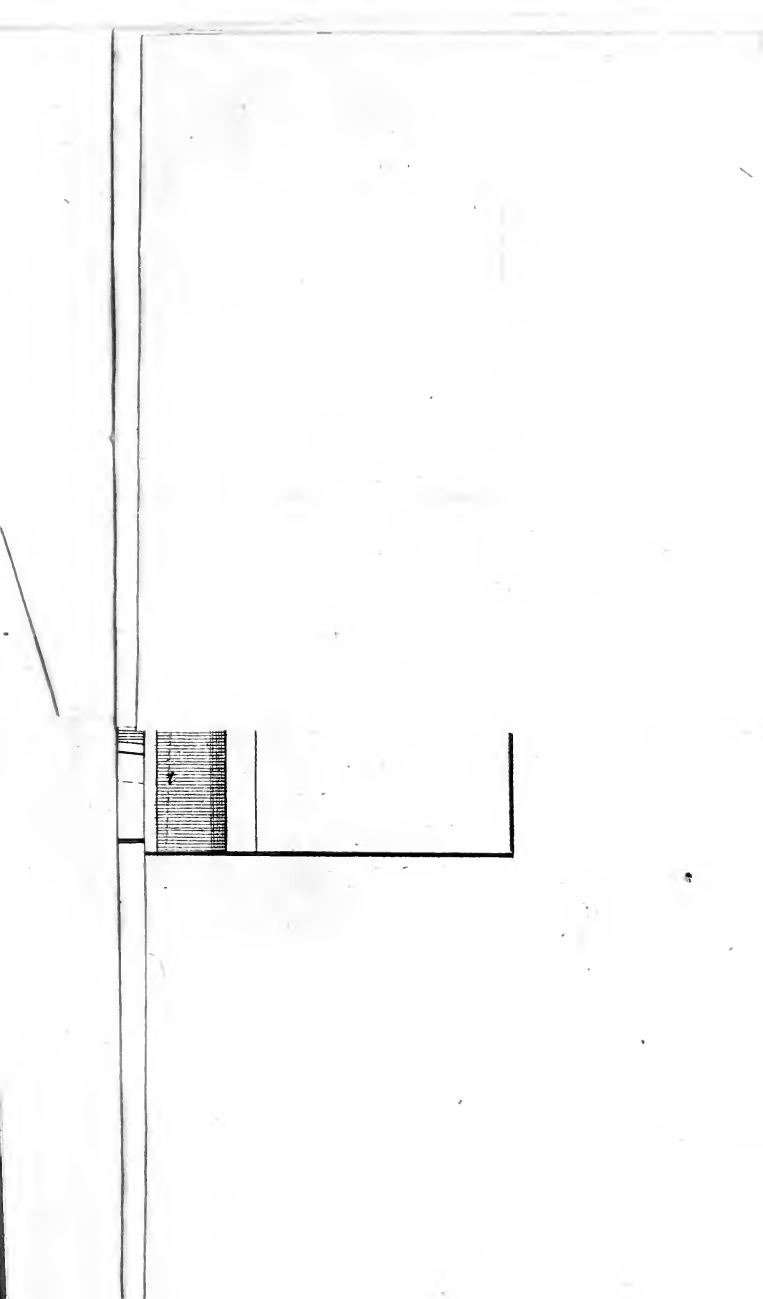
INDUSTRIE. COMMERCE.

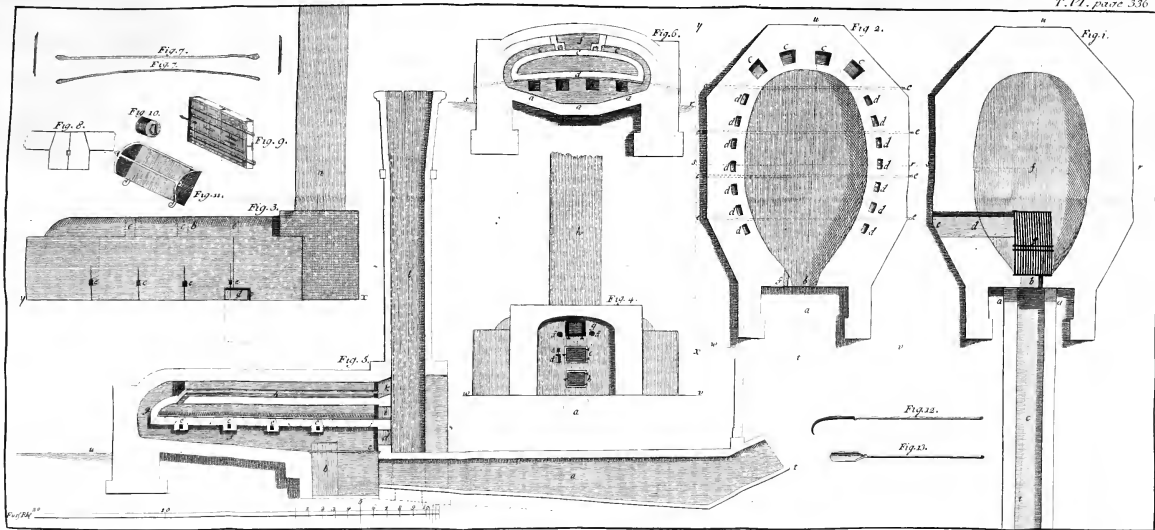
I.

DESSIN & DEVIS d'un Four, dont la construction a été ordonnée par le roi de Prusse dans plusieurs places de guerre, pour y cuire le pain avec du charbon de terre.

LA disette de bois qui se fait remarquer de plus en plus en différentes contrées de l'Europe, a excité à lui substituer le charbon de terre dans les chauffours, les briqueteries, les blanchisseries, les brasseries, les brandevineries, les teintureries, & même dans des appartemens. Les Anglois, qui dans leurs expériences sur ce sujet, ont été plus loin que les autres nations, sont parvenus à fondre avantageusement le plomb & le cuivre avec du charbon de terre, dans des fourneaux faits exprès, & après l'avoir désouffré, ils s'en sont aussi servis avec succès pour opérer la fusion de la mine de fer stratifiée.

Il n'y a, pour ainsi dire, que la cuisson du pain avec du charbon de terre, à quoi on n'ait point encore pu réussir à souhait, malgré qu'on
l'ait





l'ait tentée, & qu'on ait imaginé des fours particuliers dans ce dessein. Le docteur Venel, a, par ordre des états du Languedoc, publié des instructions sur le charbon de terre, & la manière d'en faire servir le feu à toute sorte d'usages. On trouve la même matière aussi traitée au septieme cahier du troisieme volume des *Recueils* de Berlin, dans une lettre de M. B * * *. à M. le conseiller Gléditsch, datée de Berlin, le 4 de septembre 1770, & pareillement dans la troisieme partie de l'*Encyclopédie des sciences* de M. Krunitz; au lieu où il entre dans le détail des différentes pratiques de la boulangerie. Toutes ces inventions s'accordent à régler la manière d'allumer & d'entretenir le feu dans le même four qui reçoit le pain en pâte.

Qu'on considère que les parties substantielles de tous les charbons de terre consistent en bitume terrestre & en soufre, que le pain cuit dans ce foyer en doit prendre le goût, que le charbon de terre produit beaucoup de fumée, de suie, de cendre & d'odeur, & on concevra facilement pourquoi les projets formés jusqu'ici n'ont été d'aucun usage, sans compter que s'il se rencontre quelquefois dans le charbon de terre des particules arsénicales, un pareil mélange est extrêmement dangereux pour la santé. Toutes ces considérations réunies ont porté chacun à rejeter les projets présentés jusqu'à présent, pour chauffer le four avec du charbon de terre.

Cependant le roi de Prusse ayant vu dans la campagne de 1777, que pendant la longue durée des campemens dans les montagnes de Silésie, la cuisson du pain de munition avoit presque détruit ses bois & ceux des particuliers, & ayant observé qu'il y avoit un grand nom-

bre de bonnes mines de charbon de terre dans les pays de Waldenbourg & de Gottesberg, non loin de Schweidnitz; pareillement aux environs de Glats & de Silberberg, & même en Haute-Silésie : ce monarque accoutumé à vaincre tous les obstacles, pensa qu'il n'étoit pas impossible de cuire le pain avec ce charbon, & il donna ordre au baron de Heynitz, son ministre de la guerre, de dresser un projet de cette nature, & d'en faire des essais, tant en Silésie que dans le Brandebourg.

On fit d'abord deux essais en Silésie, l'un dans un four fixe, l'autre dans un four portatif. Le pain qui sortit du premier parut n'être pas levé, & ce fut la faute de la construction du four. La chapelle du second four croula : ce qui fut causé naturellement par le soufre du charbon, qui s'y attachant, en détruisit les soutiens de fer.

Néanmoins le baron de Heynitz ne se rebutant point, proposa à M. Holsche, conseiller des mines, de travailler aussi à un projet. En conséquence, le dessin publié ici avec son explication, fut présenté au roi, qui l'ayant agréé, donna ordre de l'exécuter dans la boulangerie militaire de Berlin.

La construction du nouveau four fut faite dans l'été de 1780, sous la direction de M. Holsche, qui y fit cuire cinquante-deux pains de munition. L'expérience démontra la possibilité de cuire le pain dans un four, où la fumée & l'odeur du charbon de terre n'avoient point d'entrée. Mais en ce moment, le succès ne fut pas encore si complet qu'il n'y eût lieu de le perfectionner, soit en dissipant la fumée plus promptement, soit en échauffant mieux le dessus & le dessous du four. C'est pourquoi il fut permis à l'inventeur d'abattre la voûte su-

périeure de son four, & de corriger les défauts qu'il avoit remarqués. Après cette réforme, la fumée se dissipa assez promptement, & le derrière du four prit plus de chaleur, en sorte qu'on avoit sujet d'espérer un plein succès.

Pour en faire l'épreuve, on échauffa le four le 11 août, depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures trois quarts, avec deux boisseaux de charbon de terre de Silésie, & à environ neuf heures 165 pains de munition, chacun de six livres, se trouverent cuits.

Comme le four étoit neuf, frais & humide, il fallut plus de tems pour l'échauffer qu'on n'en met ordinairement avec du bois, d'ailleurs on ne l'avoit pas entièrement rempli. Dès que la fournée en fut ôtée, on l'échauffa de nouveau avec deux boisseaux, & environ dix minutes avant douze heures, on mit au four une seconde fournée consistante en 175 pains de six livres, qui furent cuits à environ deux heures.

Le four fut échauffé pour la troisième fois, encore avec deux boisseaux de charbon de terre, on y mit, environ à quatre heures, 170 pains qui en furent ôtés cuits à environ six heures.

Pour le quatrième échauffement, auquel on procéda sans délai, on n'employa qu'un boisseau de charbon; environ à huit heures le four étoit assez échauffé, & environ à dix heures, on en tira 182 pains de six livres bien cuits. Le cinquième échauffement suivit aussi-tôt avec un seul boisseau de charbon; le four échauffé environ à minuit, rendit à deux heures 180 bons pains de même poids. Le sixième échauffement n'exigea qu'un demi-boisseau de charbon, & 185 pains enfournés à quatre heures, sortirent cuits du four à six.

Enfin, on échauffa le four pour la septième

340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fois , & pour cette fois , il ne fallut qu'un demi-boisseau de charbon de terre ; à sept heures & demie le pain y fut enfourné , & à huit heures , il en fut ôté cuit ; il y en avoit 193 , en sorte que dans l'espace de 24 heures , on cuisit de cette manière 1230 pains de six livres , tous conformes , de l'aveu des officiers royaux des vivres , aux regles de la boulangerie militaire , qui ne permettent point qu'il manque plus d'une once à un pain de six livres.

Ces expériences étant achevées dans le nouveau four , on a aussi essayé d'y cuire du biscuit pour l'armée , & on a été entièrement satisfait de son goût & de sa propreté.

De ces expériences , il s'ensuit incontestablement ,

1°. Que la cuisson du pain avec ce charbon , dans un four stable , comparée à la cuisson avec du bois , est pour la vitesse comme sept à cinq , c'est-à-dire , qu'en vingt-quatre heures on peut cuire sept fois avec du charbon de terre , tandis qu'on ne peut cuire que cinq fois avec du bois ; même si le four étoit bien préparé dès le commencement , on pourroit cuire jusqu'à huit fois au moins en vingt-quatre heures : avantage qui provient de ce qu'on peut commencer de réchauffer le four un quart-d'heure avant d'en ôter le pain , ce qui épargne un quart-d'heure par fournée.

2°. Que la cuisson est beaucoup plus propre dans ces fours que dans les fours ordinaires ; parce que jamais la cendre , ni aucune ordure ne s'y attache à la croute de dessous le pain , qui n'y peut prendre ni l'odeur ni le goût du charbon de terre.

3°. Qu'il n'est pas si souvent nécessaire de

nettoyer ces fours, ce qui est autant de travail épargné aux boulangers.

4°. Que, comme de cette maniere on n'est point dans le cas de tirer les charbons allumés du four, on n'est pas tant exposé aux incendies souvent occasionnés par la négligence des boulangers, en tirant du four le charbon de bois.

5°. Que pareillement la provision de charbon de terre n'est pas si sujette à s'enflammer facilement que celle de bois, le premier ayant besoin de beaucoup plus d'air pour pouvoir être mis en feu.

De plus, il faut sans comparaison un bien moindre emplacement pour contenir le charbon de terre que pour le bois; cinq boisseaux de charbon de terre, qui échauffent aussi-bien un four qu'une corde de bois de sapin, n'occupant pas à beaucoup près autant d'espace, le charbon n'ayant besoin, par boisseau, que de deux pieds trois quarts cubes, mesure du Rhin, qui font sa contenance; tandis qu'une corde de bois de six pieds de largeur, & autant de hauteur, dont chaque morceau à trois pieds de longueur, remplit 108 pieds cubes: par conséquent une provision de cent boisseaux de charbon de terre qui équivalent pour échauffer à vingt cordes de bois, menage 1885 pieds cubes, objet digne d'attention dans les grandes villes, & sur-tout dans les forteresses: sans parler de ce que le feu lancé par l'ennemi, ne se communique pas aussi aisément à un magasin de charbon de terre, qu'on peut d'ailleurs garder sans inconvénient, dans un lieu humide, qu'à un magasin de bois qu'on est obligé de placer dans un endroit sec.

6°. Enfin, le dernier avantage du feu de charbon de terre, & le plus essentiel, consiste en ce que, quand les mines en sont à la proximité, &

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'on le peut transporter par eau, il revient à beaucoup meilleur marché que le feu de bois, suivant le calcul suivant, fondé sur des essais réitérés.

Pour échauffer un four capable de bien cuire en même tems trois cens pains de six livres, il a fallu une corde de bois de sapin de 108 pieds cubes, mesure du Rhin.

Pour entretenir jour & nuit pendant quatre semaines, un feu qui a servi à cuire 45000 pains de six livres en 140 fournées, il a fallu 25 cordes de bois, ou 26, y compris la corde nécessaire pour le premier échauffement.

La corde de bois de sapin revient à Berlin, rendue dans la boulangerie, sciée, fendue, & tous droits payés, à quatre rixdalers, ou écus & un quart & plus, ou environ à près de 22 liv. de France; ensorte que les 26 cordes ont coûté 119 écus 4 gros monnoie de Berlin, ce qui donne trois écus un gros quatre pfennings pour le bois nécessaire à cuire mille pains.

Pour cuire également 45000 pains avec du charbon de terre, supposé qu'on ne mette dans le four que 200 pains à la fois, il faut pour le premier, le second & le troisieme échauffement, chaque fois deux boisseaux, c'est six boisseaux; pour le quatrieme & le cinquieme échauffement, chaque fois un boisseau, c'est deux boisseaux; & pour les 220 échauffemens suivans, chaque fois un demi-boisseau, c'est cent dix boisseaux, en tout 118 boisseaux; le boisseau à 12 gros. Ainsi toute la cuisson de 45000 pains de six livres, avec du charbon de terre, ne revient à Berlin qu'à 59 rixdales, ou écus, ou les mille pains à une rixdale 7 gros 5 pfennings $\frac{3}{5}$ emes, quoique les frais du transport y enchérissent le charbon bien au dessus de sa valeur dans les lieux qui en ont des mines dans leur voisinage.

En Silésie le bois est à bien meilleur marché qu'à Berlin, mais il en est de même du charbon de terre dans la même province. On y peut calculer les prix de la cuisson des deux manières comme il suit.

Vingt-six cordes de bois prêt à brûler, la corde à 4 rixdales 4 gros, y content 108 rixdales 8 gros.

Cent dix-huit boisseaux de charbon de terre à six gros le boisseau, y valent 29 rixdales 12 gros. A ce compte, sur la cuisson de 45000 pains, il y a 78 rixdales 20 gros de gain à préférer le charbon de terre, chaque mille pains ne coûtant à cuire qu'une rixdale 15 gros 8 pfennings $\frac{4}{5}$ emes.

On convient que tous ces avantages sont purement locaux, & que dans les lieux où cinq boisseaux de charbon de terre coûtent plus qu'une corde de bois, on peut retenir l'usage de cuire avec du bois.

Il est encore à remarquer que l'avantage de cuire avec du charbon de terre est bien plus considérable dans les fours militaires que dans les fours des bourgeois, à cause de la continuité du feu dans les premiers, qu'on ne laisse point refroidir. On a observé à l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il faut trois fois plus de bois pour la première fournée, que pour la cinquième : & dans nos expériences faites avec le charbon de terre, la sixième fournée & les suivantes n'ont demandé que le quart du bois consommé pour la première : sur quoi un boulanger bourgeois doit se régler.

Supposé que cuisant deux ou trois fois par jour, il use par semaine deux cordes de bois de sapin à 4 écus 14 gros la corde tout compris, c'est par an pour 476 écus 16 gros.

Que s'il use 5 boisseaux de charbon à la place de chaque corde de bois, & qu'ainsi il lui en faille 520 boisseaux, à 12 gros le boisseau, il ne lui en coûte que 260 écus, & il épargne à Berlin 216 écus 16 gros.

Pour concevoir combien il y auroit à gagner pour Berlin, d'user du charbon de terre dans les boulangeries, on a fait le calcul suivant, fondé sur des connoissances certaines.

Il y a à Berlin 260 maîtres boulangers qui cuisent annuellement tous ensemble 6050 muids de 24 boisseaux de froment, & 13850 muids de seigle, en tout 19900 muids. Les gros boulangers cuisent 1, 2, 3, 4, & même jusqu'à 5 fois par jour, & consomment pour la cuisson des grands pains une corde de sapin par muids de seigle. Pour la cuisson des petis pains ils consomment une corde par demi-muid, & également une corde pour seize boisseaux en pain blanc de fleur de froment; & dans ce dernier cas, ils enfournent deux fois.

Les fours ordinaires de Berlin sont construits de maniere qu'on y peut cuire à la fois deux boisseaux de farine de froment ou trois boisseaux de farine de seigle, & pour huit de ces cuissions, les boulangers emploient une corde de bois. Ainsi la cuisson d'un muids de seigle exigeant une corde de bois de sapin, & la cuisson de deux tiers ou de seize boisseaux de froment exigeant pareillement une corde de sapin, il faut, par conséquent 9072 cordes de bois pour cuire 6050 muids de farine, & aussi 13850 cordes de bois pour cuire 13850 muids de seigle, en tout 22922 cordes de sapin.

La corde coûtant 4 écus 14 gros, les boulangers de Berlin dépensent en bois, pour le pain 105059 écus 4 gros annuellement. S'ils

ufoient du charbon de terre, il leur en faudroit 114610 boiffeaux sur le pied de cinq boiffeaux, au-lieu d'une corde de bois. Le boiffeau coûtant 12 gros, la dépense des 114610 boiffeaux seroit seulement de 57305 rixdales, & il y auroit une épargne annuelle de 47754 rixdales 4 gros.

En supposant que les 260 boulangers de Berlin, cuisent autant de pain les uns que les autres, chacun épargneroit 183 rixdales 16 gros par an, en se servant de charbon de terre. Dans leur inégalité, ce que l'un ne gagne pas est un profit pour l'autre : car on ne se passe pas de pain. C'est pourquoi ces spéculations sont plus sûres que celles qui auroient d'autres denrées pour objet.

Mais il ne s'agit pas simplement ici de démontrer l'avantage de cuire le pain avec du charbon de terre, nous devons enseigner la maniere de construire les fours de cette nouvelle invention dans lesquels on cuit de fort bon pain sans les échauffer qu'avec ce charbon : c'est pourquoi nous en mettons ici sous les yeux un plan gravé ; & avant d'en donner l'explication nous observerons que nonobstant que le four dressé pour nos expériences ne contient que 192 ou 200 pains de six livres, le plan gravé en représente un pour 300 pains, suivant le desir des pourvoyeurs de l'armée. Mais afin que personne ne se trouve embarrassé, lorsqu'il s'agira de construire des fours d'une moindre capacité, en voici justement les proportions dans le tableau ci-après, pour cuire en une seule fois, depuis un boiffeau de farine, jusqu'à douze mesures de Berlin.

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

TABLEAU des proportions de douze fours de différentes grandeurs.

Boiffe. de Berlin.	Longueur du four.		Largeur du four.		Hauteur de la voûte au mi- lieu.		Nombre des pains.	
	pie.	po.	pie.	po.	pie.	po.	gra.	pet.
12	15	4		3	1	6	240	1152
11	14	6	13	9	1	5½	220	1056
10	14	--	12	--	1	5	200	960
9	13	8	10	9	1	4½	180	864
8	13	--	9	8	1	4	160	768
7	12	8	9	--	1	3½	140	672
6	12	--	8	8	1	3	120	576
5	11	9	8	4	1	2½	100	480
4	11	--	8	--	1	2	80	384
3	10	--	7	--	1	1½	60	288
2	9	8	6	--	1	1	40	192
1	8	--	5	6	1	½	20	96

La 1^{re}. figure de la planche gravée met sous les yeux le plan du fondement.

a est la cheminée.

b est l'ouverture pour allumer le feu.

c est le passage du courant de l'air qui doit avoir au moins 24 à 30 pieds de long, & à son embouchure, être tant pour la largeur que pour la hauteur, comme 4 à 2, en comparaison de l'ouverture près du gril.

d est le cendrier qui doit être muré de l'épaisseur de deux briques & demie en *e*, pour qu'il ne se forme pas un courant d'air contrariant.

f est la grandeur du foyer.

g est le gril de fer fondu ou battu.

La 2^{de}. *figure* représente l'aire sur laquelle on place le pain pour le cuire.

a est la cheminée.

b l'ouverture pour enfourner le pain.

c les 4 tuyaux de la fumée.

d les 14 tuyaux d'échauffement.

e quatre ancrs de fer.

f la cheminée de la lumière.

La 3^{me}. *figure* représente le plan dans sa longueur x y .

a est la cheminée.

b la voûte du four à cuire le pain.

c les ceintres.

d couverture du cendrier, qui, pendant la cuisson, doit être murée de l'épaisseur d'une demi-brique, pour ne point admettre d'air contractant.

e quatre ancrs de fer avec leurs clavettes, pour contenir le four & en porter la voûte.

La 4^{me}. *figure* représente le plan en face du côté de l'échauffement.

a est le courant d'air qui est garni d'une porte de bois à l'ouverture, pour le gouverner.

b l'ouverture pour mettre le feu, garnie d'une porte de toile qui doit être enduite d'une épaisseur suffisante de bonne argile du côté du feu, pour qu'elle ne rougisse pas, & n'empêche pas les boulangers d'enfourner le pain.

c la bouche du four au pain.

d la cheminée de la lumière pour éclairer quand on enfourne.

e le tuyau qui donne issue à la fumée de cette cheminée.

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

f deux tuyaux pour porter hors du four l'humidité de la pâte.

g le tuyau de la fumée dans lequel les 4 tuyaux marqués *figure 2*, se réunissent, lequel tuyau est fermé par une bascule, nommée regitre, qui s'ouvre à plomb plus ou moins, selon qu'on desire que le feu soit plus ou moins vif.

h la cheminée.

La *figure 5me.* représente la section du plan dans sa longueur *t u*, & laisse remarquer

a le courant d'air qui doit être long au moins de 24 à 30 pieds.

b l'ouverture du cendrier.

c le gril.

d l'ouverture du fourneau.

e les quatre ceintures qui enveloppent les quatre ancras de fer forgé, afin que le soufre du charbon ne les détruise pas.

f les murs ascendants du foyer.

g les tuyaux à fumée dont il y en a quatre.

h les tuyaux pour évaporer l'humidité de la pâte dans la cuisson, dont il y en a deux.

i l'ouverture à enfourner le pain.

k le passage de la fumée avec le regitre.

l la cheminée.

La *figure 6me.* représente la section du plan d'*r* en *s*.

a les parois du foyer montant des deux côtés.

b les tuyaux de la fumée.

c les tuyaux d'échauffemens vis-à-vis des deux tuyaux d'évaporation de l'humidité de la pâte.

d la voûte du foyer un peu courbée pour plus de solidité.

e la voûte du four au pain.

f la réunion des quatre tuyaux de fumée.

La *figure 7me.* représente les quatre ancras de fer forgé avec les deux clavettes : de maniere

qu'on puisse facilement ôter l'ancre & les clavettes pour les changer au besoin.

La 8^{me}. fig. représente la clef de la voûte du fourneau, comment les pierres en doivent être taillées ou façonnées, où l'on remarquera que le ceintre & tout ce qui est exposé au feu, doivent être d'une brique ou pierre qui ne se calcine pas ou ne se fonde pas au feu.

La 9^{me}. fig. représente la porte du fourneau lutée.

La 10^{me}. fig. représente la boîte propre à fermer les tuyaux d'évaporation de l'humidité du pain.

La fig. 11. représente le clapet ou registre placé au tuyau de la fumée.

La fig. 12. représente le crochet de fer en forme de faucille attaché à un manche de bois pour nettoyer le gril.

La fig. 13. représente la pêle à placer les charbons.

Voici maintenant l'état de ce qu'un pareil four coûte à construire à Berlin, afin de servir de comparaison ailleurs, où la main d'œuvre & les matériaux peuvent être plus ou moins chers. Le pied du Rhin équivalant à onze pouces & sept lignes & demie du pied de Paris ou de France : l'écu ou rixdale de Berlin, répond à environ 4 l. 16 s. de France, le gros à quatre sols, le pfening à quatre deniers.

DEVIS de la construction d'un four à échauffer avec du charbon de terre, dans lequel on peut cuire à la fois 300 pains de munition de six livres, sans compter l'édifice & le toit qu'on suppose exister précédemment.

En main d'œuvre de maçonnerie.

Pour creuser sous le four une fosse de six ver-

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ges , chacune de 144 pieds cubes , ayant quatre pieds de profondeur , afin de poser les fondemens du four suivant le plan & en porter la terre de côté : à six gros la ver-

écus. gr. pf. 1 12 0

Pour creuser six verges de fondement , afin d'établir le courant d'air suivant le plan & pour porter la terre de côté : à six gros la verge. 1 12 0

Pour façon de quatre verges & demie de fondemens sous le four en moëlon ou caillou bien cimentés , suivant le dessin , & élevés en deux divisions jusqu'au niveau du terrain : à un écu 12 gros , la verge. 6 18

Pour façon de 36 pieds courans de maçonnerie des côtés du courant d'air : en moëlon ou pierre , à 3 gros le pied. 4 12

Pour 36 pieds courans de pavage du courant d'air , en brique bien cimentée , 4-pfenning le pied. 12

Pour 36 pieds courans de maçonnerie , de l'épaisseur d'une demi-brique , servant à voûter le courant d'air , & pour en voûter aussi l'ouverture en calote : à deux gros le pied. 3

Pour quatre verges & demie de pourtour de murs , de cinq pieds de hauteur & trois pieds d'épaisseur , savoir un pied & demi en argile du côté du feu , & l'autre pied & demi au dehors en pierre ou moëlon bien cimenté avec chaux , la verge à 2 écus , à cause du dessin & de la coupe. 9

Pour une demi-verge de maçonnerie servant à élever la cheminée à sept

pieds au dessus de terre suivant le plan, de l'épaisseur d'une brique & demie bien cimentée avec chaux & pour fermer la voûte. 2

Pour faire vingt & un pieds & demi de hauteur du mur de la cheminée suivant le dessin, l'élever en forme d'entonnoir, la couronner d'une corniche & d'un abat-vent, la parer, la brételler & l'enduire intérieurement, à 3 gros le pied. 2 16 6

Pour bien enduire d'argille de l'épaisseur d'une brique, le pavé du foyer tant des deux cotés qu'en arriere, & en bien marquer les traits. 2

Pour placer le gril, le sceller & l'attacher solidement. 16

Pour placer à la voûte du fourneau quatre tuyaux de fumée & 14 d'échauffement, les bien enduire d'argile, faire quatre ceintres, afin d'y envelopper les ancrs, tailler les pierres à cette fin, y placer les ancrs, voûter le reste avec des pierres taillées en coin & les polir convenablement. 10

Pour paver le four au pain de pierres polies, d'un pouce & demi d'épaisseur, & les bien parer. 12

Pour façon de la voûte du four au pain, avec les quatre tuyaux de fumée qui se réunissent en un, les deux tuyaux d'évaporation, & les quatorze tuyaux d'échauffement, bien liés avec les quatre ceintures, & pour enduire les tuyaux d'argile intérieurement. . 18

Pour couvrir cette voûte d'argile de

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

deux pouces d'épaisseur. 18

Pour placer à l'ouverture du fourneau les gonds & ferrures des portes, comme aussi les ferrures du four, des tuyaux de fumée & d'évaporation, & les bien maçonner & sceller. 2

Pour brételler à chaux, tout le pourtour du mur, & la cheminée jusqu'au premier redens. 1 1

Pour remplir de terre le pourtour des fondemens du fourneau & de la cheminée, bien tasser la terre & enlever les décombres. 3

Total de la main-d'œuvre des maçons. 70 9 6.

Main-d'œuvre du Charpentier.

Pour placer à l'entrée du courant d'air un cadre de quatre pieds & demi de hauteur, & de quatre pieds de largeur, avec une porte à deux vantaux, la façon de cette menuiserie y compris le bois. 2 8

Main-d'œuvre du Maréchal.

Pour faire & placer un gril de fer de quatre pieds de long, sur deux de large, les barreaux d'un pouce d'épaisseur, ayant un pouce d'intervalle entre eux, les liaisons un demi-pouce de largeur, sur deux pouces de hauteur, le tout pesant 440 livres, à deux gros la livre, y compris le fer. . . . 36 16

Nota. Que le fer fondu est supposé

ici valoir deux écus 19 gros 7 pen-
nings le quintal.

Pour quatre ancrs de seize pieds
& demi de long, deux pouces de hau-
teur, & un pouce de largeur, per-
cées à chaque bout, aussi pour huit
clavettes, chacune de trois pieds de
long, deux pouces de large, & trois
quarts de pouce d'épaisseur, le tout
pesant 580 livres, à deux gros la li-
vre, y compris le fer. 48 8

Pour façon de trois supports de fer
aux portes du foyer, du four, & au
tuyau de fumée, les trois pesant en-
semble 36 livres, à deux gros la li-
vre, y compris le fer. 3

Pour façon d'un croc en forme de
faulx, dont l'usage est de débarrasser le
gril, ce croc pesant huit livres, à
deux gros la livre. 1 6

Ouvrage du Serrurier.

Un cadre de fer pour la porte de
devant le foyer, pesant 33 livres, à
3 gros la livre. 4 3

La porte avec ses bordures & ses
crochets pour la luter, aussi avec un
petit cadre & une petite porte, les
bordures de fer d'un pouce d'épais-
seur, les panneaux de fort fer-blanc
avec les pentures, gonds, clenches,
mantonnets, pesant vingt-quatre liv.
à quatre gros la livre. 4

Un cadre de fer pour le devant du
four à pain, travaillé comme le pré-
cédent, pesant seize livres, à trois gros
la livre. 2

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

La porte à fermer le four au pain, faite de fer-blanc, avec aussi son cadre & ses garnitures, pesant quatorze livres, à 4 gros la livre. 2 8

Pour faire au tuyau de la fumée, un cadre pesant vingt-cinq livres, à trois sols la livre. 3 3

Pour une soupape de tole ou registre à deux battans attachés aux côtés, avec ses pentures & son manche pour l'ouvrir & fermer, pesant trente-six livres, à quatre gros la livre. 6

Pour les deux tuyaux, à évaporer l'humidité du pain, ces tuyaux de tole avec les clapets & manches, pesants douze livres, à quatre gros la livre. 2

Pour garnir les deux portes de bois placées devant le courant d'air, de leurs pentures, gonds, penes & serrure allemande. 1 18

Pour une pele à charbon. 1

M A T É R I A U X.

Quatre grandes voies & demie de pierre calcaire au lieu de caillou ou moëlon, la voie de 420 pieds cubes, valant sur le lieu à Rudersdorff, 6 écus 17 gr. 6 pf. & le port de chaque voie jusqu'à Berlin, coûtant par eau trois écus. Tout ensemble. . . . 43 18 9

Six milliers de brique de Rethenauer, presque infusibles, à dix écus le mille y compris le transport. . 60

Dix milliers de brique commune à

7 écus le mille y compris le transport. 70

Deux cents carreaux de deux pouces & demi d'épaisseur, & d'un pied carré, à quatre pfennings la piece y compris le transport. 2 18 8

36 muids de chaux, le muid de quatre boisseaux, valant un écu y compris le transport. 36

Trente charges d'argile, à 12 gros le transport de chaque charge. . . 15

82 charges de sable à 6 gros le port de chaque charge. 20 12

20 pieces de bois pour les ceintres & échaffaudages, à 8 gros la piece. 6 16

15 bottes de lattes à trois gros quatre pfennings chaque botte. . . 2 2

Pour 600 clous de maçon. 1 16

Pour engins, commissions, & dépenses imprévues. 8

Total.

454 4 11

On sent que tous ces prix doivent changer suivant les lieux.

Il reste encore quelques avis à donner.

1°. Les charbons jettés dans une fosse creulée près du four, laquelle pourra en contenir environ deux muids, seront bien humectés d'eau avant de s'en servir : l'on peut verser environ quatre à cinq seaux d'eau sur chaque muid.

2°. On a soin de trier les charbons avec lesquels on commence le feu, parce que s'ils étoient trop petits ils tomberoient à travers le grill. Quand le feu est en activité, on peut le soutenir avec des charbons d'une moindre grosseur, & l'on aura l'attention que le grill soit par-tout cou-

vert. Si les charbons refusent de brûler, c'est un signe que le gril est obstrué & manque d'air, on tâche de lui en procurer avec le crochet de la figure 12, en remuant le charbon par-dessus le gril. Si l'on ne réussit pas ainsi, ce qui est rare, il faut faire agir le courant d'air inférieur. Si l'on desire mettre à profit les petits morceaux de charbon qui tombent à travers le gril, il est nécessaire que le bas du cendrier descende assez pour qu'il puisse conserver un peu d'eau, dans laquelle ces charbons s'éteindront d'eux-mêmes en tombant. On les séparera de la cendre & on les vendra aux maréchaux.

Quand on veut échauffer le four pour la première fois, on met assez de charbon sur le gril pour le couvrir légèrement, ensuite on met le feu & on ouvre au quart le registre du tuyau de la fumée, jusqu'à ce qu'on remarque le pétilllement du feu & une épaisse fumée, alors on ouvre le registre peu-à-peu davantage pour dissiper promptement la fumée. Dès que le charbon brûle avec clarté, on ne tient plus que le quart du registre ouvert, afin qu'il ne se perde pas inutilement trop de chaleur. Quand on met au feu de nouveau charbon, on est chaque fois obligé d'ouvrir le registre pour que l'air emporte promptement la fumée, ensuite on le referme. Les portes du foyer, du four, & les valvules des tuyaux d'évaporation, demeurent constamment fermées; seulement les dernières s'ouvrent quelquefois au commencement de la cuisson pour dissiper l'humidité de la pâte.

Quand on a besoin d'éprouver si le four est par-tout suffisamment échauffé, on y enfonce une barre de fer d'environ deux pouces d'épaisseur, & après qu'elle y a demeuré trois ou quatre minutes, on l'en retire promptement; alors

on peut sentir avec la main , si la chaleur est par-tout égale. Un boulanger expérimenté se contente de jeter dans le four une poignée de farine , & il en juge à la maniere dont elle brunit. Il voit aussi à la couleur des pierres qui doivent être devenues blanches , si le four est ou non assez échauffé.

5°. Aussi-tôt que le pain est enfourné , on ferme les deux battans de la porte du courant d'air , & aussi le registre , & on discontinue de mettre des charbons clairs sur le gril , pour ne pas produire plus de chaleur qu'il n'en faut , pour ne pas brûler du charbon inutilement , & parce que si le courant d'air & le registre demeuroient ouverts , sans que le gril fût garni de charbon , le four se refroidiroit trop vite , & le pain ne leveroit pas. Si le four est trop chaud , on tient entièrement ouverte , pendant quelques minutes , la porte du four , les deux tuyaux d'évaporation & le registre , & on s'apercevra en peu de tems d'un refroidissement sensible.

6°. Si la cuisson réussit bien , comme il est arrivé dans les expériences faites pour les boulangeries militaires , il faut toujours placer sur le gril la quantité nécessaire de charbon pour un nouvel échauffement avant d'ôter le pain du four , ouvrir un peu les portes du courant d'air , & pareillement le registre ; on dissipe aussi la fumée , tandis qu'on ôte le pain , & le four en est bien plutôt réchauffé : avantage qu'on ne peut se procurer , quand on se sert du feu de bois.

Quand les boulangers seront bien exercés à cette cuisson , M. Metzke , qui a eu l'œil sur ces expériences , en sa qualité d'intendant de la boulangerie militaire , espere que non-seulement on pourra cuire sept fois en vingt-quatre heures , comme on a fait , mais même huit.

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le four échauffé avec le bois ne peut cuire que cinq fois en vingt-quatre heures , trois cens pains chaque fois , ou 1500 en tout. Au-lieu de 1500 pains , le four à charbons de terre en fourniroit 2100 dans le même espace de tems , c'est 600 davantage , & il y a lieu de se flatter qu'on pourroit même cuire jusqu'à huit fois en vingt-quatre heures ; avantage manifeste pour une boulangerie militaire.

I I.

NOUVEAU cadran solaire.

M. Regnier , mécanicien de S. A. S. monseigneur le duc de Chartres , a imaginé & construit un cadran solaire , ou pour mieux dire , un méridien horizontal , qui , par le moyen d'un rouage caché dans le piédestal , sonne midi toutes les fois que le ciel est sans nuages , lorsque le soleil est au méridien. Le moyen qu'emploie M. Regnier pour faire échapper la détente de cette sonnerie , n'exige pas même un tems bien clair. Il s'en est assuré par une suite d'expériences qu'il a faites dans le cours de cet hiver ; il arme son méridien d'une loupe , & l'effet s'exécute avec moins de chaleur qu'il n'en faut pour enflammer de la bonne poudre à canon bien conditionnée ; on sent qu'il faut remonter le rouage chaque fois qu'il a sonné. Le piédestal de tole vernissée , a environ huit pouces de long sur six de large , & sept d'épaisseur : la totalité de la machine a environ dix-huit pouces de hauteur. La forme agréable de ce méridien sonnant peut lui faire trouver place

dans un appartement, d'autant plus qu'il produit son effet en recevant les rayons du soleil à travers les carreaux de vitre, & sur-tout, lorsqu'ils sont en verre de Bohême. Le mécanisme de ce méridien construit en petit, tel qu'il est ici proposé à MM. les souscripteurs, peut servir de modele pour l'exécution d'un méridien en grand, fait pour l'usage public. M. Regnier s'occupe actuellement à en construire un de ce genre pour la ville en Auxois, où il réside. Le prix de ce méridien pour MM. les souscripteurs, est de 96 livres, dont 48 liv. en retirant le méridien. On souscrit par la voie de la poste, chez l'auteur, à Semur en Auxois; ou à Paris, chez M. Boulanger, fils aîné, négociant, à la gerbe d'or, vis-à-vis le sépulchre. L'artiste prévient qu'il n'expédiera de ces méridiens sonnans que lorsqu'il aura vingt souscriptions. Il en a déjà plusieurs de construits, qu'il se fait un plaisir de montrer aux curieux.

(*Mercur de France.*)

I I I.

DÉTAIL des effets du grand miroir géométrique concave & ardent de $4\frac{1}{2}$ pieds de diametre, de la construction de CHARLES LE FEBURE, mécanicien de son altesse électorale de Cologne à Bonn, sur le Rhin.

» Ce miroir ardent est digne d'admiration par sa grandeur, n'y en ayant pas eu jusqu'à

ce jour de pareil au monde. il l'est aussi par sa beauté & par sa surface, sans aucun défaut, qui contient 38476 lignes quarrées, réfléchissant chacune leurs rayons vers un même point de réunion, nommé foyer; delà vient qu'étant exposé au soleil il calcine, dissout, ou vitrifie tout ce qu'on lui présente, & en très-peu de secondes. L'on n'a encore rien trouvé jusqu'à présent qui ait pu y résister sans changer de nature; le feu en est si pénétrant, qu'en quelques secondes, il fond l'or, l'argent, le fer, l'acier, le cuivre, &c. il vitrifie l'argile, les briques, les os, même l'amianthe, qui résiste à tout autre feu. Si on lui présente une lame d'épée, elle fond à l'instant comme du plomb; si au printemps on passe devant son foyer, une branche d'arbre pleine de sève & de feuilles, elle est aussi-tôt en flamme. «

» Outre ces propriétés, il sert à des expériences d'optique des plus agréables; la figure d'un objet paroît dans ce miroir, tantôt éloignée, tantôt devant lui, & comme suspendue en l'air, tantôt entre le miroir & l'objet, tantôt plus éloignée que l'objet même : plus on s'approche du miroir, plus l'objet recule; la figure ressemble tantôt à son corps, tantôt elle en perd toute ressemblance, tantôt elle est énormément grande, tantôt très petite. Si l'on met devant ce miroir un tableau de peinture, les figures en paroissent relevées, & étant mis horizontalement, il représente les personnes d'alentour sous différentes figures tout-à fait ridicules : si l'on recule à huit ou dix pas de son point

point brûlant, la figure paroît sortir pour nous suivre. «

» La grande distance entre le miroir & son point brûlant, fait que ce point envoie toute sa lumiere au miroir, & le miroir lui renvoie les objets très-parfaitement. La lumiere d'une chandelle se communique à toute la superficie; & représente le miroir tout-à-fait ardent; delà vient qu'avec cette clarté on peut lire pendant la nuit, la plus obscure, une écriture à la distance *d'un quart de lieue*; & pour passer sous silence, plusieurs autres propriétés de ce miroir, les amateurs & connoisseurs en pourront faire encore différentes expériences aussi curieuses qu'utiles: le susdit miroir ardent est fait d'une composition comme les miroirs de télescopes, & est poli comme les glaces de miroirs sans aucun défaut. «

I V.

AUTRE détail de deux miroirs paraboliques, faits par ledit CHARLES LE FEBURE, à Bonn.

» Ces deux miroirs sont faits de cuivre jaune, bien dorés au feu, de deux pieds de diametre, très-curieux dans leur espece, proprement encadrés & placés bien parallelement vis-à-vis l'un de l'autre aux deux extrémités d'un grand fallon, à 70 pieds de distance l'un de l'autre. Dans cette position, une personne ayant une montre de poche ordinaire à la main la mettra dans le foyer d'un des deux miroirs, & une autre personne présentera l'oreille dans

Tome VI.

Q

le foyer du miroir opposé , & entendra plus fort le mouvement de la montre que celui qui la tient. Deux personnes qui parleront dans le foyer desdits miroirs pourront tenir ensemble une conversation que personne d'autre qu'elles n'entendra dans le salon ; & aussi bas qu'ils puissent parler , ils s'entendront , pourvu qu'ils prononcent bien. Si l'on tient un fer ardent au foyer d'un des deux miroirs , & que l'on tienne un pistolet chargé au foyer de l'autre , le feu prendra dans l'instant , & le coup partira. On peut y allumer de l'amadou , de même qu'un cornet de poudre. Ces miroirs brûlent aussi au soleil , mais il est plus à propos de les laisser en place , lorsqu'ils sont bien posés , car ils sont difficiles à bien placer ; ils représentent aussi les objets renversés , lesquels font une très-belle perspective , &c. &c. «

» Les personnes qui voudront faire acquisition desdits miroirs , s'adresseront à M. Le Febure , mécanicien , à Bonn sur le Rhin. «

Nota. Ce détail nous a été communiqué par M. le baron de Hupfch , qui nous a en même-tems envoyé le titre d'un ouvrage qu'il promet de publier cet été en allemand. Nous ne ferons que le copier : *Encyclopedie oder sammlung* , &c. c'est-à-dire , *Encyclopédie ou recueil d'écrits sur différentes parties des sciences , avec une abondante quantité de nouvelles découvertes de l'auteur , de nouvelles observations du même , & aussi de ses expériences & recherches particulieres , de ses projets* , &c. Ier. vol. in-8vo. A Cologne , chez Simonis , libraire.

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME , DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE VIENNE, le 22 avril.

SA MAJESTÉ a fait le règlement suivant à l'occasion de la nouvelle répartition des paroisses de cette ville.

1°. Les curés des 9 paroisses de la ville, recevront un traitement annuel de 1500 florins ; mais ils seront tenus de remettre de six mois en six mois tous les droits d'étole à la caisse de religion. 2°. Tous les sujets aspirans aux cures, dans les villes, seront obligés de prendre dans une université le grade de docteur en théologie. 3°. Les canonicats seront donnés de préférence aux curés qui auront bien rempli les fonctions du S. ministère. 4°. Aucun ecclésiastique ne pourra jamais obtenir les dignités épiscopales, archi-épiscopales ou autres dans l'église, à moins qu'il ne s'en soit rendu digne dans les fonctions du saint ministère. 5°. Il ne sera plus nécessaire, à l'avenir, d'être noble pour être reçu chanoine d'une église cathédrale, S. M.

Imp. ayant supprimé l'usage qui avoit existé dans la plupart des chapitres, & qui donnoit l'exclusion à tous ceux qui n'étoient pas nés gentilshommes.

(*Mercur de France.*)

I I.

DE MADRID, le 2 avril.

Nos politiques, nos savans qui s'occupent des objets économiques, & en particulier le célèbre M. de Campomanes, ayant démontré dans leurs écrits que la négligence & le mépris avec lesquels on traite les métiers & les arts usuels dans ce pays, sont la cause première du défaut d'industrie & d'activité parmi les citoyens de la classe médiocre, ainsi que de la pauvreté qui regne généralement parmi nous, S. M. pour opérer par la suite le bien du royaume, en excitant l'émulation parmi les artisans de toute profession, vient de faire publier un édit par lequel les artisans de tous métiers quelconques, pourront être admis aux charges municipales, & même aspirer à la noblesse, ceux du moins qui se seront distingués d'une manière éminente dans leur état.

I I I.

On a parlé dans tous les papiers publics des malheurs de la Sicile & de la Calabre, & des secours que l'ordre de Malthe s'est empressé d'y faire passer ; la lettre suivante, écrite de

Messine, à bord de la *Capitane*, le 18 mars, offre des détails intéressans, qui font un égal honneur à la Religion, & à M. le bailli Alexandre de Freslon, général des galères de Malthe, chargé de cette mission de bienfaisance & d'humanité.

La nouvelle du tremblement de terre qui a détruit entièrement quarante lieues de pays dans la Calabre, & la ville de Messine en Sicile, n'est pas plutôt arrivée à Malthe, que le grand-maître a fait armer 4 galères, qui, sous les ordres de M. le bailli Alexandre de Freslon, général des galères, sont arrivées à Reggio, capitale de Calabre, le 27 février, après une navigation très-orageuse. On n'essiera point de faire un tableau de l'état de cette ville ni de celui de Messine.... Il a péri dans la Calabre plus de 40,000 personnes. Après être restés quelques jours à Reggio, où nous avons eu le bonheur de porter les premiers secours au nom de la Religion, nous sommes venus à Messine où notre séjour sera vraisemblablement fort long. Nos médecins & chirurgiens voient tous les jours plus de cent malheureux blessés, qui sans eux manqueroient de secours; on leur fournit toute espèce de remèdes, & sur une simple police de leur part, qui constate le besoin, on leur donne de plus, du bouillon & la viande qui leur sont nécessaires. Le zèle & l'humanité bienfaisante de notre général ne se bornent pas à nourrir encore plus de 600 pauvres; il a proposé de faire un hôpital de blessés, & il n'attend pour cela qu'une réponse du vice-roi. Cette campagne sera chère, mais elle fera honneur à la Religion; & ce motif suffit à M. le bailli de Freslon pour le conso-

ler de l'augmentation de dépense ; si, comme il n'en doute pas, son offre pour un hôpital est acceptée : nous avons encore 45 jours à passer ici, & pendant ce tems on nourrit plus de 700 personnes, dont près de 50, en comptant les étrangers, le font assez délicatement «

M. le comte François de Pignatelli, nommé par le roi vicaire-général en Calabre, a écrit à M. le bailli de Freslon pour le remercier, au nom du roi, de ses offres & des secours généreux qu'il a portés aux lieux affligés par le tremblement de terre, & l'assurer de la satisfaction & de la reconnoissance de S. M.

I V.

La multiplicité des établissemens de bienfaisance prouve, de la manière la plus incontestable, qu'il existe un très-grand nombre d'ames honnêtes & sensibles au malheur de leur semblables. Mais s'il est important de les faire connoître pour inspirer le desir de les imiter, il ne l'est pas moins de détailler les différens moyens employés pour être utiles, afin qu'on puisse les comparer entr'eux, & parvenir ainsi à la science de faire le bien, science plus difficile qu'on ne l'imagine. L'établissement que vient de former M. le marquis de Fresnay, mérite d'être distingué de la foule. Ce sont des prix qu'il se propose de donner tous les ans aux habitans de Bourgneuf-le-Forêt.

Il y en aura quatre de 50 liv. chacun, deux de sagesse & deux d'industrie.

1^o. Comme rien ne contribue tant à former de bons citoyens que la bonne conduite & les bonnes mœurs de la jeunesse , M. le marquis de Fresnay voulant exciter l'émulation , donnera un prix à celle des jeunes filles de la paroisse qui sera reconnue avoir eu le plus de soumission & de respect envers ses pere & mere , qui aura été la plus laborieuse , bien instruite dans les devoirs de la religion , & qui se fera conduite avec plus de sagesse & de décence.

2^o. Un prix sera donné à celui des jeunes garçons , qui sera reconnu avoir eu les qualités ci - dessus , & avoir été le plus sobre , le plus pacifique & le plus sage. Les filles ne pourront prétendre au prix que depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 25 , & les garçons , depuis l'âge de 20 jusqu'à 30.

3^o. Comme la fertilité , & par conséquent l'aisance & le bonheur de la paroisse dépendent d'une culture faite avec soin & intelligence , il sera donné un prix à celui des laboureurs qui aura le mieux réussi , par un labour profond & une terre bien travaillée & bien engraisée , sur tout ce qu'il aura enssemencé dans cette année : on fera une visite sur tous les prés , pour voir s'ils sont en bon état.

4^o. L'augmentation & le soin des bestiaux devant contribuer beaucoup à l'avantage de la paroisse , il y aura encore un prix pour celui qui aura élevé les plus beaux veaux , suivant la portée de son lieu. Ces prix seront donnés cette année 1783 à la fin de l'été , dans une assemblée de paroisse , où se trouveront M. le

marquis de Frelnay, M. le curé, les fabriciens
& fix anciens habitans.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

V.

DE PARIS, le 20 avril.

Avant-hier, jour du vendredi-saint, les assemblées de charité tenues dans la chapelle extérieure du Châtelet, furent terminées par une délivrance de prisonniers détenus pour dettes de mois de nourrices. Elle se fit dans la salle du conseil du Châtelet. Mde. la comtesse de Juigné, après avoir fait la quête dans la chapelle, se rendit dans cette salle, où se trouverent plusieurs personnes de la première distinction, pour contribuer à cette bonne œuvre. On y délivra *soixante-quatre* prisonniers; savoir, cinquante-quatre hommes & dix femmes, & hier il en fut délivré *un soixante-cinquième*. Leurs dettes de nourritures d'enfans montoient à *six mille soixante livres quatre sols neuf deniers*.

Chaque prisonnier délivré reçut un petit secours en argent proportionné à ses charges, pour subvenir, en rentrant dans sa maison, aux besoins les plus pressans de sa famille.

Les prisonniers débiteurs de mois de nourrices, qui avoient été transférés de l'hôtel de la Force à la prison du Châtelet, avec la perspective consolante d'y recouvrer la liberté, étoient en si grand nombre, qu'ils ne purent

tous participer à la délivrance faite le vendredi-saint ; ceux dont l'espérance n'a pas été remplie ont eu l'affliction d'être reconduits à l'hôtel de la Force , & leur sort en est devenu plus triste.

On espere que les ames charitables s'empresferont de contribuer à les rendre à leurs familles désolées. Les personnes qui voudroient s'y intéresser , sont priées d'envoyer leurs aumônes à MM. de Boissy , trésoriers de la compagnie de l'assistance des prisonniers , rue St. Antoine, près celle de Fourcy.

On croit devoir ajouter que si l'on craignoit que les fréquentes délivrances de cette nature ne missent les infortunés qui en sont les objets, dans le cas d'en abuser , en s'habituant à compter sur les deniers de charité ; l'on peut rassurer sur cette crainte , en représentant que MM. de charité , qui sont spécialement les patrons de cette classe d'indigens presque tous journaliers de profession , se font un devoir de discerner ceux qui méritent le plus. Et dans les informations qu'ils font à ce sujet , ils reconnoissent que la plupart n'invoquent ce genre d'assistance qu'après avoir éprouvé les plus grands malheurs & avoir épuisé tout leur petit mobilier. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'on s'expose à recourir à un secours qu'on n'obtient que par un emprisonnement humiliant , qui n'est toujours que trop long pour des gens qui n'ont de moyens de subsistance que dans le travail de leurs mains.

(Journal de Paris.)

V I.

Il s'est formé à Copenhague , avec l'agrément du roi , une société qui s'engage à donner chaque année , le jour anniversaire de la naissance de S. M. , une récompense de 50 écus à celui du bas - peuple , qui aura fait l'action la plus méritoire.

(*Journal encyclopédique.*)

V I I.

M. Charles - Louis Portlants , autrement de Portelance , d'une noble & ancienne famille d'Irlande , & Mde. Charlotte - Margueritte-Françoise Daure de Salency , son épouse , seigneur & dame du Haut - Toury , près de Château-Landon en Gâtinois , à l'occasion de la première communion de leur fille aînée , dame de l'ordre chapitral de l'ancienne noblesse , ont fait habiller vingt-quatre pauvres filles , & ont promis de payer la taille de l'année prochaine pour les peres de ces vingt-quatre infortunées.

Le jour fixé , M. & Mde. de Portelance & leur fille se sont rendus à Néronville ; les vingt-quatre filles , habillées uniformément , sont venues au-devant d'eux , tenant une cierge à la main , ainsi que leurs meres & toutes les femmes qui accompagnoient cet édifiant cortège. On a fait une procession solennelle , après laquelle le P. de Laigue , desservant la paroisse de

Néronville , a prononcé un discours analogue à la circonstance. Après la grand'messe , M. & Mde. de Portelance étant retournés en leur château de Toury , accompagnés des vingt-quatre pauvres filles & de leurs meres , leur fille a fait les honneurs d'une table particuliere dressée pour les vingt-quatre pauvres payfannes , qu'elle traitoit de ses compagnes ; elle les a servies & a diné avec elles ; ensuite on a donné à dîner aux vingt-quatre meres.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

DANS la loi salique, il y a une amende décernée contre celui qui tuera ou qui volera un cerf ou un sanglier que les chiens d'un autre auront réduit. Il y en a une de quinze sols pour quiconque dérobe un chien de chasse. Si le chien est dressé, l'amende alors monte à quarante sols. La loi des Bourguignons ne la porte qu'à sept sols, il est vrai, dont cinq au profit du propriétaire : mais aussi elle condamne le voleur à baiser le derrière du chien. Dans un vieux traité de la chasse, *Gaston - Phebus*, qui en est l'auteur, dit qu'elle sert à éviter tous les péchés mortels, & que par conséquent tout bon veneur aura en ce monde joie, liesse & déduit ; & après aura paradis encore. Il convient qu'à la vérité, les chasseurs pourroient bien n'être pas placés pour ce mérite au milieu du paradis : mais il prétend qu'ils seront logés au moins dans les fauxbourgs.

I I.

C'est à Louis XI, roi de France, qu'on doit

la coutume de sonner l'*Angelus* ; & ce fut le premier mai 1472 qu'on l'a sonnée pour la première fois. Cette prière fut établie à l'occasion des craintes que les armes des Turcs inspiroient à toute la chrétienté.

I I I.

Selon un usage consacré dans le diocèse de Limoges , & dont on ne s'écarte jamais , les fiançailles entre deux époux se célèbrent en face de l'église. Le 15 janvier dernier , au moment où l'on alloit procéder à une cérémonie de cette espèce , à Meyssac en Limousin , le tonnerre tomba sur l'église paroissiale , & produisit cet accident au moins singulier ; il emporta le bout du nez du curé , & fit disparoître de ses mains le cierge & le rituel qu'il tenoit , sans qu'on en ait pu découvrir le moindre vestige. Une partie des assistans fut renversée de frayeur , les autres prirent la fuite ; heureusement , cet événement n'a pas eu de suites plus funestes.

I V.

Les anciens connoissoient les pierres précieuses ; mais ils ignoroient l'art de les monter. Aussi étoit-il assez rare que les dames Romaines fissent entrer les pierres précieuses dans leur parure , & encore moins le diamant qu'aucune autre. Elles préféroient les perles , & en faisoient bien plus de cas. La belle Agnès Sorel , si fameuse sous le regne de Charles VII , fut la

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

premiere dame en France qui porta des pierres : on lui en fit des reproches ; on s'en scandalisa , & l'on crut qu'elle anticipoit sur les droits des saints , dont les châsses avoient été jusqu'alors ornées de pierres précieuses.

V.

Les vins des environs de Paris & de toute l'isle de France ne vont pas bien loin , & se consomment presque tous sur les lieux. Depuis long-tems les étrangers ne viennent plus les chercher. Cependant autrefois ils étoient renommés : car , sans remonter jusqu'au tems de l'empereur Julien , nous voyons dans un fabliau du 13e. siecle , intitulé : *La bataille des vins* , que ceux d'Argenteuil , de Montmorenci , de Pierre-Fite & de Meulan tenoient tête aux meilleurs vins de Bourgogne & de Champagne ; mais le vin de Mantes sur-tout avoit une qualité qui le faisoit rechercher : c'est qu'il ne se gâtoit jamais , quelque voyage qu'on lui fît faire. Le cordelier Rubruquis , qui fut envoyé par le roi St. Louis au grand kan des Tartares , présenta à ce monarque un grand flacon de ce bon vin de Mantes , qui fut trouvé si délicieux , qu'il disposa le roi Tartare à embrasser la religion du pays qui le produisoit. Le missionnaire nous fait entendre que si le vin de Mantes ne lui eût manqué , le fils, Gengis-kan , se fût déclaré chrétien.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

I T A L I E.

TAVOLE di ragguaglio per la riduzione dei pesi e misure, &c. *Tables de parité pour la réduction des poids & mesures, qui sont en usage en divers endroits du grand-duché de Toscane, avec le poids & la mesure en usage à Florence.* Florence, 1782, chez Gaetan Cambiagi, imprimeur du grand-duc. In-4to. de 764 pag. sans compter deux loix de S. A. R. sur le même sujet, & les avertissemens.

MONTESQUIEU a bien raison de dire dans son *Esprit des loix*, que l'étendue du génie de celui qui gouverne, ne consiste point à avoir dans tous les objets & dans tous les cas, des idées d'uniformité; mais encore à connoître en quelles circonstances convient l'uniformité, en quelles circonstances convient la différence. S'il eût connu la disproportion énorme des poids & des mesures d'une province quelconque, il eût avoué que l'opération de réduire le tout à un seul modèle, étoit une chose non-seulement utile, mais encore nécessaire à la police de cet état, au commerce & à la tranquillité des sujets. Nous dirons plus : l'uniformité des loix & de la reli-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gion, est à désirer, mais impossible à l'esprit humain; cependant l'uniformité des poids & des mesures entre toutes les nations, procureroit beaucoup d'avantages au commerce, mais en faciliteroit encore l'intelligence & la précision. La nation Angloise a vu l'importance de cet objet, & a fait voir le desir qu'elle avoit de l'effectuer, lorsque la société instituée pour l'encouragement des arts, &c. proposa, il y a déjà trois ans, l'important problème de *trouver une parité fixe & invariable en tout climat, tems & lieu, pour les poids & mesures.*

Le grand-duc de Toscane voulant obvier aux inconvéniens, où se trouvoient très-souvent ses sujets, dans un pareil cas, a établi dans tout les pays de sa domination, l'usage des poids & mesures de Florence. On ne peut sans doute qu'applaudir à cette réforme.

(*Novelle letterarie.*)

LE OPERE di P. Virgilio Marone, &c. *Les œuvres de P. Virgile Maron, traduites en italien, avec le texte du manuscrit de la bibliothèque Laurentienne, & les variantes des manuscrits du Vatican & de la bibliothèque Palatine.* Milan, chez Gaetan Motta. 4 vol. in-12. d'environ 300 pages chaque. Les trois premiers tomes sont de 1781. Le quatrième de 1782.

Nous sommes redevables de cette belle édition au bon goût du P. François Soave, déjà connu par d'autres ouvrages. Les *Bucoliques* & les *Géorgiques*, qui sont les traductions, parurent pour la première fois en 1765. Quant à l'*Enéide*, il a cru devoir se servir de la traduction d'*Annibal Caro*, dont il a mis la vie à la

tête du second volume. Le texte est celui du fameux manuscrit de la bibliothèque *Laurentienne* de *Florence*. Au bas des pages sont les variantes. Le P. Soave a encore ajouté des notes pour éclaircir les passages douteux, expliquer l'ancienne mythologie & fournir des réflexions à la jeunesse, afin de lui former le goût & de lui apprendre à bien juger des ouvrages des anciens.
(*Novelle letterarie.*)

ODE del sign. le Brun al conte di Buffon, &c.

Ode de M. le Brun au comte de Buffon, traduite en vers italiens, par la comtesse Pauline Secco Suardo Grismondi, &c. Bergame, 1782, de l'imprimerie de Locutelli. In-4to.

L'esprit & les talens poétiques de madame la comtesse *Grismondi* font honneur aux muses italiennes. Ayant connu dans ses voyages les plus brillans génies de la nation Française, elle s'est fait un mérite de témoigner son estime à Mrs. *Buffon* & le *Brun*, en traduisant une ode que le dernier a faite à la louange du premier. Nous ne pouvons nous dispenser de transcrire un endroit d'une lettre de M. le Brun à madame la comtesse de *Grismondi*, qui est publiée avec l'ouvrage que nous annonçons. » Vous avez » prêté, dit-il, à mes vers une plus douce harmonie. J'ai cru parler moi-même la langue de » Pétrarque & du Tasse. Comment aurois-je » pu me défendre d'un secret orgueil?

Docte & charmante *Grismondi*,
Commandez à Paphos, réglez sur l'Hypocrène;
Apollon & l'Amour, par un choix applaudi,
Vous en nomment la souveraine.

(*Novelle letterarie.*)

DE doveri de' principi neutrali verso i principi guerreggianti, &c. *Des devoirs des princes neutres envers les princes belligérans, & de ceux-ci envers les premiers.* En deux livres. » *Suave Mari Magno, &c.* « *Lucret. lib. II.* 1782, in-4to. de 510 pag.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connoissons les talens de M. l'abbé *Galliani*, Napolitain ; son livre sur la monnoie , & celui sur le commerce des grains l'ont fait connoître de l'Europe. L'ouvrage que nous annonçons , a été composé par un ordre irrésistible. Il peut mériter le titre de singulier , non-seulement parce que l'auteur passe pour l'avoir fait sans le secours de livres & en très-peu de tems , mais encore parce qu'il traite d'une matiere , sinon tout-à-fait , au moins en partie négligée par tous les maîtres de droit public. L'écrivain , qui a traité plus au long que tout autre de la neutralité , est M. *Hubner* , dans son livre intitulé : *De la saisie des bâtimens neutres , ou du droit qu'ont les nations belligérantes d'arrêter les navires des peuples amis* , 1759. Tous les autres écrivains n'ont donné sur cet objet que des principes élémentaires , ou peu corrects , ou entièrement faux.

M. l'abbé *Galliani* l'a divisé en deux parties ; la premiere concerne les devoirs des princes neutres envers les princes belligérans ; la seconde traite des devoirs des princes belligérans envers ceux qui sont neutres. Cette dernière partie n'occupe que vingt pages. L'auteur y a pris pour guide les principes de la pure morale ; il a dû y indiquer nécessairement les maximes de ce qu'on appelle raison d'état , maximes qui répugnent à l'ame d'un véritable philosophe ; ainsi il a dû y

être très-court ; *Patria cecidere manus*. Les questions agitées dans ce traité , ne laissent rien à désirer pour la clarté des matieres.

Nous nous bornerons simplement à dire que la premiere partie est divisée en dix chapitres , & la seconde en deux. En voici les titres.

1. Définitions & axiomes.
2. De quelques théories générales des devoirs humains.
3. S'il est permis à un prince de garder la neutralité , & en quels cas.
4. De quelques questions , qui en dépendent.
5. Des traités de neutralité.
6. Des devoirs essentiels de la neutralité & des justes conditions des traités qui la concernent.
7. Du passage des armées sur le territoire neutre.
8. Des droits des puissances neutres & des belligérantes.
9. Du commerce entre les mêmes & de la contrebande.
10. Des coutumes actuelles concernant la mer , entre les puissances neutres & les belligérantes.
11. Des conseils que la raison d'état donne aux puissances belligérantes envers les puissances neutres.
12. Des conseils que la raison d'état donne aux puissances neutres envers les belligérantes.

Cet ouvrage est écrit avec cette liberté , qui , dans les grands génies , doit être non-seulement tolérée , mais encore admirée & respectée.

(*Novelle letterarie.*)

ALLOCUZIONI ed omelie di Pio Sesto , &c.
Discours & homélies de Pie VI , souverain pontife , heureusement régnant , prononcés en différentes occasions de son voyage à Vienne , en

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

1782 ; traduits du latin en italien. A Cesene ,
chez Grégoire Biasini , à l'enseigne de Pallas ,
1782 , in-8vo.

Cet ouvrage du souverain pontife de l'église ,
a été recherché avec avidité des pieux lecteurs.
On y trouve (selon les *Ephémérides de Rome* ,
qui en rendent compte) l'éloquence majestueuse
de Léon , le zèle ardent de S. Basile , l'érudition
profonde de S. Augustin , la douceur & la suavité
de S. Bernard.

Au reste , sans parler du but ni de l'effet du
voyage du S. Pere à Vienne , nous pouvons dire
(d'après les *Ephémérides*) que cette course apos-
tolique a produit un chef-d'œuvre d'éloquence ,
digne des S. Peres.

(*Efemeridi letterarie.*)

ISTORIA ragionata dell' ultima rivoluzione di
Ginevra , &c. *Histoire raisonnée de la dernière
révolution de Geneve.* Se vend à Florence ,
chez Antoine Boniuti , Louis Carlioni & An-
toine Benucci. In-8vo. de 151 pag. 1783.

Cet écrit originellement en françois est re-
commandable pour l'authencité des faits. On peut
cependant accuser l'auteur de partialité pour l'un
des deux partis.

(*Novelle letterarie.*)

PRATICA agraria distribuita in vari dialoghi , &c.
*Pratique agraire distribuée en différens dialogues ;
ouvrage de l'abbé Antoine-Jean Battara , profes-
seur de philosophie à Rimini.* Seconde édition ,
nouvellement corrigée & augmentée de dif-
férentes additions intéressantes par l'auteur mê-
me , à Cesene 1782 , chez Grégoire Biasini ,

2 vol. in - 8vo. d'environ 200 pages chaque,
avec cinq planches.

M. l'abbé Battara, professeur de philosophie à Rimini sa patrie, déjà connu dans la république littéraire par différens ouvrages, concernant particulièrement l'histoire-naturelle, publia à Rome en 1775, dans le *Journal économique d'agriculture, manufacture & commerce* (*Diario economico di agricoltura, manifattura e commercio*) certains dialogues agraires, qu'il avoit composés dans ses loirs à la campagne, afin d'instruire les propriétaires des opérations qui regardent les laboureurs & autres; M. Biasini, imprimeur, s'est déterminé, avec la permission de l'auteur, d'en donner une édition, enrichie de notes intéressantes par l'auteur même.

Cet ouvrage, où l'auteur feint qu'un vieux agriculteur enseigne à deux de ses fils toutes les opérations nécessaires en agriculture, ne laisse rien à désirer, par la manière dont les matières sont traitées. Voici le sujet des dialogues au nombre de 30; ils sont précédés d'une préface, qui contient les défauts de l'agriculture de la Romagne, déjà imprimée en forme de mémoire académique.

T O M E P R E M I E R .

Le I. Dialogue traite des qualités des terres & des engrais proportionnés.

Le II. Des semences & des viviers.

Le III. Des fossés & des routes.

Le IV. De l'utilité & nécessité des haies.

Le V. De la culture des lieux plantés de roseaux.

Le VI. Des chenevieres.

Le VII. De la culture du lin.

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le VIII. *De la culture du bled.*

Le IX. *De la culture du maiz, ou bled de Turquie.*

Le X. *De la culture des feves.*

Le XI. *De la culture des potagers de campagne.*

Le XII. *De la culture des patates.*

Le XIII. *De la culture du riz.*

Le XIV. *De la plantation des arbres.*

Le XV. *De la taille des arbres.*

TOME SECOND.

Le XVI. *Dialogue traite de la plantation des vignes.*

Le XVII. *Des différentes manieres de planter les vignes.*

Le XVIII. *De la maniere de cultiver les vignes.*

Le XIX. *De la maniere d'échalasser, attacher, plier & provigner la vigne.*

Le XX. *Du reste de la culture des vignes.*

Le XXI. *De la vendange.*

Le XXII. *De la maniere de faire les vins.*

Le XXIII. *De la culture des prairies.*

Le XXIV. *De la greffe.*

Le XXV. *De la connoissance & du soin des bestiaux.*

Le XXVI. *Des opérations d'agriculture, qu'on doit faire chaque mois.*

Le XXVII. *Des expédiens, que l'on doit employer, pour empêcher les terres adjacentees d'être minées par les ruisseaux, torrens & fleuves.*

Le XXVIII. *Du même sujet.*

Le XXIX. *Des fraudes & malicieuses coutumes des gens de campagne.*

Le XXX. *Des coutumes, vaines cérémonies & superstitions des gens de campagne de la Romagne.*

Dire que M. Battara connoît la partie scientifique de l'art qu'il veut enseigner, c'est faire un sincere éloge de son livre. Le dialogue est simple & naturel; les termes n'en sont point recherchés; cet ouvrage peut servir de catéchisme aux gens de la campagne, & leur être d'une grande instruction.

(*Novelle letterarie*)

PROSPETTO istorico-analitico delle legi civili de Romani, &c. *Coup-d'œil historico-analitique des loix civiles des Romains, mises dans l'ordre naturel de la cause dont elles dérivent, & en même tems de l'objet universel où tendent toutes les loix civiles des nations, divisé en cinq parties, & désigné dans une seule table, dans le dessein de simplifier & de rendre facile à tout le monde la science des loix.* Partie premiere. *Des loix civiles en général.* A Florence, 1783, chez Gaetan Cambiagi, imprimeur du grand-duc, in-8vo. de 154 pages, non compris la préface.

C'est sous les auspices de S. A. R. le grand-duc de Toscane, que M. Joseph-Marie Tardini, avocat, publie aujourd'hui un bel essai de véritable philosophie légale. Il ne paroît de cet ouvrage que les deux premieres parties.

La premiere regarde les loix civiles en général; la seconde expose les loix qui forment le droit public civil, concernant la religion, l'empire civil, l'état & les sujets. Les autres parties qui doivent suivre, regarderont le droit civil particulier, concernant la propriété des choses, les obligations des personnes & les jugemens. Outre une certaine nouveauté, il faut considérer encore l'habileté de l'auteur à développer les

loix romaines, à remonter à la cause & à l'objet d'où dérivent & où tendent toutes les loix tant civiles que naturelles, selon qu'elles sont restreintes & ordonnées; on y voit clairement l'origine des devoirs les plus sacrés de ceux qui composent la société civile.

(*Novelle letterarie*)

INSTITUTIONES logicae, quas in tyronum suorum commodum conscripsit Andreas Aloysius Farnocchia publicus philosophiae professor. A Lucque, 1783, de l'imprimerie de Joseph Rocchi, in-12. de 120 pages, non compris l'avertissement.

Un cours de logique si abrégé doit prévenir en sa faveur. Il faut remarquer toutefois que ce traité est purement pratique, & qu'il a été mis à l'essai avec un heureux succès. L'auteur déclare savoir par expérience qu'en général les jeunes gens ont besoin de préceptes, qui leur exposent les choses par le moyen d'idées très-claires, sans le secours des fleurs de l'éloquence. Aussi a-t-il écrit & dicté suivant cette méthode ses leçons, & en a-t-il vu le fruit qu'il en attendoit.

Ce traité est divisé en trois parties savoir :

I. *De iis, quorum ignoratio errorem aut confusionem in philosophiae studio procreare potest.*

II. *De veri criterio.*

III. *De recto usu eorum fontium, à quibus rerum cognitio pendet.*

[c'est-à-dire]

I. *Des choses dont l'ignorance peut produire l'erreur & la confusion dans l'étude de la philosophie.*

II. *De la recherche de la vérité.*

III.

III. *Du véritable usage des principes, d'où dépend la connoissance des choses.*

L'auteur a mis à la tête de ces parties un léger précis de l'histoire de la philosophie, depuis l'époque de son origine jusqu'au siècle actuel. M. Farnachia a le mérite particulier de dire beaucoup en peu de mots; ce qui rend son ouvrage intéressant & recommandable.

DISSERTATIONI istorico-critiche intorno al trasporto delle Romane leggi, &c. *Dissertations historico-critiques sur le transport des loix romaines des XII tables, de la Grece; par l'abbé Antoine Stramigioli, chanoine pénitencier de l'insigne cathédrale de Pesaro. On y a joint une autre dissertation du même auteur sur les grammaires ordinaires de la langue latine. A Pesaro, 1782, in-4°. de 263 pages, non comprises l'épître dédicatoire à S. Exc. Rev. Monseigneur Garampi, nonce à la cour de Vienne, &c.*

M. François-Marie Ganassoni avoit assuré que c'étoit une pure fable que les Romains, vers le troisieme siècle de leur république, eussent tiré des villes les plus renommées de la Grece les loix qui convenoient à leur génie & à leur naturel. La réfutation de ce système est la these de ces dissertations au nombre de huit. L'auteur combat & réfute son adversaire avec beaucoup de critique & d'érudition.

L'opuscule, qui suit ces dissertations, traite des méthodes adoptées pour apprendre la langue latine, & roule sur ce grand précepte : *peu de théorie & beaucoup de pratique.* C'est le sentiment du célèbre Facciolati, qui dit : *lingua latina non est in grammaticarum libris comparanda.* (Cen'est point dans les grammaires que l'on doit

apprendre la langue latine). Mais quand suivra-t-on une nouvelle méthode? Quand on trouvera des maîtres capables : *nemo dat quod non habet*. Celui qui n'est purement que grammairien, ne peut donner que de la grammaire.

(*Novelle Letterarie*)

COMPENDIO della vita del celebre Pietro Metastasio Romano, &c. *Abrégé de la vie du célèbre Pierre Metastase, Romain, poète de sa majesté impériale, composé en allemand par M. Joseph di Rezer. Imprimé à Vienne en 1782, chez Jean-Thomas Trattner, imprimeur de la cour, & traduit en italien, 1783. Rome in-8vo. chez Grégoire Settari, libraire. Florence, in-12. chez Antoine Benucci.*

Nous ne trouverons point ici le caractère de l'Euripide de l'Italie, ni un jugement sur ses ouvrages; il faut attendre ce travail de quelque écrivain plus philosophe qu'historien, plus poète que littérateur. Nous ferons ici mention de quelques époques de la vie de Métastase.

Pierre Frapassi Métastase, originaire d'Assise, naquit à Rome le 3 de janvier 1698. Dès l'âge de dix à onze ans, il montra son talent naturel pour la poésie; jusqu'à seize ans il improvisa en vers sur le premier sujet qu'on lui donnoit. Gravina le familiarisa avec la littérature grecque & avec le droit public. Mais son goût pour la poésie prévalut. A l'âge de 14 ans il composa sa tragédie de Justin. A 19 ans il se trouva avec un capital de 15000 écus dont son maître le fit héritier. Alors il publia à Naples, où il étudioit le droit, les poésies qu'il avoit composées. Le premier pas remarquable, qu'il fit dans la carrière dramatique, fut sept ans après, lors-

qu'il donna *Didon abandonnée*. En 1729, Métafaste fut appelé à Vienne avec le titre de poète de la cour impériale. Ses honoraires à cette cour furent de 4000 florins par an. Marie-Thérèse y ajouta encore 1200 écus. En 1747, il essuya une maladie dangereuse. Il mourut le 12 avril 1782, âgé de 84 ans, trois mois & neuf jours.

(*Nouvelle letterarie ; Efemeridi letterarie*)

DE dignitate ac præstantia latinæ linguæ, oratio habita Comacii VII. Calend. decemb. anno MDCCCLXXII. ab Antonio Vila. A Ferrare, 1783, in-4to. de l'imprimerie de Joseph Rinaldi.

Le sujet de ce discours, comme on voit, est la *dignité & l'excellence de la langue latine*. L'exorde est beau & convenable à la thèse que l'auteur discute ; il a pour système que le secours de cette langue est nécessaire pour acquérir les autres sciences. C'est dans le sein de la langue latine, dit l'orateur, qu'on puise la physique, la médecine, la jurisprudence, la philosophie, la théologie, & presque toutes les autres sciences. M. Vila nous fait voir qu'à l'époque de l'irruption des Barbares dans l'Italie, les sciences, autant que les arts, souffrirent beaucoup de la négligence de la langue latine ; il jette ensuite un coup-d'œil rapide sur les progrès des lettres dans le XVIII. siècle. Il prétend qu'elles doivent leur renaissance à l'étude de la langue latine, sur-tout aux ouvrages composés en cette langue par les hommes célèbres du 16e. siècle, dont l'auteur loue, avec raison, les fatigues & les travaux.

M. Vila traite ensuite de la nécessité d'une seule langue entre les savans, qui composent la

république des lettres , afin qu'ils puissent se communiquer facilement leurs idées & leurs découvertes ; autrement ils seront contraints , dit-il , d'apprendre tous la langue de tous : hypothèse chimérique qui ne pourra se réaliser qu'avec l'anéantissement de la république des lettres.

L'éloquence de l'auteur ne consiste point dans un assemblage de mots sonores , mais dans le véritable art de persuader & d'émouvoir les auditeurs. (Esemeridi letterarie.)

ANACRÉONTICHE , &c. Odes anacréontiques de Pierre Guadagnoli , patricien d'Arezzo , des Arcades , &c. A Arezzo , 1783 , in-8vo. de 184 pages.

Voici un heureux imitateur de *Chiabrera* (*) & de *Rolli* (**). Les Amours , les Graces & les

(*) Gabriel *Chiabrera* , qu'on regarde comme le Pindare de l'Italie , naquit à Savonne , en 1552 ; il cultiva les lettres dès son enfance ; il fut lié avec Alde Manuce & Muret. Il a composé des poésies dans tous les genres ; ses poésies lyriques sont les plus estimées ; il a le ton & l'enthousiasme de Pindare , mais beaucoup plus de clarté. Il mourut en 1638 : ses ouvrages recueillis en trois volumes in-8vo. ont été publiés à Rome par l'abbé Poalucci ; ses poèmes héroïques sont : l'*Italia liberata* ; il *Foresto* , il *Rugiero* , *Amadeida* , ou la conquête de Rhodes , par Amédée de Savoie.

(**) Paul Antoine *Rolli* vivoit au commencement du dix-huitième siècle , le recueil de ses poésies fut imprimé à Londres , in-8vo. Il renferme des sonnets , des madrigaux , & des chansons , dont quelques-unes sont tout-à-fait anacréontiques. Il se retira à Londres , & y donna des éditions de plusieurs poètes Italiens ; des satyres de l'Arioste ; des œuvres burlesques de Berni ; du Varchi , deux volumes in-8vo. du Décameron de Boccace , d'après l'édition des *Jundès* , en 1527 ; du *Lucretio* de Marchetti , in-8vo. 1717.

Ris profanes sont bannis de ses vers. Le caractère de ses odes anacréontiques est tout-à-fait moral. S'il met sur la scène les Amours, les Graces & les Ris, ce n'est point pour échauffer & corrompre le cœur de la jeunesse, mais pour lui apprendre à être réfléchie & prudente. En considérant l'auteur de ce côté, au-lieu d'être regardé comme imitateur, il mérite le titre de poète original. Aménité de sentimens, facilité de vers & de rimes, voilà le caractère de l'ouvrage que nous annonçons; les maximes de Socrate n'ont jamais été exposées sur le Parnasse avec plus d'élégance que ne le fait M. Guadagnoli. Une pièce anacréontique, prise au hasard, va prouver ce que nous avançons.

Sconsolata Philomela

Che per valli

Muovi ognor trista guerela,

O di chiaro argenteo rivo

Lungo i liquidi installi,

Ove s'orna il margin vivo

Di fior bianchi, persi, e gialli;

So ben' ie che col tuo canto

L'altrui core

Di amollire aspiri al vanto,

Rimembrano a chi ti ascolta,

Di quel giorno il terro orrore,

In cui lassa fosti avvolta

Di Tereo pol doppio errore.

Ben devtiano i versi tuoi

Si dolenti

Ritrovar pietà fra noi;

Troppo barbaro e quel senor,

Che in udir gli altrui lamenti

Sa tenere il pianto a freno,

Ne si piega ai mesti accenti.

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Pure ah! misera! l'inganni;

Vano effetto

Ha il narrar tuoi gravi affanni;

Poiché in vece di pietade

Desti insolito diletto;

Le tue voci altrui san grate,

Sen compiace il nostro petto.

Tu stupisci? e dentro l'alma

Ti addolori

Che non hai sì bella palma?

Cessin pur, soave augelo,

Cessin pure i tuoi stupori,

Ne dolor cresca novello

Agli antichi turi dolori.

Quì tra noi dell' alme v' hanno

Crude tanto,

Che si allegran d'altrui danno:

Queste amor dell' uomo al pianto,

Cui di sorte un colpo fere,

Han di trarne il crudo vanto

Un dolcissimo piacere,

Ce ne sont point les mots, mais les images
& les pensées qui font la beauté du style de
M. Guadagnoli. Il est aisé d'en juger par cette
pièce délicate que nous venons de citer.

(*Novelle letterarie.*)

SAGGIO sopra la diversità della natura, cagioni
ed effetti dei Tremusti, &c. *Essai sur la diver-*
sité de la nature, causes & effets des tremble-
ments de terre, & particulièrement de ceux qui
ont ébranlé plusieurs endroits de l'Etat pontifical
& autres lieux de l'Europe, en 1781, par Jo-
seph-Ami Casagrande, associé de l'académie
physico-géorgique de Treja, & professeur de mé-
decine au mont San-vito d'Ancone. A Vesi,

1782, de l'imprimerie de Bonelli, in 8vo. de 80 pages, sans le discours préliminaire.

Si non nova, noviter dicta : tout ce qu'on a écrit sur la nature, les causes & effets des tremblemens de terre se trouve dans cet opuscule.

(*Novelle letterarie.*)

LETTERE-medico-chirurgiche apologetico-differtatorie, &c. *Lettres medico chirurgicales apologetiques, en forme de dissertation, adressées à M. Séraphin Moscati, par Joseph-Ami Casagrande, &c. sur un merveilleux phénomène arrivé dans l'application d'une sang-sue venimeuse, avec l'histoire de tout ce qui regarde la nature de ces insectes, & l'usage qu'on en fait dans la médecine.* A Yesi, 1782, de l'imprimerie de Bonelli, in-8vo. de 68 pages.

Le phénomène, qui a donné lieu à ces lettres, mérite d'être rapporté.

» Marie, femme de *Septimius Vecchi*, de la
 » terre d'*Apiro*, âgée d'environ 49 ans, assez
 » grosse de corps, & depuis long-tems sujette
 » à l'incommodité d'une fistule dans le creux de
 » l'oreille gauche, m'accusa (dit M. Casagrande) une céphalalgie violente, accompagnée d'une ophtalmie aussi forte, maladies qui
 » avoient résisté à deux saignées du bras & du
 » pied, & enfin à toutes les ventouses & autres
 » expédiens; en présence de M. Dominique Fogliardi, chirurgien de l'endroit, très-entendu
 » dans sa profession, je lui conseillai une incision
 » à l'artere de la tempe : comme elle témoignoit
 » de la répugnance, je fis l'application des sangsues aux veines de la tempe; l'application
 » ayant eu lieu le soir du même jour, à peine

» fut-elle piquée de la cinquieme sang-sue ;
 » qu'elle commença à ressentir une douleur brû-
 » lante ; sa tête , son cou , sa poitrine se gon-
 » flerent ; elle se sentit suffoquer & dépérir , de
 » maniere à se voir réduite , en moins de deux
 » heures , à la derniere extrémité. Après deux
 » saignées & force bains d'eau & de vinaigre ,
 » elle revint insensiblement de son état de lé-
 » thargie ; & dans l'espace de quatre jours , elle
 » reprit son état naturel. «

Les lettres de M. Casagrande sont au nombre de douze. L'auteur combat ceux qui jugent trop superficiellement des choses , & nous donne en même-tems un beau traité sur la nature & l'usage des sang-sues en médecine. Mais quelle raison a produit ce phénomène si étrange ? C'est le venin que la cinquieme sang-sue déposa dans la plaie de la malade , qui ressentit subitement une piquure aiguë & une vive chaleur. Les trois dernieres lettres regardent particulièrement l'usage-pratique des sang-sues en médecine , & la maniere dont on remédie à leurs effets , quand ils sont pernicieux.

(*Novelle letterarie.*)

SAGGIO d'un opera , intitulata il ripulimento della lingua farda , &c. *Essai d'un ouvrage intitulé : La langue fardé , repolée d'après son analogie avec les deux langues meres , la grecque & la latine ; ouvrage qui contient en un volume, I. Un discours préliminaire sur la maniere de cultiver la langue fardé. II. Un dictionnaire de mots fardés tirés du grec & expliqués en italien , en grec & en latin. III. Un autre dictionnaire de mots fardés , tirés du latin & expliqués en italien. IV. Un recueil de poésies épiques avec des mots purement fardés & latins ; par*

Mathieu Mædeo, *prêtre*. A Cagliani, 1782, chez Bernard Titard, imprimeur de la ville, in 4to. de 77 pages.

Jusqu'à ce jour la langue sarde n'ayant point été cultivée, tant chez les nationaux que chez les étrangers, M. Mædeo a été excité par l'amour de sa patrie, à prendre la plume en faveur de cette même langue. Il présente au jugement des savans, l'essai d'un ouvrage qu'il promet de donner par la suite en entier. Il doit contenir, comme le titre l'annonce.

I. *Un discours sur l'étude de la langue sarde, ou du droit & du mérite, qui doit la faire cultiver des Sardes.*

II. *Un dictionnaire des mots sardes, dérivés du grec & expliqués en latin.*

III. *Un autre dictionnaire des mots sardes, qui sont purement latins ou dérivés de la langue même, pareillement avec leur explication en italien.*

IV. *Un recueil de poésies sardes, épiques & lyriques, composées selon la syntaxe sarde, mais avec les seuls mots qui sont purement sardes & latins.*

Disons actuellement quelque chose de la langue sarde, selon la notice que nous en présente l'auteur. Les personnes d'étude de la nation Sarde font présentement usage de la langue italienne, qui est sœur de la langue sarde, comme dérivant pareillement du latin. Ce doit être une grande satisfaction pour les savans, dit M. Mædeo, que la nouvelle découverte que je viens de faire de tant de milliers de mots des deux plus nobles & plus riches langues, la grecque & la latine, lesquelles se sont conservées en Sardaigne. » Dans la simple étymologie des mots sardes » on trouve, ajoute l'auteur, la véritable origine de beaucoup de mots italiens, que des

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» auteurs ont vainement cherchée : jusqu'à pré-
 » sent dans la langue italienne ou dans celles
 » des pays septentrionaux , ou dans d'autres lan-
 » gues avec lesquelles elle a beaucoup de rap-
 » port. Ce ne peut donc être qu'une chose utile
 » aux Italiens de rechercher dans la langue sarde
 » l'origine cachée des mots de leur langue , dont
 » ce foible & léger ouvrage présente la décou-
 » verte. «

Les exemples, qu'il déduit ensuite, ne laissent aucun doute sur la vérité de ce qu'il avance ; diverses nations de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique s'établirent autrefois dans la Sardaigne ; mais les Romains la posséderent plus long tems que toute autre nation , c'est-à-dire , pendant 714 ans , depuis l'année 259 avant Jesus-Christ , jusqu'à l'année 455 de l'ère chrétienne , époque où certe isle fut occupée par les Vandales. Alors l'idiôme latin jetta chez les Sardes de si profondes racines , qu'une grande partie de ces mots y resta encore incorrecte , sur-tout dans les pays intérieurs & montagneux de l'isle , conservant jusqu'aux déclinences *musas* , *victorias* , *deas* , &c. Quoiqu'on puisse penser de la langue sarde , elle se fit connoître avant les autres langues vulgaires , puisqu'elle parut dans les écritures , deux siècles avant la langue italienne , à laquelle , selon Muratori , elle servit de modele. La langue sarde est actuellement divisée en deux dialectes , l'un du cap de Cagliari , l'autre du cap de Logodoro , & ne diffèrent entr'eux que par la terminaison de leurs mots. Le dialecte de Logodoro , dit l'auteur , est plus ancien , plus pur & plus clair que l'autre. Entre les dialectes de Cagliari & de Logodoro , il y en a encore deux autres que M. Madedo appelle étrangers , savoir celui qu'on parle à Sassari , qui est une corruption du toscan , &

celui qu'on parle dans la ville d'Alghier, qui est du pur catalan. Il faut savoir que sous les rois d'Aragon les Catalans firent leur colonie de cette dernière ville. Il seroit trop long de faire l'énumération des richesses & des changemens que la langue sarde reçut des autres langues des diverses colonies qui s'établirent en Sardaigne. Il suffit de dire que cette langue, qui, suivant l'auteur, est une langue primitive, s'est revêtue des dépouilles des langues les plus respectables, & a conservé pendant plus de mille ans beaucoup de leurs mots, incorrects jusqu'à présent. L'idiôme sarde tient tellement du grec & du latin, qu'il semble, dit M. Madeo, un dialecte mêlé de mots & d'idiotismes de ces langues mères, & un parfait composé qui en résulte. «

L'ouvrage que promet l'auteur prouvera tout ce qu'il avance. Mais en attendant il donne un léger essai de poésies, qui peut servir à constater, non-seulement l'analogie, mais encore l'identité de la langue sarde avec le latin; c'est un exemple tiré d'une hymne à la vierge :

*Salve, salve, ô purissima ,
Sola columba candida ,
Semper intacta & libera
De originale macula,*

*Non umbra est in te, virgine ,
Inter feminas unica.
De lesione Adamitica
Et de culpa primaria, &c.*

Cette légère analyse suffit pour donner une idée d'un ouvrage plein d'érudition, qui ne peut qu'être accueilli, non-seulement des gens de lettres, mais encore de ces philosophes qui médi-

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rent sur l'histoire-naturelle de la parole. Nous avons déjà sur cet objet plusieurs ouvrages, entr'autres le *Monde primitif*, &c. ou *Grammaire universelle & comparative*; par M. Gebelin, &c. (*Novelle letterarie.*)

LA SPIRITO della corte di Roma, &c. *L'esprit de la cour de Rome*. Sous le nom de Londres, se trouve à Florence, 1783, in-8vo.

Ce livre instructif, qui contient de grandes vérités, peut servir à l'histoire de ce siècle fameux par d'heureuses révolutions.

(*Novelle letterarie.*)

ELEMENTI & risultati del calcolo dell'eclisse lunare, &c. *Principes & résultats de l'éclipse lunaire du 18 mars 1783, réduits au méridien de Rome*; par l'abbé Louis de Cæsaris, premier garde de la bibliothèque Alexandrine, directeur de l'observatoire Caetani, & associé de l'académie étrusque de Cortone. De l'imprimerie de Louis-Perego Salvioni, 1783, in-4to.

Le calcul d'une éclipse lunaire n'est certainement pas un ouvrage d'une grande difficulté, ni d'un grand mérite, puisque le moindre astronome tant soit peu exercé aux calculs, peut facilement le faire par le moyen des mouvements solaires & lunaires, qui se calculent par les tables, & par la résolution de quelques triangles; aussi l'auteur ne prétend-il point attacher beaucoup de gloire à cet écrit: voici toutefois les circonstances principales de cette éclipse que le calcul astronomique a fournies à M. Louis de Cæsaris.

J U I N, 1783.

397

Tems vrai. Tems d'Italie.

Le commencement de l'éclipse.	8 h. 19' 57"	1 h. 52'.
Le commencement de l'obscurité totale.	9 20 18	2 51
Le milieu de l'éclipse.	10 11 38	3 24
La grandeur, 21 doigts 25' dans la partie australe de l'ombre.		
La lune commence de nouveau à sortir de l'ombre.	11 3 18	4 34
La fin totale de l'éclipse suit.	12 3 19	5 34
La durée de l'obscurité totale est donc	1 43	
L'entiere durée de l'éclipse.	3 43 22	

(*Efemeridi letterarie.*)

MONUMENS antiques, ou collection choisie d'anciens bas-reliefs & fragmens égyptiens, grecs, romains, & étrusques, représentant les cérémonies religieuses, les sacrifices, les mariages, les bacchanales, les guerres, les batailles & autres objets relatifs à la mythologie, & à l'histoire de ces anciens peuples; avec quelques observations sur la maniere, la belle composition, & la perfection, qu'ils avoient dans les arts du dessin & la sculpture: ouvrage qui contient deux cens tables, gravées avec leur explication en abrégé, la plupart dessinés & gravés par M. Barbault, pensionnaire de France à Rome. A Rome, chez Bouchard & Gravier, libraires.

Ce recueil est fait avec beaucoup de goût & de choix. Histoire, mythologie, cérémonies su-

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nebres, sacrifices, &c. Tels sont les objets qu'éclaircissent les bas-reliefs & autres monumens que présente cet ouvrage.

(*Efemeridi letterarie.*)

N. B. Le chapitre de la métropolitaine de Ferrarre ayant résolu de témoigner à son prélat la part qu'il a pris à la joie universelle, causée par la promotion de cet évêque à la dignité de cardinal, a chargé pour cet effet, M. l'abbé Morcelli de faire une inscription latine. Comme on peut la prendre pour un modele de bon goût, dans ce genre de composition, nous nous faisons un plaisir de la faire connoître :

PR. NON. IVN. ANNO. M. DCC. LXXXII.

FERRARIAE. IN. SCHOLA. COLLEGI. CANONICORUM
PRIMORIBVS. ORDINEM. HABENTIBVS. ADFVERVNT.

CVNCTI

QVOD. VERBA. FACTA. SVNT. DE. PERPETVANDA
LITTERIS. MEMORIA. AVSPICATISSIMI. DIEI. QVO.
ALEXANDER. MATTEIVS. ARCHIEPIS. N. A. D. N.
PIO. VI. PONT. MAX. SYMMA. OMNIUM. ORDINVM.
LAETITIA. CARDINALIS. DICTVS. EST. DE. EA
RE. ITA. CENSVERVNT

QVVM. ALEXANDER. MATTEIVS. VIR. PATRICIVS.
DOMO. ROMA. ARCHIEPISC. N. EA. ERGA. OM-
NES. ORDINES. VOLVNTATE. REM. SACRAM.
FERRARIENSIVM. GESSERIT. GERAT. VT. IN.
SANCTA. MAIORVM. DOCTRINA. RETINENDA.
IN. ALVMNIS. ECCLESIAE. SVAE. INSTITVEN-
DIS. IN. CALAMITOSORVM. INOPIA. SVSTEN-
TANDA. IN. CIVIVM. OMNIUM. MORIBVS. CON-
FORMANDIS. OPTIME. IPSE, DE. VNIVERSIS.
MERVERIT. MEREAT. NOS. CARITATIS. LIBE-
RALITATISQVE. EIVS. ET. LABORVM. PLVRI-
MORVM. FRVCTVS. VERRIMOS. QVOTIDIE. FE-
RAMVS.

QVVMQVE . D. N. PII . VI. P. M. SAPIENTISSIMO .
 CONSILIO . FACTVM . SIT . VT . QVAM . ILLI .
 GRATIAM . NOS . HABERE . SOLVM . POTERAMVS .
 EA . REPENTE . IN . OCVLIS . NOSTRIS . INCRE-
 DIBILI . OMNIVM . GAVDIO . AB . OPTIMO . PRINCI-
 PE . REFERRETVR .

PLACERE . HVIC . ORDINI . VT . D. N. PIO . VI. P.
 M. QVI . VT . FERRARIAM . ADVENTV . OPTA-
 TISSIMO . E . GERMANIA . REVERSVS . EST . PA-
 TRIBVS . CARDINALIBVS . QVI . ADERANT . IN .
 CONSILIVM . VOCATIS . ET . CIVITATE . IN . SVM-
 MAM . EXPECTATIONEM . ADDVCTA . XI. KAL.
 IVN. IN . IPSO . ORDINIS . SACRARIO . ANTITIS-
 TI . NOSTRO . ET . PARENTI . PVBLICO . QVVM .
 PRAECLARISSIMVM . LAVDVM . PRAECONIVM . IM-
 PARTITVS . ESSET . SACRAE . PURPVRAE . HONO-
 REM . NEC . OPINANTI . DETVLERIT . EVNDEM-
 QVE . IN . AMPLISSIMVM . COLLEGIVM . TRIEN-
 NIO . ANTE . ADLECTVM . DESIGNATVMQVE . PRO-
 NVNCIAVERIT . PRO . IMMORTALI . EIVS . IN .
 NOS . ATQVE . IN . OMNES . ORDINES . BENEFI-
 CIO . GRATIAE . SINGVLARIBVS . VERBIS . PVBLICE .
 AGANTVR .

VTIQVE . STVDI . NOSTRI . GRATIQVE . ANIMI . TES-
 TANDI . CAVSSA . DECRETVM . QVAMORNATIS-
 SIMVM . PERSCRIBATVR . EIVSQVE . EXEMPLO .
 MARMORI . INCISO . ET . IN . SACRARIO . AD .
 LOCI . CELEBRITATEM . FIXO . DIES . HIC . QVEM .
 CIVITATI . VNIVERSAE . LAETISSIMVM . AC . BEA-
 TISSIMVM . ILLVXISSE . OMNES . SENTIUNT . MO-
 NVMENTIS . LITTERARVM . CONSIGNATVS . SEM-
 PITERNAE . POSTERORVM . MEMORIAE , COM-
 MENDETVR . CENSERVNT

(*Novelle letterarie*)

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ANGLETERRE.

A select collection of poems , &c. *Recueil choisi de poèmes , avec des notes biographiques & historiques , & une table pratique complete.* Volumes V, VI, VII & VIII , petit in - 8vo. Londres , 1782 , chez Nichols.

Les quatre premiers volumes de ces mélanges de poésies parurent en 1780. Ceux que nous annonçons aujourd'hui complètent l'édition.

Le rédacteur de ce recueil , qui paroît croire que tout ce qui a été imprimé ou même destiné à l'être , ne doit jamais être perdu , s'est donné beaucoup de peines pour tirer de l'oubli plusieurs poètes anciens de sa nation. Ces volumes , ainsi que les premiers , contiennent des pièces curieuses , dont la plupart ont leur prix en particulier. La pièce suivante , composée par un prélat encore vivant , méritoit certainement d'avoir place dans ce recueil.

*Vana sit arti , sit studio modus ,
Formosa virgo , sit speculo quies ;
Curamque quærendi decoris
Mitte supervacuofque cultus.
Ut fortuitis verna coloribus
Distinda vulgo rura magis placent ,
Nec invident horto nitenti
Divitias operosiores :
Blandoque fons cum murmure pulchrius
Obliquat ultro præcipitem fugam &
Inter reludantes capillos
Ducit aquas timere sequentes :
Ut fontium inter murmura & arborum
Lenes susuiros dulce sonant aye ;*

Et arte nullâ gratiores
Ingeminant sine lege cantus :
Nativa sic te gratia , te nitor
Simplex decebit , te veneres tuæ :
Nudus cupido suspicatur
Artifices nimis apparatus.
Ergo fluentem tu , male sedula ,
Nec sava inuras semper acu comam ;
Neu sparsa odorato nitentes
Pulvere dedecores capillos.
Quales nec olim vel Ptolomaia
Jactavit uxor ; sidereo in choro
Utcunque devotæ resurgent
Verticis exuvîæ decori :
Nec diya mater () , cum similem tuâ*
Mentitâ formam , & pulchrior aspici ,
Pernisit incompas protervis
Fusa comas agitare ventis.

T R A D U C T I O N .

» N'ayez point recours , jeune beauté , à l'art
 qui est inutile ; quittez un vain déguisement ; re-
 noncez au miroir & cessez de chercher des attraits
 superflus. «

(*) L'auteur fait ici allusion à cet endroit du I. livre
 de l'*Énéide* de Virgile , où Vénus , déguisée en chas-
 seuse , rencontre Euee , qui dirigeoit ses pas vers Car-
 thage.

Cui mater mediâ sese tulit obvia sylvâ ,
Virginis os habitumque gerens & virginis arma
Spa tanæ.
Namque humeris de moreabilem suspenderat arcum
Venatrix , dederatque comam diffundere ventis :
Nuda genu , nodoque sinus collecta fluentes.

ÆNEID. l. I. v. 326

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Au printems, les champs émaillés au hasard de mille couleurs, plaisent par leur beauté naturelle, & n'envient point aux superbes jardins des richesses trop coûteuses. «

» On aime le doux murmure d'un ruisseau, qui serpentant de lui-même, roule rapidement à travers les cailloux son onde fugitive. «

» Les oiseaux se plaisent à faire entendre leurs sons harmonieux, au milieu du bruit des ruisseaux & du doux murmure des arbres. Leurs chants, sans art & sans règle, n'en sont que plus agréables. «

» Aussi la grace naturelle, la beauté toute simple vous sied davantage; n'ayez d'autres attraits que les vôtres. Cupidon, qui est toujours nud, n'aime point la parure trop artificielle. «

» Renoncez donc à des soins inutiles; que le fer ennemi ne détruise point votre riche chevelure; & que la poudre odoriférante n'en dérobe plus la beauté. «

» Laissez flotter ces cheveux plus beaux que ceux de Bérénice, qui, au nombre des constellations, donnent au ciel un nouvel éclat. «

» Laissez flotter ces cheveux plus beaux que ceux de Vénus, lorsque, sous une forme semblable à la tienne, paroissant plus belle que de coutume, cette déesse abandonna au gré des vents sa tresse ondoyante. «

Cette ode est charmante pour sa simplicité; mais l'auteur n'a point le mérite d'être original. Ses plus belles images, de même que le fonds de la pièce, sont tirées de la seconde élégie du premier livre de Propertius. Il nous est aisé de le prouver, en citant les vers de ce dernier poète :

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo?

Et tenues Coâ vesie movere sinus ?

Aut quid Orontêa cines perfundere myrrha ?

Teque peregrenis vendere muneribus ?

Naturæque decus mercato perdere cultu ?

Nec sinere in propriis membra nitere bonis ?

Crede mihi , non ulla tuæ medicina figuræ est.

Nudus amor formæ non amat artificem.

Adspice quos submittit humus formosa colores ,

Et veniant hederæ sponte sua melius :

Surgat & in solis formosius arbutus antris ,

Et sciat indociles currere lympa vias.

Littera nativis perlucet pida capillis

Et volucres nulla dulcius arte canunt , &c.

Le lecteur peut actuellement comparer les vers de Properce avec ceux du poëte moderne ; il y reconnoitra les mêmes idées & les mêmes tours.

En général, ce recueil renferme les meilleures pièces fugitives du Parnasse Anglois. Les notes biographiques ne sont pas la partie la moins intéressante de cet ouvrage.

(*Monthly Review.*)

AN historical account of the rights of election of te several counties, &c. *Précis historique des droits d'élection de plusieurs provinces, villes, &c. de la Grande-Bretagne ; contenant le tems où chacune d'elles fut représentée pour la première fois au parlement, & par quelle autorité ; avec des extraits des procès relatifs aux élections contestées dans chaque place, & les écrits publiés à l'occasion des sieges, devenus vacans par décès, par démission forcée ou volontaire, ou promotion à la chambre des pairs ; depuis Edouard VI jusqu'à la dissolution du parlement en 1780. Cet ouvrage est précédé*

454 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'une recherche sur l'origine des élections au parlement, & sur le droit qu'ont les communes d'avoir part à la législation. On y trouve encore le nombre des membres rentrés sous les regnes d'Edouard I, Henri VII, Henri VIII, &c. & les noms des places qui ont long-tems discontinué d'envoyer des représentans, & qui n'ont point recouvré ce privilege. Le tout tiré des meilleures collections de mémoires, histoires & journaux du parlement ; par T. Cunningham, écuyer de la société des antiquaires, &c. Partie I. A Londres, 1783, in-8vo. chez Robinson.

Ce recueil est purement une table des journaux de la chambre des communes, sur les sujets spécifiés ci-dessus, ou plutôt une table des tables des journaux. Cet ouvrage intéresse principalement ceux qui prennent part aux affaires de la constitution angloise.

(*Monthly Review.*)

THE county clergyman's shrovetide gift, &c.
Le présent de carnaval fait par un ecclésiastique de campagne à ses paroissiens : tiré de la dissertation du docteur Primatt, sur l'obligation de la pitié, & le crime de cruauté envers les animaux. A Londres, 1783, in-octavo. chez Baldwin.

Le but de cet ouvrage est de montrer la source & la nature de la cruauté envers les animaux, & de recommander un principe d'humanité & de bienveillance pour toute créature vivante & douée de sensation. Dans cette vue, c'est un présent précieux pour ceux, qui par une espece d'insensibilité sauvage, tourmentent & détruisent par

passer-tems les animaux qui sont en état de faire le moins de mal.

(*Critical Review.*)

JOANNIS Nathaniel Lieberkuhn *dissertationes quatuor. Curâ & studio Joannis Sheldon, Anatomia prælectoris, &c. In-4to. 1783. A Londres, chez Johnson.*

Le savant auteur de ces dissertations étoit un Prussien, qui par goût étudia de bonne heure la philosophie & l'anatomie; mais ce ne fut que vers la vingt-cinquième année qu'il lui fut entièrement permis de s'y livrer. Il étudia successivement à Hall, Jene, Leyde, Paris & Londres. Il fut l'ami de Linné, Gaubius & Van-Swie-ten, &c. Il revint à Berlin, par un ordre exprès du roi, en 1740, étant alors à peine âgé de trente ans. Il mourut de peripneumonie (*inflammation des poulmons*) seize ans après son retour.

Les dissertations que nous annonçons, sont au nombre de quatre. La première est une thèse de l'auteur, publiée à Leyde, sur la structure de la valvule de l'intestin; la seconde sur la structure & l'action des poils des petits intestins du corps humain; la troisième, sur les propres moyens de découvrir la structure des viscères; la quatrième, sur le microscope anatomique. Les deux premières sont en latin, les autres en français.

(*Critical Review.*)

SERMONS by Humphry Whishaw, &c. *Sermons par Humfroi Wishaw, maître-ès-arts, &c. 2 vol. in-12. Londres, 1783.*

L'auteur de ces discours ne cherche point à amuser ses auditeurs par de belles pensées, des

mots recherchés, & des phrases cadencées. Son style est uni, simple & sans gêne. Les sujets de ces sermons sont, dans le premier volume : l'importance de se former de bonnes notions de la divinité : manière dont dieu gouverne le monde : gouvernement civil : religion primitive de l'homme : perfection chrétienne : idée de dieu : nature humaine : amour de dieu : nature & dessein du christianisme, &c. &c.

Dans le second volume : dieu réconciliant le monde avec lui-même : avantages du christianisme : véritable nature de la sagesse de dieu : devoirs des domestiques : qualifications nécessaires d'une vie sainte, &c. &c.

(Critical review.)

A L L E M A G N E.

EDITIONIS veteris testam. hebraici cum variis lectionibus brevis defensio. *Brieve défense de l'édition de l'ancien testament hébreu avec des variantes, contre les attaques des Journalistes de Goettingen*; par M. Benjamin Kennicot, professeur en théologie & chanoine de l'église de Christ. A Oxford 1782, grand-in-8°. de 50 pag.

Dans les *Annonces savantes de Goettingen* de 1781, on avoit révoqué en doute la fidélité de M. Kennicot à extraire les variantes du texte hébreu, sur le fondement qu'il avoit négligé celles d'un manuscrit de Cassel qui lui avoient été envoyées, & que feu M. Lilienthal ne l'avoit pas trouvé exact à rapporter les leçons du manuscrit de Königsberg. M. Kennicot écarte l'imputation d'infidélité, en soutenant que ces variantes n'étoient d'aucune importance ou étoient

des fautes de copie. Après avoir dit un mot contre une critique de la *Bibliothèque orientale*, & une aussi d'un discours de M. Brun, il promet de ne plus écrire pour la défense de son ouvrage : *opus meum suis viribus nitetur & tot tantisque fidens fautoribus, ab adversariis qui nunc sunt quique sunt futuri non habet quod pertimescat*; c'est-à-dire, mon ouvrage se soutiendra par ses propres forces, & il a tant & de si grands patrons qu'il ne craint rien de ses adversaires présens & à venir.

BESCHREIBUNG der insel Sumatra, &c. *Description de l'isle de Sumatra, sur-tout relativement à son commerce, avec une nouvelle carte originale de M. Eschelskroon, mise au jour avec une préface par M. de Schirach. A Hambourg, 1781, in-8vo. de 96 pag. (10 gr.)*

L'isle de Sumatra a 172 milles & demi de long, & n'a pas tout-à-fait 500 milles de circuit. Elle est gouvernée par plusieurs petits rois & trois grands empereurs, dont il n'y en a qu'un seul qui soit entièrement soumis aux Hollandois. Le pays est rempli de bois & de rivières qui le fertilisent. Les habitans sont adonnés à la paresse & au jeu, & ils aiment les combats des coqs. Le mahométisme domine sur le rivage, & le paganisme dans les montagnes. Le commerce qui s'exerce sur toute la côte, peut rapporter 550000 florins, dont 408500 sont tout pur gain. On en tire tous les ans mille marcs d'or, le marc à 375 flor. Il y a des forêts de camphriers, arbres quelquefois plus gros que des chênes. La compagnie angloise qui s'y est établie plus tard que les Hollandois, y achète principalement du poivre qu'elle envoie en Angleterre avec grand

profit. M. Eschelskroon a passé en Asie 18 ans, dont 8 à Sumatra. Il a pénétré plus avant dans l'intérieur qu'aucun autre Européen, & sa relation porte le caractère du génie & de la vérité.

PHARMACOPOEA generalis edita a D. Jacobo Reinboldo Spielmann, *Pharmacopée générale publiée par M. Spielmann. A Strasbourg, chez Treutel, 1783, grand in-4to. de deux alphabets, sept feuilles, & trois feuilles de préface, très-bien imprimé.*

On s'attend de la part d'un auteur aussi justement renommé à un ouvrage distingué par le choix & le perfectionnement de la composition des remèdes; cependant il a eu la foiblesse de n'en pas exclure plusieurs dont il a bien vu le défaut: ce qu'il avoue lui-même dans sa préface en ces termes: *Equidem me multas quæ hodiernus usus nequaquam desiderat, quin inconcinnas etiam compositiones, huic medicamentorum catalogo inseruisse lubentissime fateor: c'est-à-dire, j'avoue très-volontiers que j'ai admis dans ce catalogue de médicamens nombre de compositions dont on n'a plus de besoin aujourd'hui, & qui sont même mal-entendues. Il s'en excuse ainsi: Sed hæc cavere non potui in opere non medicis modo exquisitè rationalibus, sed illis quoque dicato qui vel auctoritatibus, vel præjudicatis opinionibus, aliisve rationibus ducti à præceptoribus auctoribusque accepta remedia missa facere nolunt; quin imo vulgi quoque desideriis satisfaciendum esse duxi; &c.* mais je n'ai pu m'en dispenser dans un ouvrage qui n'est pas fait seulement pour les médecins les plus raisonnables, mais aussi pour ceux à qui l'autorité, le préjugé & d'autres motifs

tifs ne permettent d'abandonner la routine qu'ils tiennent de leurs maîtres ; j'ai cru aussi devoir contenter la multitude. « La comparaison qu'il fait des poids des principales villes de l'Europe & de ceux des Grecs modernes, des Arabes, &c. paroît avoir son utilité.

ANDREAE Blaskowisch de Blaskoucz presb.
Dissertatio II de titulis imperatorum & formâ Reipublicæ Andautoniæ. Dissertatio III-VI, &c.
Six Dissertations de M. Blaskowisch de Blas-koucz, prêtre ; (la première a paru plutôt) la seconde sur les titres portés par les empereurs & la forme de la république d'Andautonie : la troisième sur la chronologie de l'empire de Decius Auguste, &c : la quatrième sur une inscription trouvée à Schitari : la cinquième sur une seconde ville & les limites de la république d'Andautonie, &c : la sixième sur une troisième ville de la même république. A Zarab, 1781, in folio.

Il s'agit dans toutes ces Dissertations, d'expliquer deux monumens que les Romains ont érigés à *Herennia Etruscilla Augusta* dans la ville d'*Andautonium*. En expliquant les titres de *Cæsar, Pius, Felix, Augustus, Pontifex Maximus*, l'auteur fait observer que le grand Constantin n'a pas porté le titre de *Pontifex Maximus* comme chrétien, & que les monnoies de ses successeurs, sur lesquelles on lit le même titre, sont l'ouvrage de la négligence ou de la superstition des graveurs. Il ne vient pas souvent des livres de Zarab, capitale de la Croatie ; mais la rareté ne fait pas le seul mérite de ces Dissertations aussi recommandables par l'érudition dont elles sont remplies.

TEUTSCH-SCHWEDISCHES und Schwedisch-Teutsches Woerterbuch. Tysk och Swensk samt Swensk och Tysk Ord-Bok , &c. *Dictionnaire Allemand-Suédois , & Suédois-Allemand ; par M. Moeller , professeur de l'université de Greifswald , membre de l'académie royale des sciences de Stockholm , &c. 1er. vol. A Stockholm , chez Swederus , 1782 , petit in-4to. de 14 feuilles en deux colonnes , finissant à J.*

On desiroit un bon dictionnaire allemand-suédois , & suédois-allemand , celui d'Olof-Lind , imprimé en 1749 , à Stockholm , in-4to. fourmillant de fautes , parce qu'il ne savoit pas assez l'allemand , & que d'ailleurs le suédois s'est perfectionné depuis ce tems ; cependant ce dictionnaire , étant le seul , est devenu rare & cher : c'est pourquoi M. Moeller , qui a demeuré sept ans en Suede , & a donné des preuves de l'exactitude de sa connoissance des deux langues par ses traductions de Lagerbring , de l'histoire d'Eric XIV , de Celsius , des lettres de Troil , & d'autres ouvrages , a cru bien mériter du public , en se chargeant de ce travail dont voilà le premier volume. Pour éviter tous les quiproquo & les équivoques si fréquentes , en traduisant les termes des arts , il les a accompagnés des mots latins systématiques , en quoi il a été aidé par son collègue M. le professeur Weigel. Le mérite de ce dictionnaire croît à chaque lettre de l'alphabet , qui paroît de plus en plus soignée : les deux premiers volumes seront remplis par l'allemand-suédois , le suédois-allemand n'aura qu'un volume. Dans le cours de son travail , M. Moeller a consulté plusieurs savans Suédois ,

comme Mrs. Falk & Léopold ; il a lui-même remarqué des fautes qu'il corrigera dans un supplément.

Le succès de la plantation de rhubarbe, par M. Bergius, professeur de pharmacie & d'histoire-naturelle, & assesseur du college de médecine de Stockholm, ne sauroit être trop rappelé pour l'exemple. Il avoit commencé d'en semer dans ses jardins du fauxbourg quelques graines de l'espece nommée *Rheum palmatum*, qu'il avoit obtenues de Pétersbourg. Les difficultés ne l'ont point découragé. Il faut un long tems aux racines de rhubarbe avant de mûrir, & dans l'intervalle elles sont sujettes à pourrir. Ce n'a été qu'au bout de dix à douze ans employés à fouir la terre, à sarcler, à fumer, & à toutes sortes de soins qu'on a pu pour la première fois en déterrer des racines avec utilité. Il s'en est perdu une grande quantité qui ont pourri, tandis qu'on essayoit de les sécher : & ce n'est qu'après bien des tentatives qu'on a découvert la vraie maniere de les sécher. Suivant le certificat du college de médecine de Stockholm, cette rhubarbe s'est trouvée aussi bonne que l'étrangere. Elle est en plus petits morceaux, sa saveur & son odeur ne sont point si désagréables que celle du Levant, & quand elle est fraîche, elle purge mieux que celle de Sibérie. En conséquence il est émané un ordre du roi du 23 avril 1782, qui avertit les médecins de Suede d'en recommander l'usage, & les apothicaires de s'en pourvoir. Elle coûte sans comparaison beaucoup moins que les étrangères.

M. Bergmann est le second Suédois qui ait été choisi membre de l'académie des sciences de

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Paris , le seul Linné ayant eu le premier cet honneur.

L'impératrice de Russie a acheté du célèbre Muller , sa bibliothèque & ses manuscrits , pour le prix de vingt mille roubles ; & elle daigne lui en laisser l'usufruit avec une pension annuelle de 200 roubles pour l'augmenter.

Il n'y a point d'état qui ait tant de journaux de jurisprudence que l'Allemagne, *Die unpartheische critik* , la critique impartiale de M. Schott ; *Die jurist. bibl.* la bibliothèque juridique de M. Selchow ; *Neue juristische litteratur* , la nouvelle littérature juridique d'Erlang ; *Die neue jurist. biblioth.* la nouvelle bibliothèque juridique de Gießen ; *Allgemein jurist. bibl.* la bibliothèque générale de droit de Mrs. Malblanc & Siébenkée , & celle portant le même titre de M. Roehl , conseiller de la cour de Solms-Roedelhein.

M. le docteur Gesterding , publie un ouvrage périodique intitulé , *Pommersches Musæum* , le musée de Poméranie. Entre plusieurs petits mémoires de tout genre , concernant la Poméranie & les Poméraniens , on lit le résultat d'un dénombrement des habitans de Stralsund , en divers tems , dont on croit être redevable à M. Dinnes , bourguemaitre de Stralsund. En 1717 , ils montoient à 10462 personnes sans la garnison de plus de 5000 hommes en y comprenant les femmes & les enfans. De 78 hommes il ne s'en est marié qu'un en cette année : la proportion des vivans à l'égard des naissances a été comme de $36 \frac{1}{6}$ à 1 , & à l'égard des morts comme $35 \frac{1}{5}$ à 1. Sur cinq hommes il y a un peu plus de six femmes. De onze enfans il y en a un bâtard. Chaque mariage ne donne qu'environ deux enfans $\frac{2}{7}$, il en meurt un tiers en bas-âge.

Les mémoires d'état , *Staatsanzeigen* , que M.

Schloezer a substitués à sa *Correspondance* qu'il a terminée par le dixieme volume, ne sont qu'une continuation du même ouvrage sous un titre différent. Chaque cahier est composé d'au moins huit feuilles, & quatre cahiers formeront un vol. Le 1er. cahier contient 44 articles, dont plusieurs sont piquans. Cependant nous ne garantissons la vérité d'aucun, ne nous étant pas possible de vérifier tout ce que nous rapportons : ce qui doit s'entendre autant de tout autre ouvrage que de celui-ci. On y lit que plus de 300 bâtimens & plus de mille hommes sont chaque année dans un mouvement continuel entre Cologne & Mayence, pour échanger les besoins mutuels entre les Allemands & les Hollandois : que les impôts sont très-multipliés sur le Rhin, & que le vin du Rhin en est le plus chargé : que depuis Germersheim jusqu'à Rotterdam, il se leve annuellement 522000 reichsthalers : que le grand canal du Holstein, large de cent pieds & profond de onze qui doit réunir les deux mers, sera achevé en 1784 : qu'il n'y a point en Europe de banque plus solide que celle de Hambourg, qui se soutient d'elle-même sans artifice & sans effort : qu'on ne connoît à Hambourg aucunes prohibitions de commerce, & les marchandises qui y passent sont exemptes de tous droits. Il y est beaucoup parlé du goût du pape régnant pour le cérémonial. Au second cahier on a recueilli les loix de tolérance de l'empereur. On y avance qu'à Rome le pain, le bois, l'huile, les moulins, les fours sont en monopole : que tous les fours y appartiennent à la chambre apostolique, qui les vend aux boulangers depuis 900 jusqu'à 1400 écus : que lorsque l'empereur y séjourna, le peuple affamé parloit de le proclamer roi d'Italie dans le Capitole, &c.

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le *Courier Ecclésiastique* pour les amis de la religion de toutes les églises, *der Kirchenbote fur religions freunde aller Kirchen*, continue d'être publié à Dessau, dans l'imprimerie des savaus; les second, troisieme & quatrieme cahiers formant ensemble un *in-8vo.* [de 480 pages. M. Pfenninger y travaille, & peut-être aussi M. Lavater. Le second cahier intéresse par l'état ecclésiastique de Muhlhausen, de Bundten, de Rouen, de la Silésie. Dans ce qui appartient au roi de Prusse, de la haute & de la basse Silésie, il y a, indépendamment des garnisons, un million cinq cens mille ames, dont huit cens mille luthériens, six cens soixante & seize mille catholiques, six mille réformés, y compris les Hussites qui ont des prédicateurs réformés, quatre mille freres Moraves, trois mille Piétistes & onze mille Juifs. Le second cahier est remarquable par l'état ecclésiastique dans le Wurtemberg, & de la relation de la superstition du Palatinat continuée au troisieme cahier. Tous les deux mois il paroît un cahier de ce journal: l'année coûte une rixdale dix gros.

On lit sur le couvert du *Journal politique* de Hambourg ces vers françois, à l'occasion du fameux écrit sur la littérature allemande :

Très-savamment vous nous prouvez
Que le bon goût n'est point chez nous encore,
Grand roi! n'étoit-ce pas assez
De ne l'avoir pas fait éclore?

On travaille en Angleterre & en Allemagne à une *vie* du comte Guillaume de Schaumbourg-Lippe.

A l'occasion du désaveu inséré au numéro 24 des *Annonces de Goettingen* de certaines anecd-

tes touchant le duc Ferdinand de Brunswick, l'auteur des lettres à Iselin sur Necker, qui les avoit rapportées, a trouvé sa délicatesse offensée par ce désaveu, comme s'il étoit capable d'imaginer de pareils faits ! c'est pourquoi il soutient, & a fait insérer au numéro 71 des mêmes *Annonces*, qu'il tient d'un célèbre général encore vivant, & alors au service de l'armée des alliés, l'anecdote du travestissement du duc. Pour ce qui regarde ce qui a été dit de la conduite de l'armée angloise, l'auteur croit qu'on ne peut avec justice lui en faire crime, la conduite de toute une armée, dont tout un pays est témoin, ne pouvant être un secret d'état ; & les excès de l'armée angloise furent aussi notoires que le dédommagement que le landgrave de Hesse-Cassel en a obtenu. Le discours du duc Ferdinand a été proféré en présence de douze à quatorze personnes au moins, nommément du général de Luckner & de Mrs. de Bauer & de Rheden. L'auteur des lettres s'en rappelle non-seulement les propres termes, mais jusqu'aux traits du visage du prince en ce moment. Jamais il ne s'est imaginé qu'on s'offenseroit de cette relation ; mais puisque cela est malheureusement arrivé, & que l'auteur seroit inconsolable d'avoir manqué au respect que mérite un prince, encore plus illustres par ses vertus personnelles que par sa haute naissance, il promet par la voie des *Annonces de Goettingen* du 3 mai, de supprimer entièrement les deux passages dans la seconde édition de ces lettres, qui va paroître incessamment : seul moyen qu'il sache de réparer la chose.

M. Otto, professeur à Greifswalde, a publié à Berlin, in-8°. les septieme & huitieme volumes de la traduction du françois en allemand de l'*Histoire des oiseaux* de M. de Buffon : traduc-

tion qui avoit été commencée par feu M. Martini & est encore tombée en de bonnes mains , comme les corrections & les additions tirées des ouvrages de M. Pallas , en font foi.

Le premier vol. des *Voyages* de M. Sonnerat aux *Indes orientales & à la Chine*, a paru à Zurich traduit en allemand en 268 pag. in-4°. & 80 planches de figures , même avant que l'original françois en 2 vol. fût sorti de presse. L'éditeur de cette traduction , s'est arrangé avec l'auteur pour se servir des mêmes planches. On attribue un mérite bien supérieur aux voyages de M. le Gentil.

La suppression de trois couvens par l'électeur de Mayence en 1781 , a engendré une contestation entre lui & le landgrave de Hesse. Il s'agit de savoir à qui , suivant les loix de l'Empire , doivent appartenir les revenus & bien situés en Hesse de ces couvens supprimés. On débite à Offenbach chez Weiss & Brede , un mémoire allemand en 159 pag. in-8°, dans lequel l'auteur explique à ce sujet le cinquieme article de la paix de Westphalie en faveur des droits de l'électeur de Mayence. Il assure néanmoins qu'il l'a composé à l'insu de la cour qu'il sert avec tant de zele , & qu'il n'a pas même pu obtenir la réponse du gouvernement de Mayence aux prétentions de celui de Hesse. Sans une assurance aussi positive , le contraire seroit le plus croyable. Quoi qu'il en soit , il cherche à prouver la maxime que dans le cas de suppression d'un établissement ecclésiastique , les biens & les revenus qu'il possédoit dans le territoire d'un état évangélique , appartiennent au souverain du lieu où il étoit placé : que par conséquent une parfaite égalité des droits des deux religions a lieu ici réciproquement , aux termes du traité de

Westphalie, au jugement des tribunaux de l'Empire notamment suivant le conclusum de la cour aulique impériale dans l'affaire de Paderborn contre la Lippe-Dermold à cause du couvent des jésuites de Falkenhagen, & de l'avis unanime de tous les jurisconsultes catholiques & protestans. Ensuite il répond aux raisons alléguées par le gouvernement de Darmstadt pour contester la vérité de la maxime & son application dans l'espece présente: & afin de ne rien dissimuler, il transcrit le mémoire même de Darmstadt par lequel on voit que Darmstadt soutient que le règlement contenu au §. 47 de l'art. V de la paix de Westphalie, a été formé en faveur des états protestans contre les catholiques, & ne concerne point les catholiques contre les protestans, parce qu'il ne s'y agissoit que de redresser un grief des évangéliques: par conséquent les catholiques n'ont point sujet de s'en prévaloir. --- Mais l'histoire des négociations de la paix de Westphalie ici rapportée exactement suivant les actes, s'oppose à ce soutien des évangéliques; car la jouissance des revenus que les établissemens ecclésiastiques situés dans les pays catholiques possédoient dans les pays évangéliques, étoit déjà assurée aux catholiques par les paix de religion: c'étoit un point décidé. Pendant le cours des négociations de la paix de Westphalie. Le parti catholique refusoit d'accorder le même droit à l'évangélique, qui ne voulut jamais se désister de la prétention que généralement les revenus suivroient les fondations en quelque pays qu'ils fussent situés, & qu'il y auroit à cet égard, une égalité parfaite: à quoi il fallut que les catholiques consentissent aussi en faveur des évangéliques. Voilà d'où vient qu'il n'est fait mention que des évangéliques dans l'article, le droit des catholiques n'y

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ayant point été mis en doute. Quant à ce qu'on ajoute que Mayence a autrefois défendu les mêmes principes que Hesse veut faire valoir aujourd'hui , on n'en cite aucun exemple. Les recès des tribunaux de l'Empire , touchant les biens des jésuites , n'ont point ici d'application ; puisqu'il ne s'agit pas maintenant de la suppression de tout un ordre.

Le neuvieme cahier ou le commencement du cinquieme volume des archives de la pratique de l'éducation , en all. *Archiv. sur die aufubende Erziehungskunst* , renferme un mém. de M. le directeur Heyler imprimé pour la premiere fois , sur l'établissement présent du college de Grunstadt , & une réimpression de celui de M. Heyne sur l'établissement aussi présent de la pédagogie d'Ilefeld ; un aussi sur les livres élémentaires dont on se sert à Westminster & à Eaton en Angleterre.

M. le professeur Blumenbach , a commencé de publier en all. à Goettingen chez Dietrich , une bibliotheque de médecine ou journal , qui contient des extraits de tous les livres étrangers de ce genre qui parviennent tard en Allemagne.

M. Michaelis , qui vient de publier ses dix-neuvieme & vingtieme parties de sa *Bibliotheque orientale & exégétique* , s'élève vigoureusement dans le 19e. contre la proposition de M. Dohm de naturaliser les Juifs , leurs coutumes étant directement opposées à celles de toutes les nations chrétiennes. Il avertit les magistrats d'empêcher qu'ils n'enterrent leurs morts comme ils font toujours encore tout chauds ; parce qu'il y a sujet de soupçonner que cette précipitation est cause qu'ils enterrent quelquefois des vivans.

Le second volume des *ordonnances* du pays d'Hildesheim , publié par l'autorité du prince régnant , contient en 390 pages in-4to. dans

l'ordre chronologique , toutes les ordonnances émanées depuis 1769 , jusqu'en 1781 , qui immortaliseront la mémoire du gouvernement présent de cet état. Il faut lire celles contre les lotos , celles pour la discipline des écoles , & celles pour la réforme du clergé , &c.

M. le professeur Schnaubert, dont les dix premiers cahiers de la *Bibliothèque de droit*, en allemand, forment un vol. in-8vo. de 762 pag., continue son ouvrage; mais il ne s'y bornera plus uniquement au droit public & ecclésiastique. Jusqu'à présent ses extraits sont très-exacts & fidèles. Il promet avec raison de ne plus répondre à ceux qui seront d'un avis contraire au sien.

La *Bibliothèque générale de droit* est aussi continuée avec succès en allemand, par deux professeurs d'Altdorf. On en a maintenant deux volumes.

Zurich fournit aussi un *Journal de droit* en allemand, & on peut placer aussi dans le même genre les consultations de M. de Selchow, en allemand, imprimées à Lemgo, 1er. vol. 1782, in-4to. d'une rixdale, parmi lesquelles il y en a une touchant le mariage du prince de Nassau avec la princesse de Montbarrey.

M. Lincke, qui possède à Leipzig un beau cabinet d'histoire-naturelle, formé depuis plus de cent ans, & tous les jours augmenté, vient d'en publier la première partie du catalogue en 21 feuilles grand in-8vo., sous le titre d'*Index musci Linckiani*. Cette première partie contient le regne animal dans l'ordre de Linné, dont il avertit néanmoins qu'il s'est quelquefois écarté, par exemple à l'égard des étoiles marines qu'il a disposées comme dans l'ouvrage de son père, *De stellis marinis*.

Pour servir de suite au mémoire de la réforme

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

politique des Juifs, par M. C. G. Dohm, conseiller de guerre, archiviste & secrétaire-privé au département des affaires étrangères de S. M. le roi de Prusse, ouvrage composé en allemand, dont la traduction françoise est imprimée à Delfau, en 255 pag. in-8vo, on a traduit de l'anglois en allemand la défense des Juifs de Mannasses Ben Israël, & M. Moses Mendelssohn y a joint une préface qui se débite comme l'ouvrage à Berlin en 64 pag. in-8vo. pour 7 gros. M. Dohm est le même qui a traduit en allemand le Compte de M. Necker, en y joignant des remarques.

Les journaux d'Allemagne attribuent le premier, le second, & non le troisieme volume des *Lettres sur le monachisme*, à M. de la Roche, conseiller de l'électeur de Treves, qui l'a disgracié depuis ce délit. Son épouse est auteur de l'*Histoire de Mde. de Sternheim*.

S U E D E.

AOMINNELSE-TAL, &c. Eloge funebre de M. Kalm; lu le 15 novembre 1780, dans l'académie royale des sciences, par M. Odhelius, docteur en médecine, &c.

M. Kalm étoit né en 1715, dans un village de la Bothnie orientale, où son pere étoit ministre. Les malheurs de la guerre retarderent son éducation: il avoit vingt ans, quand il alla étudier dans l'université d'Abo, où il fut protégé & soutenu par le professeur depuis évêque Brovallius, & par le vice-président de justice, baron de Bielke, qui se réunirent pour le détourner de la théologie & l'appliquer à l'histoire naturelle, dont Linné avoit ranimé l'étude.

Il obéit à ses bienfaiteurs. La générosité du baron de Bielke le mit en état d'entreprendre un voyage savant dans la Finlande orientale , le Tavastland, le Savolax , & la Carelie Russe & Suédoise. L'année suivante, toujours aux dépens du même seigneur, il alla en Uplande & en Westmannie, visitant les bords occidentaux de la Baltique, & il revint à Upsal mûrir ses connoissances auprès de Linné. De plus en plus éclairé par ses leçons, il fit les voyages de la Gothie occidentale & de la Bohuslande, dont la relation a été imprimée en 1746. Ensuite il parcourut les petites isles des environs de Stockholm dans le Boslagen & la Sudermanie. La *Flora* suédoise s'enrichit par ces voyages, au milieu desquels il éprouva continuellement les effets de la libéralité du baron de Bielke, qui le mena avec lui à la cour de Russie : ce qui lui donna occasion de voir Moscou & l'Ukraine. Par-tout il recueilloit des graines qu'il a semées en Suede. L'académie des sciences de Stockholm, ayant reconnu son mérite en le choisissant pour un de ses membres, il a contribué de 31 mémoires à augmenter ses recueils. L'académie d'Abo le chargea d'enseigner l'histoire naturelle, & l'économie, même avant qu'il fût gradué; Mrs. Bielke & Linné l'ayant destiné à voyager dans l'Amérique septentrionale, partie du monde dont le climat ressemble beaucoup à celui de Suede, ils rassemblerent une cotisation suffisante pour pourvoir abondamment aux besoins du voyageur, qui s'étant mis en route au printems de 1748, fut forcé de passer en Angleterre une partie de l'été qu'il employa à des observations économiques. Enfin, il arriva à Philadelphie au mois de septembre, & de-là visita la Pensilvanie, la Nouvelle-Gersey, New - York & le Canada jus-

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'à Québec. Après une absence de quatre ans, il revint en Suede. La relation de son voyage dans l'Amérique septentrionale, la quantité de mémoires qu'il a fournis à l'académie des sciences, & cent quarante-quatre écrits académiques, sont autant de monumens de son activité infatigable & de ses succès dans la découverte des plusieurs importants objets de botanique & d'économie. Dans sa relation, 2de. partie, pag. 372, il prophétisoit la révolution survenue depuis en Amérique; mais il n'avoit rien de plus à cœur que le progrès de la botanique, & c'est pour le favoriser qu'il a formé à Abo, le jardin des plantes qu'il a rempli de toutes celles qu'il avoit pu rassembler dans l'Amérique septentrionale. Linné à immortalisé le zele de cet habile botaniste en donnant son nom à un genre de plantes. M. Kréander, successeur de M. Kalm dans la chaire d'économie, a promis de publier la quatrième partie de la relation du voyage d'Amérique que M. Kalm avoit lui-même mise au net. M. Kalm refusa la chaire de botaniste à Pétersbourg, qui lui fut offerte avec mille roubles d'appointemens annuels. Il gouverna la communauté Suédoise en Amérique, après la mort de son prévôt, & en épousa la veuve : à cette occasion le goût pour la théologie lui revint, & de retour en Suede, il s'y fit ordonner en 1757, y a exercé le ministère ecclésiastique, & s'est fait passer docteur en théologie à Lund. Il sembloit près d'être promu à l'épiscopat quand il est mort; le roi l'avoit nommé membre de l'ordre de Vasa. Son caractère moral fut très-estimable; atteint dans ses dernières années du scorbut, qui dégénéra en hydropisie, il finit ses jours le 16 novembre 1779.

AOMINNELSE - Täl, &c. *Eloge funebre de M. Berch*, membre de l'académie des sciences, chevalier de l'Etoile-polaire, secrétaire des archives, lu le 28 mars 1781 ; par M. l'évêque Olof Celfius, qui l'a composé à la réquisition de l'académie. A Stockholm, 1782.

M. Berch naquit à Stockholm, le 29 janvier 1706. A une brillante éducation qu'il reçut dans la compagnie de plusieurs jeunes gens des meilleures familles, il joignit l'étude du dessin qu'il apprit dans la maison d'un de ses bienfaiteurs, le baron Olof Thegner, vice-président, du célèbre dessinateur & graveur Hollandois van der Avelen : ce qui, avec la connoissance du corps humain, qu'il puisa dans les leçons d'anatomie de Bromel, lui donna un goût sûr pour sentir le mérite des ouvrages de ces arts. Il prit aussi les leçons d'un maître de littérature fort estimé, M. Steinmeyer, alors recteur de l'école allemande de Stockholm, qui lui inspira l'amour des bons auteurs Grecs & Latins, & il acquit un talent particulier pour faire des emblèmes. En 1723, il alla achever ses études à Upsal, & en 1729, il fit le voyage d'Allemagne, s'arrêta à Halle, pour y suivre les leçons de politique & de droit romain, d'où il passa en Hollande & en Flandre, examinant les tableaux, & de là en France & en Angleterre : & il revint par le Danemarc. Peu après son retour, le baron de Haorleman le chargea de composer les inscriptions & devises pour les fêtes qui furent données à l'occasion de l'heureux retour du roi Frédéric de ses états héréditaires : ce dont il s'acquitta si bien que le comte Tessin lui donna une place dans les archives de l'antiquité. Sa

premiere occupation fut d'y mettre en ordre les anciennes médailles & monnoies dont le nombre étoit fort diminué, parce que Christine en avoit transporté une grande partie à Rome. Attaché aussi pour aide à M. Wilde, historiographe du royaume, il s'enfonça très-avant dans la vieille histoire de Suede. Son ami Hedlinger, ayant été appelé à Pétersbourg pour y composer les médailles impériales, il l'y accompagna. Il y remarqua dans le cabinet des arts, que le bâton qu'on y donnoit pour celui d'un coureur de Charles XII, n'étoit pas tel, Charles ne s'étant jamais servi de coureurs; mais il y fit la découverte véritable d'un demi-écu de Sten Sture le jeune, dont il tira copie pour le montrer dans sa patrie. Dans la suite il fut employé à Paris, en qualité de secrétaire de la commission sous les ministres Flemming, Ekeblad & Charles Schefer. Ses emplois ministériels lui laisserent le tems de voir les chef-d'œuvres des arts de cette capitale, & il y connut les premiers peintres & statuaires. Enfin il fut nommé secrétaire des archives royales à Stockholm. Mais avant de se livrer entièrement aux fonctions de cette charge, il fut obligé d'aller encore une fois en France y faire emplette de ce qui manquoit en Suede, pour solemniser avec magnificence la fête du couronnement du roi Adolphe Frédéric. Ensuite il mit l'ordre le plus exact dans tout ce qui appartenoit aux archives; il en augmenta tous les ans extraordinairement la collection des monnoies romaines & suédoises; il dressa un catalogue complet des monnoies suédoises qui a été imprimé en 1773; & il composa un ouvrage sur les médailles frappées en l'honneur des illustres Suédois, dont le premier volume a paru en 1777, & la suite est sous presse. Il avoit publié

en 1667, un catalogue des figures sculptées ou gravées de ses compatriotes , dont la quantité montoit à 1500 pieces : & il a laissé beaucoup d'autres petits mémoires imprimés & des Mss. dont il n'est point fait mention dans ce discours. Le roi a acheté de sa succession ses collections particulieres pour le prix de 2000 rixdales. Les devises & inscriptions qu'il inventa pour les médailles , ont été généralement approuvées & sont dignes des coins d'Hedlinger , de Fehrman & de Ljungberger. Sa patrie lui a déferé plusieurs honneurs. Il a été élevé à la noblesse. Hedlinger & Fehrman ont frappé des médailles à sa gloire. Il est mort dans le célibat le 22 décembre 1777.

CONQUETES de Gustave-Adolfe en Allemagne ; ou histoire des campagnes de 1630 , 1631 & 1632 ; par M. le comte de Grimoard , par ordre du roi. A Stokholm , 1782, premiere livraison, contenant l'introduction à la guerre de trente ans ; In-fol. de 155 pag.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de dignité, de clarté, de précision, d'ordre, d'amour de la vérité, d'intérêt pour le bien public & de zele pour la gloire du héros. Point de déclamation, de recherche d'esprit, d'altération volontaire des circonstances. Les caracteres y sont peints en raccourci avec des couleurs historiques comme celui de Ferdinand, page 20, qui étoit comme Louis XI, fourbe, hypocrite & superstitieux. La description de l'état des armées Suédoises & Autrichiennes de ce tems est digne de servir de modele. Cette premiere partie renferme une vive peinture des efforts de Ferdinand pour dominer seul dans tout l'empire. Les faits

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

déposent sans presque aucune réflexion. Le chemin que Ferdinand suivit pour venir à son but, n'étoit ni le seul , ni le plus sûr. Quelques villes eurent la gloire immortelle de hasarder la première résistance qui arrêta le torrent & détourna le joug dont l'Europe étoit menacée. On a remarqué des fautes d'impression : par exemple les *évangélistes* de la gauche de l'En au-lieu des *évangéliques* ; *Alter, Fremeren, Bibrack* au-lieu de *Alster, Femeren, Biberach*. Halle ne fut point un évêché.

La 3me. partie des mémoires de l'académie des beaux-arts de Suede, *Kongl. svenska vitterhets-academiens handlingar tredje delen* pour l'année 1780, en 351 pag. in-8vo., contient une ode de M. Ristell, secrétaire de la société royale patriotique, laquelle ode a été couronnée ; des devises pour les jettons royaux composées par M. Gedda, capit. au régiment Royal-Suédois, au service de France, qui ont remporté aussi le prix ; une traduction de l'épître de Didon à Enée dans les héroïdes d'Ovide, par M. Règner ; une ode sur la constance, par M. Kellgren ; la solution d'une question que la reine douairiere avoit proposée, par M. Schoenberg, chevalier de l'Etoile-polaire ; des fables imitées de Phedre & de la Fontaine, par M. Gyllenborg, aussi chevalier de l'Etoile-polaire ; la vie de Charles Reinherchs, par M. de Sotberg, chevalier de l'Etoile-polaire ; l'éloge funebre de feu M. Dalin en vers, composé par ordre de la reine douairiere, avec un abrégé de sa vie, l'un & l'autre par M. Lilliestraele, chev. de l'Etoile-polaire ; une réponse de M. Mozelin à la question : *Combien l'éducation des femmes peut contribuer à reformer les mœurs en-général*, de M. Jhre, chev. de l'Etoile-polaire. Un mém. sur le surnom Menyed donné à Erich Erichson, roi de Danemarck, &c.

TABLE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

V OYAGE aux Indes-Orientales & à la Chine ;
fait par ordre du roi, depuis 1774, jusqu'en
1781, dans lequel on traite des mœurs, de la
religion, des sciences & des arts, des Indiens,
des Chinois, des Pégouins & des Madegasses,
suivi d'observations sur le cap de Bonne-Espé-
rance, les isles de France & de Bourbon, les
Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines
& les Moluques ; & des recherches sur l'histoire-
naturelle de ces pays ; par M. Sonnerat.

Pag. 3

La vie du pape Benoît XIV, Prosper Lamber-
tini, avec des notes instructives, &c. 33

Lettres militaires & politiques, traduites de l'ita-
lien en anglois, du comte Algarotti. 45

Lettres d'un magistrat de Paris, à un magistrat
de province, sur le droit romain, & la maniere
dont on l'enseigne en France. 61

Histoire du grand-duché de Toscane, sous le gou-
vernement des Médicis, traduit de l'italien de
M. Rigaceto Galluzzi, Tomes V & VI. 70

<i>Le vieux Garçon , comédie en 5 actes , en-vers ; par l'auteur de Thamas-Kouli-Kan , &c.</i>	84
<i>Analyse de quelques pierres précieuses ; par M. F. C. Achard , &c. Ouvrage traduit de l'allemand , avec des remarques ; par M. J. B. Dubois.</i>	101
<i>Œuvres des poètes Anglois , avec les préfaces biographiques & critiques , par Samuel Johnson , &c. Dernier extrait.</i>	107
<i>L'auteur de la nature.</i>	116
<i>Les tragédies d'Euripide , traduites du grec , par M. Prevost.</i>	128
<i>Essais historiques & topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg , par M. l'abbé Grandidier.</i>	158
<i>Les Numéros.</i>	163
<i>Histoire générale de la musique , depuis les premiers âges jusqu'à présent ; par Charles Burney. Vol. II.</i>	176

M Ê L A N G E S.

<i>Extrait d'un petit Dictionnaire manuscrit à l'usage des gens du monde.</i>	188
<i>Lettre écrite à M. Garat , par un officier récemment arrivé de l'Amérique.</i>	193
<i>Sur Gabriel Malagrida , jésuite Italien. Traduit de l'anglois.</i>	203
<i>Aux auteurs du Journal de Paris , sur des ouvrages qu'ils n'ont point annoncés.</i>	206
<i>Supplément à l'article Bodin dans le dictionnaire de Bayle , & dans les mémoires de Niceron ; communiqué par M. Grosley.</i>	208

DES MATIERES. 429

- Lettre sur un usage ancien, adressée aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux; par M. Ans****.* 217
- Satyre contre l'homme, traduite de l'anglois, du comte de Rochester.* 228
- Notice sur la Russie, tirée des Lettres de N. Wraxal, jun. Anglois, écrites en 1774.* 236

POÉSIES FUGITIVES.

- Imitation de Properce; par M. Rochon de Chabannes.* 251
- A M. Grétry, sur son opéra de l'Embaras des Richesses; par M. de Sancy.* 253
- Les deux tonneaux, fable; par un Solitaire des environs de Troye.* *ibid.*
- Epigramme; par le même.* 254
- Vers de Mde. la comtesse de Turpin, à son mari, à son retour de son commandement de Corse.* *ibid.*
- Epitaphe d'un procureur; par M. L. V. SS. rr.* 256
- Epître à Mlle. Rose, danseuse dans le genre gracieux, âgée de 13 ans; par M. le baron de T****. Y.* *ibid.*
- Epigramme; par M. de Piis.* 259
- Bouts-rimés donnés par trois jolies femmes.* 260
- Les mêmes remplis d'une autre manière; par M. Desp****.* *ibid.*
- Epigramme; par M. Jame.* *ibid.*
- Impromptu fait dans la chambre d'un homme de lettres nouvellement marié; par M. Guyétand.* 261

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie royale de peinture & de sculpture de Paris.</i>	262
II.	<i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	263
III.	<i>Académie établie à Rouen, sous le titre de l'Immaculée Conception.</i>	268
IV.	<i>Académie impériale des sciences de Pétersbourg.</i>	279
V.	<i>Société royale des sciences de Copenhague.</i>	282
VI.	<i>Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.</i>	283
VII.	<i>Académie royale de Mantoue.</i>	284
VIII.	<i>Académie royale des sciences de Siene, dite des Physiocritiques.</i>	285

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	287
	<i>Comédie française.</i>	ibid.
	<i>Comédie italienne.</i>	290

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE.
CHYMIE. BOTANIQUE. /

I.	<i>Extrait de deux lettres écrites de Londres, concernant quelques expériences de physique.</i>	300
II.	<i>Addition au précis historique sur les principaux tremblemens de terre de Sicile, &c.</i>	

DES MATIÈRES. 431

par M. de la Lande. 302

III. *Mémoire sur la sang-sue médicinale ; par M. du Rondeau.* 303

IV. *Question de chimie domestique , proposée aux rédacteurs du Journal de Paris.* 311

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I. *Observation sur une convulsionnaire de Lyon ; réputée sainte , qu'on assuroit vivre depuis sept ans sans prendre aucune nourriture ; par M. Desgranges.* 313

II. *Lettre sur la nature & le siège de la rage ; par M. Radenel.* 320

III. *Réponse à M. Gormand , &c. sur la question :
 » Si les cauterés peuvent être quel-
 » que préservatif contre la peste pen-
 » dant ses ravages ; par M. D. Samoi-
 » lowitz , &c. « Communiquée aux ré-
 dacteurs du journal.* 322

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

I. *Dessin & devis d'un Four , dont la construction a été ordonnée par le roi de Prusse dans plusieurs places de guerre , pour y cuire le pain avec du charbon de terre.* 336

II. *Nouveau cadran solaire , par M. Regnier.* 358

III. *Détail des effets du grand miroir géométrique concave & ardent de $4\frac{1}{2}$ pieds de diamètre , de la construction de Charles le Febure.* 359

IV. *Autre détail de deux miroirs paraboliques,*
faits par ledit Charles le Febure. 3

TRAITS DE BIENFAISANCE;
 DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
 DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 363

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 372

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 375

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 400

ALLEMAGNE. 406

SUEDE. 420

